LA COMEDIE DE DANTE ENFER, PURGATOIRE, PARADIS PAR E. AROUX: 2

Dante Alighieri





LA

COMÉDIE

DE DANTE

ENFER — PURGATOIRE — PARADIS

Traduite en vers selon la lettre, et commentée selon l'esprit

SUIVIE

DE LA CLEF DU LANGAGE SYMBOLIQUE DES FIDÈLES D'AMOUR

Par E. AROUX

[illegible]

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DES HÉRITIERS JULES RENOUARD,

RUE DE TOURNON, 6.

[illegible]

LA

COMÉDIE

DE DANTE

(ENFER — PURGATOIRE — PARADIS)

Traduite en vers selon la lettre, et commentée selon l'esprit

SUIVIE DE

LA CLEF DU LANGAGE SYMBOLIQUE DES FIDÈLES D'AMOUR

Par E. AROUX

Aguzza qui, lettor, ben gli occhi al vero,
Chè il velo è ora ben tanto sottile,
Certo, che il trapassar dentro è leggiero.

Purg., VIII, 19.

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DES HÉRITIERS JULES RENOUARD,

RUE DE TOURNON, 6

1856





CHANT XIII.

Nous étions parvenus en haut de la montée,
Où sur lui-même rentre, à son second contour,
Le pic où va de plus en plus désinfectée
L'âme qui le gravit[1]. Là, régnant à l'entour,
S'étend une corniche et, comme la première,
S'y déploie, en formant un arc moins allongé.
On n'y voit point le roc de figures chargé.
Là, ni relief ni traits, en aucune manière,
La roche est toute nue, aussi nu le chemin,
N'offrant que la couleur de la livide pierre[2].
S'il nous faut, murmura le poëte incertain,
Attendre ici quelqu'un pour nous montrer la route,
Nous pourrons, je le crains, rester longtemps en doute.
Alors il regarda le soleil fixement
En faisant du flanc droit point centre au mouvement,
Vers la gauche il s'était tourné : — Douce lumière,
S'écria-t-il, en qui, dans ce sentier nouveau
Pour m'engager, je mets ma confiance entière,
Puisses-tu nous guider, ô céleste flambeau,

1. Plus l'initié s'élève en montant l'échelle des grades, plus il se purifie des souillures contractées sous l'influence du *Satan aleppe*, représentant du mal sur la terre, plus *si demola*

2. Toute représentation extérieure est inutile pour ceux que frappe d'aveuglement l'influence catholique, et qui ne sauraient voir la couleur livide de ces âmes de pierres brutes, *petrain*, qui constitue l'Église.

Comme il faut l'être ici pour fournir la carrière !
Tu fécondes le monde auquel ta clarté luit;
Si l'homme à s'en priver malgré lui n'est réduit,
De tes rayons il faut que toujours il s'éclaire[3].
Déjà, tant était vive en nous la volonté,
Nous avions fait un mille avec rapidité,
Lorsque, vers nous dans l'air volant, nous entendîmes
S'approcher des Esprits, que nous ne pouvions voir,
Au banquet de l'Amour invitant à s'asseoir[4].
La voix que la première, en passant, nous ouîmes
Dit : « *Vinum non habent,* » d'un accent éclatant,
Et loin derrière nous s'en fut le répétant[5].
Avant qu'elle se soit éteinte dans l'espace,
Une autre, en s'écriant : « Je suis Oreste, » passe
Et, sans s'arrêter plus, fuit d'un essor égal[6].
O Père, demandai-je en ma surprise extrême,
Quelles sont donc ces voix ? — Quand survint la troisième
Disant : « Aimez ceux-là qui vous firent du mal[7]. »

3. Cette invocation au Soleil-Raison est tout à fait de circonstance, à l'étage où doivent expier leur erreur les aveugles qui ont fermé les yeux à sa lumière féconde, *al sole nuovo*, destiné à remplacer l'ancien, *il sole usato* (Conv. I, 13), le tout, bien entendu, sous l'influence de l'Église, amie des ténèbres, suffisamment désignée par ces mots : *S'altra cagione in contrario non pronta.*

4. Au banquet des fidèles d'Amour, à ce *Convito* où se rassasient du pain des Anges ceux qui ont répudié la religion de haine, la foi qui inspira le massacre des Albigeois et fit dresser le bûcher des Templiers. Voy. *Convito*, p. 293 et 297 des Révélations.

5. Ces paroles de la Mère du Christ, au festin des Noces de Cana, s'appliquent, bien entendu, aux aveugles qui, déshérités des lumières de la raison, sont exclus du banquet de l'Amour et privés du vin céleste dont les *très-excellents anges*, ces hauts dignitaires de la secte, abreuvent les convives.

6. Comme meurtrier de sa mère, Oreste était poursuivi par les Furies, et ne recouvra le calme de sa conscience qu'après avoir expié son forfait, avis à ceux qui ont oublié dans leur aveuglement que l'église sectaire était leur mère, et lui ont porté des coups meurtriers, avis aussi à ceux qui, loin d'imiter Pylade, voulant se sacrifier pour son ami, et s'écriant : Je suis Oreste (Cicéron, *de Amicitia*), sont les premiers à dénoncer ceux que devrait sauver leur charité, comme les *donne fiorentine*.

7. Telle est la loi d'Amour, pro-

Et le bon maître alors. — Cette enceinte châtie
Ceux chez qui domina le péché de l'envie.
Des cordes de son fouet l'Amour a donc sans fin
A les aiguillonner, tandis que doit le frein,
Pour dompter leur penchant, rendre un son tout contraire[8].
Tu ne manqueras pas de l'entendre, j'espère,
Où s'obtient le pardon avant d'avoir passé[9].
Mais que là devant nous ton regard soit fixé,
Et tu distingueras une troupe affligée
Le long du roc assise et s'y tenant rangée[10].
Soudain je regardai, les yeux plus grands ouverts,
Et je vis, en effet, un peu plus loin, des ombres
Avec de longs manteaux qui, grisâtres et sombres,
Des rocs pour la couleur ne semblaient pas divers[11].
Tous deux nous avançons, et j'entends qu'on s'écrie :
« Intercède pour nous, bienheureuse Marie !
Priez pour nous, Michel et Pierre, et tous les saints[12].»
Je ne crois pas, parmi tant d'êtres inhumains,
Qu'il existe des cœurs assez durs dans le monde
Pour ne pas être émus d'une pitié profonde
A l'aspect qui frappa mes regards en ces lieux;
Car dès que, plus près d'eux, j'eus reconnu leur peine,
Qu'aux gestes, au maintien, je voyais trop certaine,
En larmes la douleur s'épancha de mes yeux[13].

clamée ici pour établir combien elle est opposée aux actes de rigueur exercés par la cour de Rome.

8. Les recommandations d'amour fraternel sont l'aiguillon. Le *frein* est dans les châtiments exemplaires infligés aux envieux. *Voy.* à la fin du chant suivant.

9. Avant que soit effacé de ton front le second P, ces exemples de châtiment retentiront à ton oreille.

10. C'est-à-dire, appuyés à la *pierre*. Dante, on le voit, use et abuse de cette figure.

11. Parce que ces ombres portaient la livrée de *Madonna Pietra*.

12. Ces *aveugles* se faisaient reconnaître pour ce qu'ils étaient en chantant les litanies des saints.

13. L'aveuglement des catholiques implorant l'intercession des saints est un sujet de douleur pour le philosophe dont la religion est éclairée par la raison.

Tous ils s'offraient à moi couverts d'un vil cilice [14],
L'un l'autre se prêtant une épaule propice
Et leurs reins appuyés au rocher derrière eux [15].
Les aveugles ainsi, que la misère accable,
Aux églises quêtant, lorsqu'on prend les pardons,
Se tiennent, l'un sur l'autre en inclinant leurs fronts,
Afin que, dans autrui, la pitié secourable
Non-seulement s'éveille à leur plaintif accent,
Mais à leur triste aspect, qui n'est pas moins puissant [16],
Et, comme le soleil pour eux jamais ne brille [17],
Ainsi de ces Esprits la dolente famille
Ne participe pas à la clarté des cieux [18].
De tous un fil de fer, en leur cousant les yeux,
Traverse la paupière, ainsi qu'il est d'usage,
Pour le dresser, de faire à l'épervier sauvage [19].
Triste, il me paraissait manquer à tout devoir
En regardant des gens qui ne pouvaient me voir.
Ce qui me fit bientôt retourner vers le sage,
Pour demander conseil. Mais d'avance il savait,
Sans qu'il fût exprimé, quel souci me tenait.
Aussi me prévint-il et dit : — Parle sans crainte,
Mais en interrogeant sois bref, subtil et net [20].

14. Les catholiques étant assez aveugles pour croire que les mortifications de la chair sont agréables à Dieu.

15. Le poète ne s'est pas aperçu que son intention satirique aboutissait, en réalité, à un éloge, lorsqu'il représente ces aveugles vassaux de Rome se prêtant mutuellement assistance, et ayant derrière eux l'Église, leur mère commune, pour les soutenir dans leurs épreuves.

16. Les indulgences sont bonnes pour les aveugles, c'est du moins ce que veut donner à entendre cette comparaison.

17. Le soleil de la raison, ce qu'il ne faut jamais oublier.

18. Le ciel éclairé lui refuse les lumières de sa philosophie orientale.

19. On se doute bien quelle est la main qui emploie de la sorte un fil de fer pour clore les yeux de ceux qu'il n'est possible de rendre dociles qu'en les aveuglant, leur tranquillité étant à ce prix, *però che queto non dimora*. Voy. l'ouvrage de Frédéric II, intitulé : *De arte venandi cum avibus*, l. II, cap. ...

20. *Sii breve ed arguto*. Pourquoi cette recommandation pour parler n...

Du côté du chemin Virgile s'en venait,
Où d'aucun parapet n'est la corniche enceinte,
Et d'où l'on pourrait choir [21]: de l'autre part gisaient
Ceux de qui les yeux, clos par l'horrible couture,
Laissaient couler les pleurs à l'envi qu'ils versaient [22].
Troupe pieuse, dis-je, et, dans votre deuil, sûre
De contempler un jour la céleste clarté,
Unique bien par vous ardemment souhaité [23],
En votre conscience, ah! que bientôt la grâce
De toute impure écume ait effacé la trace,
Et qu'à jamais l'esprit coule limpide en vous [24]!
Daignez m'apprendre, rien ne me sera plus doux,
Si dans vos rangs bénis est quelque âme latine.
Ce pourrait être un bien pour elle, j'imagine,
Que j'aie à le savoir [25]. — O, frère, en vérité,
D'une seule cité toute âme est citoyenne,
Mais tu comprends par là qu'en terre italienne,
Durant l'humain voyage, elle aurait habité [26].
De quelques pas plus loin qu'où j'étais arrêté
La réponse partait, que je venais d'entendre,
Je me dirigeai donc vers ce point aussitôt.

de pauvres aveugles? Parce que la position est délicale, comme le poete va nous l'indiquer *subtilement*.

21 Ainsi, il y avait danger à appuyer dans ses discours du côté de la philosophie occulte.

22. D'où suit que le plus sûr était d'appuyer du côté de ces *piagnoni*, de ces ombres dévotes, *divote ombre*, derriere lesquelles se dressait la masse de *Pierre* qui leur servait de soutien

23 Dans votre foi aveugle.

24. Quand toute l'écume de l'orthodoxie, *l'antica schiuma* (Enf. IX), aura disparu, la lumière de l'esprit, ou la raison, coulera en vous claire et limpide, grâce aux enseignements de la religion de l'Esprit.

25 Si parmi ces papistes aveugles il se trouvait quelque Gibelin, *anima latina*, héritier des vrais Romains, dont le seul tort aurait été sa foi orthodoxe, il pourrait lui être agréable d'échanger quelques paroles de reconnaissance avec un frère politique

26 Pour Dante, l'unique cité est, là-haut, l'Athènes céleste, où philosopheront dans la plus édifiante concorde les maîtres de toutes les écoles (voy. *Convito*, III, 14); sur terre, c'est la capitale de sa monarchie universelle, la Rome des empereurs.

Dans ces ombres j'en vis une ayant l'air d'attendre.
Veut-on savoir comment? Elle dressait en haut
Son menton, comme fait l'aveugle. — Esprit, repris-je,
Qui te laves ici de tout impur vestige,
Vers le Ciel pour monter, si, comme je le crois,
C'est toi dont à l'instant m'a répondu la voix,
Révèle-moi ton nom ou du moins ta patrie.
Dans Sienne je naquis, me dit l'ombre, j'expie
Mes coupables erreurs avec ceux que tu vois,
Pleurant vers le Sauveur qui nous donna sa vie.
Sapience je n'eus quoiqu'ayant nom Sapie[27];
Car me charmait bien plus le malheur du prochain
Que ne l'eût fait jamais mon plus heureux destin.
Ne crois pas que ce soit une vaine parole;
Écoute et tu sauras si je fus vraiment folle.
J'avais déjà passé la moitié de mes ans,
Quand mes concitoyens contre leurs adversaires,
Dans les champs de Collé déployèrent leurs rangs,
Et ce que Dieu voulut exauca mes prières[28];
Car, rompus et défaits, de tous les maux amers
Dont la fuite est suivie ils devinrent la proie.
En leur voyant donner la chasse, leur revers
Me fit sentir au cœur une si vive joie
Que, levant vers le Ciel un regard assuré
Je m'écriai : De toi, mon Dieu, je n'ai plus crainte!
Comme le merle fit croyant la bise éteinte,

27. Le nom de Sapia étant dérivé de *Sapientia*. Cette dame siennoise, femme de Cino de Pigezio, appartenait à la famille de ce Provenzano que nous avons vu mis en scène à la fin du chant XI, mais elle s'était jetée dans le parti opposé et déclarée son ennemie. Guelfe et dévote, elle était donc doublement frappée de cécité.

28. Exilée, comme Guelfe exaltée, dans la petite ville de Colle, elle se réjouit de la défaite de ses compatriotes gibelins par les Florentins. *Oh! quante volte in questa provincia di Toscana cotali prieghi sono stati fatti per mali cittadini, perocchè non hanno lo stato, che elli vorrebbono.* (Ott. C.) L'auteur ajoute que ce fut dans cette déroute de Collé que fut tué Provenzano Salvani, en 1269.

Pour un peu de beau temps et de ciel azuré
J'implorai le Seigneur vers la fin de ma vie,
Pour mourir dans sa paix [29]. A la dette pourtant
N'eût pas certe suffi mon retour pénitent,
Si, de douce pitié pour moi l'âme remplie,
Pierre Pettignano n'eût, en bon souvenir,
De saintes oraisons daigné me subvenir [30].
Mais toi, qui donc es-tu, qui de nos destinées
Vas ainsi t'enquérant, l'œil librement ouvert,
Ce me semble, en parlant toi qui respires l'air [31] ?
Et moi — Seront de même à la nuit condamnées
Mes paupières ici; mais non pas pour longtemps,
Car d'envieux regards en poursuivant les gens,
Je n'ai guère péché [32] · me trouble davantage
La crainte des tourments que l'on souffre plus bas,
Je sens déjà le faix apesantir mes pas [33]. —
Et qui donc, reprit-elle, a pu dans ce parage

29 Elle serait alors revenue aux opinions gibelines, qui dominaient dans sa famille.

30 C'était un Florentin du tiers-ordre de Saint-François, qui vivait en ermite dans la montagne du Chianti, à sept milles de Sienne, et qui, très-probablement, s'était exilé du milieu des siens pour adorer Dieu à sa manière, avait ramené Sapia aux croyances des Gibelins. (*Voy.* Tommasi *St. di Sienna*, II, 238, et Gigli, *Diario Sanese*.) Le parler subtil, *arguto*, recommandé par Virgile, et mis en œuvre par Dante, consiste à avoir fait de Sapia une chrétienne peu charitable souhaitant des revers à ses compatriotes, lorsqu'il voulait la représenter, en réalité, comme coupable d'avoir abandonné la cause des siens et pris parti contre eux, par aveuglement catholique. Et c'est en la montrant pleine de repentir et de résignation qu'il a pris soin d'appuyer du côté opposé à celui où il aurait pu choir, *onde cader si puote*.

31. Toi dont les yeux sont dessillés au milieu de tant d'aveugles, *occhi sciolti*, et qui te permets de raisonner comme un vivant parmi les morts, pour qui brille en vain le soleil-raison, *spirando ragioni*.

32. Je n'ai à me reprocher d'avoir voulu du mal aux Gibelins, mes frères, que pendant les premières années de ma carrière politique, où les précédents de ma famille me firent solvre la bandière des Guelfes.

33. Mon plus grand tort a été de subir trop longtemps le joug de l'autorité pontificale, cette lourde *pierre*, qu'il faut porter les genoux *ployés*, et d'avoir un peu péché par orgueil de famille.

T'amener parmi nous, si tu penses un jour
Au bord inférieur te trouver de retour [34]?
  Celui qui, près de moi, se tait, dis-je. A cette heure
Tu sauras que je vis; ainsi requiers de moi,
Esprit qu'attend bientôt la céleste demeure,
Ce qu'au séjour mortel je puis faire pour toi
  Oh ! c'est signe évident que Dieu t'aime, dit elle,
Tant c'est chose inouïe et de tout point nouvelle.
En priant veuille donc parfois me secourir.
Je te conjure encor, par ton plus cher désir,
Si tu foules jamais la terre de Toscane,
Chez les miens d'effacer ce qui peut me ternir [35].
Ils sont parmi ces gens d'humeur vaine et profane [36]
Qui sur Talamoné fait les plans les plus beaux
Et, non moins qu'à chercher le cours de la Diane,
Qui s'abuse, mais plus encor ses amiraux [37]

34. Elle comprend difficilement comment celui qui a une fois secoué l'obéissance envers l'Église, peut se résoudre à se courber de nouveau sous son joug.

35. De leur dire combien j'ai de repentir de mes deportements guelfes.

36. Parmi ces Siennois si mobiles qui, changeant à tout vent, passent si facilement des Gibelins aux Guelfes.

37. Les Siennois avaient dépensé de fortes sommes pour leur petit port de Talamoné, dans l'espoir de le voir rivaliser avec celui de Pise, et pour faire revenir à la surface du sol une rivière qu'on supposait avoir coulé anciennement sur leur territoire. Voy. *Cronic. Sanese*, Muratori, XV.

CHANT XIV.

Quel est sur notre mont celui qui, d'un pas ferme,
Se promène avant d'être affranchi par la mort,
Et dont s'ouvre à son gré la paupière et se ferme[1] ?
J'ignore quel il est. J'ai reconnu d'abord
Qu'il n'est pas seul ici. Fais-lui, toi, ta prière,
Étant plus près, et sois courtois en ta manière[2],
Afin qu'à nous répondre il puisse être amené
De moi parlaient ainsi, l'un vers l'autre incliné,
Deux Esprits, à ma droite, et bientôt, en arrière
Tous les deux renversant leur front, l'un d'eux me dit :
Ame, qui n'es pas libre encor de la matière[3]
Et qui t'en vas au Ciel, à nos yeux interdit,
Par charité, consens à nous faire connaître
D'où tu viens, qui t'amène, enfin qui tu peux être.
Tant de grâce envers toi nous laisse stupéfaits,
Comme un fait inouï qui ne s'offrit jamais.
A quoi je répondis — Falterona voit naître
Un fleuve, faible encor, qui promène ses eaux
A travers la Toscane et ses riants coteaux.

1. Quel est celui qui, vassal de cette mort, dont la piété est ennemie, *morte villana di pietà nemica*, use à son gré de sa raison pour voir les choses sous leur véritable aspect? *Voy.* p. 372 des *Rêvél.*

2. Parle-lui dans ce langage courtisan, aulique, *quod illuminans et illuminatum præfulget*, voy. de *Vulg. Eloq.* I, 17, 18, 19, et p. 401 des *Révél.*

3. Qui n'as pas encore dépouillé entièrement le vieil homme.

Dont cent milles de cours ne peuvent lasser l'onde.
Ce corps vient de ses bords[4]. Vous dire dans le monde
Ce que je suis, serait vouloir parler sans fruit,
Car jusqu'ici mon nom n'a fait guère de bruit.
  Tu désignes l'Arno, si je sais te comprendre,
Répliqua celui-là qui venait de parler.
L'autre reprit alors : — Pourquoi dissimuler,
Comme pour une chose horrible à faire entendre,
Le nom même du fleuve ? — En ces mots, sans attendre,
L'autre ombre répondit : — Je n'en sais la raison,
Mais certes périrait bien justement le nom
D'une telle vallée et de son fleuve encore[5] ;
Car, dès son origine, où s'enfle tant le sein
Des monts altiers d'où fut détaché le Péiore[6],
Qu'il n'en est guère ailleurs d'eaux vives aussi plein,
Jusqu'où son onde court, pour réparer la perte
Que la mer, par le ciel aspirée, a soufferte,
Ce qui des fleuves fait à son tour l'aliment[7],
Tous n'ont pas moins de peur de la vertu, vraiment,
Que d'un aspic, et vont la fuyant comme peste[8],
Soit effet du terroir, soit un instinct funeste
De la triste vallée aussi les habitants
Ont à tel point changé de nature, en ce temps,
Qu'il semble que Circé leur donne la pâture[9].

4. Des rives de l'Arno, qui prend sa source sur la frontière de la Romagne, dans la chaîne del Apennin. Cette réponse est dans le style *arguto*.

5. Attendu que l'élément guelfe y domine, de là la répugnance affectée du poète à prononcer même le nom du Val d'Arno.

6. Ce promontoire de la Sicile est la continuation de la chaîne des Apennins.

7. Théorie de la formation des sources et de tout le système des eaux terrestres, d'après Brunetto Latini. Voy. son *Tesoro*.

8. La vertu, telle que l'entendait la secte gnostique manichéenne ou la religion de l'Amour.

9. Le poète nous donnera à entendre plus tard, en parlant de Glaucus se *transhumanisant*, quelle est celle qu'il entend par la magicienne Circé, si habile à transformer les hommes en brutes dénuées de raison. Circé, Thaïs, Semiramis, Rhéa, autant de noms de la grande prostituée.

L'onde dont nous parlons, au milieu de pourceaux
Auxquels conviendrait mieux le gland, pour nourriture,
Que les fruits des vergers et la chair des troupeaux,
S'écoule, humble d'abord, frayant sa route obscure [10];
Puis, descendant plus bas, chez des roquets hargneux,
Plus importuns qu'ils n'ont de force et de puissance,
En faisant un détour, elle s'éloigne d'eux [11].
Elle poursuit son cours, et, plus elle s'avance,
En grossissant sans cesse, et plus, de toutes parts,
Malheureuse et maudite, elle voit sur sa rive
Les chiens se faire loups [12]. Puis, alors qu'elle arrive
En un lit plus profond, de frauduleux renards
S'offrent sur son chemin, si remplis d'artifice,
Qu'il n'est pour les surprendre astuce ni malice [13].
C'est pour que l'on m'entende ici que, poursuivant,
Je veux en dire plus encore; et ce vivant
Pourra s'en trouver bien un jour, s'il se rappelle
Ce que par moi l'Esprit de vérité révèle.
Je vois ton petit-fils se faire ardent chasseur
De ces loups, sur les bords du fleuve à l'onde altière
Il les met aux abois, traque leur bande entière,
Vend leur chair vive et puis les tue avec fureur [14].

10 Sur les domaines des comtes Guidi do Porciano, parents de ceux de Romena, qui, bien que Gibelins, se deshonorèrent aux yeux de Dante par leur pusillanimité et leurs lâches complaisances envers les Florentins. L'allusion au nom de Porciano saute aux yeux. Voy. Scipion Ammirati, *Storia de Conti Guidi*.

11. L'Arno fait un détour au pied de la hauteur sur laquelle s'élève Arezzo. Cette petite république tenait pour les Gibelins, mais, trop faible, elle ne pouvait que harceler Florence, avec qui elle était sans cesse en guerre, et se montrait incapable d'une lutte soutenue contre son opulente voisine.

12 Sur le territoire de Florence, où les gouvernants subissent de plus en plus l'influence de la louve romaine, où les fidèles d'Amour se laissent corrompre, entraînés qu'ils sont par les exemples d'insatiable cupidité dont ils sont journellement témoins.

13. Les Pisans, chez qui l'intérêt mercantile faisait taire souvent leurs instincts d'opposition gibeline.

14 Fulcieri des Calboli, seigneur de Brettinoro, petit-fils de celui auquel s'adresse cette prophétie,

Beaucoup perdent ainsi la vie et lui l'honneur.
Il sort couvert de sang de la forêt sauvage [15]
Et la laisse en si triste et déplorable état
Qu'en mille ans rien ne peut lui rendre son éclat. —
Comme alors qu'on apporte un sinistre message,
Celui qui le reçoit, prompt à s'en affliger,
Se trouble tout à coup et change de visage,
D'où vienne le péril de terreurs l'assiéger ;
Ainsi je vis l'autre âme, à ce sombre langage
Qu'elle venait, tournée à demi, d'écouter,
Manifester son trouble et toute s'attrister [16].
Les paroles de l'un, et de l'autre la vue,
De connaître leur nom me firent désireux
Et, non sans les prier, je m'en enquis près d'eux.
Or, l'Esprit, en premier, dont la voix inconnue
M'avait parlé, reprit · — Tu veux savoir de moi
Ce que tu ne veux pas que je sache de toi ;
Mais la faveur divine, ici qui se déclare,
De discours permet peu que je te sois avare :
Apprends donc que mon nom fut Guido de Duca [17],
L'aiguillon de l'envie à tel point me piqua
Que, si j'eusse en autrui reconnu l'allégresse [18],
Tu m'aurais vu pâlir comme un homme en détresse ;
De ce que j'ai semé je recueille le fruit [19].

était, en 1302, podestat de Florence. Corrompu par l'or des Noirs, il sévit cruellement contre les Blancs, parti auquel Dante avait appartenu, mais avec lequel il rompit à la suite de ses déceptions comme conciliateur, pour passer définitivement dans les rangs gibelins, aux yeux desquels les Blancs, parti du juste-milieu, n'étaient pas moins des loups que les Noirs.

15. De Florence, *selva selvaggia*. « *Questo predicimento ebbe suo effetto quando Fulcieri fu podestà di Firenze, nel* 1303 » Ott. C.

16 En songeant à la honte que la conduite de son petit-fils ferait jaillir sur son nom, jusque-là respecté

17 De Brettinaro, ville de la Romagne, peu distante de Forli

18 La *gaie* science allégorique, le *gai* savoir ou l'art, la science d'Amour lui était en horreur avant d'y être initié lui-même ; ce qui s'appelait *farsi lieto*, se faire gai.

19 On peut remarquer combien est grande la différence des châti-

Race humaine, pourquoi ton cœur est-il conduit
A convoiter des biens excluant le partage [20] ?
Tu vois ici Rinier, l'honneur de son lignage,
Issu des Calboli, dont aucun aujourd'hui
N'hérite des vertus qui brillèrent en lui [21].
Non-seulement du bien, au bonheur nécessaire
Comme à la vérité, qu'on méconnaît sur terre,
Ceux de sa race sont privés, entre le Pô
Et le mont sourcilleux, la mer et le Réno,
Mais le sol est partout chargé, dans ces limites,
De buissons vénéneux, de semences maudites,
Et le soc maintenant y passerait trop tard [22].
Qu'êtes-vous devenus, noble Henri Manard,
Vertueux Licio, sage Gui de Carpigne,

tinuls infligés par Dante aux transfuges de la secte et aux déserteurs du catholicisme. Les premiers sont plongés dans les gouffres de l'Enfer, les autres, coupables seulement d'une faute vénielle, ne sont soumis qu'à une expiation temporaire rapprochée, dans le Purgatoire, l'aveuglement qui leur fit fermer momentanément les yeux à la lumière.

20. Attendu que tous les biens devraient être mis en commun, comme dans la primitive Église, au lieu d'être accumulés dans les mains de quelques familles privilégiées, et surtout dans celles des gens d'église (Voy. ch. XV, vers 48 et suiv.) Ceux qui voudront ensuite se reporter au *Convito* IV, 11 et 27, p. 337 et 351 des *Rével.*, pourront indiquer à M. Dignull, des *Débats*, qui *les y a cherchées en vain*, où j'ai trouvé mes preuves du socialisme de Dante, et M. Fergus-Boissard, mon honorable contradicteur au sujet de l'hérésie de Dante, dont il confesse loyalement les idées révolutionnaires et socialistes, le renverra au traité IV, ch. 11, 12, 13, 14 et 15 de ce même *Convito*.

21. A plus forte raison l'ancien podestat de Florence, Fulcieri, le chasseur de loups. La famille de Calboli est mentionnée dans la chronique de Parme, dans les annales de Forli, de Cesène et de Modène. *Voy.* Muratori.

22. Il n'est pas besoin de dire, sans doute, que ce bien essentiel à la vérité et à la joie, *beli richiesto al vero ed al trastullo*, est la gaie *science*, qui ouvrait à la lumière les yeux de l'adepte, et devait lui procurer, comme fidèle d'Amour, le bonheur dans cette vie et dans l'autre. Guido de Duca signifie donc à Dante que les Calboli ont rompu avec la secte et que, dans toute l'étendue de la Romagne, comprise entre le Pô, l'Apennin, le golfe Adriatique et Bologne, où passe le Réno, l'influence de l'Église romaine, ses doctrines, *venenosi sterpi*, ont pris de telles racines, qu'il serait difficile de les extirper.

Pierre Traversaro ! Faut-il qu'ainsi forligne
Le sang des Romagnols et devienne bâtard [23] !
Quand verrai-je un Fabbro dans Bologne renaître [24],
Dans les murs de Faenze un Bernardin Fosco,
D'un tronc grêle et chétif rejeton noble et beau [25] !
Toscan, de la douleur que je laisse paraître
Ne sois pas étonné, quand de Gui de Prata
Et d'Ugolin d'Azzo, parmi nous qu'on vanta,
Se réveille chez moi la mémoire si chère [26].
Quand Frédéric Tignose et sa famille entière
Me revient en pensée, et les Traversari,
Qui n'ont pas plus laissé que les Anastagi
D'héritiers des vertus qu'en eux nous honorâmes [27],

23 C'est comme profès de l'Ordre secret, on n'en doute bien, que Manardo de Faenza, Licio de Valbona et Guido de Carpigna, tous deux de Montefeltro, ainsi que Pierre Traversaro, partisan zélé de Frédéric II et seigneur de Ravenne, dont il fut chassé par les Polenta, sont cités ici avec honneur; et les Romagnols s'abâtardissent parce qu'ils ont cessé de marcher sur les traces de si dignes modèles.

24 Dans Bologne, où dominait maintenant l'élément populaire, dévoué au parti guelfe, en dépit des espérances que le forgeron Lambertuccio avait fait concevoir à la secte, dont il avait embrassé les doctrines. Peut-être *Fabbro* ou Le Fèvre était-il son nom de famille, car l'Anonyme l'appelle *messer Fabro*. Voy. Muratori, *Framm. hist. Pis.* XXIV et Ghirardacci, *Stor. di Bologna*.

25. Simple ouvrier potier, qui avait acquis dans Faenza la même influence que Lambertuccio à Bologne. Ce qui prouve que la propagande sectaire ne s'exerçait pas seulement dans les hautes classes. Aussi, l'Anonyme remarque-t-il qu'après avoir parlé des gentilshommes qui avaient soutenu l'honneur de leur nom, le poëte met en relief les hommes d'une condition obscure qui s'étaient élevés à leur niveau.

26. *Che vivette nosco*, qui fut des nôtres, qui fut comme nous un errant, un sectaire. Le premier s'allia à la famille gibeline des Ubaldini du Mugello, le second était de Rimini, mais l'Anonyme constate que tous deux étaient de basse extraction.

27. Ces deux dernières familles avaient été chassées de Ravenne par les Polenta, quoique la seconde leur fût alliée, et leurs descendants avaient probablement renié leurs doctrines religieuses et politiques pour rentrer dans leur patrie; ils étaient restés en arrière, aussi Dante les traite-t-il de gens arriérés, *gente diretata*. De là leur abâtardissement et la douleur de Guido del Duca. Voy. Ann. de Forli, p. 143-148, id. de Cesène, p. 1111. Math. de Griff. p. 118.

Je pleure, au souvenir des chevaliers, des dames
Des plaisirs, des soucis de ces temps glorieux;
Quand nous guidaient l'Amour, la courtoisie, aux lieux
Où maintenant le mal dans tous les cœurs fourmille [28].
Quand déjà s'est vouée à l'exil ta famille,
Pourquoi, Brettinoro, ne pas fuir comme ceux
Qui, pour ne pas faillir, se bannirent nombreux [29] ?
Bagnacaval fait bien de ne plus reproduire [30];
Castrocaro fait mal, mais Como bien pis,
Lorsque, ayant le passé, tous deux pour les instruire,
Ils engendrent encore à leurs comtes des fils [31].
Les Pagani, sitôt que partira leur Diable,
A bien faire en viendront, mais non tant, toutefois,
Que d'eux reste jamais mémoire irréprochable [32].
O messire Ugolin des Fantoli, je vois
Ton renom assuré, car de ton sang personne
Ne saurait plus ternir l'éclat dont il rayonne [33] !

28. Rien de mieux fondé que ces regrets donnés par l'ancien sectaire au temps de la puissance des Albigeois et des Templiers, où la religion de l'Amour et la cause impériale ou la *courtoisie*, étaient à la veille de triompher, où les chevaliers du Temple et les hauts dignitaires de la secte, anges ou *dames*, menaient joyeuse vie au milieu des alternatives de succès et de revers, tandis que maintenant ils voient tout en noir, le venin orthodoxe s'étant infiltré dans tous les cœurs, *i cuor son fatti malvagi*.

29. Pourquoi toute la ville de Berlinoro ne s'est-elle pas exilée en même temps que la famille des Duca, ses seigneurs, à l'exemple de beaucoup de ses concitoyens qui, plutôt que d'abjurer leurs convictions, *per non esser ria*, abandonnèrent volontairement leurs foyers? *Voy.* Annales de Forli, de Cesène et l'Hist. de Bologne de Ghirardacci.

30. La lignée mâle des Malavicini, comtes de Bagnacaval, qui suivaient la bannière guelfe, a bien fait de s'éteindre Voy. *Ann. Ces.*, p. 1101. *Cron. di Bol.*, p. 286 et 358. *Ann. Forl.*, p. 139 et 170, et Ghirardacci.

31. Perpétuant ainsi des races ennemies de la bonne cause. Voy. *Ann. Forl.*, p. 169.

32. Les Pagani de Susinana, seigneurs d'Imola et de Faenza, seront de nouveau des nôtres, lorsqu'ils n'auront, plus pour les entraîner au mal, Mainardo, surnommé le Diable, tour à tour Gibelin ou Guelfe, au gré de ses intérêts. Mais ils ne sauraient effacer jamais leurs torts antérieurs. (*Ann. Forl.*, p. 169.) Mainardo mourut en 1302.

33. Faute d'héritiers de son nom qui puissent le déshonorer, en abjurant la foi sectaire comme les précé-

Mais tu peux, ô Toscan, désormais t'en aller;
J'aime bien mieux pleurer maintenant que parler,
Tant me serre le cœur l'état de ma patrie [34].
Nous ne pouvions douter que cette troupe amie
Nous entendait partir. Comme elle se taisait,
A suivre notre route elle nous induisait.
Quand nous fûmes plus loin et seuls, à notre oreille
Une voix retentit, formidable, pareille
A la foudre qui fend les airs, elle cria
« Quiconque devant lui me trouve, il me tuera. »
Puis elle se perdit comme un coup de tonnerre,
Lorsque crève la nue et qu'en tremble la terre [35].
A peine elle eut fait trêve, une autre, avec fracas
Tonnant également, se fit entendre encore
Et, terrible, jeta ces mots « Je suis Aglaure,
Qui devint pierre un jour [36]. » Je rebroussai d'un pas

dents (Voy. sur Ugolin des Fantoli de Cinfrignano, *Ann. Forl.*, p 152, et *Ann. Ces.*, p. 1106.) Ainsi se termine cette revue rétrospective des loyaux serviteurs du parti anti-catholique et des félons qui avaient déserté son drapeau. L'intérêt qu'elle devait offrir alors se réduit à nous faire connaître que si, d'abord, la propagande sectaire s'était étendue activement dans la Romagne, elle avait fini par perdre beaucoup de terrain au temps de Dante, qui ne pouvait que s'en affliger.

34. Je ne sais vraiment pas s'il ne vaudrait pas mieux traduire *si m' ha nostra region la mente stretta* : j'aime mieux faire le papiste que de parler en Gibelin sectaire, tant notre contrée, devenue toute guelfe, m'a retréci l'esprit

35. A force d'employer les mesures de rigueur, Rome a fait disparaître l'hérésie de la Romagne, voilà ce que vient de nous apprendre Gui de Duca. Or, c'est précisément à ce moment que retentissent ces paroles de Caïn (Exod., IV, 14), menaçant d'un châtiment pareil à celui du meurtrier d'Abel, ceux qui tuent ou font tuer leurs frères, Albigeois, Templiers, Cathares et autres Vulla le frein dont il a été parlé au chant précédent

36. Cet Aglaurus, fils d'Érechthée, que Dante, le confondant à dessein avec Aglaure, fille de Cécrops, quoiqu'il écrive *Aglauro* et non *Aglaura*, dit avoir été changé en *pierre*, pour rendre l'allusion plus facile à saisir, fut le fruit de l'inceste. Que l'on se rappelle les invectives du poëte contre Florence, s'enflammant dans les embrassements paternels, sa Canzone *O patria degna di trionfal fama*, où il dit que Florence est devorée par Capanée, Crassus et Aglaurus, et l'on comprendra pourquoi il a personnifié l'envie haineuse dans cet homme de *pierre* ne fa-

Pour me serrer, tremblant, contre mon sage guide
La voix s'était éteinte au sein de l'air limpide,
Et le poëte alors : — Voilà le rude frein
Qui devrait retenir l'homme dans la limite [37];
Mais vous vous laissez prendre à l'amorce maudite
Et vous attire à lui l'hameçon du malin [38],
Sans que frein ni leçon vous guide et vous profite.
Le Ciel, qui vous appelle, autour de vous tournant,
Déploie à vos regards sa splendeur éternelle;
Mais, pour vos yeux, la terre est le but dominant,
Et celui qui voit tout justement vous flagelle [39].

sant qu'un avec *Madonna Pietra*, pourquoi surtout il le met en scène après Caïn. Ces deux voix sont tonnantes, parce que celui qui est censé parler ici sous le nom de Caïn et sous celui d'Aglaurus, ne cessait de tonner contre l'hérésie et dirigeait contre elle les foudres de l'excommunication, puis la faisait livrer au bras séculier, c'est-à-dire aux Croisés ou aux bourreaux.

37. L'homme de pierre et ses suivants, qui dévorés d'envie et de haine homicide, devraient avoir sans cesse à l'esprit l'exemple de Caïn et d'Aglaurus.

38. De Satan Aleppe, *dell' antico avversaro*, ne faisant qu'un avec Caïn et Aglaurus.

39. Les biens terrestres, que le sacerdoce devrait avoir en mépris pour ne songer qu'aux choses du Ciel, sont au contraire l'objet constant de la convoitise des chefs de l'Église. (Voy. *Convito* IV. 27, p. 351 des *Révél.*) Aussi, c'est avec justesse que Dante, qui lit au fond de leur pensée, *chi tutto discerne*, les flagelle ainsi cruellement dans sa Comédie.

CHANT XV.

Entre la troisième heure et celle où naît le jour,
Autant s'allonge l'arc que la sphère parcourt,
Comme, en jouant, l'enfant qui va changeant de place,
Autant avait encor le soleil, dans l'espace,
De chemin à fournir pour que la clarté fuît.
Là, de vêpres c'était l'heure, ici-bas minuit [1].
Ses rayons venaient donc nous frapper à la face,
Car, à l'entour du mont ainsi toujours marchant,
Déjà nous nous trouvions tournés droit au couchant,
Quand tomba sur mon front une vive lumière
Plus éclatante encor que n'était la première [2].
Son aspect imprévu me remplit de stupeur.
Mes mains, au même instant, ombrageant ma paupière,
Amortirent pour moi cet excès de splendeur.
De même que de l'onde ou d'un miroir limpide
Le rayon lumineux qui vient de s'échapper,
A l'opposé s'en va directement frapper,
A monter, à descendre également rapide,
Et de la verticale en s'éloignant d'autant,

1. « Il est trois heures, » répondrait un apprenti Maçon. Il faut bien que ces indications précises des heures du jour et de la nuit aient leur importance rituelle, pour que le poëte les signale avec tant d'exactitude, malgré le peu d'intérêt que peuvent y attacher les lecteurs profanes.

2. Il a eu soin de nous dire que la première déclinait au couchant; on peut donc être certain que celle-ci venait de l'orient.

Comme l'expérience et l'étude l'apprend;
D'une lumière ainsi devant moi reflétée
Il me parut sentir l'atteinte et, dans l'instant,
S'en détourna ma vue avec soin abritée [3].
Quel est, père chéri, cet objet radieux
Dont ne peuvent assez se défendre mes yeux,
Dis-je, et qui, là, vers nous, il me semble, s'avance?
Et lui : — Ne sois surpris que ton regard mortel
Ait peine encore à voir la famille du Ciel,
Sans en être ébloui. Nous sommes en présence
D'un Ange, ici, qui vient inviter à monter.
Pareil aspect, bientôt, loin de t'être pénible,
D'un plaisir aussi vif saura te délecter,
Que la nature a pu rendre ton cœur sensible [4].
Dès que nous fûmes près de l'Ange du Seigneur,
Il nous dit, d'un accent tout rempli de douceur :
— Gravissez ces degrés en la roche prochaine,
Là, moins roides qu'ailleurs; moindre y sera la peine. —
Nous nous acheminons sans avoir réparti,
Lorsque derrière nous fut chanté *Beati*
Qui misericordes sunt, et : Sois plein de joie
Toi qui vas, triomphant, du Ciel suivant la voie [5].

3. Dans les premiers grades, la lumière n'arriva au néophyte que par réflexion, pour ainsi dire, à savoir, par l'intermédiaire des anges initiateurs.

4. Tu auras d'autant plus de plaisir à voir ces missi dominici que tu auras plus le sentiment des bienfaits à attendre de la providence impériale, *quanto Natura a sentir ti dispone*, ou si vous aimez mieux : qu'ils t'apprendront à comprendre cette bienheureuse Nature impériale, *Quanto ti dispone a sentir Natura*. Notez de plus que l'ange est appelé *Misso*.

5. Après avoir mentionné le 7e verset du ch. v de l'Évangile selon saint Matthieu, pour faire entendre combien les persécutions religieuses sont en opposition avec l'esprit du christianisme, le poète fait une légère variante aux 11e et 12e : « Réjouissez-vous lorsqu'on vous persécutera, comme les prophètes qui ont été avant vous, dit saint Matthieu, parce qu'une grande récompense vous attend dans les Cieux. » Dante modifie ainsi ce passage : *godi tu che vinci*, c'est-à-dire, réjouis-toi, toi qui triomphes de tes persécuteurs, et il n'est pas besoin d'expli-

Alors le maître et moi, seuls, tous deux nous montions
Et je pensai pour moi que ses instructions
Seraient, tout en marchant, d'une utilité grande.
M'adressant donc à lui sans retard, je demande
Ce que de la Romagne entendait cet Esprit
Qui nous parla de biens excluant le partage[6].
Et sa réponse fut : — Connaissant quel dommage
Est produit par le mal dont trop tard il guérit[7],
Il n'est pas étonnant qu'à le craindre il enseigne,
Pour qu'il sévisse moins et que moins on s'en plaigne.
Si l'envie est féconde en douloureux soupirs,
C'est que précisément se fixent vos désirs
Sur ce qui, partagé, de valeur diminue[8].

quer à qui se rapportent ces paroles

6 Expression dont s'est servi, dans le chant précédent, Gui de Duca, l'ancien persécuteur, converti, de ceux qui cultivaient la gaie science.

7. Par l'envie persécutrice, par le *mal perverso* du catholicisme guelfe.

8. Si la valeur des biens terrestres, cet objet de l'envie pontificale, s'amoindrit par le partage, la conséquence à en tirer, c'est que leur morcellement, à l'aide duquel se constitue la propriété privée, est une anomalie à laquelle il importe de remédier, pour le bonheur de l'humanité, et cela en mettant tous les biens en commun, selon l'esprit de la primitive Église. Nous recommandons ce passage à l'attention de M. Rigault, et nous le renvoyons au livre IV, ch. II du *Convito*, où Dante déclare positivement que les richesses sont « des choses *imparfaites*, seulement en tant qu'elles sont *réunies* en la possession de l'homme, » d'où suit que pour être *parfaites* elles ne devraient appartenir à *personne*. En effet, il ajoute que « l'on retrouve toujours l'iniquité à l'origine de toute propriété, qu'elle dérive du *hasard*, d'*héritages*, de *testaments*, du *négoce*, de *services* rétribués, de *vol* et de *rapine*. » Si M. H. Rigault avait bien voulu lire seulement les pages 137 et 38 des *Révélations*, il y aurait lu ces preuves de ce que nous appelons le socialisme de Dante, et même de son communisme, s'il aime mieux. Libre à lui désormais de dire avec W. Schlegel, triste autorité à vrai dire, s'il n'en a pas d'autre en réserve, que Dante, n'est ni patarin ni socialiste. Il lui aurait mieux valu s'en tenir à Ozanam qui, lui du moins, a fait, comme il le dit, un beau livre, en se trompant de bonne foi. Quant à l'appel qu'il fait à Rome, juge souverain en fait d'orthodoxie, je me joins à lui de grand cœur, tout prêt à confesser et à abjurer mes erreurs, dès que l'infaillible tribunal, complètement informé désormais par les documents qui surgissent de toutes parts, aura prononcé entre le grand accusé et son obscur accusateur.

Mais si vers les hauteurs du Ciel l'Amour divin
Emportait tous vos vœux d'une ardeur soutenue,
Vous ne vous sentiriez ni fiel ni crainte au sein [9].
Car là plus disent *notre* et plus chacun possède,
Et plus la charité, qui veut que l'on s'entr'aide,
Embrase tous les cœurs de la même vertu [10].
Je suis moins éclairé que si je m'étais tu,
Repartis-je, et mon doute en est encore accru.
Comment se fait-il donc qu'un bien que l'on divise [11]
Puisse plus enrichir ses possesseurs nombreux,
Que si le possédaient quelques rares heureux [12]?
Il reprit à son tour : — J'excuse ta surprise,
Car aux objets mondains ton esprit reporté
Ne distingue que nuit où brille la clarté [13].
Ce bien, seul infini, ce trésor ineffable
Dont la source est là-haut, va de même à l'Amour
Que sur un corps poli vole un rayon du jour;
Pour autant il se donne immense, inépuisable,
Qu'il trouve dans chacun de véritable ardeur.
A mesure que sait la charité s'étendre,
Avec elle s'accroît l'éternelle Valeur.
Plus sont d'âmes là-haut en Dieu pour se répandre,

9. Si vous vous conformiez à la loi d'Amour, vous ne craindriez pas de manquer, attendu que vous vous confieriez en Dieu et en l'amour de vos frères, qui ne vous feraient pas défaut, comme ces biens que vous convoitez, biens *imparfaits*, vu leur *réunion* dans vos mains par le vol et l'iniquité.

10. Ainsi, il est bien entendu que dans la doctrine du ciel sectaire, tous les biens doivent être mis en commun pour que chacun puisse dire *notre* et jouir par indivis de la richesse de tous, constituant le fonds social ou la fortune socialiste, car il faut bien se servir, pour se faire entendre, de la langue de son temps.

11. Dont la jouissance est partagée, non la propriété, ne confondons pas.

12. Dante fait ici la sourde oreille à plaisir.

13. Tu te préoccupes de la constitution actuelle de la propriété que se partagent un petit nombre de nobles et de prêtres, mais c'est précisément ce qu'il s'agit de reformer, et ce qui deviendra clair à tes yeux lorsqu'il en sera temps.

Plus on est pour aimer, plus on aime en effet.
Tel un miroir renvoie à l'autre son reflet [14].
Si ma réponse encor laisse ta faim vivace,
Tu verras Béatrice, elle saura tarir,
Sur ce point et maint autre encore, ton désir [15].
Fais en sorte, dès lors, que de ton front s'efface,
Comme ont fait deux sur sept, cette quintuple trace
D'un mal qui, pour guérir, veut qu'on en ait douleur [16].
J'allais dire : Tu m'as instruit, je te rends grâce,
Quand je vis que j'avais déjà sur la hauteur
Atteint l'autre pourtour, et mon impatience
D'y promener mes yeux me retint en silence.
Là, mon esprit, bientôt en extase entraîné,
Fut d'une vision soudain illuminé
A mes yeux s'offre un temple où sont plusieurs personnes,
Une femme en franchit le seuil qui, d'un ton doux,
En mère, dit : « Mon fils, quoi ! tu nous abandonnes !
« Pourquoi donc as-tu fait de la sorte envers nous ?
Nous te cherchions ton père et moi, pleins de tristesse [17]. »

14. De même que la grâce d'en haut s'épand du foyer commun sur la foule des élus en proportion des mérites et de l'amour de chacun, de même, sur la terre, les richesses, constituant le fond social, se distribueront en raison du zèle et des services des fidèles d'Amour, ce fond social, *valeur éternelle*, qui ne saurait s'amoindrir par le morcellement, lui au contraire augmentant sans cesse, en raison du concours unanime de ceux dont un amour mutuel fécondera d'autant les efforts, ayant pour but commun le bonheur de tous. Ozanam était donc dans le vrai lorsqu'il disait, sans se soucier toutefois d'en fournir la preuve, que Dante avait « devancé les novateurs les plus hardis de nos jours, » c'est-à-dire les saint simoniens. C'est donc à tort qu'on nous a reproché d'avoir cherché un titre à effet, quand nous avons donné à nos *Révélations* celui de *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*. On peut voir maintenant combien nous étions bien fondé à le faire, si bien que nous n'avons pas une épithète à en retrancher.

15. La doctrine sectaire elle-même, incarnée dans Béatrice, te révélera clairement ce que je ne saurais t'expliquer que par des paroles détournées.

16. Comme tu ne pourras voir dans tout son éclat la lumière dont rayonne Béatrice qu'autant que tu auras répudié tous les antécédents profanes, hâte-toi de dépouiller les dernières traces du papisme.

17. Paroles adressées à Jésus par la Vierge, lorsqu'elle le retrouva dans

Et, dans le même instant, comme la voix se tut,
Ce qui frappait mes yeux tout à coup disparut
Une autre femme alors que la douleur oppresse,
Dont les pleurs, le courroux entrecoupent la voix,
Se montre à moi, disant: « S'il est vrai que tu sois
Le maître en la cité de tout savoir la mère,
Venge-toi, Pisistrate, et punis l'insolent
Qui de ses bras pressa ta fille, notre enfant. »
J'entends alors l'époux qui, d'un ton débonnaire,
Lui répond, en gardant un visage serein :
« De grâce à qui nous hait que pourrons-nous donc faire,
S'il faut sur qui nous aime appesantir la main [17] ? »
Puis, j'aperçus des gens enflammés de colère
Assaillir un jeune homme et, sous des coups de pierre
L'accabler, en criant : — Lapidons, lapidons!
Quand déjà le glaçaient de sinistres frissons,
Je le vis, pour mourir, s'incliner vers la terre ·
Mais toujours il levait au Ciel ses yeux en pleurs;
Priant Dieu, de cet air douloureux et sincère
Qui semble à la pitié fait pour ouvrir les cœurs,
De daigner pardonner à ses persécuteurs [19].

le Temple discutant avec les docteurs (saint Luc, II, 48). Avis à l'Église romaine de ne pas se montrer plus sévère envers ceux qui l'abandonnent pour le *Temple* que ne le fut Marie à l'égard de son fils Quoi de plus éloquent à la fois et de plus hardi? Celui qui se permet un pareil rapprochement est-il, oui ou non, un hérétique? Comprenez bien, l'Albigeois, le patarin, qui abandonne l'Église, sa mère, est comparé par le poète à Jésus, enfant innocent, éclairé d'une lumière surnaturelle, quittant Marie, sa mère, pour aller dans le Temple faire preuve de sa raison contre les docteurs *juifs* contre les défenseurs d'une loi vieillie Je doute que rien puisse être plus clair. Et M. Rigault est-il bien fondé à trembler de crainte que mon livre ne soit mis à l'index pour avoir démasqué un ennemi de l'Église, méconnu par elle-même, qui l'admirait comme un de ses enfants?

18 Celui qui est maître en la cité d'où rayonne toute la science chrétienne, *onde ogni scienza disfavilla*, doit-il se montrer plus cruel qu'un tyran païen et sévir contre ceux dont tout le crime est l'amour?

19. De persécutée qu'elle était l'Église est devenue persécutrice à son tour, et c'est elle qui crie aujourd'hui, *martira, martira*, contre ceux qui n'adoptent pas tous ses

Quand, revenant à soi, mon âme, encor troublée,
Fut rendue aux objets réels, extérieurs,
Je reconnus n'avoir en rien songé d'erreurs [20].
Mon guide qui me vit la démarche ébranlée,
Comme un homme au sommeil qui vient de s'arracher
Me demanda : — Qu'as-tu que tu ne peux marcher ?
Tu viens, les yeux voilés, de faire plus d'un mille,
Traînant tes pieds pesants, comme celui qui, pris
De vin ou de sommeil, sur ses genoux vacille [21].
Si tu veux m'écouter, père que je chéris,
Tu sauras à mes yeux quels spectacles s'offrirent,
Quand mes jambes ainsi sous moi s'appesantirent.
Cent masques, reprit-il, couvrissent-il les traits,
Que pour moi tes pensers n'auraient point de secrets [22].
Ce que tu viens de voir t'apparut, ne t'abuse,
Pour que, de ce moment, tu restes sans excuse
Si ne s'ouvre ton cœur aux effluves de paix
De la source éternelle épanchés à jamais [23].
Je n'ai pas demandé : qu'as-tu ? comme eût pu faire
Qui seulement observe avec l'œil qui s'éteint,

dogmes Comme saint Étienne, les fidèles d'Amour tombent sous ses coups en priant le Ciel de lui pardonner sa cruauté, mais je préviendrai qu'on peut tout aussi bien traduire . En priant le Seigneur de pardonner de la même manière que pardonne dame Piété. *Con quello aspetto che Pietà disserra*, ce qui est bien plus en rapport avec le caractère du poète

20 C'est-à-dire que cette prétendue vision a été mise en avant pour exprimer des vérités qu'il était prudent de laisser seulement entrevoir, *non falsi errori*.

21. Peut-être faut-il voir ici une allusion au bandeau dont, à certain moment, on couvre les yeux du néophyte qui se trouve ainsi ralenti dans sa marche.

22. Les hauts initiés savent dégager la pensée réelle sous tous les voiles dont l'allégorie peut les couvrir.

23 Sommation à Dante de suivre le drapeau de la monarchie *dérivée* de Dieu, opérant à son exemple, ne relevant que de lui et seule capable, en tenant en bride rois et peuples, de donner la paix au monde, de rendre bonne justice à tous, de mettre enfin un terme aux persécutions de Rome contre ceux qui abandonnent l'Église pour le Temple, et dont le seul crime est l'amour, pour lequel ils sont martyrisés sans pitié. Voy son traité de *Monarchia*, p. 414 et suiv. des *Rêvél*

Alors qu'inanimé le corps gît sur la terre;
J'ai parlé pour qu'aux pieds la vigueur te revînt,
Et c'est ainsi qu'il faut, lorsque leur sommeil cesse,
De ceux qui sont trop lents stimuler la paresse,
Afin que de la veille ils sachent profiter [24].
Autant que nos regards au loin pouvaient porter
Nous allions attentifs, l'ombre alors étant proche,
Faisant face aux rayons qui brillaient sur la roche;
Quand, venant par degrés, bientôt se rassembla,
Comme la nuit obscure, une épaisse fumée,
Pour nous en garantir nul abri n'était là,
L'air nous manqua, la vue aussi nous fut fermée [25].

24 Une fois ses yeux ouverts à la lumière, par l'enseignement sectaire, l'initié doit redoubler d'énergie, pour contribuer de tous ses efforts au triomphe de la liberté et de la raison, dans le but d'arracher l'humanité à cette torpeur qui la fait cheminer dans l'ombre comme un homme pris de vin ou de sommeil, et de lui procurer la paix, sous l'égide impériale. Après la contemplation, l'action.

25 Ils ne pouvaient pas s'attendre à autre chose en tournant le dos à l'Orient, et les fumées d'une aveugle colère devaient naturellement se joindre aux ténèbres de l'ignorance, pour les augmenter encore, au moment où s'éclipsait, dans ces malheureuses contrées de l'Occident, soumises à l'autorité de Rome, le soleil de la libre raison. Les deux voyageurs avaient donc tout motif d'observer attentivement au loin, pour ne pas s'égarer parmi tant d'obscurité, en s'exposant étourdiment à une colère redoutable.

CHANT XVI.

Des ombres de l'Enfer la ténébreuse horreur,
D'une orageuse nuit la morne profondeur,
Sous un ciel partout sombre et veuf de toute étoile,
N'étendirent jamais devant mes yeux un voile
Aussi dense que là, celui dont, chargeant l'air,
Venait de nous couvrir cette fumée épaisse
Et ne me fit sentir autant d'âpre rudesse [1].
Je ne pus, en effet, demeurer l'œil ouvert,
Et mon guide chéri, toujours si bénévole,
Se rapprochant de moi, me présenta l'épaule [2]
Ainsi que va l'aveugle, en suivant pas à pas
Son guide, pour ne point dévier de sa route
Ni heurter qui le blesse ou cause son trépas [3],
Ainsi, dans cet air âcre et sous sa lourde voûte,
J'avançais, écoutant mon guide répéter :
— De moi, surtout prends garde à ne pas t'écarter [4]. —

1. Le courroux de Rome est plus rude à supporter pour le poète que l'ignorance qu'elle répand autour d'elle, ce qu'il est bon de noter.

2. Le langage mystérieux de la doctrine secrète se prêtait non moins complaisamment à lui venir en aide contre le courroux des maîtres que contre l'ignorance des disciples.

3. Il y avait en effet danger d'être moleste et même mis à mort pour ceux qui s'avisaient de heurter de front les dogmes de l'Église, de dore di cozzo contre elle, sûrs qu'ils étaient alors de trouver *cosa che la molesti o forse ancida*. Rien donc de plus en situation que cette comparaison de l'aveugle obligé de cheminer avec la plus grande circonspection.

4. Le langage allégorique est d'autant plus indispensable que la matière à traiter est d'une nature plus délicate, dans une atmosphère

J'entendais, implorant paix et miséricorde,
Des voix pieusement chanter l'Agneau de Dieu
Qui remet les péchés dont on a fait l'aveu.
De leur prière *Agnus Dei* faisait l'exorde [5].
Tous ne formant qu'un vœu, l'exprimaient d'un seul mot [6]
Tant semblait les unir la plus grande concorde [7].
Entends-je des Esprits, maître? dis-je aussitôt.
— Tu ne t'abuses pas, reprit-il, la colère
Chez eux s'expie ainsi par un retour sincère. —
Toi qui t'en viens fendant notre fumée ainsi
Et qui parles de nous tranquillement ici,
Comme si, sur la terre, encore par calendes
Se divisait pour toi le temps, qui donc es-tu?
Ainsi parle une voix. Le maître, qui s'est tu,
Reprend alors. — Réponds, pour que tu lui demandes
De cet endroit, plus haut, si nous pouvons monter.
Je pris donc la parole et dis: — O créature,
Au sein de ton auteur qui, pour retourner pure,
Te laves en ces lieux, veuille nous escorter,
Et certes tu seras surprise à m'écouter!
Autant qu'il m'est permis, je te suivrai docile,
Reprit-on; la fumée empêche de se voir,
Mais à nous rapprocher, l'oreille peut pourvoir [8].

amère et souillée de sang, *amaro e sozzo*, et le poète doit maintenant s'en écarter moins que jamais.

5. Leur prière implorait la paix sous l'égide de la monarchie; car après cet *exorde* trois fois répété: *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi*, viennent ces mots: *dona nobis pacem*; or, le Traité *De Monarchia* n'a d'autre but que de prouver l'impossibilité d'arriver au règne de la justice et de la paix autrement que par le rétablissement de l'Empire, le règne de l'Église ne produisant que la guerre et l'iniquité.

6. *Pacem.* Ainsi répondait Dante au moine del Corvo: *Pace.*

7. Les partis sont généralement unis tant qu'il s'agit de renverser, c'est lorsqu'il s'agit de reconstruire que la division éclate dans leurs rangs. Celui-là n'avait d'espoir que dans son Messie, l'agneau de Dieu qui devait anéantir dans le pape l'auteur de tout mal.

8. A l'aide du langage conventionnel, qui procurait le moyen de se dégager des liens de la colère romaine, d'*iracondia solvenda il nodo*, d'où il suit que ces âmes n'ont pas péché

Sache donc que là-haut, dis je, avec cette argile
Que la mort doit dissoudre, enveloppe fragile,
Après avoir passé par l'infernal manoir,
D'ici je me dirige [9], et si Dieu de sa grâce
A daigné m'entourer pour un si long espace;
S'il veut, par un chemin hors d'usage aujourd'hui,
Que j'aie à voir sa cour, dont l'amour est en lui [10],
Tu n'hésiteras pas à m'apprendre, peut-être,
Qui tu fus sur la terre, et me feras connaître
Si ce chemin nous mène où nous devons gravir
De guide ta parole ainsi peut nous servir.
Je fus Lombard, et Marc sur la terre on m'appelle [11];

par colère, mais ainsi en à patir des emportements de Rome.

9. Notez que *con quella fascia che la morte dissolve*, peut tout aussi bien signifier : à l'aide de cette enveloppe orthodoxe, qui met en défaut la cour de Rome, qui réduit à néant, *discioglie*, celle Mort dont la piété est ennemie de la raison.

10. Dante tient à constater que c'est en dehors de l'usage moderne, *fuor del modern uso*, qu'il traite de l'initiation, dans un poëme où son langage paraît se conformer en tout aux doctrines de la religion dominante, donnant ainsi à entendre qu'il agit en cela conformément à *l'usage* antique et marche sur les traces des anciens chantres des mystères : Orphée, Homère, Hésiode, Virgile, etc., dont les compatriotes récitaient les vers sans en comprendre le sens secret. Dans quel temps de l'antiquité était-il d'*usage* de visiter vivant la cour céleste? Mais traduisez aussi que le poëte compte bien voir dans Rome une toute autre cour que celle qui y règne, c'est pour atteindre ce but qu'il demande s'il a pris la bonne route en composant la Comédie,

dimmi s'io vo bene al varco.

11. Les commentateurs, qui n'ont garde de se douter que les Albigeois Cathares ou Tartarins étaient designés par le nom de Lombards, parce qu'ils étaient en grand nombre en Lombardie, où beaucoup s'étaient réfugiés de la Provence, s'étonnent que Dante appelle ainsi un noble Vénitien, mais on voit qu'il avait ses raisons pour en agir ainsi. L'eût-il dit Latin, il aurait été tout aussi bien compris par les siens. L'annotateur du *Cod. Caet.* dit que ce Marc, *fuit multum gratus dominis de Lombardia*, c'est-à-dire à la famille de Can de la Scala, ce grand khan des Tartarins, et, chose singulière, L. Portirelli (*Comm.*, Milan, 1804), sans qu'on l'en ait cru, voit, dans le vénitien-lombard Marco, le célèbre voyageur Marc-Pol, qui visita, vers ce temps, la cour du khan des Tartares, et dont on peut dire qu'il connut le monde, *del mondo seppe*, l'ayant longtemps parcouru. Un rapprochement assez curieux serait à faire de ces indications sommaires avec la lettre d'Yvon de Narbonne rapportée par Mathieu Paris, année 1243,

J'ai vu, connu le monde, et j'aimai, plein de zèle,
Ce bien vers qui si peu tendent encor les bras[12].
Pour monter tu n'as point à détourner tes pas[13].
Ainsi répondit-il De prier je t'adjure
Pour moi, dit-il encor, là-haut quand tu seras[14].
Je repris aussitôt : — Sur ma foi[15], je t'assure,
Comme c'est ton désir, de faire à ton égard;
Mais un doute est en moi, d'une telle nature,
Qu'à moins d'en étouffer je dois t'en faire part
Simple d'abord, voilà que ton dire, à cette heure,
Est venu le doubler, en semblant confirmer
Ce que d'ailleurs j'avais pu déjà présumer[16].

au sujet de ces Tartares qui prétendaient aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, *ad sanctum Jacobum in Galitia*, (en passant par Toulouse bien entendu) (*Voy.* pag 100 et 118 des *Recél.* et la note 20 du ch I de l'Enfer) Mais qu'il soit compris dès à présent que, pour nous, le lombard Marco, *aulicus et nobilis homo* (Post. Cael.), c'est-à-dire Gibelin et membre distingué de la noblesse éclairée, est incontestablement le célèbre voyageur vénitien qui, né en 1250, ne mourut qu'en 1323, et avec qui Dante, qui l'appelle *Marco mio*, se lia d'amitié à la cour de Vérone.

12. Ce bien, *quel valore*, valeur suprême, est la monarchie impériale dont les partisans, alors découragés, avaient mis bas les armes, *disteso l'arco*; nous avons signalé plusieurs fois le sens mystérieux de ce mot *valore* Le monde que le Vénitien prit en dégoût, après l'avoir connu, pour se rattacher au bien suprême, est celui sur lequel règne *Satan aleppe*, par allusion aux paroles de l'Évangile qui appelle Satan, *princeps mundi*, car, pour Dante, le prince du monde est celui qui commande *urbi et orbi* Libre aux commentateurs d'entendre qu'au XIIIe siècle personne ne songeait plus à Dieu et que Marc, qui n'en est pas moins en Purgatoire, l'aimait par-dessus tout, parce qu'il connaissait le monde régi souverainement par l'autorité catholique.

13 Tu es dans la bonne voie, car tu tournes le dos au monde orthodoxe, et tu parviendras ainsi, de grade en grade, à contempler la lumière dans tout son éclat, et à voir la cour impériale remplacer la cour de Rome.

14 Cette recommandation de prier pour lui ne doit-elle pas s'entendre, de même que toutes celles qu'il s'est fait adresser jusqu'ici par les âmes du Purgatoire, comme une invitation à un co-sectaire de prier dans le même sens, dans les mêmes temples, dans la même langue et dans le même but, à la place et non pas en faveur de celui qui parle?

15. Sur notre foi commune, *per fede*, ou je te promets de faire, pour notre foi, ce que tu désires, car on peut traduire dans l'un et l'autre sens

16. En rapprochant ces paroles de celles des divers personnages de

Il est, hélas ! trop vrai que le monde demeure,
Comme tu me l'as dit, dénué de vertus,
De malice rempli, couvert du plus en plus[17] ;
Mais, je t'en prie, au moins indique-m'en la cause,
Que je puisse la voir, aux autres la montrer,
Car l'un la place au Ciel, l'autre en bas la suppose.
Je l'entendis d'abord de douleur soupirer,
Et, poussant un hélas ! il me répondit : — Frère[18],
Le monde est bien aveugle, et, l'on n'en peut douter,
C'est de lui que tu viens[19]. Vous qui vivez sur terre,
De toute chose au Ciel vous voulez reporter
La cause, comme si, d'une loi nécessaire,
Tout, mû par lui, devait d'après lui graviter.
S'il en était ainsi, chez vous le libre arbitre
En vous serait détruit ; le bien serait sans titre
Pour avoir récompense, et le mal châtiments.
Du Ciel, l'impulsion vient à vos mouvements,
Je ne dis pas à tous, mais, en l'admettant même,
La lumière est en vous pour le mal et le bien ;
Puis le libre vouloir, d'autant meilleur soutien
Qu'en ses premiers efforts, si sa peine est extrême
Pour résister au Ciel, plus ferme il en devient
Et peut tout vaincre, à l'œuvre alors qu'on l'entretient[20].

la Comédie, qui lui ont signalé la double autorité spirituelle et temporelle, exercée par les pontifes romains comme la cause de tous les maux de l'humanité

17. *Seppi del mondo*, Marc n'a rien dit de plus ; mais il n'en fallait pas davantage à Dante pour comprendre que, sous le *prince de ce monde*, il ne pouvait se rencontrer que malice et perversité

18 *Frate*, frère en religion, appartenant au même Ordre, à la même secte Marc Pol est si bien un frère qu'il lui suffit, pour le manifester, d'un soupir, transformé en *hui* Vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas? Eh ! bien, écrivez en lettres pointées, à la manière des Francs-maçons, H. VI, et peut être saurez vous y lire : *Henricus VI*, le sixième empereur de ce nom, l'*arco testa* du ch. XXI de l'Enfer. Mais non, c'est un système absurde, Dante n'était ni Templier ni Franc-maçon.

19. De ce monde qui subit aveuglement la loi du chef de l'Église romaine, loi que toi-même as suivie comme Guelfe

20. Dante ne croyait que jusqu'à

Libre, l'homme est soumis, en l'humaine demeure,
A puissance plus grande, à nature meilleure[21].
L'esprit, qui pense et veut, elle le crée en vous,
Et le Ciel n'en a cure[22]. Ainsi donc, à cette heure,
Si le monde s'égare, en vous seuls, pauvres fous,
En est la cause; ailleurs c'est à tort qu'on la place.
Écoute, et je saurai te mettre sur la trace[23].
 Des mains de son auteur qui, premier qu'elle soit,
D'un regard bienveillant tendrement la caresse,
Comme la jeune fille, en ses jeux que l'on voit
Passer étourdiment du rire à la tristesse,
L'âme sort ingénue, encor ne sachant rien,
Sinon qu'elle a surgi d'où dérive tout bien,
Et qu'avec abandon elle se sent portée
Vers celui, quel qu'il soit, dont elle est delectée[24].

un certain point aux influences planétaires, auxquelles Marc semble faire ici allusion. Son but est de mettre en opposition la raison, flambeau du libre arbitre, et l'autorité de ceux qui parlent au nom du Ciel. Car dans le langage arcane il y avait Ciel et Ciel. Or, la raison et la volonté, pour peu qu'elles soient constantes dans une résistance d'abord pénible, doivent finir par triompher de l'autorité, qui vous donne seule dans ses écoles les premiers enseignements, *i vostri movimenti inizia*.

21. Lorsqu'une fois l'homme s'est affranchi du joug de cette autorité qui parle au nom du Ciel, il est soumis à la loi providentielle de l'Empire, cette Nature par excellence, *Natura migliore*. C'est cette Nature bienfaisante qui forme l'esprit, qui crée l'intelligence de ses fidèles, dont l'Église catholique ne prend nul souci, *che 'l ciel non ha in sua cura*, remarquez que là il ne s'agit pas encore de l'âme, dont il va être question tout à l'heure, et que le poëte a bien soin de dire que cette excellente Nature *cria la mente in voi*.

22. *Le ciel* orthodoxe, autrement dit les chefs de l'Église romaine; de même que le ciel sectaire, en antagonisme avec lui, se compose des hauts dignitaires de l'église occulte.

23. Si les hommes se laissent égarer par les princes du monde, à eux la faute, puisqu'ils ont l'esprit pour penser et le libre arbitre pour choisir entre le bien et le mal.

24. Tel est l'aspect que la toile nous offre à l'endroit, retournons-la pour l'examiner un peu à l'envers. Oh! alors la scène change, voyez plutôt : « L'âme simplette du néophyte, qui apprend à connaître messire Néant, (nulla et niente se valent) est traitée par l'initiateur représentant de L VI., traduisez vous-même, comme une petite fille qu'il faut former peu à peu; cette innocente dit comme le Maçon : J'ai

Du plus chétif, d'abord, la charme la saveur;
Elle court après lui, facilement tentée,
Si ne sait guide ou frein maîtriser son ardeur.
Sur terre il fallut donc des lois pour frein durable,
Il fallut donc un roi qui, veillant nuit et jour,
Et dominant de haut la cité véritable,
En signalât aux yeux la principale tour [25].
Il est des lois, oui; mais qui leur prête main-forte?
Personne. Le pasteur que, simple et confiant,
Suit le troupeau, peut bien ruminer, mais qu'importe,
S'il n'a l'ongle fendu [26]? La foule alors voyant
Que le mets tentateur auquel son guide aspire
Est celui qu'elle-même avidement désire,
S'empresse à s'en repaître et n'a d'autre souci [27].

pleuré et ri, mais elle apprend aussi à connaître la vérité venue de l'Orient: sa L. V. O., traduisez : la *La Verità Orientale*, car elle est formée par un Maître en la gaie science, et comme elle est charmée de ce qu'elle apprend, elle y revient volontiers. Elle a diverses épreuves à subir : dans lesquelles ce bien suprême lui arrive peu à peu, *pucciul bene*, car on a soin d'y mêler quelques erreurs, par prudence, *quivi s'inganna*, jusqu'au moment où elle subit définitivement la loi d'Amour, qui devient son guide.

Eh bien! qu'en diront les braves gens qui se pâmaient d'aise à l'idée de cette innocente, sortant des mains du *joyeux compère*, dans lequel ils voyaient Dieu? Pauvre M. Aubert! et le pèlerin dantesque M. Ampère, que dira-t-il à son retour d'Amérique? C'est à se faire Dominicain.

25. Il semblerait qu'une âme du Purgatoire, et le poete prétendu orthodoxe qui la fait parler, devraient mettre en première ligne, comme règle et comme frein, la religion et ses pontifes. Mais la loi étant la raison écrite, elle devait l'emporter aux yeux de ceux qui voulaient subordonner le pontife au monarque universel, phare de leur nouvelle Jérusalem.

26. Le pape et son clergé prêchent bien, mais agissent mal; leurs actes sont en contradiction avec la doctrine du Sauveur. Selon les commentateurs, *fissa ungula ad mores, ruminatio ad sapientiam pertinet*. Mais Dante n'a certes pas voulu dire que le clergé catholique eût la sagesse, moins les mœurs; il se serait bien gardé de concéder la majeure. On va voir qu'il est très-facile de pénétrer sa pensée : « Vous considérerez comme *impures*, les bêtes qui ruminent, mais dont la corne *n'est pas fendue*, » est-il dit au Lévitique XI, 4, et voilà, sans commentaire, les chefs de l'Église taxés d'impureté, aussi perfidement que possible, avec un texte de l'Écriture.

27. L'exemple des pontifes fait que chacun convoite à l'envi ces

Tu peux facilement t'apercevoir ainsi
Qu'une direction fausse, mal entendue,
Non la nature en vous qui se soit corrompue,
A seule fait le monde et méchant et pervers [28].
Rome, en le rendant bon, qui régit l'univers [29],
Eut jadis deux soleils, dont la vive lumière
Montrait les deux sentiers du Ciel et de la terre;
Mais l'un éteignit l'autre, et de là naît le mal [30].
L'épée est réunie au bâton pastoral;
Or, quand de vive force il faut qu'on les rassemble,
Dans une même main ils ne vont guère ensemble.
L'un ne peut craindre l'autre, ainsi tous deux unis [31].
N'en crois pas mes discours, mais regarde aux épis,
Car toute herbe se peut connaître à la semence [32].
Dans le pays qu'arrose et l'Adige et le Pô
Brillaient et courtoisie et valeur et science,
Avant que Frédéric eût noise pour l'anneau [33].

biens temporels qui excitent le partage

28. Les papes sont donc la cause de tout le mal et c'est avec raison que le temps présent, leur ouvrage, a été représenté dans l'Enfer sous la figure d'un vieillard, les yeux tournés vers Rome, son miroir, c'est avec raison qu'il a été dit *Il capo reo il mondo torce*. Le mauvais gouvernement des pontifes, *la mala condotta*, a rendu le monde pervers, *è la cagion che 'l mondo ha fatto reo*, et il ne pouvait en être autrement, puisqu'il suivait la loi de Rhée, mais ce n'est certainement pas la faute de la providence impériale, de cette Nature dont le principe incorruptible est antérieur et supérieur à celui de la puissance pontificale.

29. L'ancienne Rome, qui rendit le monde bon, *che 'l buon mondo feò*, dit le texte (voy. le traité de *Monarchia*); tandis que la Rome pontificale l'a perverti.

30. L'autorité du pape a absorbé celle de l'Empereur, *unde mala lobes*.

31. Est-il besoin de dire quel est, dans la pensée du poete, celui qui doit craindre l'autre, lorsqu'on sait lequel des deux faisait encore tout trembler au moment où il écrivait?

32. Juge au résultat ce qu'a produit l'usurpation pontificale.

33. Avant la querelle des investitures, dans laquelle Frédéric II tint tête à Innocent III, la Lombardie, remplie d'Albigeois et de patarins, était toute sectaire et impérialiste, *valore* se référant au spirituel, et *cortesia* au temporel, à la *curie*, comme dit Dante dans le *Vulg. eloq.* I, et dans le *Convito* II, 11 (voy. p. 402 des *Revél.*). « Dans toutes les villes de Lombardie et de Provence, dit l'inquisiteur Ranieri,

Mais quiconque, prenant des gens de bien ombrage,
Par là ne passait plus, pour ne pas les hanter,
Peut maintenant sans crainte y faire un long voyage [34].
Il en est néanmoins trois encore à compter,
Nobles vieillards en qui se survit l'âge antique,
Faisant honte au nouveau. Dans son sein pacifique
Ils regrettent que Dieu les rappelle trop tard.
C'est Conrad Palazzo, le vertueux Ghérard,
Et Guido du Castel, que mieux encore on nomme,
Comme en France l'on dit, le simple et bon Lombard [35].
Crois donc dorénavant que l'Église de Rome,
Pour tenir confondus deux pouvoirs différents,
Tombe dans le bourbier, s'y salit et sa somme [36].
Oh ! dis-je, cher Marco, ce que de toi j'entends

contemporain de Frédéric II, il y a plus d'écoles pour les hérétiques que pour les théologiens, et plus d'auditeurs patarins que de catholiques. Leurs apôtres prêchent dans les marches, dans les champs, dans les maisons particulières. » *Hist. of the Crusads against the Albig.* Londres, 1826. Voy. Eufer, ch. 1, not. 20.

34. Les catholiques timorés qui craignaient de traverser la Lombardie de peur de se trouver en contact avec des hérétiques (les gens de bien), peuvent y passer maintenant en toute sûreté, tant les temps sont changés. Au temps de Frédéric II, l'hérésie, au contraire, avait de nombreux sectateurs dans la Haute-Italie, d'où elle s'était répandue jusque dans les villes de l'État romain. Voy. Hurter, Vie d'Innocent III, t. III, p. 10 et 34. Sismondi, Hist. des Français, t. VI et VII, et la note 33 ci-dessus.

35. Le premier de Brescia, le second de Reggio de Modène, et le troisième de Trévise, s'il s'agit réellement de Gherard de Camino. Dante le désigne à la française, *francescamente*, par le nom de *Lombard*, pour qu'on n'ait pas à se méprendre sur le culte qu'il professait, ainsi que le lombard-vénitien Marco, pour la *valeur* et la *courtoisie*. « On donnait divers noms en France, aux patarins d'Italie, ils étaient appelés *Albigeois* de la ville d'Albi, et *Lombards*, parce que leur religion florissait surtout en Lombardie. » (J. Léger, Hist. des églises vaudoises.) D'où résulterait que notre rue des Lombards aurait donné asile, dans l'origine, aux Italiens réduits à s'expatrier comme suspects d'hérésie.

36. Les deux pouvoirs temporel et spirituel étant un fardeau trop lourd pour l'Église de Rome, il s'agissait d'abord de lui enlever le premier, et le poëte s'en exprimait hautement, non sans faire en cela preuve de courage. Quant à l'autre, il y prenait plus de précaution, bien certain du reste que, une fois morte, l'Empereur, qu'il appelait de ses vœux, ne laisserait pas la somme à qui l'avait salie.

Est plein de vérité. Désormais, je comprends
Par quel motif, jadis, de Lévi le lignage
Se vit, en Chanaan, exclure du parlage[37].
Mais quel est ce Ghérard que tu viens de citer,
Débris des bons élémts, qui semble subsister
En reproche vivant à ce siècle sauvage ?
Ou ton discours m'abuse ou tu veux me tenter,
Reprit-il, car étant Toscan, à ton langage,
Pour toi le bon Ghérard semble en vain exister;
Mais de Gaïa, sa fille, à moins de l'emprunter,
Par nul autre surnom je ne sais le connaître[38].
Que Dieu soit avec vous ; je ne dois pas rester
Près de vous plus longtemps. Tu vois déjà paraître

37. Le clergé ne devrait pas être propriétaire, par la même motif qui fit que les lévites n'eurent que la dîme des terres partagées entre les autres tribus. Ainsi, pour les gens d'église surtout, séculiers ou réguliers, la propriété, qu'elle dérive de legs, d'héritage ou de toute autre source, repose sur l'iniquité, comme il est dit dans le *Convito*, IV, 11. *Voy.* p. 335 des *Rével.*

38. Comment, pas même par le pays qu'il habitait, en l'appelant Ghérard de Camino ou de Trévise? Le lombard Marco, de Venise, fait l'éloge du lombard Gherard, qu'il appelle *il buon Gherardo*, rien de plus naturel; mais le père de cette Gaïa, citée là comme une merveille, a bien l'air d'avoir été tout bonnement le protecteur de la gaie science, c'est-à-dire des Provençaux ou troubadours albigeois exilés en Lombardie, et le père de la Monto trévisane *Gaia*, gaie, est un bien singulier nom, et il est fort douteux qu'aucune femme l'ait jamais porté, d'autant plus que l'ami anonyme de Dante, son premier commentateur, dit de cette prétendue fille du bon Ghérard, qu'elle « était connue dans toute l'Italie en ce qui touche les délectations amoureuses, *circa le dilettazioni amorose*. Cela s'entend fort bien de la religion de l'Amour, mais ne constitue rien moins qu'un éloge pour le père et pour la fille, s'il faut le prendre à la lettre. Benvenuto d'Imola va plus loin encore en disant de cette Gaïa : « Véritable Trévisane, d'une nature très-amoureuse. » Fort bien, mais quelle était la nature de cet amour? Il ajoute qu'elle se prêtait à rendre à son frère Richard de Camino des services complaisants dans ses intrigues amoureuses. Or, en admettant le fait, ces intrigues étaient certainement tout autres que le supposait Benvenuto, car il est évident que, dans la pensée du poète, le père avait maintes raisons d'être fier de sa fille, non moins bonne lombarde que lui-même. Tiraboschi ne parle de cette Gaïa que d'après Dante et comme auteur de poésies, à la bonne heure, mais alors ce seraient des poésies amoureuses.

A travers la fumée un rayon argenté,
Comme l'aube, au matin, perçant l'obscurité,
De l'Ange ainsi, tout près, s'annonce la présence.
Je dois partir [39]. — Alors, prenant d'autre côté,
Il ne me voulut plus accorder audience.

39 Il est assez singulier que ce personnage, le seul que Dante mette en scène à l'étage où s'expie le péché de la colère, prenne ainsi brusquement congé, sans s'expliquer sur le motif du châtiment qu'il subit. Il aura pensé que son langage suffisait à faire connaître d'où provenaient ses accès de colère, si toutefois il n'a pas voulu donner à entendre que Marc Paul figurait là bien moins en punition de ses fautes, que comme une des nombreuses victimes du courroux pontifical, ayant eu à souffrir cruellement dans l'*aere amaro e sozzo*.

CHANT XVII.

Rappelle-toi, lecteur, s'il t'arriva jamais
D'être pris dans les monts par un brouillard épais,
A voir moins qu'une taupe à travers sa membrane,
Comme, alors que l'humide et profonde vapeur
Commence à s'éclaircir et devient diaphane,
Le soleil faiblement y glisse sa splendeur,
Et tu pourras ainsi concevoir la manière
Dont je vins, par degrés, à revoir le soleil,
Qui déjà s'abaissait à l'horizon vermeil.
Près du maître j'allais, marchant vers la lumière,
Sur les siens en réglant fidèlement mes pas,
Et je sortis ainsi de la sombre atmosphère,
Quand du jour les rayons disparaissaient plus bas [1].
Imagination, qui parfois nous entraînes
A tel point hors de nous, que nous n'ouïrions pas
Mille clairons sonnant des montagnes aux plaines,
Qui donc te met en jeu quand se taisent les sens?
Sans doute une lumière aux effluves puissants
Dans le Ciel engendrée, et venant d'elle-même

1. Nous le savions déjà, mais il ne se lasse pas de le redire, c'est en ne s'écartant en rien des règles de son langage orthodoxe et symbolique, langage créé à l'imitation de celui de Virgile, qu'il parvient à échapper à la colère pontificale et à marcher vers cette lumière philosophique dont les rayons sont morts pour les classes inférieures de la société, *raggi morti già nei bassi lidi.*

Rayonner ici-bas ou par l'ordre suprême[2].
D'un courroux sans pitié chez celle qui, jadis,
Fut changée en l'oiseau, dans le calme des nuits
Qui se plaît à chanter, l'image en ma pensée
Dans toute son horreur apparut retracée[3].
En était absorbé mon esprit à tel point
Que, sans l'affecter plus que s'il n'existait point,
Nul objet, au dehors, n'aurait pu le distraire[4].
Puis, dans ma rêverie exalté, j'aperçus
Un criminel en croix, la face sombre, altière,
Qui mourait exhalant l'orgueil et la colère[5].
Je voyais à l'entour le grand Assuérus,
Sa jeune épouse Esther et le vieux Mardochée,
Ce juste, qui n'eut pas l'âme plus empêchée

2. On sait que, dans les divers systèmes gnostiques, tout procède de Dieu par émanation directe ou indirecte. L'imagination serait ainsi pour Dante une émanation secondaire de la lumière céleste, source de toute vérité.

3. Progné, la mère d'Itys, et non Philomèle, aurait été changée en rossignol, au dire de quelques-uns, dont Dante adopte l'opinion. Rien de mieux, mais qu'est-ce que Progné et le rossignol ont à faire en Purgatoire? Vous le comprendrez si vous lisez, page 10 des Révélations, ce que les Pauliciens, sectaires gnostiques, entendaient, au dire du moine de Zigabène, leur contemporain, par les *oiseaux du ciel*, qui ne filant ni ne moissonnant et ne faisant que *chanter*, n'en sont pas moins bien vêtus et bien nourris. Vous le comprendrez encore mieux si vous réfléchissez que le plumage du rossignol est de couleur sombre comme le vêtement ecclésiastique, et que, pour les hérétiques, l'Église, dont les ministres les faisaient torturer, massacrer et brûler, était une Progne qui, tout en se délectant à chanter, *più a cantar si diletta*, égorgeait ses fils et les offrait, comme un mets agréable, au Père commun. Les similitudes d'où le poète tire ses comparaisons sont souvent bien moins saisissables.

4. Croit-on que la métamorphose de Progne en rossignol eût été d'un tel intérêt pour Dante, s'il n'avait rien vu là que le châtiment, assez doux, d'une mère barbare, servant à son mari infidèle les chairs de son enfant, égorgé par elle dans sa fureur jalouse? La scène suivante achèvera au surplus de lever le doute.

5. Le crucifié que voit le poète dans son *alta fantasia*, mourant comme il a vécu, n'est pas Aman, qui du reste ne fut point mis en croix, mais pendu, c'est l'usurpateur tyrannique du pouvoir du prince temporel, celui qui se donne pour le vicaire du Dieu crucifié, dont il est si loin, aux yeux de Dante, d'imiter la douceur et l'humilité.

Pour faire que pour dire[6]. Et dès que ce tableau
Vint à s'évanouir, comme bulle fragile
Dans l'air disparaissant, lorsque lui manque l'eau,
Qui sur elle étendit son écorce subtile,
Ma vision m'offrit, personnage nouveau,
Une vierge éplorée et s'écriant : « O Reine,
Pourquoi donc écoutant la colère et la haine,
As-tu voulu périr? Tu te donnas la mort
Pour ne me perdre point, hélas! et Lavinie
A tes bras désormais n'en est pas moins ravie.
C'est moi, mère, aujourd'hui qui pleure plus encor
Sur toi que sur un autre aussi frappé du sort[7].
Comme se rompt le somme, alors que la lumière,
Qui le fait se débattre avant de défaillir,
Sur les yeux clos encor vient soudain à jaillir;
De même s'effaça l'image tout entière
Sitôt qu'en face vint m'atteindre la clarté,

6. A peine est-il besoin d'ajouter qu'Assuérus est la figure du souverain temporel ressaisissant le pouvoir tombé en des mains indignes, que la jeune Esther est l'église sectaire, son épouse, et le juste Mardochée, Dante lui-même, *che fù al dire ed al far così 'ntero*

7. Traduisons littéralement ce discours, tout gibelin, de Lavinie, en nous bornant à l'annoter entre parenthèses « O Reine (*Amata*, patrie aimée, Italie, jadis reine des nations. *Voy.* ch. VI, *Serva Italia*), pourquoi as-tu voulu n'être rien par colère (t'annihiler par peur du courroux pontifical, en subissant le joug des papes ; on se rappelle que le pape était appelé *Niente*, synonyme de *Nulla*, et l'Empereur *Tutto*)? Tu t'es tuée pour ne pas perdre Lavinie (pour que Rome, personnifiée dans Lavinie, dont dérivait, selon Dante dans son traité de *Monarchia*, tout droit légitime sur le territoire du Latium, ne passât pas au pouvoir d'un prince étranger). Je ne suis pas moins perdue pour toi désormais (Rome n'est pas moins perdue pour l'Italie comme capitale, depuis que le Saint-Siége a été transféré dans Avignon, sous la dépendance de l'étranger), et je pleure maintenant la ruine (causée par ton aveuglement) bien plus que celle d'un autre (celle de Henri VII, toujours désigné, on s'en souvient, par *altri*, *tale* et autres expressions analogues). » Cette Vision, divisée en trois tableaux en parfaite concordance entre eux, et retraçant les châtiments réservés à la colère, ne font donc que reproduire une même pensée toujours hostile au chef de l'Église orthodoxe

Plus vive qu'il n'en brille à nos yeux sur la terre.
Je me tournais pour voir où j'étais transporté,
Lorsque dit une voix : — C'est par ici qu'on monte. —
De tout autre penser j'en demeurai distrait.
Soudain, de regarder celui qui nous parlait
Mon désir fut si vif, ma volonté si prompte,
Que jamais sans le voir rien ne m'eût satisfait
Mais comme notre vue au soleil est blessée,
Dont la face se voile à nous sous sa splendeur,
Ainsi de mes regards l'énergie affaissée
Défaillit sous l'excès de cette vive ardeur.
C'est un divin Esprit, devançant la prière,
Qui daigne nous apprendre où nous devons gravir,
Et se dérobe aux yeux sous sa propre lumière [8].
Comme envers son prochain l'homme devrait agir,
Il agit envers nous. Car, pour le secourir,
Celui qui, calme, attend que son prochain l'en prie,
En voyant son besoin, se tient, d'une âme aigrie,
Tout prêt à refuser ce qu'il devrait offrir [9].
Avant de voir partout la montagne obscurcie,
Du bienveillant avis pour monter profitons;
Nous ne le pourrons plus, si nous ne nous hâtons,
Que n'ait reparu l'aube [10].— Ainsi parla mon guide,
Et vers un escalier à la pente rapide
Nous marchâmes tous deux. A peine je venais
D'en monter un degré, que je sentis tout près,
Au mouvement de l'air, comme un battement d'ailes :

8. Comme le langage même de la secte, destiné à éblouir les uns par le clinquant des images, et à éclairer les autres par les vérités cachées adroitement dans le sens interne. Cet ange est là, du reste, de même que les précédents, pour effacer un des sept P qui doivent tous disparaître du front de l'ancien vassal du pontife romain.

9. Ce trait lancé contre ceux dont la charité a besoin d'être sollicitée, n'a pas besoin d'explication.

10. On se souvient que tout progrès ascensionnel est impossible pendant que règne l'obscurité sacerdotale.

Me frappait au visage un vent léger et frais [11].
O Beati, disaient des voix d'Esprits fidèles,
Pacifici [12], les cœurs exempts de noir courroux [13] !
Déjà se projetaient si haut par-dessus nous
Les rayons que la nuit, dont s'avance le voile,
Vient éteindre en dernier, que déjà mainte étoile
Faisait briller au ciel sa tremblante lueur.
De la sorte pourquoi t'abattre, ô ma vigueur ?
En moi-même, disais-je, en sentant que sans cesse
De mes genoux lassés s'accroissait la faiblesse [14].
A la fin des degrés nous étions parvenus
Et nous étions restés là, sans nous mouvoir plus
Qu'un navire qui vient d'aborder le rivage.
J'attendis un moment qu'en ce nouveau parage
Quelque chose frappât mon oreille ou mes yeux;
Puis, me tournant alors pour m'informer au sage,
Je lui dis. — Mon bon père, apprends-moi dans ces lieux
Quelle faute est lavée et qu'au moins ta science
Si nos pieds sont oisifs se refuse au silence [15].
Et lui : — L'Amour du bien, de sa tâche oublieux,

11. Le souffle purificateur qui effaçait un des sept P.

12. *Quoniam filii Dei vocabuntur*, ajoute saint Matthieu. Par suite ceux qui attisaient des guerres acharnées entre chrétiens, étaient des fils de Satan, et Satan lui-même. Dante détruit la paix, c'était elle qu'il cherchait, et, comme lui, ses frères aspiraient à voir un empereur à la tête de la monarchie universelle, substituée à la théocratie, parce que, seul, ce prince pouvait procurer la paix au monde. Voy. *de Monarchia*.

13. De ce courroux funeste qui, s'irritant de la contradiction, divise pour régner, qui sévit contre les dissidents, etc.

14. C'est toujours le même effet produit par la même cause. L'influence de la nuit est antipathique aux fils de la lumière, qui parfois se laissent aller au découragement, en la voyant épaissir ses voiles autour d'eux.

15. Dante paraît avoir adopté pour règle, *in medio virtus*, car il se fait recommander par l'Amour, dans sa Vie nouvelle, de placer au milieu de ses vers ce qu'il a besoin de faire comprendre sans se compromettre. (*Voy.* p. 48 des *Révél.*) Or, ce chant XVII occupe le point central de son poème. Aussi va-t-il nous donner, à sa manière, l'explication de l'antagonisme des deux principes du mal et du bien, autrement dit des deux Amours, le bon et le mauvais.

D'être resté stérile ici fait pénitence ;
Ici reprend la rame un bras trop paresseux [16].
Mais pour que ton esprit comprenne encore mieux,
A ma parole prête une oreille attentive,
Et notre halte ici pourra t'être instructive
Mon fils, dit-il, ne fut ni créateur jamais,
Ni nul être créé sans amour, tu le sais,
Soit que l'engendre en lui son âme ou la nature [17],
Ma proposition ne t'est donc pas obscure.
Fut l'amour naturel toujours exempt d'erreur [18],
Mais l'autre peut errer par l'objet qui l'excite [19] ;
Par excès il le peut encore ou par tiédeur.
Tant qu'aux premiers des biens s'élève son ardeur,
Et que pour les seconds il garde la limite [20],
Il ne peut enfanter nul désir corrupteur.
Mais lorsque vers le mal son choix le précipite,
Ou lorsque vers le bien plus ou moins ardemment
Qu'il ne devrait le faire il court, de ce moment,
L'œuvre contre l'auteur à s'employer commence [21].

16. A ce quatrième etage du Purgatoire, ceux qui n'ont pas deployé tout le zèle et l activité nécessaires pour le triomphe du bien, dont ils avaient *l'amour* au cœur, ont à expier leur insouciance et leur paresse.

17. Ces mots seuls *ne creator ne creatura*, qui impliquent plusieurs créateurs, indiquent l'origine gnostique manichéenne de cette théorie des deux principes deguisés sous le nom d'amour. Virgile, en disant à son disciple *tu l sai*, donne assez à entendre qu'il le considère comme initié à la doctrine qu il entreprend de lui expliquer. L'amour naturel ou instinctif tend au bien de l'être qui l'éprouve; l'amour animal ou raisonne procède de l'âme et entraine avec lui un choix, une preference déterminée par le libre arbitre, la volonte bien ou mal dirigée.

18. Attendu qu'il tend toujours à la conservation du sujet; puis, par un motif supérieur, c'est qu'il a sa raison d'etre, son principe dans la Nature, cette providence impériale, qui, loin de torturer et de tuer, tend à la conservation et au bonheur de l'humanité.

19. En n apportant que peu de zèle à la cause de l'Empire et en se passionnant pour la cause de Rome.

20. Si cet objet est mauvais, *per malo obbietto*; parce que chez les êtres doués de raison le libre arbitre intervient et fait un mauvais choix, par exemple, en préferant la théocratie à la monarchie impériale.

21. Les premiers biens sont la foi

Il faut donc que l'amour, tu le vois clairement,
De toutes les vertus soit en vous la semence,
Et de toute action digne de châtiment[22].
Or l'amour ne pouvant viser, quoi qui l'entraîne,
Au détriment de l'être en soi qui le ressent,
Chacun est défendu contre sa propre haine[23].
Et comme on ne saurait concevoir un instant
Un être par lui-même au monde subsistant
En dehors du premier de tous, tu vois sans peine
Que tout amour exclut à son égard la haine[24].
Il s'ensuit, si je n'erre et ne distingue en vain,
Que le mal que l'on aime est celui du prochain[25].

religieuse et un bon gouvernement, le reste ne vient qu'en second ordre.

22. Toutes nos actions résultent donc de deux principes contraires, appelés par Dante bon et mauvais amour, et de ces deux principes opposés dérivent les deux religions dont la lutte fait le sujet du poème.

23. *Omni ratione soluti vestræ consulite*, disaient les Pauliciens, qui, de même que les autres gnostiques recommandaient à leurs néophytes de tout faire pour échapper au martyre, Dieu ayant horreur des sacrifices sanglants. (Voir la *Panoplie* du moine de Zigabène, et p. 78 des *Révél.* F. Daumer dans son livre sur le culte de Moloch, chez les Hébreux, n'a fait que ressusciter la doctrine de ces gnostiques, pour qui le Dieu de la Bible, Dieu altéré de sang et de vengeance, était le mauvais principe. Le bon amour est la source de toute vertu, attendu qu'il ne s'attache qu'à de nobles cœurs, *al nobil cuor s'apprende*, et le quatrième traité du Banquet nous apprend ce qui constitue la noblesse. Le mauvais amour est la source de tous les vices, et nous le connaissons aussi.

24. Chacun étant défendu contre sa propre haine, *dall' odio proprio son le cose tute*, et l'homme étant en Dieu comme toute chose, ne faisant avec lui qu'un tout, dont il ne saurait être divisé, *non si può diviso*, l'homme ne saurait haïr Dieu sans se haïr lui-même, ce qui est impossible. C'est là du panthéisme pur. Il faut vouloir fermer les yeux pour ne pas le voir, si l'on veut prendre les mots au pied de la lettre, autrement on devra se résoudre à comprendre que l'Empereur doit être aimé de tous les êtres raisonnables, attendu qu'il est, *de jure* le premier entre tous, et que c'est lui qui *cria la mente*, dont l'Église ne prend souci; il est dès lors le *fattor*, le créateur, contre lequel opère la créature, *adovra sua fattura*, lorsqu'elle se tourne vers Rome, *al mal si torce*, vers Rome dont il *capo reo il mondo torce*. Voyez-vous comme tout se lie et se tient, *con legame musaico armonizzato*, ainsi que Dante a soin de nous en donner avis dans son Convito?

25. Ainsi les Guelfes se complaisent dans le mal qu'ils font aux Gi-

Or dans votre limon cet amour prend naissance
De trois modes divers. Tel conçoit l'espérance
De s'élever si tombe écrasé son voisin,
Et cela lui suffit pour désirer soudain,
Jaloux de sa grandeur, sa prompte décadence.
Tel craint de perdre honneurs, biens, renom, rang, puissance,
Si quelqu'autre grandit en pouvoir, en faveur,
Et malveillant, pour lui, l'attriste son bonheur
Tel enfin follement irrité d'une offense
Y rêve nuit et jour, avide de vengeance;
D'où suit au mal d'autrui qu'il aspire en son cœur.
Or au-dessous de nous on expie et l'on pleure
Ces trois sortes d'amour[26]. J'en viens donc à cette heure
A celui qui, sans doute, au bien tend, en l'aimant,
Mais fait trop ou trop peu. Chacun confusément
Comprend, désire un bien où l'âme se repose,
De l'atteindre chacun s'efforce et se propose;
L'amour qui vous attire à lui, pour l'acquérir
Ou pour le contempler, est-il sans énergie?
Sur ce pourtour, après un juste repentir,
La peine méritée est durement subie[27].
Il est un autre bien qui ne rend point heureux,
Où n'est pas le bonheur qu'appellent tous les vœux,
Qui n'est pas en un mol l'essence pure et bonne

belles et sans doute réciproquement.

26. L'orgueil, l'envie et la colère que Dante n'a cessé, par tous les moyens en son pouvoir, de mettre exclusivement à la charge du catholicisme et de ses adhérents, dans les trois étages inférieurs

27. Ce bien, auquel chacun aspire et dont la possession repose l'âme, est la vérité, qui comprend la foi sectaire et l'Empire. Ceux-là donc sont coupables qui manquent du zèle nécessaire pour l'acquérir et pour la contempler, dégagée des voiles dont elle est obscurcie sur la terre. En effet ceux qui redoutent de déchoir sont les Guelfes, ce qui leur arriverait infailliblement si Henri VII l'emportait, jugez-en : *Teme di perder, perch* A L T R.I *sormonti*, aussi en deviennent-ils plus exaltés, plus pervers et s'attachent davantage au Pape, son antagoniste, *onde s'attrista sì che 'l contrario ama*. La méthode ne varie pas, on le voit, car nous avons, plus bas, encore un A L T.R.V I.

De tout bien, à la fois sa racine et son fruit [28].
L'amour avec excès à lui qui s'abandonne
Est au-dessus de nous, dans trois cercles, réduit
A pleurer son erreur [29]. Sous silence je passe
Pourquoi, la même au fond, en trois elle se classe,
Afin qu'à le chercher par là tu sois conduit [30].

28. Ceux qu'aveugle l'erreur et le mensonge pouvant seuls faire consister le bonheur dans les délices temporels.

29. Lorsqu'on verra dans les chants suivants l'avarice, la gourmandise et la luxure personnifiées dans trois pontifes, on comprendra peut-être quels sont ceux qui sont aveuglés par l'erreur et ne voient rien au delà des jouissances temporelles.

30. L'avarice, la gourmandise et la luxure résultant également d'un appétit désordonné pour des biens temporels dont la jouissance est licite dans une juste mesure. Toute cette théorie des deux amours avec la classification des péchés capitaux en dérivant, est en grande partie empruntée à saint Bonaventure, *Compendium*, III, 14. Elle diffère assez notablement de celle de saint Thomas, dont le pavillon est si souvent arboré par Dante, avec l'intention évidente de couvrir la doctrine de contrebande si habilement dissimulée dans tout son poème. *Cf. Summa theol.*, II, 1, quæst. 29, art 4, 9, 34, art 1, II. 2, 9, 36, 158, 162. — *Ibid*, t. I, 1, 9, 3, 5, 6, 26. — *Voy.* aussi Hugues, de St Victor, *Allegoriæ in Matthæum*, 3, 4, 5. — Saint Grégoire, *Moralium*, XXXI, 31.

CHANT XVIII.

Le sublime docteur [1], à son enseignement
Venait de mettre fin, et, la vue attentive,
Observait dans mes yeux si je semblais content.
Mais, de l'entendre encore ayant soif aussi vive,
Je gardais le silence, en moi me répétant :
Je lasse sa bonté, peut-être, et j'appréhende
Qu'il ne juge de trop ma nouvelle demande.
Mais cet excellent père, à qui n'était caché
Le timide désir dont j'étais empêché,
A parler à mon tour, sans réserve craintive,
En parlant m'enhardit : — Maître plein de bonté,
Lui dis-je, à tes discours si brillants de clarté [2]
Mon esprit à tel point s'illumine et s'avive
Que je peux tout saisir avec facilité,
Quelque point, quelque objet que traite ou que décrive
Ta profonde raison [3]. Ainsi je te prierai,

1. Si Dante n'a pas entendu proclamer tout autre chose que la doctrine du docteur Séraphique, pourquoi ne l'avoir pas choisi lui-même pour son guide, au lieu de s'amuser à travestir Virgile en docteur de l'Église ?

2. Il pouvait en être ainsi peut-être pour ceux qui voyaient la lumière, mais pour nous, profanes, ils ne brillent pas, à coup sûr, par la lucidité, et l'on voit qu'il y faut un peu d'aide.

3. Le poëte lui-même nous le déclare formellement, les enseignements de Virgile contiennent au delà de ce qu'ils expriment, car il a soin de distinguer entre ce que comporte son explication et ce qu'elle expose, en disant, qu'il arrive à saisir nettement *quanta la sua ragion porti o descriva*.

Père non moins chéri que tendre et vénéré,
De daigner m'expliquer en quoi l'amour consiste,
D'où tu fais dériver toute œuvre bonne ou triste.
Que ton intelligence, en redoublant d'efforts,
Suive bien mon discours, tu comprendras alors
La manifeste erreur des aveugles stupides
Qui, sans voir le sentier, veulent se faire guides [4].
L'âme, qui par Dieu même est faite pour aimer,
Pour tout ce qui la charme est prompte à s'enflammer,
Dès qu'un plaisir présent l'éveille et la captive.
La faculté qu'en vous on nomme *appréhensive*,
Imprime en votre esprit l'objet qui l'a frappé
Et fait qu'il en devient plus ou moins occupé.
Vers cet objet réel [5], si l'âme avec constance
Tend sans cesse, l'amour gît dans cette tendance:
C'est la nature ayant prise à nouveau sur vous
Par le plaisir, lien non moins puissant que doux [6];
Puis, comme en haut le feu de lui-même s'élance,
Prédispose qu'il est, par sa forme, à monter
Où sa matière doit plus durable exister,
De même l'âme éprise au désir s'abandonne,
Moteur spirituel qui sans fin l'aiguillonne,
Tant qu'elle n'a joui de l'objet souhaité [7].

4. *Cæci sunt et duces cæcorum* (saint Matth., XV, 14). On comprend à qui Dante appliqua ces paroles par lesquelles le Sauveur désignait les Pharisiens.

5. *L'amore è delle cose che sono*, dit Léon Hébreu (1e *Dialogo d'amore* (p. 4, édit. de Venise, 1540). *Non è cosa alcuna che si possa amar se prima non si truova in essere realmente.*

6. L'amour de soi, ou le sentiment de la conservation constitue le premier lien; l'attachement à un objet extérieur ne vient qu'en second, mais c'est la Nature, la providence impériale qui vous l'inspire et vous attache à elle, *in voi si lega*, pour votre bonheur, *per piacer*. De ce moment c'est un sentiment indestructible, un véritable culte.

7. *L'amore è affetto volontario di fruire con unione la cosa stimata buona* (Léon Hébreu, *ibid.*, p. 7). Aussi l'âme des fidèles d'Amour n'aura-t-elle jamais de repos, *mai non poserà*, que l'Église n'ait fait place au Temple et le pape à l'Empereur. Telle est la religion de l'Amour, et l'on comprend que Dante attache

Tu vois donc combien sont loin de la vérité
Ceux qui vont proclamant hautement dans leur glose
Qu'en soi tout amour est une louable chose,
Son essence peut-être, et c'est là qu'est l'écueil,
Leur semblant toujours bonne, or, toute empreinte à l'œil
N'est pas bonne, la cire étant par excellence [8].

Je repris : — Ta parole à mon intelligence
Vient d'expliquer l'amour, mais des doutes nouveaux,
Chez moi, je te l'avoue, en sont en foule éclos,
Car, en dehors de nous, si l'amour prend naissance,
Comme l'âme elle-même, à prendre son essor,
Ou bien ou mal, il n'a ni mérite ni tort [9].

Je ne peux, reprit-il, en ceci plus t'en dire
Que n'en voit la raison, mais si, pour te suffire,
C'était trop peu, là-haut Béatrice, après moi,
T'attend pour t'expliquer ce qui touche la foi [10].
Toute forme qui, bien qu'unie à la matière,
Substantielle essence, en est distincte en soi,
Renferme une vertu spécifique et première

tant d'importance a se la faire expliquer par Virgile.

8. Les docteurs orthodoxes ont tort d'affirmer, *averare*, l'existence d'un seul principe, d'un seul amour essentiellement bon en soi, car, s'il en était ainsi, il aurait créé le mal. Mais en admettant même qu'ils fussent dans le vrai quant au fond, *la matera* (hypothèse indiquée par *forse*), la forme catholique suffirait à l'altérer, comme un sceau défectueux, appliqué sur la meilleure cire, ne produit qu'une mauvaise empreinte.

9. Si, de même que l'âme, créée par Dieu, qui lui choisit sa demeure, l'amour dérive d'un principe en dehors de nous, c'est à ce principe, bon ou mauvais, que revient la responsabilité du bien ou du mal qui en résulte, et l'homme ne saurait être récompensé ni puni pour des actes qui n'ont pas dépendu de lui.

10. Le sujet devenant scabreux à traiter sous l'œil de l'inquisition, Virgile renvoie Dante à Béatrice, que son déguisement orthodoxe rendra moins suspecte que lui, poète païen, pour traiter la question du libre arbitre. Nous avons dû traduire ce vers *T'aspetta pure a Beatrice, ch'è opra di fede*, selon l'acception la plus générale, quoiqu'elle résulte d'une construction vicieuse, nous n'en croyons pas moins que Dante a entendu dire : Compte pour des explications ultérieures sur Béatrice, qui est une œuvre, une création de la foi sectaire.

Qui, pour se révéler, a besoin d'opérer,
Et par ses effets seuls qui peut se démontrer,
Comme la vie en l'arbre aux feuilles qu'il balance.
L'on ne sait donc d'où vient en vous l'intelligence
Des premières notions, ni d'où prennent naissance
Vos premiers appétits; c'est instinct naturel
En vous, comme en l'abeille il en est pour son miel.
Or, ce besoin natif qui s'éveille dans l'âme
Ne comporte à coup sûr ni louange ni blâme;
Mais tout autre désir venant se rattacher
A ce premier penchant, une faculté veille,
Qui chez vous est innée et toujours vous conseille,
Au vouloir pour donner accès ou l'empêcher.
En elle est le principe influent qui décide,
Pour votre sort futur, de vos mérites vrais,
Selon qu'à votre choix, prudente, elle préside,
Accueillant l'amour droit, excluant le mauvais.
De cette liberté qui dans l'homme est innée,
N'ont point douté ceux-là dont le coup d'œil profond,
Des choses, s'efforça de pénéter le fond,
Et par eux la morale au monde fut donnée [11].
Lorsqu'il serait donc vrai que, de nécessité,
S'allumât tout amour en vous qui vient à naître,
En vous est le pouvoir qui lui commande en maître;
Or, Béatrice donne à cette faculté
Le nom de libre arbitre; ainsi, qu'il t'en souvienne
S'il arrive plus tard qu'elle t'en entretienne [12].

11. Autrement dit, c'est à la philosophie et non pas à la religion que le monde est redevable de la morale, que l'Église, dit M. de Lamennais, a le tort de subordonner au dogme. Il n'est pas besoin d'expliquer que cette vertu ou faculté innée, séparée de la matière, qui, appréciant le mérite réel des actes, accueille le bon amour et repousse le mauvais, l'*amore reo*, celui de Rhéa, est la raison, cette antagoniste opiniâtre de l'autorité.

12. Ce que je viens de t'expliquer philosophiquement et politiquement pourra t'être exposé sous la forme orthodoxe, mais tu te rappelleras

Presque à minuit levée, en son cours paresseux,
La lune, dont brillait en ce moment la face
Comme un disque embrasé, des astres à nos yeux
Rendait partout les rangs plus rares dans l'espace;
A l'inverse elle allait parcourant le chemin
Qu'empourpre le soleil à l'heure où le Romain,
Entre l'île de Corse et celle de Sardaigne,
Le voit prêt à plonger dans la mer qui les baigne [13].
Cette noble et grande ombre à qui Piétola doit
Un renom plus fameux que ville que ce soit
Sur le sol mantouan [14], de la tâche acceptée
S'était, malgré son poids, dignement acquittée;
Et moi, dont la raison d'un rayon lumineux,
A ses sages discours, avait été frappée,
Je restais comme pris d'un sommeil vaporeux [15];
Mais cette somnolence en moi fut dissipée
Par des gens qui sur nous venaient tous à la fois.
Ainsi que, sur leurs bords, et l'Asope et l'Ismène
Voyaient jadis courir toute la gent thébaine,
Invoquant, dans la nuit, Bacchus à haute voix,
Ainsi de ces Esprits qui s'offraient à ma vue
La foule se hâtait sur ce nouveau pourtour,
De pur zèle poussée et de louable amour [16].

qu'il s'agit de la même chose au fond

13. Cette lune, dont nous avons expliqué la signification symbolique, et qui, comparée à un seau ardent, embrasant tout, *che tutto arde*, se dirige en sens inverse du soleil de la raison, prête à disparaître aux yeux des Romains, nous paraît indiquer suffisamment que la démonstration scolastique de Virgile, *l'alto dottore*, ne saurait se prolonger sans danger d'encourir les rigueurs de l'inquisition et qu'il est temps d'y mettre un terme.

14. L'ancien Andes où naquit Virgile.

15. C'est là on en conviendra, un singulier effet de l'éloquence virgilienne. Mais peut-être le poète a-t-il voulu donner à entendre par cette somnolence qu'il avait quelques reproches à se faire sous le rapport de l'activité à déployer pour le triomphe de sa cause.

16. Leur bonne volonté dérivant d'une toute autre source que cette religion de haine dont les pontifes ont renouvelé, dans Rome et dans

Auprès de nous bientôt elle fut parvenue;
Car, pleins d'empressement, tous se précipitaient,
Et, marchant les premiers, deux en pleurs s'écriaient :
« En grande hâte alla Marie à la montagne [17],
Pour dompter Lérida, suivi de ses soldats,
César frappa Marseille et courut en Espagne [18]. »
Et les autres, après, crièrent : « Pressons le pas;
Ne perdons point de temps; vite, et sans qu'il mollisse,
Que par le zèle au bien la grâce reverdisse [19] ! »
Esprits chez qui peut-être aujourd'hui la ferveur
Compense les délais, l'indolente tiédeur
Que vous avez jadis mis, sur terre, à bien faire;
Celui qui m'accompagne et qui vit; d'une erreur
Ne vous abuse pas mon langage sincère;
Là-haut voudrait aller, aussitôt que demain
Brillera le soleil, veuillez donc lui complaire
Et nous dire où plus près s'offrira le chemin.
Mon guide ainsi parla. — Venez à notre suite,
Reprit un des Esprits, et, sous notre conduite,
Vous parviendrez bientôt à l'accès souhaité.
Nous avons d'avancer si bonne volonté
Que le moindre retard nous pèse; ainsi, pardonne
Notre hâte qui n'est en rien grossièreté [20].

Avignon, les mystères orgiaques du paganisme. Bacchus, soleil-raison.

17. *Abiit in monte cum festinatione.* Saint Luc, I, 39

18. L'église sociaire, représentée par Marie, ne doit pas déployer moins d'activité que le fondateur de l'Empire, qui ne laissait pas à l'ennemi le temps de se reconnaître; il lui faut courir en hâte à la montagne pour y réédifier le Temple au milieu de la nouvelle Jérusalem, et alors chacun y reconnaîtra la principale tour.

19. Le zèle pour le bien, qui devait mettre fin sur la terre au règne du mal.

20. *Giustizia* est assez étrangement employé ici en place de *cortesia* qui, au propre comme au figure, est l'opposé de *villania*. Il est clair que cette ardeur de progrès chez des âmes qui ne pouvaient s'élever sous l'influence de la *nuit*, était un reproche indirect au parti gibelin, qui, découragé par ses revers, désertait *Cortesia* pour *Villania*.

Abbé de Saint-Zénon, j'existais à Vérone
Sous le grand Barberousse, excellent empereur,
Dont on parle à Milan encore avec douleur [21].
Tel, déjà chargé d'ans, vers la tombe s'avance,
Qui, pour ce monastère, aura sujet de pleur,
Pour avoir, dans ses murs usurpant la puissance,
Transmis la dignité due au seul vrai pasteur,
A son fils, contrefait de corps, pire de cœur,
Et dont la bâtardise entachait la naissance [22]

Je ne sais s'il en dit davantage ou se tut,
Tant il était déjà devant nous à distance;
Mais j'entendis ceci clairement, et me plut
D'en garder à part moi fidèle souvenance [23].

Celui dont, au besoin, je trouvais l'assistance,
Me dit : — Tourne les yeux, regarde ces deux-ci
Venir, à la paresse insultant sans merci

Et derrière la foule ils disaient : « Cette race
Pour qui s'ouvrit la mer, succomba par milliers
Avant que le Jourdain eut vu ses héritiers [24];
Celle jusqu'à la fin qui, d'un zèle tenace,

21 L'abbé ne pouvait mieux se révéler comme Gibelin qu'en se rendant l'organe des regrets de la capitale de la Lombardie pour Frédéric Barberousse, qui soutint une si longue lutte contre les papes Adrien IV et Alexandre III. Cet excellent empereur avait mis la Lombardie à feu et à sang, et ordonné la destruction de Milan, mais il n'en était pas moins un Éaque aux yeux du grand Gibelin, pour avoir tenu tête à la *peste*, et pour avoir restauré son peuple par sa justice, sa libéralité et son affabilité. *Conv.* IV.

22 Can de la Scala, le héros de Dante, son *Veltro*, fit mettre à mort le fils de cet abbé qui avait hérité de la dignité paternelle dans le même monastère, et s'était vu promu ensuite à l'évêché de Vérone. Il n'y a donc point à s'étonner que Dante justifie par avance son protecteur, en rudoyant l'aïeul et le père du prélat, à savoir Albert de la Scala et l'abbé Joseph, son fils naturel, *inquinatus pice diaboli*, dit Benvenuto d'Imola, *et implens mer tribus locum illum*

23 Persuadé qu'on ne pourrait que lui en savoir bon gré à la cour de Vérone

24 Des milliers d'Hébreux périrent dans le désert en châtiment de leur peu de zèle à obéir aux commandements de Dieu, avant que le peuple d'Israël pût s'établir dans la terre promise *Nombres*, XIV.

Avec le fils d'Anchise eut crainte de souffrir,
Sans gloire se voua d'elle-même à périr [25]. »
Quand ces deux ombres loin furent déjà passées,
Tellement que, de là, nous ne pouvions les voir,
M'envahirent soudain de nouvelles pensées.
En foule elles venaient diverses m'émouvoir,
L'une à l'autre longtemps elles se succédèrent,
Et, tant ma rêverie ainsi se prolongea
Que mes yeux obscurcis au hasard regardèrent
Une vague torpeur d'un voile les chargea
Et la réflexion en sommeil se changea [26].

25. Les Troyens qui, *sine magnæ laudis egentes*, demeurèrent en Sicile avec Aceste et ne prirent point part à la glorieuse conquête du *Latium*. Ce *Latium*, l'*ager* romain, la terre promise pour le parti gibelin, qui aspira à l'enlever à la domination des pontifes. De ces exemples il résulte que, faute de zèle et d'une activité opiniâtre, la secte devait s'attendre à finir honteusement sans avoir terminé sa tâche.

26. Ce qui nous annonce un nouveau songe dans lequel le poëte, conformément à son habitude, exprimera figurément des pensées trop audacieuses pour être exposées sans voile.

CHANT XIX.

A cette heure où le froid, de la lune exhalé,
Ne peut être attiédi par la chaleur diurne,
Que la terre repousse, ou quelquefois Saturne,
Quand les Géomanciens voient au Ciel constellé
Surgir, vers l'Orient, leur *suprême fortune*,
Avant que naisse l'aube, et quand déjà la brune
Devant elle va fuir[1], en songe m'apparut
Une femme aux pieds tors, bègue, à l'œil louche, avide,
Des deux mains mutilée, au teint pâle et livide
Surpris à son aspect, mon œil la parcourut,
Puis, comme le soleil ranime et vivifie
Les membres dont la nuit engourdit l'energie,
De même mon regard rendait l'agilité
A sa langue, à son corps une juste harmonie,
Les couleurs de l'Amour à son teint dévasté[2]

1. Au moment où l'influence glaciale de cette puissance *che conforta il gelo*, Canzon, puissance que le poète a personnifiée dans la triple Hécate, l'emporte sur l'influence bienfaisante de la raison, repoussée par la terre aveugle ou par le temps peu propice Quand les magiciens qui ont ensorcelé le monde catholique, considèrent comme prochain le triomphe définitif de cette autorité suprême, que nous avons vue signalée sous le nom de Fortune dans le chant vii de l'Enfer, le poète, qui se flatte comme tous les proscrits, rêve au contraire l'abaissement et la ruine de la prostituée qui corrompt et asservit le monde.

2. Ceci est un avis au lecteur A lui de reconnaître celle qui paraîtra bientôt à ses yeux ... ce comme le veut l'amour sectaire, *come amor vual*, pour produire l'illusion requise dans le rôle qu'elle aura bientôt à jouer Il devra se rappeler alors que le poète a le pouvoir de

A chanter, quand sa voix fut libre de sa chaîne,
Je l'entendis se mettre [3], et si bien qu'avec peine
L'oreille à s'en distraire aurait pu parvenir
Elle disait : « Je suis une douce syrène
Qui, charmant les marins, sous l'onde les entraîne,
Tant leur cœur, à mon chant, s'enivre de plaisir.
Pour moi de son chemin on vit jadis Ulysse
Se laisser détourner, captivé par ma voix [4] ;
Me quitte rarement qui me hante une fois,
Tant je sais le combler de joie et de délice [5]. »
Ses accents résonnaient encor, quand près de moi
Une dame s'offrit, belle et sainte, qui prompte
Venait pour la confondre et la couvrir de honte [6].
« O Virgile, quelle est celle qu'ici je voi ? »
Dit-elle fièrement. Vers cette dame sainte,
Sur elle l'œil fixé, le sage vint sans crainte [7].
Elle étendit sa main sur l'autre avec vigueur,

transformer d'un regard, aussi bien que d'un trait de plume, le même objet ou la même personne, en la faisant apparaître sous des aspects diamétralement opposés. Il y a de plus ici une confession de Dante, s'accusant d'avoir pu se faire un instant illusion au point de voir chez celle qui n'était en réalité qu'un monstre de laideur et de corruption, toutes les perfections réunies et une double puissance dans ses deux maîes mutilées.

3. La dame, embellie des couleurs de l'amour, ne manquera pas aussi de chanter comme une femme amoureuse, lorsqu'elle paraîtra en scène, *cantando come donna innamorata*.

4. Dante-Ulysse, ce compagnon de Diomède-Henri (Inf., ch. XXVI), se laissa séduire par la syrène et se détourna du chemin de l'Amour pour suivre la bannière guelfe.

5. On est tellement fasciné par les yeux et par l'oreille, qu'il est rare, une fois sous l'influence du prestige et l'habitude prise, *assanza*, de trouver en soi assez de courage viril pour s'y soustraire, d'autant plus qu'on obtient toute satisfaction pour les appétits temporels, *tutto l'appago*.

6. Béatrice a été créée, en effet, pour la confusion de cette trompeuse syrène. Les deux rivales, mises en présence sous le voile transparent d'un songe, sont assez faciles à reconnaître.

7. Virgile, ou la raison philosophique, s'avance sans rien dire vers cette dame honnête, *quella onesta*, en tout opposée à la prostituée; ses yeux sont fixés sur elle, *con gli occhi fitti pure*, parce qu'elle est son but unique.

Déchira par-devant ses habits magnifiques[8],
Et me montra son ventre et ses flancs impudiques,
Tant il s'en exhala d'infecte puanteur,
Que je me réveillai[9]. Me dit alors Virgile
— Je t'appelai trois fois au moins. Sans différer
Lève-toi maintenant et viens d'un pas agile,
Que nous trouvions l'accès par où tu dois entrer.—
Me levant donc, je vis la lumière éclairer
Le mont et rayonner sur ses divers étages.
Derrière nous brillait le soleil sans nuages,
Me précédait le maître, et je portais mon front
Tel qu'un homme qui va, quand son penser s'amasse,
Courbé, comme à moitié s'offre l'arche d'un pont[10].
Tout à coup j'entendis : « Venez, ici l'on passe, »
Prononcé d'un accent suave et plein d'amour,
Tel qu'on n'en peut ouïr en ce mortel séjour[11].
Celui qui nous parlait de cette voix bénigne
Entre les deux parois du roc nous accueillit,
Et, dans l'air pur ouvrant ses deux ailes de cygne,
Qui vinrent d'un vent frais nous effleurer, il dit :
« *Beati qui lugent*, leurs âmes accablées

8. Une habileté perfide se révèle jusque dans les moindres détails Ainsi, pour dire que la dame honnête déchire les vêtements de la prostituée, notez qu'il s'agit d'une syrène dont la toilette devait être des plus légères, Dante dit : *Fendendo i drappi* Que signifie *drappi?* Ouvrez le dictionnaire d'Alberti, vous y lirez : « Drap ou étoffe de soie, » puis « employé pour *palio*, » passez à ce mot, et vous trouverez « *Ornamento del sommo pontefice*, accordé aussi par lui aux métropolitains, en signe de la plénitude de la juridiction ecclésiastique » *Panni* ou *vesti* n'auraient en rien déparé le vers, mais l'allusion n'aurait pas été aussi saisissante et le trait n'aurait pas frappé si juste.

9. Et voilà comment Béatrice était predestinée à manifester à Dante, et à bien d'autres, ce que recélait de poisons infects le fond, *il ventre*, de la doctrine, qu'elle avait mission d'anéantir pour réhabiliter la raison et la liberté

10. Un songe aussi significatif ne pouvait manquer de lui donner à réfléchir, mais il n'a garde d'en demander l'explication à son guide, et se contente de nous déclarer qu'il était la truite de son ARGO SESTO, l'Ulysse de son Dioméda germain

11. Où régnaient la méchanceté et la haine.

D'un souverain bonheur se verront consolées [12]. »
Nous avions dépassé déjà le fils des Cieux,
Quand mon guide : — Pourquoi, si pensif, vers la terre
Marches-tu, s'enquit-il, ainsi baissant les yeux ?
De doutes renaissants ma vision dernière
Me poursuit, répondis-je, au point que je ne peux
En détourner pour rien mes pensers soucieux.
Tu viens de voir, dit-il, l'antique enchanteresse,
Pour qui seule, plus haut, on pleure en sa détresse [13].
Tu viens de voir comment on s'en peut détacher [14],
Qu'il te suffise, et songe en avant à marcher.
Élève tes regards vers le sublime leurre,
Que le suprême roi, de sa haute demeure,
A son gré fait mouvoir avec ces sphères d'or [15].
Ainsi que le faucon qui vers ses pieds, d'abord,
Jette l'œil, puis se tourne, au cri connu du maître,
Et, désireux du mets dont il doit se repaître,

12. L'Ange qui vient d'effacer le cinquième P inscrit au front du poète, en souvenir de son ancien vasselage, lui promet le bonheur pour prix de ses traverses et de ses misères, en lui rappelant les paroles du Sauveur (Saint Matthieu, V, 5). Non-seulement les âmes affligées seront consolées, mais elles triompheront de l'ennemi, elles seront reines, dames et maîtresses, *anime donne*, car les hauts initiés, nous l'avons dit, étaient hommes femmes (Voy. p. 94 des *Rével*.) Il faut la foi robuste des commentateurs dans l'orthodoxie du poète gibelin pour traduire *anime donne* par riches de consolations.

13. Celle qui excite toutes les convoitises et cause ainsi les désordres résultant des vices qui sont exposés aux étages supérieurs. Or, chacun de ces vices devant être personnifié dans un pontife, il est aisé de deviner quelle est l'antique sorcière, *strega*, dont il est tel question, et pour laquelle tant de gens ont à pleurer, *che sola si piagne*, parce que *rea* ou *Rhéa*, elle a fait si monda *rea*, en l'asservissant au Jupiter qui lance ses foudres ou Vatican.

14. En déchirant les voiles dont elle se couvre et en mettant à nu sa difformité, qui inspirera le dégoût et l'horreur.

15. Les astres amèneront dans leur cours, auquel Dieu préside, le triomphe de la vérité, ce leurre du sage. On bien ne perds pas de vue ton but sublime, l'Empereur, roi éternel, donnant l'impulsion à ces grandes roues que nous appelons des cieux et qui sont en réalité les sciences destinées à éclairer le monde et à y détruire le règne des ténèbres. Telle était l'astrologie de Dante. Le faucon dégagé du chaperon, voilà son ornithologie.

S'enlève aussitôt, prêt à prendre son essor,
Ainsi je m'élançai dans la roche escarpée,
Où, pour livrer passage, elle s'ouvre coupée,
Et j'allai, gravissant toujours, jusqu'au plateau.
Au cinquième pourtour en arrivant, à terre
Je vis des malheureux dans une angoisse amère,
Gisant la face en bas, les yeux fondant en eau [16]
Adhæsit anima mea pavimento,
S'écriaient-ils, poussant de tels sanglots qu'à peine
Pouvait se faire ouïr leur parole incertaine [17].
O vous, élus de Dieu, pour qui rendent moins durs
Vos tourments, l'espérance ensemble et leur justice,
Dites-nous où plus haut il faut que l'on gravisse
En venant en ces lieux puisque vous êtes sûrs
De ne point y subir gisants notre supplice,
Et que vous aspirez au chemin le moins long,
Allez toujours la droite à l'opposé du mont [18]
Ainsi s'était enquis auprès d'eux le poète,
Et la réponse ainsi nous avait été faite,
Quelque peu devant nous. Par ce qui se disait
Je compris tout d'abord le penser qu'on taisait [19].
Je tournai donc les yeux vers mon guide et mon maître,
D'un signe, en souriant, qui daigna me permettre
Ce que, dans mon regard, le désir implorait [20].

16. Toutes ces pauvres âmes du Purgatoire *pleurent* à qui mieux mieux, et c'est l'antique enchanteresse qui les fait ainsi *pleurer*.

17. Ce sont les paroles du Psaume CXVIII, v. 25. En y ajoutant *vivifica me secundum verbum tuum*, entendez que la parole de vérité donne la vie à ceux qui sont asservis par la mort pontificale.

18. *Le vostre destre sien sempre di fuori*. Littéralement : que vos mains droites soient toujours en dehors, c'est-à-dire que votre bras droit soit toujours libre dans son action en dehors des prescriptions orthodoxes et en opposition avec l'édifice catholique figuré par le mont du Purgatoire.

19. A savoir que les deux poètes n'étaient pas des avares, des suivants de l'homme riche, puisqu'ils avaient hâte d'aller plus loin.

20. Virgile lui accorde également cette permission, *con lieto cenno*, c'est-à-dire à l'aide d'un de ces si-

Dès que je pus agir ainsi qu'il me plaisait,
Je ne différai pas à m'avancer vers l'ombre
Que j'avais remarquée, à sa voix, dans le nombre
Esprit, dis-je, en pleurant qui fais mûrir en toi
La satisfaction à Dieu justement due,
Vers lui pour retourner, à la tâche assidue
Daigne quelques instants faire trêve pour moi.
Apprends-moi qui tu fus dans le monde et pourquoi
Vous avez tous les reins en haut, la face en terre;
Et puissé-je, à mon tour, dans le séjour mortel,
D'où je partis vivant, avoir à te complaire.
Et lui : — Tu vas savoir par quel motif le Ciel
Veut que nous lui tournions le dos et non la face.
Mais *scias quod fui successorum Petri* [21]
Entre les murs de Siestre et ceux de Chiaveri
Une belle rivière, au flot rapide passe ;
Son nom fournit leur titre aux comtes de ma race [22]
J'éprouvai par moi-même, un mois et quelques jours.
Combien le grand manteau, près duquel les plus lourds
Des terrestres fardeaux semblent plume légère,
Pèse à qui ne veut pas que sa blancheur s'altère [23].
Fut ma conversion tardive, par malheur;
Mais de Rome je fus à peine le pasteur,
Je reconnus combien la vie est mensongère [24].

ges rituels en usage parmi les adeptes du *gai savoir*. Puis Virgile a tout lieu de se réjouir de la surprise qu'il ménage à son disciple.

21. Voilà ce qui faisait sourire Virgile.

22. La rivière de Lavagno, dans l'État de Gênes, arrosait les domaines des Fieschi, qui s'intitulaient comtes de Lavagno, et le pape Adrien V, Ottobuono Fieschi, appartenait à cette famille, il était neveu d'Innocent IV, qui avait excommunié Frédéric II et suscité contre lui la ligue lombarde. Voy. *Annal. genuenses*, IX. *Vitæ pontif.* Murat., III, 606.

23. Le manteau pontifical est blanc, et Adrien IV ne le porta qu'un peu plus d'un mois.

24. Cette vie de mensonge, *vita bugiarda*, ne peut être que celle des papes, puisque c'est à peine monté sur le trône pontifical qu'Adrien IV fait pareille découverte, *scoperse*.

Je vis que n'y pouvait rien contenter le cœur [25],
Qu'en la mondaine vie on ne pouvait prétendre
A monter davantage [26], et d'ardente ferveur
Pour celle-ci j'en vins tout à coup à me prendre [27].
Mon âme jusque-là se séparant de Dieu
Était toute cupide, hélas ! mais dans ce lieu
Tu peux voir aujourd'hui comme elle en est punie
Ce que fait l'avarice en sa triste manie
Se reproduit ici pour laver ses péchés.
Il n'est pas sur ce mont de plus amères peines
Ainsi que nos regards se tinrent attachés,
Non aux splendeurs d'en haut, mais aux choses mondaines,
De même vers le sol les tient ici penchés
La justice du Ciel. Et comme l'avarice,
Pour tout bien véritable éteignant notre amour,
Nous fit pour le salut négliger chaque jour
L'occasion d'agir, la suprême justice
Nous tient ici gisants, étroitement liés,
Ne pouvant nous mouvoir ni des mains ni des pieds ;
Et nous devrons rester tous à la même place
Tant qu'il plaise au Seigneur de nous accorder grâce [28].

. .

25. Et, dans la vie bugiarda des pontifes, attendu que le cœur n'est satisfait que par l'amour, et que l'existence d'un pape se passe à accomplir des œuvres de haine.

26. L'exercice des deux puissances temporelle et spirituelle étant le plus haut degré de grandeur auquel un homme puisse atteindre.

27. Dante veut donner à entendre que, satisfait dans son ambition, le pape Adrien V se serait converti à la religion de l'Amour, ce qui lui aurait valu de ne pas être confondu avec les papes et les cardinaux que nous avons vus en Enfer, ch. VII, punis pour leur avarice, tutti fur cherci questi chercuti. Ou faut-il comprendre que pris de dégoût de ce qu'il était obligé de faire ou de tolérer, il désira la fin d'une vie bourrelée?

28. Ceux qui avaient sur terre le pouvoir de lier et de délier sont à leur tour liés dans le Purgatoire pour leur insatiable avarice, encore faut-il qu'ils n'aient siégé que bien peu de temps, comme Adrien V, sur le trône pontifical ; autrement ils sont plongés dans l'Enfer, faute de bonnes œuvres inspirées par l'Amour. C'est ici précisément le même châtiment que l'Ange inflige à Satan dans l'Apocalypse, XX, 2 : Apprehendit Satanas et ligavit eum. Qui sait, du reste, si la peine subie par le neveu

Déjà, courbant le front et les genoux pliés,
J'étais prêt à parler ; mais de ma déférence,
Rien qu'au son de ma voix, dès qu'il eut connaissance,
Il m'arrêta soudain, me demandant : — Pourquoi
Te tiens-tu de la sorte incliné devant moi?
Et je lui répondis : — Votre dignité sainte
Me reprochait d'avoir négligé ce devoir [29].
O frère, reprit-il [30], relève-toi sans crainte
Et bannis ton erreur. Ici, tu peux le voir,
Comme toi, comme tous, d'une puissance unique
Je suis le serviteur [31] ; et si jamais aussi
S'est fait entendre à toi la voix évangélique
Qui dit : *Neque nubent*, sans que plus je m'explique,
Tu dois comprendre au mieux pourquoi je parle ainsi [32].

d'Innocent IV n'est pas destinée à rappeler celle que le poete a fulminée contre le prédecesseur de ce dernier pontife, celui qu'il a damné sous le nom de Chiron, le précepteur, le tuteur de l'Achille sectaire.

29. Les défenseurs de l'orthodoxie de Dante ne seraient pas dupes de cette démonstration hypocrite de respect envers la dignité du pontife soumis à l'expiation, s'ils voulaient bien se rappeler que les sectaires des XII[e] et XIII[e] siècles étaient aussi des chrétiens, qu'ils avaient aussi leur église organisée avec ses évêques, son pape et ses conciles (*Voy.* p. 8 et 10 des *Révél.*) Puis Dante avait ses raisons pour jouer jusqu'au bout la comédie. Remarquez qu'il ne fait ici que le simulacre d'une génuflexion, et qu'il l'a complétement accomplie devant Caton.

30. Le mot *frate* serait un motif pour supposer que le poete a voulu faire considérer Adrien V comme un luthié.

31. Ce sont les paroles de l'Ange à saint Jean dans l'Apocalypse, XXII, 9, lorsque l'apôtre se jette aux genoux de celui qui est venu pour *lier* Satan et prononcer le jugement de la grande prostituée, de *meretrice magna qui corrupit terram*. XIX, 2.

32. « Il n'y aura ni époux ni épouses dans l'autre vie, il n'y aura que des enfants de Dieu, » dit Jésus dans saint Luc, XX, 36, d'où suit que le pape n'est plus l'époux de l'Église après la mort. Mais dans le même chapitre se trouve la parabole des vignerons, qui tuent le fils bien-aimé du maître, dont *la vigne sera donnée à d'autres*, et ces paroles célèbres : *Rendez à César ce qui est à César*; on y lit ce verset de David : *Sede a dextris meis donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum*. Enfin il y est dit : « Gardez-vous de ceux qui affectent de se promener en robes longues, qui aiment à être salués dans les places publiques, à occuper les premières chaires dans les synagogues et les premières places dans les festins, qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des

Mais, sans plus t'arrêter, suis ta route à cette heure,
Car ta présence empêche à mon gré que je pleure,
Et parvienne à mûrir ce que toi-même as dit[33].
J'ai sur la terre encore une nièce chérie
Dont, en soi, l'âme est bonne et qu'on nomme Alagie
Puisse notre maison, au mal qui s'enhardit,
Ne pas la pervertir d'un exemple funeste
Au monde désormais elle seule me reste[34]

versets 46, 47. » Et c'est à quoi le *neque nubent* a surtout pour objet de reporter la pensée du lecteur

33 La grâce

34 Fille du comte Fieschi, de Gênes, elle avait épousé Moroel Malaspina, marquis de Giovagallo, hôte du poete, qui lui dédia la Cantique du Purgatoire. (*Voy.* Hist. de la Lunigiane, par l'abbé Gen. de Fivizzano.) Il s'était rangé en 1311 sous la bannière de Henri VII, et avait été nommé par ce prince son vicaire impérial à Brescia, après la prise de cette ville. On comprend dès lors que, à raison de ces liens de famille, Adrien V ait été traité avec un certain ménagement, comme homme, par le rancunier Gibelin, tout en faisant de lui, comme pape, la personnification de l'avarice dans le Purgatoire, en ne laissant pas échapper non plus l'occasion de lancer un trait contre ceux des autres membres de sa famille qui avaient déserté le parti impérial.

CHANT XX.

Contre un juste vouloir faiblit un vœu contraire :
Ce qui fit qu'à regret, afin de lui complaire,
J'ôtai, sans l'assouvir, l'éponge hors de l'eau [1].
Je repris donc ma route, en fit autant mon guide,
Marchant le long du roc, où l'espace était vide,
Comme sur un rempart on longe le créneau ;
Car ceux de qui les yeux épanchent goutte à goutte
Le mal qui tient la terre et qui l'envahit toute [2]
Étaient, de l'autre part, trop rapprochés du bord.
Puisses-tu, Louve antique, être à jamais maudite,
Qui, plus que toute brute au rapace transport,
Acharnes sur ta proie une faim sans limite [3].
Et vous, Cieux, dont on croit qu'ici-bas, des humains,
Vous faites ou changez, en tournant, les destins,

1. Que de choses à demander encore à Adrien V, s'il n'y avait pas eu danger à prolonger avec lui l'entretien !

2. C'est en faisant acte de papisme, c'est-à-dire en pleurant, que les âmes repentantes se dénoncent comme atteintes de guelfisme ou de dévotion à Rome, dont l'avidité, *mal perverso*, va toujours croissant, et dont la doctrine, instrument approprié par elle au service du despotisme, enfante toutes les mauvaises passions, *tutto 'l mondo occupa*. Nous parlons ici, comme cela nous arrive souvent, le langage de l'hérésie, mais il nous faut bien traduire la pensée qui a dicté le poëme prétendu catholique.

3. Au lecteur de décider si cette apostrophe est dirigée contre l'avarice en général ou contre l'insatiable ambition de la cour de Rome, symbolisée dans la louve, que nous avons vue, au début du poëme, repousser Dante du côté où se tait le soleil de la raison, *dove 'l sol tace*.

Quand viendra donc celui qui vaincra sa furie[4]?
Nous marchions à pas lents, et, d'une âme attendrie,
Des ombres j'écoutais les plaintes et les pleurs,
Quand j'ouïs devant nous dire : « O douce Marie[5] »
Comme, tout éplorée, une femme s'écrie,
Quand de l'enfantement l'assaillent les douleurs.
« Tu fus, poursuivait-on, et pauvre et misérable,
« Autant qu'on le peut voir par cette obscure étable
« Où ton flanc déposa le fruit saint qu'il portait[6]. »
Et j'entendis après que la voix ajoutait :
« O grand Fabricius, en ta noble indigence,
« De la vertu, chez toi, sut l'emporter l'attrait
« Sur le vice entouré d'éclat et d'opulence. »
Ces paroles m'avaient tant ému de plaisir
Que j'allai vers l'Esprit rempli d'humble tristesse,
Dont il me paraissait qu'elles devaient venir ;
Et j'entendis encor qu'il vantait la largesse
Qu'à trois vierges sœurs fit le pieux Nicolas,
Au sentier de l'honneur, pour retenir leurs pas[6].
Toi qui parles si bien, oh ! daigne, âme bénie,
Dis-je, me révéler qui tu fus dans la vie,
Et pourquoi je t'entends, seule ici, répéter
Des louanges qu'il est si beau de mériter[7]
Ta réponse bientôt aura sa récompense,
Si je dois retourner finir cette existence

4 Quand viendra le limier, le *veltro*, qui doit la refouler aux Enfers, d'où la fit sortir l'envie, *invidia dipartilla*.

5 Dans ce peu de mots nous est probablement révélé le motif secret qui valut à la secte d'être appelée Marie, par les adeptes de l'albigeisme templier. C'est qu'elle portait le fruit saint, *il dolce pomo*, et se voyait réduite à le déposer obscurément dans les plus humbles demeures, à s'en aller fuyant de contrées en contrées, poursuivie qu'elle était par les satellites d'Hérode.

6. L'Église romaine est loin d'imiter l'humble pauvreté de Marie, le désintéressement de Fabricius et la générosité du pieux évêque de Mira. Dante procède constamment par opposition.

7. Ce dont les pontifes prennent peu souci.

Dont la suite est courte et le terme prochain.
Et lui : — Je parlerai, non pas dans l'espoir vain
D'en obtenir, là-bas, un secours salutaire [8],
Mais parce que t'accorde, avant ta fin sur terre,
Si notable faveur la suprême bonté.
Je suis la souche, hélas! de l'arbre détesté
Dont s'étend l'ombre au loin sur la terre chrétienne,
Et fait si rarement qu'un bon fruit en provienne [9];
Mais si le pouvaient Bruge et Lille, Douai, Gand,
Bientôt s'en tirerait éclatante vengeance.
Puissé-je l'obtenir du Juge omnipotent [10] !
J'eus nom Hugues-Capet, c'est de ma descendance
Que sont nés les Philippe, ainsi que les Louis
Qui, dans ces derniers temps, ont gouverné la France,
Et je reçus le jour d'un boucher de Paris [11].

8. Entendez : il n'est rien de bon à attendre de la France, ou bien, je ne compte guère sur l'efficacité des prières.

9. Hugues-Capet, souche des rois de la troisième race, est ici mis en scène, comme le sera plus tard saint Pierre, pour tonner contre ses successeurs, à l'influence desquels Dante attribuait les maux de la chrétienté, par suite du concours qu'ils n'avaient cessé de prêter à la politique romaine. Il est certain que, à cette époque, des princes de la maison royale de France régnaient en Espagne et à Naples, que l'Angleterre appartenait à une branche de la même famille, et que des princes français portaient les couronnes de Jérusalem, de Constantinople et de Navarre. La ruine des Albigeois et la destruction de l'Ordre des Templiers était le grand crime de cette troisième race.

10. Allusion à la fameuse évacuation de la Flandre, dont Philippe-le-Bel s'était emparé en 1299 et qu'il avait réunie à la Couronne. C'est du triomphe de l'Empire sur l'Église du monarque universel, source de toute justice, *che tutto giuggia*, que Dante attendait vengeance.

11. Ceux qui avaient fait couler le sang des Albigeois et des Templiers ne pouvaient descendre que d'un boucher, s'appelât-il Hugues-le-Grand, Robert d'Aquitaine ou Robert-le-Fort. Du reste, cette généalogie n'a pas été inventée par Dante, car non-seulement Villani en fait mention, mais on la trouve développée tout au long dans un roman traduit du français en allemand, et imprimé à Strasbourg en 1500. Il est intitulé : « Très-agréable lecture de la véritable histoire dans laquelle un nommé Hugues Chaprlain, fils d'un boucher, devint puissant roi de France par sa prouesse chevaleresque. » Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on que ce roman de chevalerie a été composé originairement dans la langue d'oc, à la suite de la croisade albigeoise.

Quand des antiques rois la race fut éteinte,
Moins un prince qu'on fit revêtir du froc gris,
La barre de l'État, avec vigueur étreinte,
Se trouva dans mes mains, et j'eus bientôt acquis
Tant d'amis dévoués, de force et de puissance,
Sur le trône vacant qu'on fit asseoir mon fils,
De ces rois consacrés la suite à lui commence[12].
Tant que la grande dot de la riche Provence
N'eut point fait perdre aux miens toute honte, au total,
S'ils valaient peu, du moins faisaient-ils peu de mal[13].
Mais mettant à l'écart un reste de vergogne,
Bientôt, par violence et mensonge à la fois,
On les vit commencer leurs avides exploits[14].
Le Poiton, la Neustrie ils prennent, la Gascogne,

12. A Robert II, dit le pieux.

13. Cette grande dot provençale est le crime capital de la race, comme on le voit; aussi saint Louis, coupable d'avoir hérité des dépouilles des Albigeois, ne trouve-t-il pas même grâce aux yeux du poète, et est-il confondu avec ces Louis et ces Philippe, héritiers du boucher de Paris.

14. Vingt mille hommes furent égorgés par Montfort dans Béziers, dix mille dans Toulouse, par l'évêque Fouquet, l'ancien troubadour marseillais voué pour la violence. Quant à l'accusation de mensonge, elle porte sur la politique d'Innocent III, écrivant à l'abbé de Cîteaux : « Nous vous conseillons, avec l'apôtre, *d'employer la ruse* (envers Raymond VI), qui dans cette occasion doit être plutôt appelée *prudence*. Vous attaquerez séparément chacun des barons... Mais, laissant momentanément le comte de Toulouse, suivant l'art *d'une sage dissimulation*, vous commencerez par écraser les autres hérétiques, de crainte que, *s'ils étaient tous réunis, il fût plus difficile de les vaincre;* de cette manière, *n'étant point secourus par le comte, ceux-ci seront défaits plus aisément et on le battra ensuite* bien plus facilement lui-même. » (*Labbei Sacrosancta Concil.* XI, *Epist.* 232.) Les instructions du pontife au légat Milone portaient en outre : « Vous n'agirez que par les ordres de l'abbé de Cîteaux. *Il fera tout et vous ne serez que son organe, parce qu'il est suspect au* comte de Toulouse, *lequel n'a aucune défiance de vous.* » (*Petr. Vall. Sarn. Hist. Albigensium*, cap. 10.) *La gran dote provenzale*, est un trait à l'adresse de saint Louis, dont la puissance s'était considérablement accrue au Midi par le mariage de son frère avec l'héritière du comte de Toulouse. Or, il est à remarquer que, dans toute cette diatribe, le poète se garde soigneusement de prononcer le nom des Albigeois dont il a principalement à cœur de stigmatiser les bourreaux. Voy. Enfer, ch. XX, note 12.

En expiation, pour réparer leur tort [15],
Vint Charle en Italie, où, de plus en plus fort
Pour réparer, il prit de Conradin vengeance [16].
Ensuite, vers le Ciel il dépêcha Thomas,
En réparation [17]. Or, ne tardera pas
D'arriver le moment, que je vois, où de France
Un autre Charle encor va partir, qui bien mieux
Doit se faire connaître et son sang glorieux.
Sans armes il accourt et n'ayant que la lance
Dont Judas autrefois se servit pour jouter,
Il la pointe si bien qu'à la triste Florence
Il transperce le flanc et le fait éclater [18].

15. Jean-sans-Terre, condamné sans être entendu par les pairs de Philippe-Auguste, avait perdu la Normandie, et son fils, Henri, le Poitou et la Guyenne, autant de griefs contre la maison de France.

16. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, vainqueur, en 1266, de Manfred, à Tagliacozzo, et, en 1268, de son neveu Conradin, qu'il fit décapiter pour rester paisible possesseur du royaume de Naples, dont le pape Urbain IV lui avait donné l'investiture, au détriment de la maison de Souabe.

17. Charles d'Anjou fut accusé d'avoir fait empoisonner saint Thomas d'Aquin, dans la crainte qu'il ne le desservît au concile de Lyon, où il se rendait, et qu'il ne fût élu pape. Il est certain que le sang qui coulait dans ses veines, celui des d'Aquino, comtes de Caserte, connus pour leur attachement à la maison de Souabe, joint à l'influence due à son profond savoir, ne pouvaient que le rendre suspect à un tyran ombrageux. Aussi, l'anonyme Benvenuto, Buti, P. di Dante et Villani s'accordent-ils à considérer Charles d'Anjou comme coupable de la mort du saint. Mais qui sait si Dante ne considérait pas ou ne voulait pas faire passer le docteur angélique pour un de ses frères en croyances, surtout lorsqu'il signalait comme son empoisonneur un aussi bon catholique que Charles d'Anjou?

18. Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, appelé en Italie par Boniface VIII, pour s'emparer du royaume de Naples sur Frédéric d'Arragon, n'était accompagné que de 500 cavaliers. Comme Judas, il ne pouvait donc guère compter pour réussir que sur la ruse et la trahison. Reçu à Florence, à la recommandation du pontife, en qualité de pacificateur entre les Blancs et les Noirs, il prit parti pour ces derniers, ce qui entraîna l'exil et la ruine de Dante. L'Esprit que Virgile, à la réquisition de la secte, *Erytona cruda* (Enfer, IX), se mit en mesure de tirer du cercle de Judas, Caïne, ne signifierait-il pas que Dante reçut des siens mission de se rendre à Rome, pour faire revenir Boniface VIII sur la pensée d'appeler Charles de Valois à Florence, pour arracher cette pensée funeste de son

Il n'acquerra par là ni royaume ni terre,
Mais bien honte et péché, d'autant plus lourd fardeau
Qu'est tout cela pour lui peccadille légère [19].
Il en est un troisième encor, sur son vaisseau
Fait jadis prisonnier, je le vois qui trafique
De sa fille et la vend, ainsi qu'il se pratique,
Des esclaves que font les écumeurs de mer [20].
Que peux-tu de ma race encor faire, avarice,
Quand toute à toi livrée et de tout mal complice,
Elle vend sans remords jusqu'à sa propre chair [21] ?
Pour que soient effacés désormais sur la terre
Les crimes à commettre et les crimes commis,
Dans Alagna je vois entrer les fleurs de lis;
J'y vois le Christ, tenu captif en son vicaire,
Une seconde fois abreuvé de mépris;
Le vinaigre, le fiel pour lui se renouvelle,
Et je le vois mourir au milieu des larrons [22].

esprit, *per trarne un spirto*, qui ne pouvait surgir que dans le cercle de Judas : il n'avoit qu'un Judas pour exécuteur ? Voy., sur cette mission de Dante, Boccace, *Vita di D.* Dino Compagni et J. Villani.

19. Ce prince fut surnommé *sans terre*, parce qu'il ne put jamais réussir à conquérir aucune possession qui lui valût le titre de roi. « Il vint en Toscane, dit J. Villani, pour pacifier et y laissa la guerre. Il alla en Sicile pour guerroyer et y fit une paix honteuse. Il revint en France, ayant perdu beaucoup de monde, avec peu d'honneur. » VIII, 49.

20. Charles II d'Anjou, dit *le boiteux*, roi de Naples, fut prisonnier en 1283, par Roger de Loria, amiral de Jacques d'Aragon, fut obligé, cinq ans après, pour obtenir sa liberté, de faire cession à ce prince de ses droits sur la Sicile. Ce monarque besogneux donna sa fille en mariage au vieux Azzo VIII d'Este, dont il tira une forte somme d'argent.

21. Ainsi la maison de France était tombée à un tel degré de dégradation, que Hugues Capet lui-même s'en indignait, et cela par avarice, autrement dit par suite des liens étroits qui l'attachaient à l'*homme riche*, à l'*avare* dont elle subissait l'influence.

22. Le poete, qui dans le fond de son âme n'avait pu que se réjouir du coup qui avait atteint le pontife, son ennemi capital et la cause de tous ses malheurs, semble stigmatiser ici la violence que Boniface VIII eut à subir dans Anagni de la part des agents de Philippe-le-Bel, mais il a bien soin de donner à entendre que cet attentat n'est qu'une expiation des crimes commis et à commettre par les papes, lorsqu'il dit :

Le Pilate nouveau, tant son âme est cruelle,
N'est pas même assouvi par ces sanglants affronts,
Sans attendre un décret qui du bon droit décide,
Contre le Temple il pousse une voile cupide [23].
Quand serai-je, mon Dieu, témoin, la joie au cœur,
De la vengeance qui, pour d'autres temps gardée,
Apporte à ton courroux sa secrète douceur [24] ?

Perchè men paia il mal futuro e 'l fatto. On se rappelle en effet qu'il a déclaré que tout le mal accompli sur la terre dérivait du mauvais gouvernement des pontifes et de leurs usurpations. Mais c'est bien gratuitement qu'on a voulu voir dans ces vers, où le premier roi capétien flétrit l'attentat d'Anagni, un témoignage de l'orthodoxie de Dante, on a oublié que ce n'est pas lui qui parle ici, mais le roi très-chrétien, fils aîné de l'Église. Or, il n'a eu garde de prendre pour son compte l'indignation manifestée par Hugues-Capet, il s'est même abstenu de s'y associer. Et son silence ici est assez éloquent, lorsqu'on se rappelle tant d'invectives adressées directement par lui contre les papes et la Papauté. Veut-on maintenant savoir comment l'Anonyme entend *tra vivi ladroni ancisso*, nous le laisserons parler : « *Il papa predetto preso fu mandato in Roma e morì* TRALLI CARDINALI, *li quali l'Autore appella* VIVI LADRONI, *perrocchè rubano tutto il mondo.* » (Ott. C.) O le saint homme que l'auteur de la Comédie, et combien son âme dévote s'est émue de voir un pontife souffleté par un soudard ! Le pauvre homme ! combien il a dû se faire violence pour comparer un pontife au Sauveur du monde ! Il est vrai que les cardinaux, qui avaient élu Boniface, érigés en larrons, devaient lui adoucir l'amertume de la métaphore, car le premier parmi les larrons, avec *pares*, ne saurait guère être accepté comme un agneau sans tache.

23 Tel est aux yeux du poète le crime irrémissible de Philippe-le-Bel. La destruction de l'Ordre du Temple, la confiscation de ses immenses richesses, le supplice des chevaliers, avaient pour Dante, une bien autre importance que la fin malheureuse d'un pape, dont la place était désignée à l'avance dans son Enfer, où ce vicaire du Christ devait, selon lui, être précipité tête en bas avec ses prédécesseurs dans la fosse embrasée. Remarquez que si Philippe-le-Bel était Pilate, Clément V était Caïphe, et qu'en effet nous l'avons vu désigné sous ce nom au ch. XXIII de l'Enfer.

24 Quand verrai-je la Papauté renversée et la France humiliée ? ces deux puissances dont la politique solidaire a cimenté l'alliance redoutable, témoin ce passage d'une lettre d'Innocent III à Philippe-Auguste : « Ton royaume est tellement uni avec l'Église, que l'un ne peut souffrir sans que l'autre souffre également. » Qu'on ne s'étonne donc pas de la haine de Dante contre la France et ses Louis, ses Philippe, qui élevés dans l'abbaye de Saint-Denis ou dans le cloître de Notre-Dame, y recevaient une éducation toute cléricale, contre ces rois ennemis de l'Anglais et de l'Allemand, les seuls souverains sur lesquels l'Église pût toujours compter. Voy. sur l'héritage de vengeance transmis par les

De l'Épouse autrefois par l'Esprit fécondée
Ce que j'allais disant, sans cesser de pleurer,
Lorsque tu t'approchas de moi, pour t'éclairer,
Est le texte assidu de toutes nos prières,
Tant que dure le jour[25]. A des accents contraires
Nous passons, dès que l'ombre obscurcit l'horizon[26],
Et nous nous rappelons alors Pygmalion
Que sa cupidité, pour l'or sa soif avide,
Rendit traître à la fois, larron et parricide[27];
Midas, au cœur avare, et la punition
Qui suivit promptement sa requête sordide;
Châtiment dont toujours on rira sans merci[28];
Puis nous disons d'Achan l'indocile démence,
Dérobant le butin, crime dont jusqu'ici
La voix de Josué semble tirer vengeance[29].
En chœur nous réprouvons Saphire et son époux[30],
Sans manquer de bénir les formidables coups
Qui frappèrent, au seuil du Temple, Héliodore[31]

Templiers anciens aux modernes dans les ouvrages maçonniques, et p. 181 des *Révél.*

25. L'éloge de la pauvreté et du désintéressement, en opposition à l'opulence et à l'avidité du clergé. Remarquez la manière adroite dont le poete fait déclarer à Hugues-Capet que l'église albigeoise est, sous le nom de Marie, *l'unica sposa dello Spirito Santo.*

26. Lorsque règne la nuit catholique nous protestons contre son influence en stigmatisant la cupidité et la soif de l'or.

27. Le meurtrier de Sichée devient ici la figure du parricide Philippe-le-Bel comparé successivement à deux autres rois, Midas et Achan, pour s'être approprié les dépouilles sanglantes des Templiers.

28. En se rappelant ses oreilles d'âne. Un roi de France, un barbare du Nord, souillé du sang de la sainte Milice, ne pouvait rappeler au fidèle d'Amour, au disciple des Provençaux, à l'affilié de l'Albigeisme et du Templarisme, qu'un type d'ignorance et d'avidité.

29. En n'attendant pas même le décret pontifical, ce semble, mais en réalité sans l'aveu du chef de l'Empire, *senza decreto*, pour s'emparer des richesses de l'Ordre du Temple, Philippe-le-Bel avait dérobé en larron le butin réservé au Seigneur, et, selon les paroles de Josué, devait être exterminé par le Seigneur. Josué, VII, 25.

30. Voici venir le tour de l'Église, qui, comme Saphira et Ananias, a manqué à son vœu de pauvreté. *Actes des Ap.*, V.

31. Clément V mérite d'être traité

A la honte à jamais Polymnestor par tous
Est voué, pour avoir immolé Polydore [32];
Contre Crassus, enfin, s'élève la clameur
De l'or, toi qui la sais, apprends-nous la saveur,
Crions-nous à la ronde [33], et chacun articule
Le blâme et la louange, ou plus haut ou plus bas,
Enflant sa voix ou bien retenant ses éclats,
Selon l'impression alors qui le stimule [34].
Or, je n'étais pas seul à proclamer le bien
Qui fait, durant le jour, notre unique entretien,
Lorsque tu m'entendis, mais il n'était personne
Dont s'élevât la voix dans ce qui m'environne [35].
Nous nous étions déjà de Hugues séparés
Et nous nous efforcions d'avancer sur la route,
Selon notre pouvoir, vers les autres degrés,
Quand du mont je sentis la masse trembler toute :
Il semblait que sous nous il fût prêt à s'affaisser [36].

comme Héliodore, le docile instrument de Séleucus, au livre III des Machabées, pour s'être fait le complice de Philippe-le-Bel dans la spoliation du Temple.

32. L'Ordre du Temple, non moins innocent que Polydore, dont les trésors faisaient tout le crime, a été immolé par un tyran non moins avide et cruel que celui de la Thrace. *Enéide*, III.

33. Après avoir dépouillé le Temple de Jérusalem, Marcus Crassus fut défait et tué par les Parthes, qui plongèrent sa tête dans un vase plein d'or en fusion pour qu'il eût à s'en rassasier. *Aurum sitisti, aurum bibe* (Appien d'Alex.). Or, comme Crassus, Philippe-le-Bel était le spoliateur du Temple.

34. Et il se trouve que tous les faits signalés à l'indignation des âmes du Purgatoire ont trait à la ruine des Templiers. Est-ce là l'effet du hasard, et n'y a-t-il pas là quelque révélation, n'en déplaise à MM. Delatre et Fergus-Boissard?

35. Sous un régime de compression, ce n'est qu'à voix basse et dans l'ombre qu'on peut s'entretenir des méfaits du pouvoir. Hugues-Capet avait, du reste, de bonnes raisons, nous l'avons vu, pour crier plus haut que les autres, afin de prendre la parole et de donner carrière à son indignation contre ses descendants.

36. *Come cosa che cade*. L'édifice tout catholique du Purgatoire ne pouvait être, pour les sectaires, qu'une chose prête à tomber. Et toutes les âmes enlevées à l'Église par la secte étaient autant de pierres qui, en se détachant d'elle, l'ébranlaient profondément, mais le péril n'en était que plus grand pour ceux qui ne cessaient de la battre en brèche, et qu'elle menaçait d'écraser; aussi Dante est-il pris de frisson à cet

Et le froid qui me prit fut, prompt à me glacer,
Celui du condamné près de l'heure dernière.
Certes ne se mut pas si fortement Délos
Avant qu'en fit son nid Latone, au sein des flots,
Quand les deux yeux du Ciel lui durent la lumière [37].
De toutes parts un cri s'éleva, si puissant
Que vers moi se tourna le maître, en me disant :
Que la peur avec moi n'ait point à te surprendre [38].
Gloria ! gloria in excelsis Deo !
Répétaient mille voix, comme je pus comprendre
Par celles qui, plus près, se faisaient mieux entendre [39].
  En suspens, et les pieds cloués sur le plateau,
Nous restâmes tous deux, comme les bergers firent
Qui, la nuit, les premiers à l'hymne saint frémirent [40],
Jusqu'à ce que cessât la secousse et le chant.
  Nous partîmes alors, regardant en marchant
Les ombres qui, toujours sur le sol étendues,
Déjà recommençaient leurs larmes assidues [41].
Si ma mémoire n'est en faute à ce sujet,

ébranlement de la Montagne. Il a le sentiment du danger, car il est glacé « comme un homme qui va mourir, » et c'est pour y échapper qu'il va faire apparaître, comme modèle à suivre, un nouveau personnage, en le dénationalisant.

37. Les deux yeux du Ciel, comme Ovide appelle Apollon et Diane, ou le soleil et la lune, équivalant, dans la langue symbolique de Dante, aux démonstrations ou enseignements des deux croyances religieuses en antagonisme, l'une ne brillant que dans les ténèbres, l'autre répandant partout la lumière, il en résulte que cette comparaison est jetée en avant pour donner à entendre qu'il va être traité de la doctrine secrète sous son double aspect d'erreur et de vérité, en couvrant l'hérésie d'un voile d'orthodoxie, sous lequel il faudra savoir la reconnaître.

38. Le langage symbolique de la raison est la sauvegarde, tu n'as rien à redouter avec lui.

39. Et immédiatement après ces mots venaient : *paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire aux fidèles d'Amour, et nous avons vu que cette *paix* désirée ne pouvait s'obtenir que de la monarchie impériale.

40. Lors de la naissance du Sauveur, or, les fidèles d'Amour étaient de même dans l'attente d'un rédempteur, d'un juge suprême.

41. Leurs pratiques de dévotion catholique.

Jamais à découvrir une chose ignorée
Mon âme n'aspira, de savoir altérée,
Comme dans cet instant qu'en transe elle songeait [42].
Je n'osais, sur mon doute, interroger mon maître,
Dont se pressait le pas de plus en plus hâtif,
Et je ne pouvais seul rien résoudre et connaître :
J'allais donc cheminant inquiet et pensif.

42. Un mystère d'une haute importance se rattachait donc à cet ébranlement de la montagne

CHANT XXI.

Cette native soif que peut seule étancher
L'onde pleine d'attrait dont la Samaritaine
Implora la faveur au bord de la fontaine,
Sur la route encombrée où j'avais à marcher,
M'aiguillonnait sans trêve, et derrière mon guide,
Par de justes tourments en me laissant toucher [1],
Me poussait à hâter encor mon pas rapide [2].
Alors, comme en saint Luc, il nous est rapporté
Que le Christ, du tombeau déjà ressuscité,
A deux des siens, dont faible était encor le nombre,
Sur leur route apparut, nous apparut une ombre,
Venant derrière nous, dont l'œil considérait
Cette foule, à ses pieds gisante, qui pleurait [3]
Nous ne la voyons pas d'abord, quand, la première,

1. Dante nous indique ici que l'expression symbolique d'*eau vive*, dans le sens de cette vérité qui étanche à tout jamais la soif humaine, est empruntée à l'Évangile de saint Jean, patron des Templiers. C'est pour se rassasier de cette eau salutaire qu'il s'est tourné vers l'Orient et qu'il se hâte d'arriver où elle se dispense, en s'apitoyant sur la juste vengeance tirée et à tirer des *avares*, des rois, des papes, de tous ces grands propriétaires dont la richesse est fondée sur l'iniquité. *Convito* IV.

2. Pour être plus tôt instruit de ce qu'il avait hâte d'apprendre.

3. Une première comparaison, celle de l'hymne chantée par les anges, lors de la naissance du Sauveur, nous a préparés à celle-ci, qui reporte de plus en plus la pensée vers le Christ, en s'appliquant à l'apparition du nouveau personnage. Il faut donc voir en lui, ce qu'il était en effet dans la pensée du poète, un Sauveur ayant mission de contribuer à procurer à la secte le *salut* et la *paix*, objets de ses vœux ardents, non-seulement en ébranlant la montagne, mais en la sapant peu à peu et en la faisant s'écrouler sur ses pieds débiles,

Elle nous dit, du ton ému de la prière
Dieu vous donne la paix, mes frères [4]. A l'instant,
Nous fîmes volte-face et, comme il se pratique,
Virgile lui rendit le signe [5], en ajoutant
Puisse bientôt l'arrêt de la cour véridique,
A l'exil éternel qui me voue à jamais,
Au concile béni t'admettre dans sa paix [6] !
Comment ? à lui si Dieu ne vous trouve pas dignes
D'être appelés, dit l'ombre en cheminant toujours,
Pour gravir ces degrés qui vous prêta secours [7] ?
Le maître répondit : — Regarde bien les signes
Qu'au front celui-ci porte et que l'ange, là-bas,
Y traça de son glaive, et tu reconnaîtras
Qu'il doit avec les bons un jour régner tranquille [8],
Mais celle qui, là-bas veillant, nuit et jour file,

piedi molli. Écoutez, en effet, les premiers mots qu'il prononce.

4. Et toujours *frati*. C'est à deux poètes qu'il s'adresse en ces termes, quand à la foule des *pleureurs* rampant sur le sol, il la regardait avec dédain.

5. *Rendè lui il cenno ch' a ciò si conface*. Avec la meilleure volonté du monde, nous ne saurions traduire, Virgile lui rendit le salut du geste. Toute contournée qu'est l'expression, il est impossible d'y méconnaître l'attouchement symbolique, le signe du grade, par lequel les adeptes se sont de tous temps reconnus entre eux, le signe correspondant au mot de reconnaissance *Dio vi Dia Pace*, celui qui a *ciò si conface*.

6. Le vieux langage symbolique personnifié dans Virgile, prêt à céder la place au nouveau, lui souhaite poliment d'être agréé par la cour de *Vérité*, réunie en *concile*, dans l'espoir qu'il procurera à la secte la paix désirée, et, ce salut qu'il attendait de Béatrice dans la *Vita nuova*. Ce mot de *concile* est employé ici évidemment pour faire ressortir l'opposition entre le concile mystérieux qui, seul, est l'organe de la vérité, selon le poète, et la cour pontificale, d'où n'émane que mensonge en cette vie, *vita bugiarda*.

7. Si vous êtes des réprouvés, autrement dit des profanes, comment êtes-vous arrivés au grade que m'a indiqué le signe que j'ai reçu de vous, à un des plus élevés de l'échelle, *chi v'ha per la sua scala tanto scorte*?

8. Nous ne sachions pas que l'Église autorise chez les élus la prétention de *regner*, mais c'était à coup sûr celle des gens de bien qui prenaient si grand soin d'effacer de leur pensée toute trace de papisme. Dante nous en donne ici une preuve éloquente, en faisant dire de lui à Virgile : *coi buon convien ch'ei regni*, ce qui impliquerait la fin du règne des méchants, *rei*, et par suite de la Rhea romaine.

N'ayant pas en entier mis sa quenouille à fin,
Que Clotho pour chacun va chargeant de sa main,
Son âme en qui je vois ma sœur, comme la tienne[9],
N'aurait pas, où le Ciel permet qu'elle parvienne,
Seule su s'élever, n'ayant pas le pouvoir
Comme nous de comprendre, et comme nous de voir[10].
Je fus donc appelé pour lui montrer la route
Des lieux où de l'Enfer s'étend l'immense voûte,
Et même encor plus loin je le dirigerai,
Par mes enseignements tant que j'y suffirai[11].
Mais dis-nous, si de toi la cause en est connue,
Pourquoi jusqu'à sa base, où bat le flot salé,
Ce mont, à l'instant même, ainsi s'est ébranlé,
Pourquoi de toutes parts la clameur entendue?
  Sa demande arrivait si juste à mon désir
Que, d'espoir, j'en sentis ma soif presque tarir.
L'ombre lui répondit : — Ce n'est pas chose étrange,
Ni qui sans ordre advienne en la religion
De la montagne[12]. Ici nulle altération
Jamais ne se produit et, dès lors, rien n'y change,
Sauf un seul cas, et c'est lorsqu'en son sein le Ciel

9. Toutes les âmes étant sœurs, comme filles du père commun, il y a ici un non sens, ou il faut admettre que ces mots : tua e mia sirocchia, font allusion à la fraternité mystique des initiés. D'autant plus que celle qui file les jours et les nuits composant la vie, mélange de blanc et de noir, de lumière et de ténèbres, a bien l'air d'appartenir à la même famille que l'architecte, auteur du pavé mosaïque du Temple, mélangé de blanc et de noir

10. Faute d'être initiée à la doctrine qui fait que chacun de nos frères voit, adocchia, les choses du ciel et de la terre sous un tout autre aspect que la foule des profanes

11. *Quanto 'l potrà menar mia scuola.* Je serai son guide, son préparateur à l'initiation, tant qu'elle ne dépassera pas le terrain de l'ancienne *école* des mystères.

12. Il s'agit bien, en effet, d'une religion, d'une sorte d'institution religieuse et politique tout à la fois, se dirigeant d'après certaines règles mystérieuses, ayant ses serments et ses vœux; aussi cette religion de la montagne, *religione della montagna*, qui rappelle celle des Haschischins, dont l'organisation offre tant de rapports avec celle des Templiers, ne saurait-elle manquer d'éveiller l'attention *Voy.* p. 19 des *Rêvel*

Reçoit ce qu'agrea son vouloir éternel[13].
Car il ne tombe ici neige, grêle, eaux d'orages,
On n'y sent ni rosée, ou brouillard plus avant
Que le seuil, où les trois degrés vont s'élevant.
N'y paraissent, fréquents ni rares, les nuages;
N'y brillent ni l'éclair, ni l'arc que si souvent,
Ailleurs, on voit paraître, en changeant de parages[14].
Nulle sèche vapeur ne saurait s'exhaler
Au delà de ce seuil dont je viens de parler,
Où de Pierre se tient, glaive en main, le vicaire[15]
Peut-être qu'au-dessous tremble parfois la terre,
Soit peu, soit beaucoup; mais, je n'en sais la raison,
Par l'effort souterrain du vent, d'un tourbillon
Ne s'ébranle jamais cette haute contrée[16].
· Quand pourtant, se sentant tout à coup épurée,
Une âme pour monter se lève et va partir,
Le mont tremble et le cri ne tarde à retentir.
La seule volonté de changer de demeure
Que l'âme alors ressent prouve sa pureté[17].

13. *Quel che 'l ciel da sè in sè riceve.* Lorsqu'un frère, après la série des épreuves requises dans les grades inférieurs, est admis dans les rangs des dignitaires de l'Ordre, il passe de la vie active à la vie contemplative, dans le ciel sectaire, composé de très-excellents anges, de la milice dans le conseil suprême des Rêvé.

14. *La religion de la montagne*, entée sur l'édifice catholique, qu'elle tend à détruire, échappe à l'influence pontificale, autrement dit à celle de la Lune, *che 'l gelo conforta*, mère de l'erreur, exhalant le froid, *che lo spirito ammorta*, et produisant la neige, la pluie, qui assombrissent l'air, à moins que ne s'élève, pour les combattre, un autre courant d'air. Voy. la Canzone *Io son venuto al punto della ruota*, et p. 378

15. Ceux qui, simples aspirants, n'ont pas encore franchi le seuil de l'initiation, subissent encore, jusqu'à un certain point, l'influence pontificale dans cette vapeur sèche, mais à un moindre degré, jusqu'au moment où le véritable vicaire de saint Pierre, qui ne siége pas au Vatican, les admet dans l'enceinte privilégiée.

16. Les hautes régions sectaires n'ont rien à craindre des secousses résultant, soit de la guerre à main armée, des croisades par exemple, soit des excommunications et des persécutions, autrement dit, *venti che in terra si nasconde*, et que produisent les ailes de Satan Aleppa. *Tre venti si movean da ello*. Enfer, ch. XXIV.

17. *Mutar convento*, changer d'as

C'est un mouvement libre et puissant qui, sur l'heure,
La surprend et suffit alors sa volonté [18].
Elle veut bien avant, mais ne cesse au supplice
D'apporter cette ardeur que d'en haut la justice
Met en elle, non moins forte à l'y retenir
Que celle qui la fit au péché s'asservir [19].
Et moi qui cinq cents ans et plus sur cette pierre
Suis demeuré gisant, ce n'est que dans ce jour
Que j'ai senti soudain pour un meilleur séjour
Ma libre volonté se déclarer entière [20].
De là l'ébranlement qui vous surprit naguère
Et des pieux Esprits la louange au Seigneur,
Afin qu'il les appelle à pareille faveur [21].
Telle fut sa réponse, et comme plus est vive

semblée, d'Église, de *couvent*, comme disaient les puritains de Cromwell, ces Cathares, ces *purs*, ces *bonshommes* du XVIe siècle. N'est-ce pas là encore un mot dont la signification révèle clairement la pensée secrète du poète gibelin? On comprend que, lors de ce changement de *couvent*, la montagne catholique frémit de douleur et d'indignation, tandis que le mont sectaire, qui se dissimulait sous elle, tressaillait de joie.

18. Peut-être faudrait-il entendre. C'est un vœu de liberté, qui suffit pour affranchir la raison du joug de l'autorité, car pour y réussir, c'est assez de vouloir fortement, et cette volonté témoigne d'une âme ayant l'impureté en horreur.

19. Elle a bien quelques velléités de répudier l'erreur pour la vérité, mais l'habitude la retient, elle a beau souffrir, elle se complait dans les peines dont son aveuglement fut la cause et qui en sont l'expiation, jusqu'au moment où une résolution énergique vient l'arracher à son supplice.

20. Moi, qui personnifie la pensée-verbe du Languedoc et de la Provence, la poésie amoureuse au style *clus* et *car* des troubadours, je suis resté courbé cinq cents ans et plus, autrement dit depuis le temps de Charlemagne qui m'asservit à Rome, sous son joug douloureux, *son giaciuto a questa doglia*, et je n'ai senti que récemment la volonté de changer de *couvent*, de franchir le seuil d'une meilleure église, *di miglior soglia*. Puisse-t-elle avoir plus de succès que celle dont Montfort et ses Croisés ont eu trop facilement raison!

21. L'édifice catholique s'est ébranlé, parce qu'une des pierres qui le composent s'en détachait; en même temps, les frères en religion du nouvel élu applaudissaient à son admission au *bienheureux concile* de la religion de la montagne, et rendaient grâce au vénérable qui les faisait atteindre au sommet, *quel signor che su gl' invii*,

La soif, plus, lorsqu'enfin à la source on arrive,
On boit avec bonheur, je ne saurais jamais
Dire quel fut le mien à ce que j'entendais[22].
Mon guide alors reprit. — Ta voix m'a fait comprendre
Quel filet en captifs dans ce lieu vous retient,
Et comment à l'ouvrir la volonté parvient[23];
Pourquoi tremble ce mont; pourquoi se font entendre
Ainsi des chants joyeux. Veuille à présent m'apprendre,
Au monde qui tu fus[24], et depuis ton trépas,
Ici pourquoi durant des siècles tu restas.
Dans le temps où Titus, que de son assistance
Couvrait le roi suprême, eut à tirer vengeance
De ce sang que Judas traîtreusement vendit[25],
Avec le nom qui plus dure et le plus honore[26],
Illustre j'existais, répondit cet Esprit,
Mais mon âme à la foi ne s'ouvrait pas encore
Avec des sons si doux ma lyre retentit
Que, Toulousain, à soi m'attira bientôt Rome[27],
Du myrte glorieux où mon front se ceignit[28].

22. Non seulement il en était heureux, mais il en devenait plus vaillant à la tâche qu'il avait entreprise, *mi fece prode*, parce qu'il comprenait le sens intime de paroles qui, prises à la lettre, ne comportent pas, certes, tant de ravissement.

23. Comment, vous êtes retenus dans le filet de l'orthodoxie par le préjugé et la routine, dont une volonté forte, dirigée par la raison, parvient à briser les entraves.

24. Comment Virgile, qui vient de dire à Stace que l'âme de Dante leur est sœur à tous deux, ce qui semble indiquer une fraternité mystique, ou tout du moins poétique, entre eux trois, et par suite la connaissance du personnage auquel il s'adresse, lui demande-t-il actuellement qui il est?

25. Par la ruine de Jérusalem, où Judas avait vendu le sang du Christ, comme le font les pontifes à Rome, où *ogni di si merca*.

26. Celui de poëte, *vates*, prophète, initié aux mystères sacrés, c'est d'ailleurs un poëte qui parle à des poetes.

27. *A se mi trasse Roma*, semble indiquer la contrainte plus que la bonne volonté, et se rapporter, en rappelant le *compelle intrare*, à une conversion forcée des troubadours du Languedoc et de la Provence.

28. Comme chantre d'Amour, *cantor d'Amore*, autrement le laurier conviendrait bien mieux à un

C'est Stace sur la terre encore qu'on me nomme [29]
Mon chant célébra Thèbe et le fils de Thétis,
Mais avec le fardeau qu'en dernier j'avais pris
Je tombai sur la route [30]. A la divine flamme,
Dont bien d'autres que moi sentirent le pouvoir,
S'aviva mon esprit et s'embrasa mon âme.
De l'Énéide ainsi, pour moi c'est un devoir,
Je te parle; elle fut ma mère et ma nourrice;
Elle me fit poëte et je n'aurais pas su
Faire le moindre pas sans ce guide propice [31].
Lorsque vivait Virgile, ah! pour avoir vécu,
Je consentirais bien que de toute une année
La fin de mon exil fût encore ajournée.
Virgile, en entendant ces mots, tourna vers moi,
Sans parler, un regard qui me disait : « Tais-toi. »

poëte épique; mais Dante avait ses raisons pour couronner de myrthe son Toulousain, et il ne pouvait mieux faire pour indiquer le caractère secret de ce personnage, dont les *Sylvæ*, pas plus que la Thébaïde et l'Achilléide, ne sont certes des compositions amoureuses.

29. Statius Papinius naquit à Naples, comme lui-même le dit dans ses *Sylvæ*, et non pas à Toulouse. Si Placide Lactance l'a confondu avec Statius Surculus, rhéteur toulousain, ce n'est pas un motif pour que Dante, beaucoup plus érudit, soit tombé dans la même erreur, tout au plus aurait-il voulu en tirer profit pour l'arrangement de sa fable.

30. En effet, les chantres d'Amour célébrèrent la prise de Thèbes-Brescia, comme ils avaient porté aux nues leur Achille-Frédéric II, mais lorsqu'ils eurent perdu successivement leurs deux héros, il leur fallut succomber; à la mort du *dernier*, surtout, à celle d'Henri VII, ils durent tomber à moitié route, *con la seconda soma*, de même que l'auteur de la Thébaïde mourut avant d'avoir mis la dernière main à son Achilléide.

31. L'Énéide, considérée comme l'œuvre d'un initié aux anciens mystères, et traitant elle-même de l'initiation dans un langage figuré, était devenue comme le bréviaire de ceux qui, ne pouvant se recruter que dans l'ombre, cherchaient à propager leur doctrine à l'aide d'allégories et de figures symboliques empruntées à l'antiquité. Voilà pourquoi Stace, faisant allusion aux quatre derniers vers de sa Thébaïde, manifeste pour Virgile un enthousiasme égal à celui de Dante, qui l'appelle son guide, son maître et son père. Voilà pourquoi, dans tout le moyen âge, Virgile fut considéré par les uns comme un magicien, par les autres comme un prophète et presque un saint. Ce dont on n'a pas su jusqu'ici se rendre raison.

Mais ne peut pas en tout la volonté suffire,
Et si rapidement les pleurs, comme le rire,
Suivent la passion qui les fait éclater,
Que l'homme le plus franc sait le moins les dompter.
Je souris, d'un clin d'œil adhérant au mystère.
 L'ombre s'en aperçut, ce qui la fit se taire.
Me regardant alors fixement dans les yeux,
Où le penser caché se reflète le mieux :
 Puisse être heureux, dit-elle, à ton gré ton voyage !
Mais pourquoi, tout à l'heure, ai-je sur ton visage
Vu passer d'un souris l'éclair mystérieux ?
 Ainsi des deux côtés je me trouvais en prise ;
L'un veut que je me taise et l'autre que je dise,
J'en soupire, et voyant trop bien mon embarras [32].
 Réponds, me dit le maître, oui, parle et ne crains pas
De l'informer de tout, ainsi qu'il le désire.
 Je parlai donc et dis : — Antique et noble Esprit,
Tu fus surpris peut-être en me voyant sourire ;
Mais je veux à l'instant, puisque l'on y souscrit,
T'étonner encor plus. Sache donc que ce guide,
Vers les hauteurs du Ciel qui dirige mes yeux,
Est celui que de voir tu te montrais avide ;
Ce Virgile, qui fut ton maître glorieux
A chanter dignement les héros et les dieux.
Si tu crus qu'autre chose avait causé mon rire,
Répudie un soupçon loin de la vérité,

32. Le poète a voulu représenter, dans cette scène de comédie, son embarras au moment de prendre un parti décisif entre l'ancien langage, aux symboles mythologiques, voilant les doctrines du mysticisme gnostique-manichéen, et le nouveau langage, empreint d'orthodoxie, qu'il voulait lui substituer ; il se fait donc inviter par Virgile lui-même à parler selon qu'il le désire, et à révéler ce que son geste vient de lui recommander de taire. Mais on voudra bien encore remarquer l'extrême habileté avec laquelle le poète rappelle que le maçon doit *pleurer*, pour *rire* ensuite tout à son aise dans sa *sincérité*, attendu qu'il n'est pas toujours libre d'agir à son gré et de s'affranchir de ce joug douloureux dont chacun cherche à se dégager, *passion de chacun en sa specie*.

De lui ce que tu dis l'avait seul excité.
De ce maître éclairé que j'aime et qu'il admire,
Il inclinait déjà son front respectueux
Pour presser les genoux; mais lui : — N'en fais rien, frère,
Ombre toi-même, une ombre à toi s'offre en ces lieux[33].
Se relevant alors : — O toi que je révère,
Vois jusqu'où mon amour pour toi m'a transporté,
Puisque j'allais, tous deux n'étant que vanité,
Comme un solide corps traiter l'ombre légère[34].

33 Rien de plus vrai à coup sûr, ombres de poëtes, représentant deux langages aux formes différentes, mais ayant au fond la même essence

34. Dans ces deux formes différentes de langage dont se revêt la même pensée, l'une procède de l'autre, et c'est pour cela que celle qui a nom Stace, s'incline respectueusement devant celle qui a nom Virgile. Le poëte oublie ici qu'il s'est fait embrasser, porter même à plusieurs reprises dans les bras ou sur le dos de ce même Virgile, qu'il lui convient de réduire ici à l'état de *vanité*, pour rendre son allégorie plus accessible à l'intelligence des siens.

CHANT XXII.

En ce moment, déjà nous avions dépassé
L'Ange qui, sur mon front lorsqu'il eut effacé
L'un des signes encor dont il gardait l'empreinte,
Nous avait dirigés vers la sixième enceinte,
Et ceux qui de justice ont un désir brûlant
Avaient dit : *Beati*, dans un pieux élan,
Qui sitiunt, la strophe en était là restée[1].
Je suivais, franchissant la nouvelle montée,
Plus léger que jamais et ne me lassant pas,
Les deux nobles Esprits qui marchaient à grands pas[2],
Quand Virgile rompit le premier le silence
L'amour que la vertu produit, lorsque du cœur
Il s'épanche au dehors, donna toujours naissance
Au feu d'un autre amour, qu'allume son ardeur.
Aussi depuis l'instant où, venant à descendre
À son tour Juvénal aux limbes de l'Enfer,

1. Ceux qui ont soif de justice, de la justice impériale, attendu que les pontifes, usurpateurs du pouvoir temporel, foulant aux pieds le droit romain, font régner l'injustice sur la terre avec leur *Rota volubilis*, sont les fidèles d'Amour ; l'Empereur, leur Messie, sera le grand justicier qui, prononçant la sentence des bons et des méchants, assurera le triomphe du droit et de la raison. Ces fidèles d'Amour n'achèvent pas le verset parce qu'il ne parle que de justice et qu'ils ont non moins soif de vengeance. *Voy.* saint Matthieu, V, 6.

2. Enchanté qu'il est d'avoir recruté dans le Toulousain Stace un excellent auxiliaire, au moyen duquel va s'opérer tout naturellement la transition de Virgile à Béatrice, de l'ancien langage au nouveau, tout parfumé d'orthodoxie.

3*

J'appris par ses récits combien je t'étais cher,
Je me pris envers toi d'affection plus tendre
Que nul, sans qu'on l'eût vu, n'en inspira jamais[3].
Dès lors cette montée, au gré de mes souhaits,
S'abrégera par trop. Mais veuille au moins m'apprendre,
Dans un ami pardonne à trop de liberté,
Et toi-même, en ami, réponds avec bonté,
Comment put l'avarice en ton sein trouver place,
Quand, pour ta noble tâche, en toi dut être en masse
Et sagesse et savoir[4]. — Stace d'abord sourit
A ces mots quelque peu, puis bientôt il reprit :
D'amour ta question m'est une preuve chère.
L'apparence, il est vrai, trop souvent mensongère,
De douter nous fournit plus d'une occasion,
Des choses quand se cache à nos yeux la raison[5].
Tu penses, ta demande ainsi le certifie,
Que je fus d'avarice atteint dans l'autre vie,
Par l'étage où j'étais tu l'auras cru d'abord.
De mon cœur l'avarice était par trop bannie,
Et fut par des milliers de Lunaires punie
Une ardeur opposée[6]. Oui, sur un autre bord

3 Juvénal, le flagellateur des vices de son temps, ne pouvait être oublié par celui qui s'était armé de son fouet vengeur.

4 Stace se trouve en effet dans le cercle où les avares sont soumis à l'expiation.

5 Telle est le plus souvent la nature des créations du poete, *che danno a dubitar falsa matera, per le vere ragion che son nascoste.*

6 Stace, qui personnifie ici l'albigéisme dans son ensemble, mais plus particulièrement la poesie amoureuse, en style *clus*, des troubadours de la langue d'oc, Stace a peché par l'excès opposé à l'avarice haineuse, apanage de la louve et des animaux avec elle s'accouple, ceux de la race de Hugues-Capet, par exemple, car il a prodigué les trésors de l'Amour, tant il avait en horreur l'avarice romaine, *avarizia fu partita troppo da me.* Ce fut là sa perte. Toulouse, sa patrie, cette capitale de l'hérésie, dont les troubadours étaient les missionnaires, a succombé sous les coups des Croisés de Simon de Montfort ; voilà ce que deplore le poete toulousain, devenu Romain par force, et ce qu'il donne à entendre, en se faisant punir par des milliers de *Lunaires* ou de lunatiques, *lunari*, accourus au pillage et au massacre, à la voix de cette haute puissance ecclesiastique

Sans fin j'irais luttant d'un douloureux effort,
N'eût été qu'à ta voix ma raison attentive
Te comprit, quand saisi d'indignation vive,
Tu t'écriais, sublime en lui donnant l'essor :
« Jusqu'où peux-tu pousser, fatale soif de l'or,
Les cupides mortels ⁷ ! » Je m'aperçus ensuite
Qu'à dépenser les mains pouvaient aller trop vite,
Et je me repentis alors de ce péché
Comme des autres maux dont j'étais empêché ⁸.
Combien doivent, le chef tout pelé, l'âme en transe,
Ressusciter, qui n'ont songé, par ignorance,
Durant leur vie et même à l'instant d'en sortir,
Que d'une telle erreur il faut se repentir ⁹ !
Sache que sur ce mont la suprême justice,
Du même châtiment que son contraire vice,

dont le poete florentin fait, sous le nom d'Hécate, la reine de son Enfer, elle qui a pour ministres l'inquisiteur général Minos et Pluton lui-même, dont on saura bientôt le véritable nom. En effet, les *Lunaires* de Simon de Montfort châtièrent cruellement les *Solaires* toulousains, ces adorateurs du Soleil raison. Il serait curieux de s'assurer, en opérant d'après les termes du problème posé par l'Anonyme, si le nombre des Croisés de Montfort ne correspondrait pas, par hasard, avec celui des jours lunaires qu'il invite à calculer. Voy. sa note 25.

7. Sans cet avertissement salutaire au sujet des tyrans qui, à l'exemple de Polymnestor, égorgent des innocents pour s'emparer de leurs dépouilles, Stace aurait eu à subir le sort de tant de papes et de cardinaux dont l'avarice guelfe se rue sur les prodigues Gibelins en leur criant : *Perché burli?* (Enf. VII.) Dante traduisait dans sa pensée, *auri sacra fames*, par soif sacerdotale de l'or. C'est en effet plus particulièrement contre la cupidité du clergé que se déchaînaient dans leurs Serventes les poetes languedociens. Alors il s'aperçut que trop parler nuit, et trop écrire encore plus, *aprir l'oli*, même en style *clus* et *car*, et il s'en repentit comme de la cause des maux soufferts.

8. Comme Dante lui-même dans sa Canzone: *Poiché Amor del tutto mi ha lasciato*, Stace eut à regretter d'avoir *semé son avoir pour des gens dont le jugement était faux* (voy. p. 362 et suiv. des *Revél.*), car c'est parmi ceux-là que se trouvèrent les faux frères, Foulquet de Marseille par exemple.

9. On se rappelle que les Guelfes avares et les Gibelins coupables d'avoir prodigué imprudemment le trésor du langage érotique, doivent ressusciter, « ceux-ci le poing fermé, ceux-là sans poil au front. » Enfer, VII.

Atteint chaque péché qui doit s'y racheter,
Si donc parmi ceux-là qui pleurent l'avarice,
Pour expier ma faute, il m'a fallu rester,
C'est qu'avec leur penchant elle eut à contraster [10].
Mais lorsque tu chantas les fratricides armes
Qui de Jocaste à flots firent couler les larmes,
Des Bucoliques dit le chantre harmonieux,
Les accords que Clio fit tomber de ta lyre,
N'indiquent pas encor que s'ouvrissent tes yeux
A la foi, sans laquelle au mortel vertueux
Le bien qu'il accomplit tout seul ne peut suffire [11].
Et, s'il en est ainsi, quelle vive lueur
De cierge ou de soleil [12] dissipant ton erreur
Vint éclairer ta nuit et pousser ton navire
A suivre le sillon de celui du pêcheur [13]?
Il répondit. — C'est toi qui m'inspiras l'audace
De me désaltérer aux ondes du Parnasse [14],
C'est toi qui m'éclairas et me guidas vers Dieu [15].
Enfin comme celui qui dans la nuit chemine,

10 Il ne faut donc pas s'étonner de voir les Gibelins et les Guelfes, les orthodoxes et les hérétiques, les partisans de Rome et ses ennemis, confondus dans le Purgatoire comme ils le sont dans l'Enfer et le seront dans le Paradis, attendu que les extrêmes se touchent.

11 Rien n'indique en effet, dans la Thébaïde, que Stace fût chrétien, orthodoxe ou non. Mais la décoration et la mise en scène avant tout, et puis ces guerres fratricides ne sont-elles pas rappelées à merveille par les *cause assai* et par la *doppia tristizia*, ou la double expédition des Croisés, par la douleur de cette Jocaste humanitaire en voyant des frères s'entr'égorger?

12 Qu'on veuille bien remarquer ces expressions *quai sole o quai candele*, qui établissent si bien la différence entre la lumière procédant de l'Église et celle qui dérive de la raison.

13. Les errements de la primitive Église, dont celle de Rome s'est entièrement écartée.

14. *Nella grotta di Parnaso*, porte le texte, pour indiquer la nature mystérieuse de la poésie symbolique.

15. Ne voilà-t-il pas un étrange convertisseur? le poète païen érigé en missionnaire de l'Évangile! Mais c'est que les troubadours albigeois ont été dirigés par la même doctrine que Dante. Ils ont employé la même langue symbolique, celle des mystères, puisqu'ils ont eu, dans Virgile, le même guide que lui, *dottor guida, padre, maestra*.

En portant le fanal, dont il profite peu,
Et qui derrière soi les autres illumine,
Lorsque tu dis : « Déjà luit un siècle nouveau,
La Justice revient, l'âge d'or avec elle
Du haut des cieux descend une race nouvelle [16]. »
Par toi j'étais poete, à ton brillant flambeau
Je m'éveillai chrétien [17]. Mais pour que le tableau
Présente à les regards une image fidèle,
Sur l'esquisse je vais promener le pinceau [18].
Déjà la véritable et parfaite croyance
Avait rempli le monde et, bravant tous dangers,
Du royaume éternel les humbles messagers
Partout l'avaient semée avec persévérance [19]
Des vers que j'ai cités le sens mystérieux
En tout se rapportait au langage pieux
Des hommes qui prêchaient la nouvelle doctrine [20].

16. Ce que les ennemis de Rome traduisaient comme suit : Une révolution est proche, l'Église primitive, la nouvelle Jérusalem va renaître, et le Messie impérial, envoyé par le Ciel, va ramener le regne de la Justice, en sevissant contre les usurpateurs du pouvoir temporel, et la communauté des biens, des richesses qu'ils ont envahis, fera revivre l'âge d'or sur la terre.

17. Chrétien de l'Église primitive, dans laquelle Saphira et Ananias etaient punis de mort, chrétien evangélique, selon la distinction de M. de Lamenais, mais non pas catholique romain et vassal de la louve insatiable.

18. Je vais colorier le dessin, dit Dante, *colorar cio ch'io disegno*. Redoublons donc d'attention pour ne pas être abusés par la couleur historique qu'il va employer.

19. La doctrine gnostico-manichéenne des Albigeois avait fait d'immenses progrès, grâce à la propagande des troubadours, des ménestrels, des minnisingers, missionnaires de l'hérésie (voy. p. 7 et suiv. des *Révél.*), et l'Europe était à la veille d'une insurrection generale contre l'Église romaine.

20. De ceux qu'on appelait les *bonshommes*, les *purs*, les *parfaits*, prêchant le christianisme évangélique et soutenant que :

— Tuit de Silvestre 'n papa,
E tuit li cardinal, e tuit vesque e li abba,
Tuit aquisti ensemp non han tan de potesta,
Qu'ilh poissan perdonar un sol peccat mortal
Solament Dio perdona, qu'autre non ho po far

(*La nobla Leyczon*, Bibl. de Genève, MSS. nº 207.)

Tel était le langage de ceux qui, prêchant d'exemple le jeûne, la continence, la pauvreté et l'Amour, procédaient par l'*imposition des mains* et par la *consolation*, pratiques de leur culte renouvelant les formules initiatrices des premiers

A croire leurs secours mon âme était encline
Je m'habituai donc à les ouïr souvent [21],
Puis je les vis si saints en leur zèle fervent [22],
Que, quand Domitien, plein de barbare haine,
Les fit persécuter, mes yeux sur leurs douleurs
Ne furent des derniers à répandre des pleurs [23].
Tant que se prolongea là-bas ma vie humaine
Je leur prêtai secours, et leurs vertus, leurs mœurs,
Me firent mépriser comme un foyer d'erreurs
Toute autre secte et comme appelant l'anathème [24].

chrétiens, qui eux aussi se saluaient, au grand scandale du paganisme, par des baisers mutuels, *osculum fraternitatis*

Ces hommes à la parole austère déclaraient hautement, en 1165, devant le concile de Lombers, dont l'inquisition rédigeait le procès-verbal : « Nous n'adoptons ni la loi de Moïse, ni les prophètes, ni les Psaumes, ni l'Ancien Testament, ni les *interprètes du Nouveau*, et nous ne reconnaissons que l'Évangile (lequel ?), sept épîtres, les Actes des Apôtres et l'Apocalypse. — Nous ne ferons que contraints par la force l'exposition de notre foi. — Pour le salut des enfants par le baptême, nous nous en tenons aux paroles de l'Écriture et des Épîtres. — La consécration du corps de Notre-Seigneur peut être faite indifféremment par tout homme de bien, qu'il soit clerc ou laïque. — Une confession à l'article de la mort suffit, si on la veut faire. — Le bienheureux Jacques n'a dit que ceci : Confessez vos péchés et vous vous sauverez. Pour nous, nous ne voulons pas être meilleurs que l'apôtre. » Mss de la Bibl. imp., collect. Doat, n° 21.

21. Stace fréquentant les successeurs des Apôtres, et les fidèles d'Amour de la langue d'oc, ne manquant pas d'assister au prêche, c'est tout un, puisqu'il est leur personnification.

22. Si différents par l'austérité de leur vie de ces abbés et de ces prélats affichant le luxe et la corruption. (*Voy.* les historiens de la croisade.) Il est à remarquer d'ailleurs que les ministres des religions en minorité ont cherché de tout temps à se distinguer par la régularité de leur conduite et par la pureté de leur morale.

23. Lorsque Innocent III, Domitien mitré, proclama la croisade contre les Albigeois, qui tombèrent moissonnés par le glaive de Simon de Montfort. Toutes les harpes des troubadours rendirent alors des sons plaintifs, bientôt suivis de cris de haine et de vengeance, car bon nombre d'entre eux périrent pour leur foi les armes à la main, et l'on ne signale que deux ou trois déserteurs dans leurs rangs.

24. Les ministres albigeois affectaient en effet un grand rigorisme dans leurs mœurs, pour faire ressortir d'autant le relâchement du clergé romain, contre lequel la poésie provençale ne cessa de se déchaîner jusqu'au moment où la langue elle-même fut proscrite, dans le Midi, par la législation civile et

Dans mon poëme, avant d'avoir aux champs Thébains
Conduit les héros grecs, je reçus le baptême [25],
Mais de peur d'encourir des supplices certains,
Je fus chrétien de cœur, sans oser le paraître,
Et me montrai païen durant longtemps, sans l'être [26].
J'ai, pour cette tiédeur, en des regrets cuisants,
Au quatrième cercle erré quatre cents ans [27].
Mais toi qui dissipas le nuage funeste
Qui de la pure foi me voilait le rayon,
Lorsqu'à gravir encor tant de chemin nous reste,
Dis-moi, si tu le sais, où sont Plaute, Varron,
Et notre vieux Térence et Cécile, à cette heure;
Dis-moi, s'ils sont damnés, quel cercle est leur demeure [28].
Eux tous et Perse et moi, beaucoup d'autres encor,
Dit mon guide, habitons ensemble au même bord [29],
Avec ce Grec auquel plus qu'à nul autre au monde
Les Muses ont tendu leur mamelle féconde,

par les bulles pontificales (*Voy.* p. 15 et suiv. des *Révél.*) Les pontifes ne se doutaient pas que la langue de *si* se constituerait l'héritière de la langue d'oc et que le legs de vengeance des Albigeois et des Templiers devait se perpétuer d'âge en âge avec la *Divine Comédie*. Il est bien entendu que le catholicisme se trouve compris dans *toutes les autres sectes* que déclare mépriser, *dispregiare*, le chrétien evangelique de Toulouse.

25. Avant les épopées des divers cycles, éclose en si grand nombre, quoi qu'en disent les antagonistes de Fauriel, sur le sol provençal, tous les chantres d'Amour, les trouveurs languedociens et provençaux, ceints de la couronne de myrthe, étaient enrôlés dans la nouvelle église et avaient reçu le baptême de l'Amour. Il en était de même de ceux qui célébrèrent les exploits accomplis devant Thèbes-Brescia.

26. Conformément aux préceptes des Pauliciens et des autres hérétiques qui défendaient de s'exposer au martyre (*Voy.* p. 75 et 78 des *Révél.*) Telle fut la règle de conduite des Albigeois après la chute de Toulouse, telle fut celle de Dante, chrétien évangélique et Templier, sans oser le paraître et s'exprimant en catholique, c'est-à-dire en païen, sans l'être en réalité.

27. Depuis l'époque de Charlemagne jusqu'au moment où l'albigéisme se crut assez fort pour lever le masque.

28. Il est à remarquer que Stace, poëte épique, ne s'informe que des poëtes comiques et satiriques avant, comme Dante, déclara la guerre aux vices de leur temps.

29. Il a déjà fait mention de Juvenal, ainsi la liste est complète.

Dans le premier pourtour de l'abîme profond.
Nous nous prenons souvent à parler de ce mont
Où résident toujours nos nourrices chéries.
Nous comptons parmi nous Euripide, Antiphon,
Agathon, Simonide, Eschyle, Anacréon,
Et de la Grèce encor maints sublimes génies.
Qui surent par la lyre éterniser leur nom
Là sont ceux qu'illustra ta noble poésie :
Antigone à leur tête, et Déiphile, Argie,
Ismène, triste encor comme elle fut jadis,
Celle qui regretta d'avoir montré Langie,
Tirésias, sa fille et la belle Thétis,
De ses sœurs entourée enfin Déidamie [30].
Les poëtes alors se turent tous les deux,
Et, les degrés franchis, hors des parois de pierre
Leur regard attentif se portait autour d'eux [31].
Déjà quatre restaient sur la route en arrière,
Des suivantes qui font cortége au char du jour,
Et la cinquième alors, au timon à son tour,
En dirigeait en haut la pointe d'or limpide [32],
Quand dit mon maître : — Il faut que du côté du vide,
Je crois, en appuyant la droite nous marchions
Pour tourner la montagne, et comme nous faisions [33].

30. Tous personnages de la Thébaide et de l'Achilléide, reproduits sous forme chevaleresque dans les imitations des romanciers provençaux, et mentionnés ici pour imprimer à cette scène la couleur locale. Dante semble même ne pas se rappeler qu'il a mis Tirésias et sa fille Manto dans les *Malebolge*, mais c'était à bon motif et seulement pour la montre.

31. Ces *murs de pierre* cessaient d'être un obstacle pour ceux qui, parvenus aux plus hauts grades, connaissaient toutes les combinaisons du langage symbolique. Mais ils n'en devaient pas moins user de circonspection, de là les regards attentifs des deux poetes.

32. La cinquième heure. Dante ne manque jamais, on le voit, aux habitudes maçonniques ; il est très-attentif à nous dire l'heure qu'il est et le nombre de pas faits, car ce sont là autant d'indications rituelles.

33. Toujours par la même raison, il nous faut laisser à gauche, du mauvais côté, cet amas de *pierres* qui forme la montagne catholique.

Ainsi, pour nous guider prenant l'expérience,
Nous nous mîmes en route avec plus d'assurance,
L'ombre illustre elle-même en tout nous approuvant [34].
Les poëtes marchaient tous les deux en avant
Et, seul, j'allais derrière, écoutant en silence
Leurs sublimes discours, où, disciple fervent,
De l'art des vers j'allais puisant l'intelligence [35].
Cet entretien, si doux pour moi, trop tôt prit fin,
Lorsqu'un arbre à nos yeux au milieu du chemin
S'offrit, que décorait une riche couronne
De beaux fruits, à l'odeur appétissante et bonne.
De rameaux en rameaux de même que le pin,
Plus il va s'élevant, en ampleur diminue,
La base en celui-ci, s'effilant plus menue,
S'élargit vers la cime, afin que d'y monter,
Je le suppose au moins, nul ne puisse tenter [36].
Du côté de la route, où le rocher la mure,
En cascade tombait de haut une onde pure
Sur son épais feuillage et partout l'arrosait [37].
De l'arbre s'approchait l'un et l'autre poëte,
Quand des rameaux sortit une voix qui disait :
— Que respecte ce mets votre main indiscrète [38]. —

pour avoir nos coudées franches à droite, du bon côté, et tourner ce qui nous est obstacle, comme nous faisons d'ordinaire, *come far solemo.*

34. La plus grande concorde ne pouvait manquer de régner entre ces trois époques vivantes du langage des mystères, pour qui les leçons de l'expérience étaient le guide le plus sûr.

35. Afin de régler sa poétique nouvelle, tout orthodoxe quant à la forme, sur celle du chantre de l'Imitation, et sur celle des troubadours albigeois, plus que jamais obligés, depuis la réunion du Languedoc à la France, d'affecter les dehors du catholicisme.

36. A moins d'avoir subi les épreuves et fourni les garanties requises.

37. L'arbre de la science est fécondé par l'enseignement qui contribue à sa propagation et dérive des hautes régions sectaires, bien supérieures à ce mont de pierre qui forme la route du progrès, en murant l'intelligence.

38. *Di questo cibo avrete caro*, porte le texte, dont le sens est double à dessein : « Cette nourriture vous sera chère, » est-il dit aux trois

Elle ajouta : — Marie avait bien plus à cœur
Qu'aux époux le festin de noces fît honneur,
Que de flatter son goût, elle qui pour vos peines
Intercède à cette heure [39]. Aux antiques Romaines
L'eau seule pour boisson suffisait [40], et Daniel,
En repoussant un mets à ses yeux criminel,
En science grandit [41]. De votre race humaine
Le premier âge fut comme l'or pur et beau,
La faim alors rendait exquis les fruits du chêne,
Et la soif en nectar transformait tout ruisseau [42].
De saint Jean, au désert, le miel, les sauterelles
Furent la nourriture ; aussi voilà pourquoi
Il brille environné des splendeurs éternelles,
Comme en son texte saint l'Evangile en fait foi [43]. —

poëtes, aux initiés qui en connaissent le prix. « Vous vous en abstiendrez, » est-il intimé en même temps aux profanes, et absolument dans les mêmes termes, qui contiennent ainsi l'invitation et la défense. Si le Créateur eût exprimé sa volonté en ces termes à nos premiers parents, il aurait fourni à leur désobéissance une excuse des plus acceptables.

39. Marie pensait aux autres et non pas à soi aux noces de Cana. L'Église est loin de l'imiter.

40. Et aussi aux premiers chrétiens. Le poëte gibelin aurait volontiers réduit de même l'Église romaine au pain et à l'eau.

41. Pour s'être abstenu de la nourriture du mensonge, il grandit dans la connaissance de la vérité. Daniel, I.

42. Au temps d'Astrée où régnait la justice, bannie de la terre, on sait par qui, la doctrine, dont l'eau vive est le symbole, était le nectar des fidèles d'Amour.

43. La primitive Église était pauvre et frugale comme le précurseur, dont l'exemple glorieux est aujourd'hui si peu suivi. — *Voy.* en quels termes saint Pierre Damien décrit le luxe déployé sur la table des prélats et des abbés. Saint Bernard ne s'en indigne pas moins, aussi tous deux sont-ils en Paradis.

CHANT XXIII.

Tandis que je plongeais à travers les rameaux
Mes regards attentifs, comme font d'ordinaire
Ceux qui perdent leur temps à chasser aux oiseaux[1],
— Mon fils, disait celui qui m'était plus qu'un père,
Viens; désormais, pour toi, peut mieux être employé
Le temps si précieux qui nous est octroyé.
Je détournai les yeux du verdoyant feuillage,
Dont au même moment s'éloignèrent mes pas,
Pour suivre aussitôt ceux dont le docte langage
Faisait que du chemin je ne me lassais pas[2].
Alors, j'ouïs des pleurs, le chant mélancolique
De *Labia mea, Domine*, s'y mêlait[3];
Et si doux vers le Ciel montait le saint cantique
Qu'en attendrissant l'âme ensemble il la charmait[4].

1. *L'uccellin*, au singulier comme il est, ne se rapporterait-il pas à la colombe, symbole de l'Esprit saint, et ne faudrait-il pas entendre que l'inquisition perd son temps à donner la chasse aux sectaires professant la religion de l'Esprit, comparés par Dante aux oiseaux qui fuient devant les frimas et le froid exhalé de la lune, astre de l'erreur catholique?

2. Attendu qu'il avait toujours à profiter dans l'étude de l'ancien et du nouveau langage, où il puisait noms, images, figures, riches matériaux de toute nature mis en œuvre avec une si constante habileté.

3. « Purifiez mes lèvres, Seigneur, afin que j'annonce dignement votre parole, » dit l'officiant après l'Évangile. Or cette prière n'était exaucée que pour les purs, les *parfaits*, ces ministres du culte évangélique.

4. Parce que les pleurs qui accompagnaient le verset cité indiquaient la douleur de voir l'Évangile annoncé par des lèvres impures, douleur adoucie chez le poète par l'espoir de voir passer le sacerdoce en de meilleures mains.

Surpris. — Père chéri, me pris-je à dire, écoute :
Qu'est-ce que l'on entend ? — Et lui : — Ce sont sans doute
Des ombres qui s'en vont de leur dette envers Dieu.
Dénouant humblement le lien en ce lieu.
Comme des voyageurs pressés, qui sur la route
Joignant des inconnus, de peur d'être attardés,
Marchent toujours, après les avoir regardés ;
Ainsi derrière nous, venant silencieuse,
Mais plus vite, d'Esprits une troupe pieuse
Passait, nous regardait tous trois et poursuivait
Tous, l'œil cave et terni, le visage défait,
La maigreur à tel point chez eux était énorme
Que de leurs os la peau s'appropriait la forme.
Je doute, des tourments de la faim empêché,
Qu'Érésichton se fût jusque-là desséché,
Lorsqu'il rongea ses chairs dans son angoisse extrême [5].
Voilà le peuple ingrat, me disais-je en moi-même,
Qui de Jérusalem perdit les saints parvis,
Quand Marie aux abois mit les dents sur son fils [6].
Leurs orbites semblaient comme des anneaux vides
Du chaton scintillant ; et ceux au front humain
Qui disent lire O M O, sans peine auraient soudain
Montré l'M au milieu de ces faces livides [7].

5. Le supplice encouru par Érésichton pour avoir porté la hache dans la forêt consacrée à Cérès, autrement dit pour avoir révélé les mystères de la déesse, nous met sur la voie pour reconnaître dans ces Esprits des pécheurs du même genre, quoiqu'à un moindre degré. Autrement ils seraient en Enfer avec Ciacco. En effet ce sont des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui, prudents entre tous, ne s'arrêtaient pas en route pour jaser avec des inconnus, *gente non nota*, (*Vat. auora*, et *Révél.*), mais se hâtaient d'arriver à Toulouse.

6. Si Dante croit voir dans ces Esprits les Juifs réduits à toutes les horreurs de la famine par Titus (Josèphe VII, 15), c'est que le péché d'indiscrétion, péché de la bouche, de la gorge, *peccato della gola*, commis par eux, les a mis dans le cas de perdre la nouvelle Jérusalem et d'entraîner la ruine du Temple.

7. En latin *homo*, les yeux formant les deux O, le nez le M du mi-

Qui croirait que l'odeur d'une source, d'un fruit,
En engendrant chez eux des appétits avides,
S'il ignorait la cause, à tel point les réduit [8] ?
Ne pouvant deviner ce qui tant les affame,
J'observais attentif, l'étonnement dans l'âme,
Car rien ne m'indiquait encore le motif
D'une telle maigreur, d'un aspect si chétif,
Quand un Esprit, tournant sa prunelle hagarde,
Que du fond de son crâne il dirige vers moi,
Tout à coup, l'air surpris, fixement me regarde
En s'écriant : — Quelle est cette grâce et pourquoi ?
Mes yeux n'auraient jamais reconnu son visage [9]
Si sa voix à l'instant ne m'avait révélé
Ce que de tous ses traits me cachait le ravage.
Mais, à mon souvenir, à peine eut-il parlé,
Qu'une vive lueur fit briller son image ;
Lui-même Forésé se montrait à mes yeux [10].

lieu, et le double arc des sourcils, en se prolongeant jusqu'au bas de la mâchoire, les deux jambages latéraux. Mais cet *omo* nous indique qu'il s'agit ici d'hommes, et non de brutes, d'ilotes sectaires et non de fauteurs de l'Église orthodoxe, que, tout pécheurs qu'ils ont été envers leurs frères, leur fautes ne leur a pas fait perdre tout droit à leur commisération.

8 Le fait serait, il est vrai, des plus étonnants, si le tout n'était symbolique. Mais lorsqu'on sait que la formule du serment maçonnique voue à *une faim dévorante et cruelle* ceux qui révèlent les *secrets, signes et mystères* qui leur ont été dévoilés (Maçonn. Adhonir., Part. I[re], p. 80 et 81) ; lorsqu'on sait que ceux qui ont manqué à ce serment sont frappés d'excommunication, exclus des réunions et des *banquets* de leurs frères, où se distribue le pain *des anges* (Convit. I.), qu'on leur cache soigneusement les nouveaux signes et symboles adoptés, qu'ils ne peuvent, dès lors, se nourrir ni de la doctrine, figurée par l'arbre de science, ni de l'enseignement supérieur représenté par la source d'eau vive, l'allégorie se trouve suffisamment expliquée.

9 Pas plus qu'il n'avait reconnu celui de Ciacco, les frères excommuniés étant répudiés, comme tels, par leurs coreligionnaires, avec lesquels ils ne peuvent échanger les signes conventionnels.

10 C'est à la voix que Dante reconnaît l'ami dans Forese Donati, son allié, sa femme, Gemma Donati, appartenant à cette famille. Remarquez qu'il a méconnu en lui le frère, attendu qu'il n'a pas échangé avec lui les signes, comme Virgile avec Stace, et qu'il ne lui donne pas une

Ne songe pas, hélas ! à ce teint scabieux,
Dit-il, qui décolore ainsi ma peau flétrie,
A ces os venus de chair; mais, dis-moi, je te prie,
Ce qu'il en est de toi, quels sont ces deux Esprits
Qui semblent protéger ta marche en ces pourpris.
Ta figure que morte, ami, l'âme affligée,
Je pleurai tant, repris-je, à la voir si changée
Ne me donne pas moins sujet de pleurs ici [11].
Apprends-moi donc, pour Dieu, ce qui vous mine ainsi.
N'exige pas encor qu'à ton gré je réponde,
Surpris comme je suis, car lorsqu'en l'âme abonde
Un souci qui l'obsède on a peine à parler.
Le conseil éternel, dit-il, fait découler
Dans cet arbre, là-bas, comme aussi dans cette onde,
Une vertu qui porte en nous l'exténuement.
Tous ceux qu'ici tu vois chanter si tristement,
Pour avoir satisfait leur bouche outre mesure,
De la faim, de la soif endurent le tourment,
Et leur âme, à ce prix, redevient sainte et pure.
Éveille en nous l'odeur de ces fruits, de cette eau
Qui sur l'arbre grésille, arrosant sa verdure,
De boire et de manger, besoin toujours nouveau,
Et notre peine, autour de l'arbre à haute cime
Quand nous tournons ainsi, chaque fois se ranime.
Notre peine, ai-je dit, ou mieux notre plaisir,
Car sans cesse vers lui nous pousse ce désir
Qui fit dire au Sauveur : *Éli !* lorsque ses veines
S'épuisèrent de sang pour nos erreurs humaines [12].

seule fois ce nom significatif de *frate*.

11 Traduisez : Après avoir vivement regretté, dans un temps, de te voir suivre la bannière guelfe, celle des *morts*, je ne suis pas moins peiné aujourd'hui de te voir châtié pour intempérance de langue. En effet, ton admission parmi les *vivants* m'avait fait mieux espérer pour toi, quand *la chair quitta les os*, ce que rappelle le *difetto di carne*.

12 C'est du conseil supérieur, du

Cinq ans, chez Forese, répondis-je à mon tour,
Ne sont pas écoulés encor depuis le jour
Où, de monde changeant, une meilleure vie
En partage t'échut. Si pourtant du péché
La possibilité même t'était ravie,
Avant que vînt l'instant où ton cœur fut touché
Du deuil pieux à Dieu qui nous réconcilie[12],
Comment donc as-tu pu là sitôt arriver?
J'aurais cru bien plus bas encore te trouver
Où le temps par le temps lentement se rachète[13].
Ce fut, répondit-il, ma Nella si parfaite,
Qui vers le Ciel levant ses yeux baignés de pleurs,
Me valut de la douce absinthe des douleurs
De m'abreuver sitôt. Ses dévotes prières,
Du bord où l'on attend ses soupirs m'ont tiré,
Et des autres plateaux épargné les misères[14].

concile ou conseil suprême, *eterno consiglio*, *concilio*, *convento*, tous ces mots sont synonymes, que dérivent la doctrine et l'enseignement qui la propage, comme aussi l'excommunication contre ceux qui ont violé leurs serments, en donnant trop libre carrière à leur langue ou à leur bouche, *per seguitar la gola oltre misura*. Le chef suprême de cette haute cour est, comme le *Judex* feodal, investi de la puissance plenière, de la *potestas*, comme disent les vieux textes de droit. Lui seul, par suite, a mission et qualité pour réconcilier ceux qui ont expié leur faute, lorsqu'après avoir longtemps désiré l'absolution, ils s'écrient comme le Sauveur expirant sur la croix : Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ! Rappelle-nous dans le sein de ton Église.

13. Si tu ne fus touché de repentir que réduit déjà à l'impossibilité de pécher par le mal dont tu fus atteint.

14. Il y aurait lieu de s'étonner, en effet, quand l'expiation de Stace a été de 1,200 ans, que celle de Forese n'eût été que d'un lustre, si ces indications n'avaient une valeur toute conventionnelle.

15. Il semble que Forese parle ici de sa femme, qu'il appelle Nella, par abréviation ou diminutif, et qu'il est redevable à sa piété, à ses *buoni prieghi*, dont nous savons la nature, d'un adoucissement à ses peines dans le Purgatoire ; mais lorsqu'on sait que tout Initié est homme et femme, (voy. p. 94 des *Récit.*) qu'il se contemple en dehors de lui-même et converse avec sa propre pensée, devenue son verbe, sa raison parlante, comme il en est de Dante avec Béatrice, on peut se rendre compte de cette fantasmagorie. C'est le corps qui a failli, chez Forese, son âme, isolée de la nu-

A Dieu, par ses vertus, est d'autant plus à gré
Ma veuve, qui me fut à juste droit si chère,
Que plus seule il la voit empressée à bien faire,
Car en Sardaigne ont plus de mœurs, de chasteté,
La face de pudeur plus aisément rougie,
Les femmes, dans ces monts nommes la Barbagie,
Que dans la Barbagie où j'ai tant regretté
D'avoir à la laisser naguère. Mais, cher frère [16],
Veux-tu que je te parle un langage sincère?
Je vois un temps qui n'est pas loin, en vérité,
Où du haut de la chaire, aux femmes de Florence,
De montrer gorge et sein il sera fait défense.
Sarrazines vit-on ou Barbares jamais
Auxquelles il fallut, afin de les contraindre
Au moins à se couvrir, de leur donner à craindre
La loi spirituelle ou de formels décrets [17]?

tière, veuve de son corps, est restée pure, et c'est elle qu'il va, en conséquence, opposer aux dames de Florence, autrement dit aux initiés florentins, ayant foulé volontairement aux pieds leurs engagements envers la secte, à ces apostats dont la lâcheté trahit leur église. C'est là ce que nous a annoncé la comparaison de *la gente che perdè Gerusalemme*, la nouvelle bien entendu.

16. Forésé, en partie réhabilité, donne à Dante le titre de *dolce frate*; mais Dante s'abstient de la lui rendre. La Barbagie, à laquelle il vient d'être fait allusion, était une contrée montagneuse de la Sardaigne où, lors de la conquête des Génois, dit l'Anonl Cael, les femmes allaient presque nues. Il n'est pas besoin de dire que le trait est dirigé contre Rome. Or Jacques de la Lana écrivait : « Au temps présent cette Barbagie est disséminée partout, en France, en Piémont, en Allemagne et autres lieux, puis il termine par le vers de Martial, l. IV, E. 47 : *In media Tibur Sardinia est.*

17. Ces dames florentines sont tout bonnement les déserteurs du Temple, qui, violant leur serment pour échapper à la proscription, révélèrent tout ou partie des secrets qu'ils avaient fait serment de tenir cachés, les chevaliers apostats qui firent à Florence la première dénonciation contre leurs frères et que, par ce motif, Llorente (Hist. de l'Inquisition) appelle « les témoins de l'information de Florence ». Il faut aussi probablement comprendre sous cette dénomination les Gibelins affiliés qui, au lieu de continuer à user prudemment du langage *clus* ou couvert, d'*ir coverte*, ouvrirent par peur la bouche toute grande et firent connaître ce qu'ils avaient dans le sein, *mostrando colle poppe il petto*, s'exposant ainsi à être admonestés du haut de la chaire

Si maintenant pouvaient savoir les éhontées
Les angoisses au Ciel qui leur sont apprêtées [18],
Leurs bouches, en s'ouvrant déjà dans leur effroi,
Se mettraient à hurler [19], oui, car si ne m'abuse
Ce qui dans l'avenir se révèle pour moi,
Avant que n'ait l'enfant que maintenant amuse
Le chant de sa nourrice assise à son chevet,
Senti sur son menton s'épaissir le duvet,
Un rude châtiment sur elles viendra fondre [20].
Ne me cache plus rien, frère, et veuille répondre :
Tu vois que ces Esprits et moi portons les yeux
Où ton corps fait obstacle au rayon lumineux [21].
Pour lui complaire donc, je dis. — S'il t'est possible
De te bien rappeler quels nous fûmes tous deux [22],

rivale de celle de Rome et menacés de la vengeance de l'Ordre secret, dont la discipline s'exerçait rigoureusement sur ses membres, *altre discipline*. En vérité pouvait-il dire lesquelles? *altre* d'ailleurs ne l'indiquait-il pas assez? C'était l'*il bando Kam* des F∴ F∴.

18. Dans le ciel sectaire ou grand Orient, auquel le poëte joint l'épithète de *veloce*, eu égard à la rapidité du châtiment qu'il annonce.

19. Ce ne serait plus pour parler que ces bouches indiscrètes s'ouvriraient, mais pour pousser des hurlements de douleur. Il faut bien que ces bouches aient été coupables d'un grave délit pour être ainsi prises à partie et menacées d'avoir part au châtiment.

20. Quelque rigorisme qu'on veuille admettre chez Dante, on conviendra qu'il l'aurait poussé bien loin à l'égard de ses jolies compatriotes, s'il les eût vouées à l'extermination pour avoir exposé aux regards une trop forte dose de leurs charmes, et que, près de lui, Tartufe n'eût été qu'un dévot à l'eau rose. La toilette des dames de Florence était à coup sûr le moindre de ses soucis, et le péché de la gorge n'excitait son indignation que parce qu'il ne différait pas du péché de la bouche, *peccato della gola*. N'oublions pas que c'est celui qui s'expie à l'étage où Dante rencontre Forese, et, chose singulière, cet ami du poëte ne tonne pas contre la gourmandise, comme Hugues-Capet contre l'avarice. Il ne reproche pas aux dames de son pays d'être gourmandes, pas même adonnées à la friandise, mais d'être coquettes; n'y a-t-il pas là une absence de logique à laquelle on n'est pas habitué dans la *Comédie*?

21. Nous sommes curieux de savoir pourquoi tu étends un voile sur les rayons de cette libre raison qui t'éclaire, *il sol veh*.

22. En tant que Guelfes, quand nous suivions ensemble la bannière de l'Église romaine, quand nous avions les mœurs des laïques, *cosi fumi laicali*, dit l'Ott. com., qui fut

Le souvenir encor doit t'en être pénible
Celui que devant moi tu vois ici marcher
A mon ancienne vie est venu m'arracher [23],
L'autre jour, à vos yeux lorsque apparaissait ronde
La sœur de celui-ci (ma main levée alors
Lui montrait le Soleil) [24]. Sache, en leur nuit profonde,
Qu'il m'a conduit parmi les véritables morts [25],
Le suit, docilement, cette chair véritable [26].
M'a conduit jusqu'ici ce guide secourable ;
Par lui j'ai pu gravir, en le tournant, ce mont
Qui redresse chez vous ce que tordit le vice [27].
Il dit que ses conseils ne m'abandonneront
Qu'au moment où je dois rencontrer Béatrice.

avec Dante en relations familières. L'expression n'est-elle pas étrange, et n'en pourrait-on pas conclure, sans parler même de ce qui se passera de significatif dans le Paradis, que Dante avait cessé d'être laïque? Quoique religieux dominicain, selon toute apparence, l'Anonyme était certainement affilié à la secte; son commentaire, trop peu consulté, en fait foi, par une foule de mots qui supposent l'intelligence du texte.

23. A moitié chemin de notre vie, *nel mezzo del cammin di nostra vita*, en me dérobant à la fureur avide de cette Louve qui jamais *non lascia persona viva*.

24. Lorsque la Papauté, la triple Hécate, reine de l'Enfer, semblait avoir atteint le comble de sa puissance, et il montrait le soleil pour bien faire comprendre à son interlocuteur que cette prétendue sœur était en antagonisme complet avec son frère.

25. Chez les suivants de dame Piété, pour qui « est perdu le bien de l'intelligence, » à raison de la nuit profonde dans laquelle l'ignorance les tient plongés, ce qui fait d'eux de véritables morts, *veri morti*.

26. *Con questa vera carne che 'l seconda*; l'apparence catholique que j'ai revêtue, véritable chair, en tant qu'elle participe de la matière et nullement de l'esprit dont je suis animé, le seconde, en ce sens que, sous mon déguisement orthodoxe, le rôle que je joue dans cette comédie tend au triomphe de la raison philosophique et de la monarchie universelle qu'il a chantée.

27. Grâce à lui je suis parvenu, à force de tours et de détours d'une savante habileté, presque au sommet de cette montagne symbolique, d'essence sectaire sous forme orthodoxe, où je vais redressant sous le fouet sanglant de ma satire ce que le monde romain, régi par *Satan Aleppe*, a perverti profondément. Mais vous pouvez comprendre aussi que la montagne du Purgatoire telle que le poète l'a conçue, redresse, en tant qu'albigeoise, ceux qui gravissent ses degrés, et, en tant qu'orthodoxe, pervertit ceux qui suivent le prince de ce monde.

Mais devra me quitter là ce guide propice.
Le voici, c'est Virgile, ainsi qui me parla
(En prononçant ces mots, mon doigt le signala);
Et cet autre est l'Esprit pour qui partout, naguère,
Lorsqu'il put, affranchi, s'élancer de la terre,
Ce mont, votre royaume, en sa masse trembla [28].

28. Forese se contente de cette réponse, peu explicite, à la prendre au pied de la lettre, attendu qu'au fond elle lui donne satisfaction sur ce qu'il avait réellement intérêt de savoir; car il comprend que Stace doit être un puissant antagoniste de l'Église orthodoxe, pour avoir ainsi ébranlé sa montagne, dont elle est la place forte.

CHANT XXIV.

Notre pas, pour parler, n'en était pas plus lent,
Et, pour marcher, n'étaient nos langues moins rapides;
Mais nous cheminions vite encor tout en parlant,
Comme une nef poussée en poupe d'un bon vent[1].
Ces Esprits, qui semblaient, à leurs faces livides,
Être morts par deux fois[2], laissaient paraître en eux,
Aux regards qu'ils jetaient des fosses de leurs yeux,
L'extrême étonnement où les plongeait ma vie[3].
Poursuivant mon discours, je dis : — Cette ombre amie
Devrait déjà peut-être avoir pris son essor,
Et, par pure bonté pour autrui, le retarde.
Mais, de grâce, dis-moi le séjour de Piccarde,
Et si je n'ai personne à remarquer encor
Dans la foule attentive ici qui me regarde[4].
Ma sœur, dont je ne sais ce qu'elle fut le plus,
Sur la terre qu'elle a quittée, ou belle ou bonne,
Est, dans le haut Olympe ouvert à ses vertus,

1. La parole étant le plus puissant agent du progrès.

2. *Pareau core rimorte*, comme Guelfes d'abord, puis comme s'étant rapprochés d'eux par faiblesse, à la suite d'indiscrétions involontaires, commises sous l'empire de circonstances difficiles.

3. La persistance du poète séculaire dans la croyance et dans les opinions qui étaient sa vie, devait surprendre ceux dont la fermeté n'avait pas été au niveau de la sienne.

4. Piccarda, fille de Simon Donati, arrachée au monastère de Sainte-Claire, où elle avait pris le voile, par son frère aîné Corso, chef des Noirs, qui la contraignit d'épouser l'un des Tosinghi.

Triomphante et le front joyeux de sa couronne[5].
Ainsi dit-il d'abord, et puis il ajouta :
On peut nommer ici chacun, tant le visage
De la diète cruelle y subit le ravage.
Voici (me le montrant du doigt) Buonagiunta,
Buonagiunta de Lucques[6]; et cette autre figure
Après, plus décharnée, et maigre outre mesure,
Eut en ses bras la sainte Église[7]. Aux murs de Tours
Il a porté la mitre, et depuis bien des jours,
De Bolsenne, en ces lieux, par le jeûne il rachète
Les anguilles, pour lui cuites dans la blanquette[8].
Ainsi, l'un après l'autre, il m'en montra beaucoup;
Tous à s'ouïr nommer paraissaient avoir goût,
Et pas un, en effet, n'en fit plus sombre face.
Je vis, de mâle faim, à vide user leurs dents
Ubaldin de la Pile et certain Boniface
Dont le rochet fournit pâture à maintes gens,
Et le marquis aussi, qui dans Forli, naguère,

5. Nous l'y retrouverons bientôt (Parad., IV); mais nous nous reprocherions de ne pas faire remarquer que si le troubadour Stace reste dans leur compagnie, c'est dans l'intérêt de la cause impériale et sectaire, per l'ALTRA cagione.

6. Bonagiunta Urbiciani, poète sectaire de l'école provençale, comme l'attestent les vers qu'il adressait à G. Guinicelli et à G. Cavalcante (Voy. note * à la fin du ch. x de l'Enfer.) Coupable sans doute des mêmes torts que Forese envers la secte, il y joignait peut-être la gourmandise. Il servirait aussi de lien entre l'intempérance de la langue et celle de la bouche, Dante s'arrangeant adroitement ici pour qu'on puisse les confondre, comme il a fait dans l'Enfer, ch. vi.

7. Simon de Brione, né en Brie, archevêque de Tours, occupa le siége pontifical de 1281 à 1285, sous le nom de Martin IV, et soutint Charles d'Anjou contre Pierre d'Arragon, aussi condamna-t-il sévèrement les auteurs des Vêpres-Siciliennes. Dante se venge ici de lui à sa manière.

8. Il n'y a pas à douter que le poète ait voulu personnifier la gourmandise dans ce pontife, amateur de matelotes, à qui l'on fit dans le temps cette épitaphe :

Gaudent anguillæ quia mortuus hic jacet ille,
Qui, quasi morte reas, excoriabat eas.

Le péché de la bouche sert ainsi de passe-port au péché de la langue ou de la gorge. Dante n'a garde de s'agenouiller cette fois devant le pontife français, il se rappelle le *neque nubent.*

Avec bien moins de soif s'abreuvait à plein verre,
Et l'eut telle, pourtant, qu'il ne désaltéra ?
  Mais, comme on fait quand l'œil d'abord partout erra,
Puis qu'un objet plutôt qu'un autre nous attire,
Ce fut vers le Lucquois que j'allai, croyant lire
Entre tous, à son air, qu'il me connaissait mieux[10].
Il murmurait tout bas des mots mystérieux
J'entendais, où la plaie est vive du martyre
Dont les consume ainsi d'en haut la juste loi,
Que d'une ignoble plèbe il disait ne sais quoi[11].

9. Dante cite volontiers des noms de gourmands parmi les plus célèbres de son temps, mais il devient beaucoup moins explicite lorsqu'il s'agit des indiscrets, de peur de tomber lui-même dans leur péché. En compagnie du pape Martin IV, il désigne le frère du cardinal Octavien, que nous avons vu en Enfer, un archevêque de Ravenne et un grand buveur de la famille Rigogliosi de Forli, qu'il n'y avait aucun inconvénient à signaler pour des exploits gastronomiques, dont eux-mêmes tiraient gloire de leur vivant ; aussi, aucun d'eux n'en fait-il plus mauvaise mine, bien loin de là, parean tutti contenti. On serait même tenté, d'après ces expressions, de les croire peu orthodoxes, puisque, loin de les faire pleurer, le poète rend témoignage d'une disposition toute contraire. Nous voyons en effet dans Villani que le cardinal Ubaldino, assiégé, en 1255, par le roi Manfred, dans la ville de Foggia, ayant été forcé de capituler à des conditions préjudiciables aux intérêts pontificaux, lui sourit comme d'être favorable au parti gibelin. L'histoire dit bien que Boniface des Fieschi, neveu d'Innocent IV, ouvrait ses greniers aux pauvres pendant la famine, et dans ce sens Dante aurait été fondé à dire pasturo molte genti ; mais elle n'a gardé nulle trace de sa prétendue gourmandise. Quant au marquis, on conçoit que l'abus du vin devait lui interdire la discrétion.

10. Buonagiunta, son contemporain, le connaissait en effet comme l'ami de Guido Cavalcanti, avec qui lui-même était en correspondance, et comme son co-religionnaire, ce dont leur entretien va nous fournir la preuve. L'Anonyme ne nous dit-il pas d'ailleurs : « Mostra l'affezione che avea a Buonagiunta, perocche si diletta in una medesima poesia vulgare, » et nous savons combien Dante aimait son Vulgare, qui lui permettait les deux et trois casaques de rechange, guarnacche. Les chap. 11, 12 et 13 du Convito, toute la vous édifieront amplement à cet égard, maintenant que vous êtes assez initiés à ce précieux idiome, dussiez-vous être réduits à les lire dans la traduction de M. S. Rhéal.

11. On a eu la coutume de prendre le mot de gentucca contraction de gentuccia, qui signifie bas peuple, populace, racaille, pour un nom de jeune fille, et l'on s'est évertué à chercher à quelle famille elle appartenait et à quelle époque Dante s'éprit d'elle. Sa gentucca est

— O toi qui me parais avoir hâte si grande
Avec moi de parler, dis-je, fais qu'on t'entende
Pour que de te répondre on ait la faculté! —
Il repartit. — Sur terre il existe une femme
Du bandeau libre encore, et par qui ma cité,
Bien qu'il en soit plus d'un pour lui jeter le blâme,
Pourra te plaire un jour. Quand tu m'auras quitté,
Cette prédiction doit te suivre : elle est sûre [12].
Tu t'es peut-être bien mépris à mon murmure;
Les faits t'éclaireront dans leur réalité [13].
Mais en toi, dis-moi, dis-je, ainsi que je le pense,
Le poëte qui mit au jour les vers nouveaux
Dont le premier quatrain commence par ces mots :
Dames, qui de l'Amour avez l'intelligence [14] ?

hait simplement la population lucquoise, déjà si maltraitée dans la personne de ses magistrats ch. XXI de l'Enfer, pour sa fidélité au Saint-Siége et sa dévotion particulière à la *sainte face*. Quelques annotateurs ont du reste adopté cette version, notamment l'Anonyme contemporain et ami de Dante, qui traduit *fo non so che gente bassa*, mais, comme toujours, le sens le plus absurde l'a emporté.

12. *Femina è nata, e non porta ancor benda*, semble vouloir dire qu'une jeune fille est née qui ne porte pas encore la coiffure des femmes mariées, mais signifie en réalité : il est né à la Vie nouvelle un futur dignitaire de notre église, qui, lui aussi, *ancora*, a rejeté le bandeau de l'erreur catholique, et qui le fera revenir sur le compte de ces Lucquois contre lesquels s'est déchaîné le fouet de la satire. Quel est ce co-religionnaire? Nul autre que Castruccio Castracani, l'habile gibelin dont Florence eut à subir cruellement les coups, et qui ne survécut que sept ans au poëte. En tout cas, n'y a-t-il pas inconséquence, absurdité à représenter Dante, d'une part, comme un amant modèle, et, de l'autre, à le montrer s'occupant d'intrigues secondaires, s'arrêtant complaisamment à les signaler, précisément dans le poëme qu'il aurait consacré à celle qu'on nous donne comme l'unique objet de son adoration? La haine tenait trop de place dans son âme pour en laisser beaucoup aux sentiments tendres. L'Anonyme contemporain est tellement persuadé qu'il s'agit ici d'une allégorie, qu'il voit dans cette *femina* la faction des Blancs; mais qui sait s'il n'entendait pas par là diriger la pensée sur Castruccio?

13. L'expérience t'apprendra que tous les Lucquois ne sont pas une ignoble plèbe, *gentucca*, ce mot murmuré entre les dents, ou plutôt au fond du cœur affamé de justice et de vengeance, *ove si sentia la piaga della giustizia*.

14. Forese s'est déchaîné contre les méfaits de la langue en lançant

Et je lui répondis : — Je suis un être aimant
Qui me borne à tracer ce que l'Amour m'inspire,
Et, lorsqu'il parle en moi, me mets docilement
A tracer ce qu'il dicte, en ne faisant qu'écrire[15].
O frère, reprit-il, désormais je comprends
Quel lien entravait Guitton, moi, le Notaire,
Nous empêchant tous trois d'atteindre, en son mystère,
Ce doux style nouveau qu'à cette heure j'entends[16] !
Je vois bien comme vont vos plumes empressées
De celui qui vous dicte exprimant les pensées[17] ;
Ce qui certes n'advint des nôtres nullement[18].
Tel, pour le dépasser, qui va se consumant,
Ne sait plus voir d'un style à l'autre la distance.
Lorsqu'il eut dit ces mots, il garda le silence,
Non sans manifester certain contentement[19].

l'anathème contre les prétendues dames de Florence, coupables de ne pas aller couvertes, *ricoperte*, et de ne pas parler *clus*. Buonagiunta va vanter les mérites du langage et du style *clus*, mais, pas plus que Forese, il ne dira un mot de la gourmandise, qui dans ces deux chants ne figure que pour enseigne. La Canzone dont il cite le premier vers est précisément celle par laquelle Dante a annoncé mystérieusement aux fidèles d'Amour, dans sa *Vie nouvelle*, l'intention de modifier le langage sectaire, en faisant subir à sa Béatrice, personnification érotique de la pensée rationaliste, qui opposait la libre raison à l'autorité, une transformation telle, qu'elle lui donnerait toutes les apparences de l'orthodoxie, sans rien changer à son essence. *Voy.* p. 45 et 46 des *Rével.*

15. Je ne suis que l'organe docile de ce principe divin que nous appelons Amour, et d'où dérive la doctrine opposée à la religion de haine

16. Guitton d'Arezzo, Jacques de Lentino, dit le Notaire, le chancelier de la commune, et Buonagiunta ne s'étaient pas exclusivement voués, comme Dante, au triomphe de la doctrine sectaire, et il ne leur était pas venu à l'esprit de la propager dans ce doux style imprégné de tout le miel catholique. Ils ne s'étaient pas surtout donnés corps et âme au dictateur imperial, dittator, au monarque universel.

17. Sous la forme orthodoxe, dont on est si généralement la dupe.

18. Auxquels fait défaut cette forme orthodoxe, car en jetant les yeux sur les trente-cinq sonnets et les quatre Canzoni de Guitton en particulier, on y reconnaîtra, au contraire, toutes les formules de la poésie amoureuse des Provençaux et de Dante lui-même.

19. Dante, qui vient de faire proclamer la supériorité de son nouveau style, a certes lieu d'être encore plus satisfait que son interlocuteur, puisque les théologiens de profes-

Ainsi que les oiseaux dont le Nil, sur ses rives,
Voit venir hiverner les bandes fugitives,
En grand nombre parfois s'assemblent, puis, volant
D'un plus rapide essor, dans l'air vont défilant;
Ainsi de ces Esprits, alors, la troupe entière,
Que rendait son désir et sa maigreur légère,
Se séparant de nous, hâta soudain le pas [20];
Et, comme un voyageur qui de courir est las
Laisse ses compagnons aller et se promène,
A son sein halétant pour laisser prendre haleine;
De même Forésé par le troupeau sacré
Se laissa dépasser, et, marchant sur ma trace [21],
Il me dit: — Quand le Ciel me fera-t-il la grâce,
Ami, de te revoir [22]? — Le temps que je vivrai
M'est inconnu, repris-je, et sans doute à mon gré
Mon retour peut tarder assez pour qu'il m'arrive,
Par mes vœux, d'appeler plus d'une fois la rive;
Car le lieu dans lequel est mon natal séjour,
En bien, de plus en plus, s'appauvrit chaque jour,
Et pour lui semble proche un désastre effroyable [23].

sion eux-mêmes feront de vains efforts pour aller au delà, *più oltre*, bien loin d'apercevoir que le style théologique, si différent quant à sa forme du style érotique, inspiré pourtant par la même pensée, n'est au demeurant qu'une broderie dont les arabesques sont prodiguées de manière à couvrir entièrement le fond

20. Il y a certes des grues partout ailleurs qu'en Égypte, mais Dante se complaît tellement à rappeler l'Orient, qu'il va chercher précisément celles des bords du Nil pour les comparer aux âmes qui s'éloignent lorsqu'il n'a plus besoin d'elles en scène. Or, ces grues sont du nombre de *ces oiseaux qui suivent la chaleur* et la lumière (p. 37 à des *Bréé.*), et qui ont horreur du froid que *la luna conforta*.

21. Forese suivait Dante, comme lui-même suivait Virgile parce qu'il avait été son disciple, *dietro mezo sen venivo*. Autrement, pourquoi ne pas le faire marcher à côte de lui?

22. Les Esprits, tels que Dante nous les représente en Enfer et en Purgatoire, étant privés de la connaissance du présent, pour lequel il les compare aux prophètes, mais voyant distinctement l'avenir, la question que lui adresse Forese a de quoi surprendre, au moment même où il va lui faire une prédiction.

23. Florence suivait de plus en plus

Va, dit-il, de tels maux je vois le plus coupable
Qu'une bête après elle entraîne au noir vallon
Où jamais le péché n'est admis au pardon.
Toujours hâte le pas l'animal plus rapide,
Et tant il court ainsi que, le brisant de coups,
Il laisse enfin son corps tout sanglant et livide [24].
Les astres n'auront pas tourné longtemps sur nous
Que tu reconnaîtras si ce que ma parole
Ne peut dévoiler plus n'est qu'un songe frivole [25].
Mais je dois te quitter, le temps est cher ici;
J'en perds trop à too pas en cheminant ainsi.
Comme des rangs parfois un cavalier s'élance
Et, seul, au galop, court, avide de combats,
Pour faire au premier choc admirer sa vaillance;
De même il nous quitta, pressant bien plus le pas,
Et je demeurai seul avec les deux poëtes,

l'influence de Rhea, du *mal perverso*, et bientôt elle en sera cruellement punie.

24. Dante savait au mieux que Corso Donati n'avait pas été tué par son cheval, mais bien par des soldats catalans au service du roi de Naples, qui lui percèrent la gorge d'un coup de pertuisane. (*Voy.* Dino Compagni et J. Villani, l. 8, ch. 46.) Nous avons traduit ce passage selon la lettre, mais il en est un autre que l'on trouvera facilement et qui ne tend à rien moins qu'à faire de Boniface VIII le meurtrier de ce chef de parti, c'est ce pontife qui l'aurait entraîné à sa suite, *a coda d'una bestia*, dans la carrière du mal, en l'y faisant s'y enfoncer de plus en plus, *ad ogni passo ea più ratto*, et qui aurait fini par se défaire de lui au moment où il paraissait travailler avec les Spini à faire rentrer Dante dans Florence (Ott. C.), *infine ch'ella 'l percuote e lascia 'l corpo vilmente disfatto*. Nous lisons en effet dans le Commentateur anonyme: *Dice alcuna che Messer Corso dalla bestia che trae i peccatori, fia tratto, della quale dice S. Giovanni nell Apocalisse: Io vidi la Bestia la quale a sette teste e sette corone, il cui principio è superbia, il secondo invidia*, etc. Il ne lui était guère possible d'oser s'expliquer davantage, mais l'indication est on ne peut plus précise.

25. Cette prédiction est très-claire dans un sens quoi qu'en dise Forese, mais nous admettons parfaitement avec lui que dans l'autre il lui était bien difficile d'être plus explicite, *più dichiarar non potera*. Au surplus, Corso Donati fut tué le 15 octobre 1308, et Dante mourut en 1321. Ainsi Forese aurait prévu l'événement le plus proche et ignoré le plus éloigné, ce qui est en opposition complète avec la théorie du poëte.

Dont le monde a reçu des leçons si parfaites [26];
Puis, lorsqu'il fut si loin devant nous que mes yeux
Avaient peine à le suivre, en faisant de leur mieux,
Ainsi que mon esprit naguère son langage [27],
J'aperçus un autre arbre au vivace feuillage,
Tout près de nous, chargé de beaux fruits savoureux ;
Car par là je venais de reporter ma vue [28].
Sous ses rameaux, tendant les mains, la voix émue,
Ils criaient, je ne sais ce qu'imploraient leurs cris.
Tels de jeunes enfants, d'un vain hochet épris,
Vont priant qui fait sourde oreille et s'étudie
A stimuler chez eux une plus forte envie,
En tenant haut l'objet qui cause leur désir,
Sans pourtant le cacher [29]. Puis je les vis partir,
Comme de leur espoir des gens qu'on désabuse,
Et nous allâmes droit à l'arbre qui refuse,
Par tant de vœux, de pleurs, de se laisser toucher [30].
— Passez outre et d'ici gardez-vous d'approcher [31] :
Un arbre, au fruit duquel autrefois mordit Ève,

26 *Che fur del mondo si gran marèscalco.* Que Virgile soit l'un des grands maréchaux de la poésie, rien de mieux ; mais pour Stace il faut bien reconnaître qu'il ne doit cette promotion, toute de faveur, qu'à sa qualité de Toulousain, ou plutôt de personnification de la littérature non moins brillante que féconde de la langue d'*oc*, littérature encore si peu connue malgré d'estimables travaux.

27 Relativement à la mort tragique de Corso Donati et à la *bête* qui devait en être la cause.

28 Le premier arbre que Dante a rencontré étant la figure de l'ancienne doctrine secrète, celui qui s'offre à lui à peu de distance, *non molto lontano*, symbolise celle dont Toulouse était le foyer peu éloigné, c'est celui auquel mordit l'Ève florentine.

29 Ainsi faisaient les troubadours, ces missionnaires de l'hérésie albigeoise ; ils chantaient l'art d'Amour sur tous les tons ; loin de cacher leur gaie science, ils en faisaient étalage aux regards désireux de la foule, mais ils la tenaient hors de son atteinte, pour ne la communiquer qu'à ceux dont ils avaient reconnu, à l'épreuve, le zèle et la discrétion.

30. Ceux qui avaient manqué à leur serment de discrétion ne méritaient pas d'être admis à connaître les modifications apportées dans les signes et le langage conventionnel de la secte qu'ils avaient trahie par faiblesse.

31 *Odi profanum vulgus.*

Dont provient celui-ci, plus loin là-haut s'élève[32]. —
Dans les rameaux ainsi je ne sais qui parlait,
Mais, jaloux d'obéir, chacun de nous allait
Serré contre la roche à pic[33]. — Qu'il vous souvienne,
Dit la voix, des maudits par la nue enfantés,
A la double poitrine, en plantureuse arène
Sous les coups de Thésée abattus et domptés[34].
De ces Hébreux non plus ne perdez pas mémoire,
Charmés avec mollesse à la source de boire,
Et que pour compagnons Gédéon repoussa,
Lorsque sur Madian des monts il s'élança[35].
Ainsi, vers l'un des bords appuyant, nous passâmes,
Entendant les péchés par la bouche commis,
Jadis de châtiment et de honte suivis[36].
Lorsque, sur le chemin désert, nous nous trouvâmes
Plus au large à marcher, nous allâmes tous trois
Environ mille pas, méditant en silence.

32. La science, la gnosis originaire, la tradition de la véritable Église évangélique se trouve dans le Paradis terrestre, théâtre de l'initiation. C'est à cet arbre qu'avait mordu la malheureuse Église sectaire de Florence, désignée sous le nom d'Ève, pour s'être laissée séduire par Satan *Aleppe*; Éva dont Dante était l'Adam, on se rappelle que ceux de ses membres qui avaient traîtreusement apostasié ont été maudits sous le titre de *dames florentines*.

33. C'était en se tenant au plus près de l'orthodoxie qu'ils pouvaient atteindre leur but.

34. Souvenez-vous de ces Centaures qui, participant de l'homme et de la brute, du Gibelin et du Guelfe, avaient une double foi dans une double poitrine, et dont la lâche indiscrétion fit échouer l'expédition tentée contre Florence par les Blancs, ayant à leur tête le Thésée toscan, Guido, comte de Romena. *Voy.* Enfer IX, note 18.

35. *Juges* VII. L'indiscrétion qui fait les Centaures à la double poitrine est le résultat des habitudes de mollesse et d'intempérance. C'est pourquoi ceux qui ne savent pas s'imposer quelques privations pour le triomphe de leur cause ne méritent pas d'être les compagnons du *juge* impérial, envoyé de Dieu, qui viendra écraser les Madianites pontificaux.

36. Il aurait été difficile de prolonger beaucoup la liste de ces *colpe della gola*, ou péchés de la gorge, en continuant de donner à comprendre aux bons entendeurs qu'il s'agit en réalité dans tout ceci des péchés de la langue.

— Seuls, en songeant ainsi, dit soudain une voix,
Où vous dirigez-vous sans plus de diligence ? —
Je bondis à ces mots, comme fait dans la nuit
L'animal ombrageux qu'effraye un léger bruit,
Et, pour voir qui c'était, je relevai la face :
Ni verre ni métaux, dans la fournaise ardents,
Ne parurent jamais si rouges, éclatants,
Que celui qui, s'offrant à nous en cette place,
Nous dit : — Ici tournez si vous voulez gravir ;
A la paix c'est par là que l'on peut parvenir [37]. —
La vue à son aspect m'ayant été ravie,
Je me mis, comme on fait pour marcher au juger,
A suivre, l'ouïe au guet, ma docte compagnie [38].
Ainsi qu'au mois de mai, de l'aube messager,
Se lève, frais et pur, un souffle que parfume
L'arome printanier des plantes et des fleurs,
Je sentis, exhalant de suaves senteurs,
Un vent frapper mon front et s'agiter la plume
D'une aile qui du Ciel épanchait les douceurs [39].
J'entendis qu'on disait : — Heureux ceux que la grâce
Illumine et chez qui d'un goût voluptueux

37. La paix pour Dante et les siens, la paix entre les différents États, sous le patronage d'un monarque universel, dont l'autorité souveraine serait substituée à celle du Pontife romain (De Monarchia). Cet ange si rouge pourrait bien encore être le cardinal de Prato, ce porporato si désireux de ramener la paix entre les Noirs et les Blancs, à moins qu'il ne figure ici quelque haut dignitaire de l'Ordre occulte dans son costume de cérémonie.

38. Le seul moyen d'arriver à cette paix qui doit délivrer le monde de la tyrannie sacerdotale est de suivre aveuglément les dispensateurs de la doctrine et de ne prêter l'oreille qu'à leurs enseignements.

39. C'est qu'en effet les efforts du cardinal de Prato, exécuteur zélé des intentions conciliatrices de l'excellent pape Benoît XI, avaient fait concevoir à Dante les plus douces espérances. La brise embaumée qui vient caresser son front est donc l'espoir d'un meilleur avenir dont son intelligence est frappée. Ces plumes qui exhalent l'ambroisie en s'agitant, sont celles des fidèles d'Amour dont les vers vont partout recrutant des néophytes et encourageant les affiliés.

Elle éteint les désirs, en ne laissant en eux
Que cette juste faim qu'il faut qu'on satisfasse[40].

40. Heureux ceux qui voient la lumière venue de l'Orient, qui ne sont pas dirigés par les appétits terrestres de la Louve romaine, et qui n'aspirent qu'à faire rendre à César ce qui est à César, attendu que, seul, il est légitimement et de droit divin le juge suprême sur cette terre, tandis que le pape a usurpé l'exercice de la justice souveraine : « *Vau Decius* (anagramme de *Iudecs, Imperator est papa*, » le pape n'est pas l'Empereur, juge légitime, *Monarch*, il n'est pas investi de la *potestas*. Or, ceux qui appellent de leurs vœux la complète restauration de la suprématie impériale, sont uniquement affamés de ce qui est juste, *esuriendo sempre quanto è giusto*.

CHANT XXV.

Ce n'était pas l'instant, pour gravir de nouveau,
De se montrer perclus, le soleil au Taureau
Sur le méridien ayant laissé sa place,
La nuit au Scorpion [1]. Aussi hâtant le pas,
Comme l'homme en chemin qui ne s'arrête pas,
Quelque chose qu'il voie, et rapidement passe,
Si du besoin le pousse en avant l'aiguillon;
Dans le rocher à pic, où se creuse un sillon,
Nous entrâmes tous trois pour prendre la montée,
L'un après l'autre allant, tant, à peine écartée,
La paroi sur la marche exclut tout compagnon [2].
Et tel le cigogneau qu'on voit ouvrir son aile,
En lui quand de voler le désir se révèle,
Puis, n'osant pas quitter son nid, la refermer;
Tel je sentais en moi, tour à tour, s'allumer
Et mourir le désir de faire une demande,

1. Au sens propre il était deux heures après midi sur un hémisphère, le signe du Taureau ayant remplacé le signe du Bélier, deux heures après minuit sur l'autre, le Scorpion y succédant à la Balance. Au figuré, il était temps que la force symbolisée par le Taureau succédât à la patiente douceur dont l'Agneau est le symbole, puisque, sous le règne de la nuit pontificale, la justice, dont la Balance est l'image, avait fait place à l'iniquité et à la perversité astucieuse représentées par le Scorpion.

2. Il est tout simple que Virgile chemine le premier comme l'aîné, Stace le second, et Dante, leur disciple, en dernier. On comprend fort bien que les trois langages personnifiés ne puissent pas cheminer côte à côte, l'un excluant nécessairement l'autre.

J'en venais presque à dire et n'osais m'exprimer,
Comme celui qui, prêt à parler, appréhende[3].
Mon tendre père allait comme nous se hâtant,
Mais il ne laissa pas de me dire pourtant
— Que l'arc de ta parole à ton gré se détende,
Jusqu'à toucher le fer que je te vois tirant[4]. —
Sûr que ma question ne serait pas stérile,
— Comment se fait-il donc que l'on puisse maigrir,
Dis-je, où pour vivre il n'est besoin de se nourrir[5]?
Si tu te rappelais, me répondit Virgile,
Comment, quand le tison fatal fut enflammé,
Méléagre avec lui se sentit consumé,
Cette énigme pour toi serait moins difficile
Si tu songeais encore au cristal d'un miroir
Comment tu vois soudain s'agiter ton image,
A l'instant où tu viens toi-même à te mouvoir,
Serait un jeu pour toi ce qui t'est rude ouvrage[6].
Mais pour que ta pensée ait à se reposer,
Voici Stace, pour toi je réclame son aide,
Il saura sur ta plaie appliquer le remède[7].
Stace alors répartit : — Il te faut m'excuser
Si j'ose, toi présent, pour ne te refuser,

3. Pareille timidité chez Dante indique assez que la question qu'il va poser a son importance sectaire et qu'elle est périlleuse à déduire sans précaution

4. *Extenderunt linguam suam quasi arcum.* Jérémie, IX, 3.

5. Rien de plus naturel qu'une pareille question

6. Comparaison n'est pas raison et encore moins explication. Les commentateurs auront beau nous dire, avec Dante, par la bouche de Stace, que l'âme étant douée de la vertu informative, le fantôme de corps qui l'enveloppe, dans une autre vie, se modifie dans son aspect, selon ses affections et ses passions, et peut dès lors subir la maigreur si l'âme souffre de la faim, il faudrait d'abord expliquer comment l'âme peut éprouver la faim ; n'ayant pas, comme le dit Dante, besoin de se nourrir pour vivre.

7. Au cas où la plaie de Dante serait celle de la curiosité, le médecin qui lui est donné dans Stace ne fera que l'aviver au lieu de la guérir, en admettant que le malade doive prendre au pied de la lettre les paroles de son docteur. On va en juger.

Des vengeances pour lui dévoiler le mystère [8].
Fils, me dit-il, s'il faut qu'en y trouvant accès
Se grave ma parole en ton esprit, j'espère
Sur ce dont tu t'enquis t'apporter la lumière [9].
Le sang parfait et pur que n'absorbent jamais,
En se le transmettant, les veines altérées,
Qu'elles laissent intact, comme sur table un mets,
Va puisant dans le cœur, aux sources ignorées,
L'aptitude à former tous les membres humains,
De même que celui dont ils sont faits, sans cesse
Va des veines suivant les sinueux chemins [10].
Ce sang élaboré descend où c'est sagesse
De n'assigner un nom; puis sur un autre sang,
Dans le vase pour lui qu'apprêta la Nature,
Pour s'y mêler soudain il tombe frémissant
Mais l'un n'est que passif dans l'acte qu'il endure,
Lorsque l'autre est agent, par la perfection
Du lieu dont il reçut d'abord l'impulsion [11].

8. Il est en effet assez singulier que le Toulousain se substitue au maître, au docteur, cette mer de tout savoir, mais Virgile a une bonne raison pour se désigner ce suppléant, c'est qu'il est bien mieux que lui au courant de la nouvelle initiation sectaire et de la VENDETTA que poursuivent les adeptes.

9. Stace ne traite pas Dante de frère, mais, comme Virgile, il lui donne le nom de fils et, en effet, il va bientôt devenir son père spirituel en lui servant de parrain, puis il dérive de lui comme petite de l'Amour dans le langage symbolique des troubadours.

10. Ce sang parfait, *perfetto*, cathare ou pur, est tout bonnement l'intelligence, élément spirituel qui ne parcourt pas comme le sang, *in sua qual sede*, avec l'âme (ch. x, note 20), le réseau sinueux des veines, mais réside dans le cerveau, où il reste intact. Or, l'intelligence emprunte au cœur de la secte, *secreto dentro*, dans son sanctuaire, à l'élite de ses *membres*, tous *humains* et non *brutes*, l'enseignement, *virtu informativa*, parce qu'il fournit des informations que n'ont garde de donner et Rome et ses écoles. Cette *vertu informative* procure dès lors à l'esprit l'aptitude à convertir à son tour des catholiques et à faire d'autres membres humains.

11. Cette doctrine bien digérée par le néophyte, on le fait descendre en loge, dans ce lieu souterrain que la pudeur de Stace ne lui permet de désigner que comme un vaisseau naturel ou imparfait, là, il gémit sur le sang des Albigeois et des Templiers, si cruellement versé, sur ceux qui

Dès qu'il s'est joint à lui, d'opérer il commence,
En se coagulant, et puis, en avivant
Ce qu'à se condenser disposa sa substance [12].
Dans sa progression cette active puissance
A se faire âme enfin par degrés arrivant,
Ce qu'on voit dans la plante, avec la différence
Qu'au terme est celle-ci, quand l'autre va croissant,
Elle agit déjà, même elle se meut et sent,
Comme un fungus marin sur le roc que bat l'onde [13].
Elle organise alors toutes les facultés,
Dont elle est le principe et la source féconde

ont péri pour la cause d'A L T R VI. Là les frères réunis s'entraînent ensemble, les uns résignés à souffrir pour le triomphe de leur cause, les autres à agir sans relâche: *Ivi s'accoglie l'uno e l'altro insieme, l'un disposto a patire, e l'altro a fare*, et cela, en raison de la loge parfaite, *per lo perfetto luogo*, sanctuaire des Cathares ou *parfaits*, d'où dérive l'enseignement, *onde si preme*. On voit à quel point les meilleures traductions d'un pareil jargon ne sont qu'un tissu de contre-sens. Ah! vous tous, mes complices dans ce genre de délit, relisez-vous avec contrition, comme je le fais moi-même. Vous surtout, M. Florentino, dont l'italien est la langue maternelle, quoique vous sachiez si bien manier la nôtre, relisez votre traduction à M. Théophile Gauthier, dont le style à facettes ruisselle l'orientalisme, et demandez-lui s'il persiste à penser qu'il « n'y a pas un sens caché dans ce poëme si évidemment simple, » quoique d'origine tout orientale, et qu'il n'y faut pas voir « l'Apocalypse de quelque franc-maçonnerie inconnue. » Demandez à M. de Sanctis s'il est toujours d'avis que les commentateurs n'ont plus de raison d'être.

12. La doctrine une fois arrivée à l'esprit du néophyte, elle commence à opérer, d'abord en s'y consolidant, *coagulando*, puis en avivant jusqu'à l'évidence les vérités qu'elle rend constantes, *ciò che per sua matera fe constare*, en opposition aux erreurs orthodoxes. Est-ce assez clair?

13. L'âme du catéchumène passe ainsi successivement par les trois règnes : de l'état de *pierre brute*, elle arrive d'abord à l'état de *fungus marin*, encore attachée qu'elle est à la *pierre* catholique, mais commençant à se sentir et à se mouvoir par elle-même, puis elle devient néophyte, ou plante nouvelle, puis enfin âme humaine, âme intelligente, obéissant à la raison et non plus à l'autorité. Lisez de grâce dans le *Camsin*, IV, 21, l'explication en prose de cette palingénésie, dont le rose Templier dit que, *non è cosa da manifestare a lingua*, *lingua dico veramente volgare*, en s'émerveillant lui-même d'oser exposer dans l'idiôme sectaire ce qui paraît *sì forte a intendere*. Vous y verrez comme quoi le moteur du ciel (sectaire) attire en lui toutes les formes universelles, et d'autres belles choses encore sur l'*hormen* et les vertus théologiques, au nombre de huit.

Tantôt sont comprimés et tantôt dilatés
Les éléments que puise au cœur de qui procrée
La Nature, en formant les membres qu'elle agrée [14].
Tu ne vois pes encor comment, j'en suis certain,
Ce produit animal devient un être humain [15].
C'est là le point qui fit dans une erreur visible
Tomber un grand docteur, plus savant que tu n'es.
Faute d'apercevoir pour lui d'organe exprès,
De l'âme il sépara tout l'*intellect passible* [16].
Que ton sein maintenant s'ouvre à la vérité,
Et sache qu'aussitôt qu'au flanc qui l'a porté,
Le cerveau du fœtus a parfait sa structure
Le souverain moteur, de l'art de la Nature,
Dans sa béatitude en se réjouissant,
Souffle sur son ouvrage, et ce souffle puissant
Attire à soi, confond dans sa propre substance
Ce qu'il trouve d'actif, il s'en forme à l'instant

14 La doctrine, renfermée dans le cœur de l'initiateur, du *generante*, est son *secreto dentro*, V. N. Elle est sa *virtù informativa*, puisqu'elle forme des disciples. Dans l'enseignement, donné par les adeptes, tantôt elle est expliquée de vive voix, *si spiega*, tantôt elle est développée dans des ouvrages écrits dans un style artificieusement combiné, comme le *Convito*, et alors elle se donne carrière, *si distende*. Il en est ainsi dans toutes loges, mais surtout dans la loge-mère, dans le Temple ou grand Orient, d'où la Nature, cette loi providentielle de l'Empereur-dieu, dirige tous les membres de l'Ordre, de la Religion, comme on voudra l'appeler, *Dove* NATURA *a tutte membra intende*, et notez que les membres sont au féminin, *membra*, au lieu de *membri*, attendu que les hauts dignitaires, parmi ces membres d'une même famille, sont des dames, donne, et même comme très excellentes anges, ne réunissent-ils pas les deux sexes?

15 Comment la brute catholique, *che è morto uomo ed è vivero bestia* (Conv., IV, 7), passe à l'état d'être raisonnable ayant l'usage de la parole sectaire, *fante*, de *fari*.

16 Selon la doctrine d'Averroès, il y avait deux intellects, l'un matériel, passif et périssable, l'autre *formel* ou actif, impassible, et impérissable, intellect séparé, supérieur à l'autre et le seul véritable, thèse qui conduit au *monopsychisme* et au panthéisme. Dante ne manque pas à dire que c'est une erreur, mais à l'instant même il s'arrange pour la présenter sous une forme spécieuse et la faire adopter comme une vérité, *apri alla verità*, *che viene*, il petto.

Une âme qui vit, sent et réfléchit et pense [17].
Vois, pour t'étonner moins d'un langage pareil,
Comment, en s'unissant dans la vigne fertile
A ce fluide aqueux que la grappe distille,

17. Ainsi Dieu est la haute source, le foyer de l'intellect actif, c'est lui qui le dispense, par son souffle, cet intellect vient donc du dehors, il est séparé du corps, éternel, impassible, à peine le souffle divin s'est-il exhalé, qu'il s'unit à ce qu'il trouve d'actif dans le *fœtus* au point de le confondre dans sa propre substance, séparée, antérieure, impassible et impérissable, mais comme il n'en est pas de même pour ce qui est *passif*, c'est-à-dire pour l'intellect en puissance, il en résulte la séparation de celui-ci d'avec l'intellect en acte. La doctrine d'Averroès se trouve donc consacrée par la démonstration même qui semble avoir pour but de *la réfuter*, car dans ce système l'intellect est *unique* pour tous les hommes, puisqu'il dérive d'une même source, de ce souffle divin avec lequel il se confond pour ne faire qu'une même substance. Voilà pour le sens littéral, sous lequel s'en cache encore un autre. On verra qu'il se rattache admirablement à tout ce qui précède, relativement à la palingénésie maçonnique et templière, car désormais il n'y aura pas à dire que la filiation n'est pas prouvée. Chose étrange, c'est un profane, et, bien plus, un catholique, qui établit la généalogie des Maçons, qui leur restitue leurs titres de noblesse, c'est un étranger, un barbare, qui est obligé de traduire aux Italiens leur *sommo poeta*. Enfin, c'est à un Français, à un fils de l'Église romaine, que la Luthérienne Allemagne et la Calviniste Angleterre seront redevables de connaître avec certitude quels liens étroits rattachent la Réformation aux tentatives rationalistes d'affranchissement dont les pays de langue d'oc prirent l'initiative, à partir du XIe siècle, peut-être même avant, jusqu'au XIIIe. Vous verrez qu'il lui fut dit continuer la même besogne pour Pétrarque, Arioste, Tasse et bien d'autres, et M. L. Delatre, qui s'indigne déjà de pareille outrecuidance, sera bien étonné. Qu'il se console, il ne sera pas seul. M. de Sanctis, qui ne rira plus, lui tiendra compagnie. Voici l'autre sens annoncé : « Au moment où le cerveau du nouveau frère est suffisamment préparé, où le végétal est devenu un animal, le premier moteur, le grand maître de l'Ordre, celui qui du grand Orient imprime à tous la direction générale, contemple *joyeux*, comme docteur *ès-gai savoir*, l'œuvre de sa Providence impériale, et lui insuffle un esprit nouveau, tout différent du catholicisme, esprit rempli de la vertu sectaire. » C'est à ne pas croire, mais lisez vous-même : *Lo motor primo a lui si volge* LIETO, *sovra tant'*ARTE *di* NATURA *e spira spirito nuovo di virtù repleto*. Encore n'est-ce pas tout. Ce qui créa la [illegible], *ce lieto fattore de l'anima semplicetta che sa nulla*, sous la direction de l'Église orthodoxe, attire à lui, s'incorpore, *tira in sua sustanza*, toute sa puissance d'action, *ciò che trova attivo*, si bien que, par suite de cette absorption, tant soit peu panthéiste, selon la lettre, cette âme, créée nouvelle, ne fait plus qu'un avec son Créateur et avec ses saints, les *donnes* de la cour céleste, elle n'a plus qu'une même pensée, un même but, *fassi*

Vient à se faire vin la chaleur du soleil[18].
Quand Lachésis n'a plus de lin sur sa quenouille,
L'âme virtuellement, en quittant sa dépouille,
Ailleurs emporte en soi le divin et l'humain,
A savoir volonté, mémoire, intelligence,
Plus vives que jamais, conservant leur puissance,
Les autres facultés dans un état voisin
Du mutisme complet[19]; puis, merveille suprême!
Tout droit, sans s'arrêter, elle va d'elle-même
Tomber sur l'un des bords où, clairvoyante enfin,
Pour la première fois elle sait son chemin[20].

un alma *sola*, enfin cette âme ainsi incorporée, enrégimentée, au panthéisée, comme on voudra, devient *vivante* non plus *morte*, et, ce qu'elle ne faisait pas auparavant, elle sent, elle fait usage de son intelligence pour réfléchir et se replier sur elle-même, *vive, sente e sè in sè rigira*. Et ce digne Ozanam admirait, dans la candeur de son âme, et l'Université se pâmait d'aise de compter dans ses rangs un croyant sincère et un si bon théologien.

18. L'union, ou plutôt la transformation, est donc ce qu'il y a de plus complet, quoique la chaleur du soleil soit *séparée* et en dehors du grain de raisin, dans lequel elle vient se confondre avec la partie *active*, spiritueuse ou spirituelle de sa substance.

19. La mémoire, la volonté et l'intelligence, d'origine divine, se rattachent à l'intellect actif, séparé, survivant après la mort, la vue, le goût, l'odorat, l'ouïe, le toucher, apanage de l'intellect passif, tout humain, réduits presque à l'état d'inaction, par la destruction du corps et des organes qui les tenaient en éveil. Le double bagage attribué ici à l'âme signale de plus en plus la distinction entre les deux intellects, de nature si différente. Les mots, *solvesi dalla carne*, rappellent, et probablement à dessein, la sentence mystique du troisième grade maçonnique, dans lequel on meurt pour *renaître* homme nouveau, et qui est ainsi formulée : « La chair se détache des os. » A force de signaler dans le poëme des paroles, des images, des signes, des pensées, en si parfait rapport avec les rites d'une association qui prétend, sans avoir su le prouver jusqu'ici, se rattacher aux chevaliers du Temple, on finira peut-être par admettre que la tradition peut avoir raison, quand l'histoire a si évidemment tort, quand nous la voyons, si dénuée de critique, se montrer à tel point ignorante et crédule en tout ce qui a rapport aux grands conflits religieux du moyen âge, à leurs causes, à leurs suites et aux principaux personnages qui en ont été les moteurs ou les victimes, Dante en première ligne.

20. Avant d'avoir été éclairée par la lumière d'Orient, l'âme, aveuglée par l'enseignement romain, suivait des aveugles se faisant guides, *ciechi fatti duci*, elle ignorait sa voie et

Là, sur elle aussitôt sa demeure fermée,
L'élément primitif dont elle fut formée
Rayonne à l'entour d'elle, en tout tel qu'il était
Dans ses membres divers, quand le corps existait,
Et comme l'air chargé de pluie à notre vue
Réfléchit le rayon qui traverse la nue,
Et brille alors paré de diverses couleurs;
De même l'air voisin, soit ici, soit ailleurs,
Prend la forme qu'en lui, par son essence intime,
Cette âme, qui s'y meut, virtuellement imprime
Et comme, quelque part que l'on porte le feu,
A sa suite aussitôt on voit venir la flamme,
Cette forme nouvelle accompagne ainsi l'âme [21],
Dont provient son aspect; ce qui fait qu'en ce lieu
Elle est appelée ombre; ayant ouïe et vue,
Chaque organe, en un mot, qu'elle reconstitue.
C'est pourquoi nous pouvons ici rire, parler,
Soupirer nos regrets, en pleurs les exhaler,
Comme tu l'as pu voir sur ce mont et l'entendre
Or, selon que chez nous naît une affection,
Que vient un sentiment, un désir nous surprendre,

se fourvoyait, mais une fois que « la chair s'est détachée des os, » non-seulement elle sait à se conduire, mais encore elle porte la lumière avec elle et peut, en propageant les bonnes doctrines, servir de fanal aux autres. Quel admirable parti Dante sait tirer dans tout cet épisode des formules scolastiques mélangées au jargon maçonnique, combien n'est-il pas à déplorer que tant de génie ait été mis au service de l'erreur !

21. Tout en paraissant se conformer dans cette théorie des spectres à la doctrine d'Origène, de Saint-Clément d'Alexandrie et des autres Pères de l'École platonicienne, Dante s'arrange pour donner à entendre que l'enseignement reçu, qui est pour lui la *virtu informativa*, se manifeste en tous lieux et fait reconnaître, par une sorte de rayonnement externe, les fauteurs de l'unitarité et les défenseurs de la raison, selon l'École dont ils ont suivi les leçons. On remarquera qu'il ne manque pas l'occasion de rappeler que le Maçon, le Templier, le Cathare, comme on voudra l'appeler, *pleure et rit* tour à tour et qu'il *soupire* ses douleurs en vers d'une telle nature que les profanes les répètent, les admirent des siècles durant, sans en comprendre autre chose que la richesse et la magnificence

Notre ombre, en son aspect, est fidèle à la rendre,
Ce qui de t'étonner te donne occasion [22]
Déjà nous atteignions la dernière géhenne
Et, tournant vers la droite, il nous fallait songer,
Sur la route attentifs, à bien nous diriger.
De la paroi du roc en dehors s'y déchaîne
Une incessante flamme et, le long du chemin,
L'en isolant, s'élève un souffle qui, soudain,
La force à rebrousser. Aussi, tout près du vide
Marchant l'un après l'autre où n'est point de rebord,
D'un côté m'effrayait le feu, de l'autre encor

22. Dante, qui ne s'est pas inquiété de savoir, en Enfer, comment il se faisait qu'on pût y souffrir du chaud et du froid sans avoir un corps, s'étonne qu'on maigrisse dans le Purgatoire. Stace lui répond, à grand renfort de formules scolastiques et maçonniques, que l'âme s'y reflète dans l'air comme dans un miroir, mais en admettant que l'âme maigrisse, reste à expliquer comment elle éprouve le besoin de la nourriture. Ainsi, quant au sens littéral, la réponse de Stace à Dante est une pure déception; mais il en est bien autrement, si la nourriture dont il s'agit est toute spirituelle, si elle n'est autre que le *pain des anges* que Dante avait à cœur de distribuer généreusement dans son Banquet, que la substance de cette VIE NOUVELLE dont le poète mystagogue a fait un roman platonique qui a paru si peu atteint d'honnêtes dupes. Or, il semble qu'il n'est pas désormais besoin d'insister pour établir que nous avons dans cet épisode la théorie templière et albigeoise de la palyngénésie séculaire, expliquée de tout temps chez les Orientaux par la génération naturelle (voy. *Rével.*, p. 137 et suiv.) et conforme à ce qui se pratique aujourd'hui encore dans les loges maçonniques, témoin le *Thuileur des trente-trois degrés de l'Écossisme*, Paris, 1821, témoin le discours du rév. J. Watson, prononcé le jour de la fête de Saint-Jean dans la loge de ce nom, et nous disant : « *The state of darkness of the* FIRST DEGREE *is emblematic of the darkness of the womb antecedent to the man's* NATURAL BIRTH, *and the pain inflicted at his entrance, aptly represents his pangs and bitter sensations on his entrance into the* LODGE *of this chequered life.* » (Massonic Miscell., p. 242, London, 1797.) Qu'on veuille bien maintenant se reporter au *Convitoiv*, 21, où Dante expose, presque dans les mêmes termes que dans le Convito, l'origine de l'ÂME NOBLE, ou âme seule régénérée par la doctrine du Temple, en reconnaissant combien il est difficile à comprendre, *forte a intelligere*. On verra que d'autant il y dépeint, sous son verbiage scolastique, et l'on y reconnaîtra, en tout, le même ordre d'idées que dans le discours de Stace. En ce qui concerne la philosophie scolastique, Cf. saint Thomas d'Aquin, *Sum theol.*, p. 1, 1, *quæst.* 115; art. II, 70, *quæst.* 118, art. I, *quæst.* 119, et *Contra gent.* lib. II, 78.

Je craignais de tomber[23], et me disait mon guide :
— Il faut ici tenir en bride le regard,
Car, pour peu, de se perdre on y court grand hasard[24]. —
Tout à coup, j'entendis qu'au sein de cette flamme
Des voix chantaient : *Summæ Deus clementiæ*,
Et de me retourner j'en conçus en mon âme
Un vif désir[25]. Je vis alors, non sans pitié,
Des Esprits qui marchaient dans cette flamme ardente,
C'est pourquoi mes regards de ma route à la leur
Allaient se partageant avec quelque frayeur[26].
L'hymne étant terminé, d'une voix éclatante,
Virum non cognosco, s'écrièrent-ils tous[27].

23. La position de Dante était, en réalité, des plus critiques, en composant sa comédie du drame catholique, car il s'exposait, d'un côté à être jeté aux bûchers de l'inquisition, flairés par ces flammes qui jaillissent de la pierre, de l'autre, à déchoir, à *cader giuso*, dans l'esprit de ses co-sectaires, trompés par son déguisement orthodoxe. Le souffle qui éloigne et repousse de son étroit sentier la flamme menaçante, n'est autre que le langage symbolique dont il fait usage : ce langage est un souffle, de même que, d'après sa propre explication, ses vers sont des soupirs, *spiriteli d'amore*, qui deviennent un langage poétique, *prendendo aria*. V. N.

24. Si l'on n'a pas l'œil aux aguets, toujours fixés sur le but à atteindre et sur la route qui y mène, des deux côtés on s'expose à un péril égal.

25. Cette invocation à la source de toute miséricorde émane des malheureux que l'inquisition poursuivait par le fer et par la flamme, et Dante ne pouvait que compatir aux souffrances de ceux qui, embrasés du feu de la charité, *Caritatis nos fores*, aspiraient à s'affranchir du joug de cette louve, qui, pour lui, était le type d'une détestable luxure, *Luxu remoto pessimo*. Voy. l'hymne que l'Église chante le samedi à matines.

26. Marcher parallèlement avec eux, en évitant de mettre le pied sur le terrain où ils s'étaient perdus et en comparant, à chaque pas, leur allure et la sienne, était un acte de haute prudence.

27. Réponse de la Vierge Marie à l'ange qui lui annonce qu'elle concevra un fils (saint Luc, I, 34). « Le Saint-Esprit surviendra en vous, reprend l'Ange, et la vertu du Très-haut vous couvrira de son ombre, c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Dante sous-entend le 35e verset, mais c'est sur lui qu'il entend reporter la pensée de ceux qui le comprennent à demi mot. Pour eux comme pour lui, l'église sectaire est Marie, que le Très-haut couvrira de son ombre, fécondera de son esprit, et dont naîtra le messie impérial, appelé par eux le Christ, le Fils de Dieu qui les délivrera de la flamme des bûchers. Puis, celle que

Puis l'hymne était repris, mais sur un ton plus doux.
Dès que leur chant finit, ensemble ils s'écrièrent :
Diane, au bois, bannit Hélice dont le sein
Ne sut pas de Vénus repousser le venin [28].
Puis, revenant au chant, tous ils glorifièrent,
En proclamant leurs noms, des femmes, des maris
Qui de la chasteté demeurèrent épris,
Comme le mariage et la vertu l'impose [29].
Ce mode alternatif doit durer, je suppose,
Tout le temps que le feu brûlera ces Esprits [30]
C'est par un tel régime, au terme de la cure,
Que d'elle-même doit se fermer la blessure [31].

les Parfaits appelaient Marie, pouvait hardiment dire : *Virum non cognosco*, car elle se refusait à voir un homme dans celui qu'elle appelait Sémiramis, Rhéa, Thaïs, Médée et *Meretrix magna* ; Pétrarque l'appelait Semiver.

28. La métaphore sectaire ne se dément pas, et l'antithèse continue : à la Vierge immaculée, féconde par l'amour divin, vient contraster la nymphe polluée par les appétits de la terre, Hélice ou Calisto, fille de Lycaon, changé en *loup*, comme elle même en *ourse*, se prostituant au paganisme, dans la personne du maître des dieux, et lui devant son apothéose.

29. Pas un de ces noms n'est cité ici pour cause, car le mariage dont il est question ici est celui des fidèles d'Amour avec la chaste église albigeoise, de cette dernière, avec le Christ impérial.

30. Tant qu'ils conserveront en eux, malgré les persécutions de l'Église catholique, le feu de l'Amour sectaire, ils exalteront leur doctrine en conspuant les dogmes orthodoxes et la hiérarchie romaine.

31. En opérant de la sorte, les maux de l'église sectaire prendront fin et les fidèles seront guéris des plaies que Rome ne cessa de leur infliger.

CHANT XXVI.

Le long du bord ainsi, l'un l'autre nous suivant,
Tandis que nous marchions, le bon maître, souvent,
Disait : — Prends garde, et suis avec profit ton guide[1]
Le soleil rayonnant à ma droite, splendide,
Au blanc faisait passer l'azur de l'Occident,
Et mon ombre teintait d'un rouge plus ardent
La flamme, grave indice, et bien fait pour surprendre
Maints Esprits, qui marchaient tout en me regardant
Il en résulta donc que je pus les entendre
De moi s'entretenir en s'exprimant ainsi :
— Ne paraît pas fictif le corps de celui-ci[2]. —
Pour s'en assurer donc, autant qu'ils pouvaient faire,
Ils s'approchaient de moi, prenant toujours bien soin
Dans le feu de marcher et de n'en sortir point[3].

1. Rappelle-toi les exemples que je t'ai donnés dans mes vers, et qui t'ont inspiré l'artifice dont tu tires si bon parti, *giovi ch'io ti scaltro*, prends garde de te déceler pour ce que tu es réellement, car tu n'échapperais pas aux flammes.

2. Nous avons déjà eu occasion de signaler cette comédie au sujet de l'ombre du poete, c'est toujours le double aspect que présente le langage conventionnel, obscur d'un côté, lumineux de l'autre, indice éloquent, *tanto indizio*, pour ceux de son école. D'un côté, il est *blanc*, et par son rayonnement, *raggiando* (qu'on veuille faire attention à la construction), il rend blanc, clair pour les siens, mais *in bianco*, ce qui est *bleu céleste*, autrement dit tout ce qui se rattache au ciel sectaire, de l'autre, c'est-à-dire du côté obscur, de celui où il se montre Guelfe, il produit un reflet *rouge*, couleur des Guelfes; à cet indice significatif ses coreligionnaires de dire : Il joue si bien son rôle qu'on ne devinerait pas chez lui la feinte, *non par corpo fittizio*

3. De ne pas s'écarter de la voie

Toi qui vas le troisième et chemines derrière,
Sans doute par respect, non que tu sois plus lent,
De grâce une réponse, à moi, que vont brûlant
Et la flamme et la soif; car ensemble elle importe
A tous ceux que tu vois et, sois-en bien certain,
Chacun d'eux en ressent une soif non moins forte
Qu'un Indien d'eau fraîche ou qu'un noir Africain [3].
Dis comment ta personne au soleil de la sorte
Semble opposer un mur, comme si de la mort
Les filets n'étaient pas sur toi tombés encor [4].
Ainsi parla l'un d'eux, et comme j'allais dire
Ce qu'il était de moi, là survient et m'attire
Un spectacle nouveau, qui plus m'intéressait.
Au milieu du chemin embrasé s'avançait
Une troupe d'Esprits, marchant en sens contraire,
Et, le regard sur eux, je me laissai distraire.
Je vis des deux côtés les ombres s'empresser
Et, s'arrêtant à peine, en passant s'embrasser,
Contentes, il semblait, à si rapide fête [6].

tracée par cet ardent amour qui requiert les âmes et leur vaut la *nobiltà*, l'Ordre de chevalerie, avec le titre et les insignes de l'Aigle, du Soleil d'Orient, etc. Pensez-vous que tant de romans des divers Cycles, eussent inondé toute l'Europe et conservé si longtemps leur vogue, s'ils ne l'avaient dû à tout autre chose qu'un engouement passager pour des aventures fantastiques, c'est-à-dire au sentiment religieux et à l'instinct d'opposition rationaliste?

4 Pareille curiosité n'est-elle pas des plus extraordinaires de la part d'âmes qui doivent s'occuper exclusivement du soin de leur salut, et Dante ne montre-t-il pas beaucoup d'insensibilité à leur égard pour ne pas la satisfaire incontinent? car enfin la flamme de l'Amour sectaire, il n'en ignore pas, engendre la soif de la science.

5 Comment fais-tu pour te montrer ainsi sous un double aspect et pour intercepter les rayons de la doctrine où ils ne doivent pas briller, comme un homme sur lequel l'autorité pontificale n'a pas aussi jeté ses rets, *ancora*?

6 C'est la cérémonie du baiser fraternel, *osculum fraternitatis*, observée dans les agapes de la primitive Église, adoptée par les Albigeois dans leurs conventicules (*voy.* note 20 du ch. XXII), et à leur exemple, en conformité de leurs doctrines, par les Templiers, dans leurs rites mystérieux, cérémonie en usage encore aujourd'hui dans la Maçonnerie. Ces deux troupes, qui mar-

Mainte fourmi, de même, un instant qui s'arrête
Dans la brune traînée, on va droit rencontrer
Une autre bec à bec, et paraît conférer
On de la route à suivre, ou de leur réussite.
A cet accueil ami tous s'arrachant bien vite,
Avant de faire un pas, de leur plus forte voix,
Ces Esprits s'étaient mis à crier à la fois,
Les derniers arrivés là : — Gomorrhe et Sodome;
Les autres. — Dans la vache entra Pasiphaé
Afin que le taureau, dupe du vain fantôme,
Par son instinct brutal accourût fourvoyé[7].
Puis, comme l'on verrait, planant tout près des nues,
Se partager en deux une bande de grues,
Moitié du froid craintive et moitié des chaleurs,
L'une voulant gagner au loin les monts Riphées,
L'autre des régions par le soleil chauffées;
Une troupe s'en va, l'autre vient, dans les pleurs,
Reprenant et ses chants et ses clameurs d'usage[8].

chent en sens contraire se composent, l'une, de Guelfes affiliés à la secte, l'autre, de Gibelins n'ayant pu se détacher complétement de l'orthodoxie. Si Dante n'eût craint de se répéter et de rendre ainsi le voile trop transparent, il aurait disposé ces pécheurs en deux rondes concentriques, se mouvant en sens inverse, et les aurait représentés tournant la tête d'un côté, tandis que leurs pieds se seraient dirigés en sens inverse. Mais il avait déjà mis cette idée en œuvre dans le ch. xvi de l'Enfer, pour Aldobrandi, Guido-guerra et Rusticucci, et il réservait les rondes concentriques pour le Paradis.

7. Sans parler des écrivains ecclésiastiques du moyen âge, on trouvera maintes fois dans Pétrarque, Rome désignée sous les noms de Sodome et de Gomorrhe. *Vacca* signifiant une prostituée en italien, il est facile de comprendre que les fureurs de l'antique Pasiphaé, mère d'une brute monstrueuse, se reproduisent dans la prostituée qui n'engendre que des brutes, dans celle qui, sous les noms de vache, de louve ou d'ourse, est toujours la même, et que tout ce qui accourt à elle, dirigé, comme le taureau, par des appétits brutaux, a fait divorce avec la raison. Peut-être la *Vache* di *Colus* remonte-t-elle jusque là. Mais il est certain que ces fourmis qui s'arrêtent pour jaser sur le pape, *lor fortuna*, sont des myrmidons échappés à la peste d'Egine.

8. Veut-on savoir la cause de cette étrange opposition de goût chez les grues? Les oiseaux qui aiment la chaleur et par suite la lu-

Alors, l'attention peinte sur leur visage,
Ceux qui m'avoient prié d'exaucer leur désir [9]
Furent prompts, comme avant, vers nous à revenir [10].
Moi, connaissant leur vœu, par deux fois manifeste :
— Ames, dis-je, d'avoir part à la paix céleste
Certaines, tôt ou tard [11], mon corps n'est point là-bas
Resté, jeune ni vieux, glacé par le trépas;
Ma chair avec son sang et ses nerfs m'accompagne.
Pour s'ouvrent mes yeux je gravis la montagne [12].
Une dame est là-haut dont j'eus l'aide en ces lieux,
Dans votre monde ainsi je passe, et c'est par elle

mière, sont ceux qui suivent les lois de la raison ; ceux qui préfèrent le froid sullsent, au contraire, le joug de l'autorité, de la lune, astre de l'erreur, che'l gelo conforta, et leur intelligence est engourdie par le froid glacial, il freddo lor spirito ammorta. (Voy. la Canzone Io son venuto al punto della ruota, p. 378 des Révél.) On peut dès lors se rendre compte de ces deux processions en sens inverse : les Guelfes affiliés sont d'un côté, criant Sodome et Gomorrhe! parce qu'à leurs yeux, Rome n'est pas moins corrompue que ces deux villes impies; les Gibelins orthodoxes, désireux seulement d'une réforme religieuse, sont de l'autre ; ces derniers ripostent en la proclamant descendue au niveau de la brute et comparable à Pasiphaé. Le baiser fraternel que l'on fait échanger si rapidement le poëte, se réduit dès lors à un art fort scénique tendant à faire entendre que, d'accord pour mépriser la prostituée, quoiqu'à un degré différent, leur divergence politique ne met pas obstacle à leur estime et à leur affection réciproques.

9. Ceux-là, dès lors, qui traitaient Rome de prostituée, comparable à Pasiphaé, et non pas les derniers venus, la nuova gente.

10. Pour obtenir réponse à leur question.

11. Assurées d'obtenir, un jour ou l'autre, cet état de paix, di pace stato, que peut, seule procurer à la terre la souveraineté universelle de l'Empereur romain, votre Christ.

12. Voici le véritable sens de cette réponse amphibologique pour laquelle nous renvoyons au texte. A cette heure, où comptant plus de quarante ans, je me trouve entre deux âges, je ne suis pas resté de ce côté, di là, avec ceux qui crient Sodome, avec les Guelfes sectaires, mais je suis désormais ici, qui, avec vous, corps et âme, avec vous qui avez juré guerre à mort à la Prostituée, et qui pensez ne pouvoir triompher d'elle qu'en opposant à l'empire universel théocratique un empire universel politique. C'est précisément pour ne plus être rangé parmi les aveugles, per non esser più cieco, que je vais me soumettre à l'initiation, et c'est mon lanterne orthodoxe, mon écorce mortelle qui me permet de me vanter près de vous d'avoir pour aide, dans Lucie, la lumière d'Orient.

Que j'y puis apporter cette écorce mortelle[12].
Mais dites, et bientôt qu'à l'ardeur de vos vœux
Le Seigneur daigne ouvrir, dans le plus haut des cieux,
Ses bienheureux pourpris pleins d'amour éternelle,
Dites, pour que de vous mon livre parle aussi,
Qui vous êtes, qui sont ceux qui s'en vont ainsi
Marchant en sens contraire. — Un montagnard sauvage,
Dans une capitale entré subitement,
Montre, ébahi, muet, bien moins d'étonnement
Que ne m'en laissa voir chacun à mon langage[13].
Mais quand de leur surprise ils se furent remis,
Car en de nobles cœurs elle ne dure guères[14],
Cet Esprit, qui d'abord de nous s'était enquis,
Reprit : — Bien sois-tu, toi qui sur nos frontières
T'en viens, pour vivre mieux, t'instruire à nos misères[15]
De ce troupeau nombreux qui s'en va d'autre part
Le péché fut celui qui valut à César
Sur son char triomphal de s'ouïr nommer reine[16].

13. C'est grâce à la fiction qui m'a fait personnifier, sous le nom de Béatrice, la doctrine sectaire, grâce au déguisement catholique dont je l'ai affublée, que je suis censé voyager en chair et en os dans les trois royaumes, où mon langage savamment saupoudré d'orthodoxie, me permettra d'aller faisant de la propagande, et me vaudra peut-être un jour d'être béatifié, comme la plus haute expression poétique du catholicisme

14 Il y a lieu, en effet, de s'étonner et de l'habileté de ce langage, dont le sens reel est tout différent de celui qu'il semble exprimer, et de l'audace avec laquelle le poète affronte la difficulté. — Tant de déguisements de la parole et de la pensée, ajoutés à ceux de cette foule de personnages aux costumes variés, n'offrent-ils pas tout l'attrait, tout le piquant d'un bal où, après avoir été longtemps intrigué par quelque lutin moqueur, un mot, un geste révélateur, vous met soudain sur la voie? Alors que, riant de vous-même, et de tous vos mécomptes, vous vous écriez : Ah! beau masque, enfin je te reconnais! Mais aussi il est des gens qui ne reconnaissent jamais personne, et ceux-là vous disent toujours : Vous vous trompez

15 Pour ce qui est noble et courageux, sans doute

16. Toi qui t'efforces de procurer le bonheur à la race humaine, en l'affranchissant du joug sacerdotal, et cherches dans l'expérience du passé des leçons pour l'avenir, *che esperienza imbarche*.

17 *La gente che non vien con*

C'est pourquoi tu les vis s'éloigner, l'âme en peine,
Par le cri de Sodome eux-mêmes s'accusant,
Leur rougeur vient en aide à ce brasier cuisant.
Pour nous, notre péché fut comme hermaphrodite.
Des instincts de la brute en écoutant la voix,
Pour être demeurés sourds aux humaines lois,
Vous avez entendu notre troupe contrite
Répéter à sa honte, en s'éloignant déjà,
Le nom de celle qui, sans pudeur, dérogea
Jusqu'à la brute et fut à la brute semblable[19].
En nos actes tu sais ce qu'il fut de coupable[19].
Si de chacun ici tu veux ouïr les noms,
Je n'y suffirais pas, le temps nous ne l'avons[20].

sor, la gent qui ne va pas avec nous, s'est livrée de corps, si non d'âme, à la Prostituée, comme César à Nicomède; et cette allusion historique a pour but évident d'égarer la pensée des profanes. Or, les profanes ont donné en plein dans le panneau.

18. S'il fallait prendre à la lettre les paroles de cet Esprit, il ne serait pas coupable de sodomie, mais bien de bestialité, et alors comment les commentateurs définiront-ils le péché hermaphrodite? On trouvera, dans les *Révél.*, p. 93 et 102, l'explication toute simple de l'hermaphrodisme mystique, adopté par la Maçonnerie et par l'Illuminisme. Rien de plus habilement artificieux, du reste, que la construction de la phrase dantesque, dont voici le sens réel: Notre péché fut des deux sexes, en ce que nous admettons le dédoublement symbolique de l'âme et du corps, en même temps que l'union de la volonté et de l'intelligence, ou de Minerve et d'Hermès, d'où suit que, parvenus à certains grades, nous sommes à la fois homme et femme. Malgré nos engagements avec les initiés du Temple, nous avons cédé à l'habitude et gardé la foi catholique. Nous n'avons donc pas suivi la loi humaine, *non servammo umana legge*; car nous avons agi contrairement à la raison, qui est la loi de l'humanité. Nous sommes ainsi descendus au rang des brutes asservies à leurs appétits grossiers, et, comme Pasiphaé, nous nous sommes embestialisés, c'est-à-dire empêtrés dans l'échafaudage catholique, *nelle imbestiate schegge*.

19. Tu connais aussi bien que nous, Gibelins, nos actes et nos défaillances orthodoxes, tu sais quel est en réalité notre crime à l'égard de la secte, *sai nostri atti e di che fummo rei*.

20. Manière adroite de décliner une tâche impossible à accomplir sans dévoiler l'artifice. *Tempo non è da dire et non saprei*, en eussé-je le temps, je ne saurais dire les noms de ceux qui figurent dans les deux catégories, sans faire connaître qu'elles se composent de Guelfes d'un côté, et de Gibelins de l'autre.

Mais je te complairai du moins pour moi : sur terre
Sache qu'on m'appelait Guido Guinicelli,
Et que me vaut déjà de me purger ici
Avant ma dernière heure un repentir sincère [21].
 Lorsque Lycurgue allait de son fer la percer,
Ce que firent deux fils en retrouvant leur mère
Je le fis, mais comme eux sans pourtant m'élancer,
Quand j'ouïs se nommer lui-même ainsi mon père.
Le maître de tous ceux en vers doux et flatteurs
Qui le mieux aient chanté l'amour et ses douceurs [22].

21. Guinicelli n'a garde de dire sur quoi portaient ses regrets, son *ben dolersi*, lorsqu'il passa de vie à trépas, mais ce n'était pas certainement sur son hermaphrodisme. Le jurisconsulte bolonais, chaud partisan de Frédéric II et de son fils Manfred, était un de ces poètes qui leur recrutaient des partisans en chantant l'amour sectaire. Il est un des sept nommés par Crescembeni, comme les créateurs de la poésie italienne, *à l'imitation de la provençale*. Il mourut exilé en 1276. Nous voyons, dans une des compositions qui restent de lui, qu'il se fait dire par Dieu : DAME, quelle est ta présomption? *Donna, che presumisti?* et dans une de ses canzoni : « Il me faudra me consumer comme un homme éperdu qui fond ainsi que la cire au feu.... Par vous, *Amour incarné*, mon cœur mourant de pitié, *Pietà*, se consume en grande ardeur.... et il termine en disant : *Io non so che Natura dee compire*, je ne sais ce que la Nature (cette providence hupernale) doit accomplir (bien entendu pour l'arracher à cette Pitié qui le fait mourir. Voilà, à n'en pas douter, ce qui a suggéré à Dante l'idée de le faire figurer parmi les hermaphrodites amoureux, comme les appelle Speron Speroni, et de le montrer au milieu des flammes. Ajoutons que ce poète, qui fut le premier à baptiser sa dame lumière, avait donné à la sienne le nom de *Lucia*, et qu'il la dépeignait coiffée d'un capuce de diverses couleurs, *variopinto*, probablement rouge vert, dans le genre de celui de Béatrice. Comme Dante, ne faisant qu'un avec sa dame, Guinicelli était hermaphrodite en ce qu'il ne faisait qu'un avec sa Lucie.

22. Rien ne paraît d'abord plus étrange de la part de Dante que l'idée de comparer le jurisconsulte bolonais à Hypsipyle, menacée de mort par le roi Lycurgue, et luimême aux deux fils de cette princesse réduite en esclavage, et cela au moment même où il le proclame son père, mais on comprend qu'il a voulu par là continuer la figure à l'aide de laquelle il a fait de Guinicelli un être à la double nature, réunissant, pour lui, le double caractère mystique de père et de mère, comme ayant contribué par ses exemples à sa génération sectaire et à celle des fidèles d'Amour de la même école. Qu'on veuille bien comparer sa reconnaissance, dans des circonstances analogues, avec le Guelfe Brunetto Latini.

Sans rien dire, longtemps pensif, sans rien entendre,
J'allais portant sur lui mon regard triste et tendre ;
Mais, par crainte du feu, je n'avançai pas plus [23].
Quand de le voir mes yeux se furent bien repus,
Je me déclarai prêt en tout à lui complaire,
Ainsi que se fait croire une bouche sincère.
Et lui : — Ce que j'entends en ce moment de toi
Me laissera trop vive et trop durable trace
Pour qu'en mon souvenir l'affaiblisse et l'efface
Toute l'eau du Léthé. Mais quel motif, dis-moi,
Peut me valoir, si tout est vrai dans ton langage,
Ce filial amour empreint sur ton visage ?
Vos doux vers, répondis-je, oui, tant que durera
Notre parler moderne, on les admirera [24].
O frère, reprit-il, celui que te révèle
Mon doigt, tendu vers lui, sut mieux, je le prétends,
Assouplir à son gré la langue maternelle [25].

23. S'il ne manifeste pas plus explicitement sa joie de le revoir, c'est par crainte des flammes du bûcher, sans quoi il s'avancerait bien davantage ; mais du moins les paroles qu'il lui adressera ne seront pas empreintes d'ironie, comme son entretien avec messire Brunetto.

24. Tant que l'on fera usage de ce style clus ou car, inventé par les troubadours albigeois (voy. p. 14 des Rév.), quanto durerà l'uso moderno, on reconnaîtra en vous un des maîtres de l'école italienne, et l'un des dignitaires de l'Ordre dont je fais moi-même partie. Dante lui déclare cela de ce ton qui fait croire au triomphe de Henri de Luxembourg, Templier et roi légitime des Romains : *Con l'infermor, che fa credere* A L T R V I. N'est-ce pas là un mot bien commode ? — Dante ne dit pas tout, car il devrait ajouter que, comme lui, et avant lui, ce premier Guido avait changé le langage sectaire, écoutez les vers que lui adressait ce même Bonagiunta, que nous venons de voir, ch. XXIV, parmi les indiscrets, *peccatori della gola* : « Pour éclipser tous les autres *troubadours*, vous avez *changé la première manière*, l'ancienne forme des plaisants devis d'amour... vous surpassez tout le monde en *subtilité* et en savoir ; votre langage est si obscur qu'à peine est-il quelqu'un qui le comprenne. » Étonnez-vous, après cela, de la tendre vénération de Dante pour celui qui lui donna de si précieux exemples. Ceux qui seront curieux d'en juger n'ont qu'à se reporter à la fin du chant, note *.

25. Cher frère en religion, en voici un qui l'emporte sur moi par l'art avec lequel il mit en œuvre cette langue provençale qui fut la mère de la nôtre, en ce sens que notre langage à double et triple sens,

Devant il désignait une ombre en même temps.
De bien loin vers d'amour et prose de romans [26],
Il a tout surpassé [27]. Laisse dire au vulgaire,
Qui de Limoges croit le chantre son vainqueur [28],
Au son, bien plus qu'au sens, il donne sa faveur [29],
Et son opinion se forme d'ordinaire
Sans que l'art le dirige ou la raison l'éclaire [30].

dérive de celui des Albigeois, de ceux qu'on appelait *doctores trilingues*.

26. Vers et romans en langue provençale, *nel parlar materno*, bien entendu, et pourtant pas un de ces derniers n'a survécu à la destruction systématique de cette littérature. D'où l'on a conclu, contrairement à l'opinion de Fauriel et à ce vers significatif, que les Provençaux n'avaient pas composé de romans, quand les premiers connus, ceux du Cycle du St-Graal, sont évidemment émanés d'eux, en opposition au Saint-Siége et à la glorification des Templiers (*Voy.* la note, p. 304 des *Révél.*) Mais c'est le destin de notre poëte d'être toujours cité à contre sens. L'annotateur contemporain ne s'y est pas trompé: *Dice ch'egli avanzo in rimo e in prosa tutti gli altri in quella lingua, secondo il vero.* Ott. C. Arn. Daniel avait donc écrit des romans en prose provençale. Nous invitons M. Paulin Paris, qui cite ce vers pour appuyer la thèse contraire, à reporter sur le sens qu'il comporte, son attention éclairée, car c'est surtout aux doctes de bonne foi que nous désirons ouvrir les yeux.

27. Dante et Pétrarque avaient sans doute leurs raisons pour faire si grand cas de cet Arnaud Daniel, surnommé par ses contemporains *le grand maître d'amour*, quand le moine de Montaudon, Hugues de Saint-Césaire, Millot, Ste-Palaye, Ginguené, Fauriel, Galvani et autres ne le trouvent remarquable que par son obscurité. (*Voir* la traduction d'une de ses compositions, p. 460 des *Révél.*) D'où provient une si grande divergence d'opinion entre les uns et les autres? De ce que les deux grands poëtes italiens comprenaient parfaitement ce qui était lettre morte pour la foule, et connaissaient, aussi bien que Béatrice et Laure étaient connues d'eux, la dame en l'honneur de laquelle il composa tant de *caras rimas*, en accusant son siècle, *trop dépravé*, de lui interdire l'espoir de la posséder, « *ne fût-ce que dans ma vieillesse*, » s'écriait-il. Son mérite aux yeux de Dante était le même que celui de Guinicelli, *sa subtilité et son obscurité.*

28. Gérault de Berneuil, troubadour natif de Limoges.

29. *A voce più ch'al ver*, à la voix plus qu'au vrai, d'où résulte que si Gérault était plus harmonieux, Arnaud l'emportait sur lui par le sens caché, comme organe de la vérité, de cette vérité voilée que le vulgaire ne comprenait pas: « Pres manieira de trobar en cars rims, per que sas cansos no so leus ad entendre ni d'aprendre. » Ms. 2701 de la Bibl. Imp.

30. L'opinion de Dante et de Pétrarque, dirigée par l'art d'Amour ou gaie science et par la raison, ne sauroit donc être mise en balance avec celle du vulgaire, et nous ne

De meme de Guitton le renom fut surpris[31].
De bouche en bouche, tous lui décernaient le prix ;
Puis à la vérité demeura la victoire
Et, pour le plus grand nombre, il déchut de sa gloire[32].
Mais enfin, do ce pas puisqu'aux sacrés pourpris
Il t'est donné d'aller, précieux privilége,
Dans ce cloître où le Christ est l'abbé du collége[33],
Adresse-lui pour nous, frère, un *Pater noster*[34],
Jusqu'au point où pour nous la prière s'abrége,
Dans un monde où ne peut en nous pécher la chair[35]
Puis, pour laisser passer une autre ombre peut-être,
Qui venait après lui, je le vis disparaître,
Et plonger tout à coup dans le feu, non moins prompt
Que le poisson qui va des flots chercher le fond.

saurions les recuser, lorsqu'ils proclament Arnaud Daniel comme un des grands docteurs de la secte albigeoise.

31. Il a déjà été parlé de lui chant XXIV, au sujet de l'ancien langage sectaire.

32. On remarquera que le temps a manqué à Guinicelli pour prononcer quelques noms parmi ceux des personnages qu'il avait sous les yeux, mais qu'il en trouve à suffire pour émettre son opinion au sujet de la supériorité de ce bienheureux style clus qui est la préoccupation constante de Dante, et dont Arnaud Daniel devient ici la troisième personnification pour le Languedoc, à savoir Sordello, sous le rapport politique, Stace, couronné de myrthe, au point de vue érotique, le plus général, enfin, Arnaud Daniel sous le rapport mystique, car il a été designé comme l'auteur du roman originaire de Lancelot, dont il ne reste qu'une reproduction plus ou moins altérée — Ne serait-il pas étrange, si nous n'étions pas désormais au courant des procédés dantesques, de voir le poete, lorsque tant de sujets moraux, religieux et autres auraient dû se presenter en foule à son esprit, dans ces hautes régions du Purgatoire, ne pas songer à en aborder un seul et n'avoir en tête que ce bienheureux style cur?

33. Nous traduisons littéralement *al chiostro nel quale Cristo è abbate del collegio*, en rappelant que le messie impérial était chef ou président né du grand Orient au concile sectaire.

34. Dans les termes de celui que nous avons vu paraphrase au ch XI, et avec la meme pensée secrète.

35 Jusqu'à *et ne nos inducas in tentationem*, ceux qui ont dépouillé le vieil homme sont à l'abri des tentations de *Satan Aleppe*, quoique nous l'ayons vu rôder sous forme de serpent sur la montagne du Purgatoire.

M'avançant vers celui qu'il me montra naguère [36],
Je lui dis qu'à son nom mon désir curieux
Préparait bon accueil, s'il daignait ne le taire;
Et soudain en ces mots il exauça mes vœus :
Flatté que je me sens de tant de courtoisie,
Je ne puis me cacher de vous ni ne le veux [37].
Je suis Arnaud qui pleure et chante dans ces lieux.
D'un œil triste, je vois du passé la folie,
Pour demain je souris à la joie, au bonheur [38].
Je vous en prie au nom de ce pouvoir sauveur,
Qui vous guide au sommet de l'échelle divine,
Veuillez vous souvenir à temps de ma douleur [39].
Puis le cacha le feu dont l'ardeur les affine [40].

36 Vers Arnaud Daniel, dont le poete faisait trop grand cas pour ne pas lui donner la parole dans son poéme, lorsque Guinicelli venait de la lui céder dans l'intérêt de la cause d'A.L.T.R.VI. Voy. le texte.

37 Je suis heureux de rencontrer un coreligionnaire qui parle le langage de la cour impériale, celui de la Nature et de l'art d'*Amour*, son fils, mon parler clus ne saurait être obscur pour lui. Et pût-il l'être, je ne voudrais pas lui parler *coperto*.

38 Pleurant d'un œil et riant de l'autre, en bon Maçon qu'il est, le troubadour albigeois s'afflige au souvenir des maux que le fanatisme, *passada folor*, a déchaîné sur ses frères, et se réjouit de l'espoir que leur triomphe est proche.

39 Souvenez-vous des maux dont les nôtres ont à s'affranchir et à tirer vengeance, je vous en prie au nom de cette doctrine, *valor*, vertu, puissance, *dynamé*, personnifiée dans Béatrice, qui vous aide à parvenir au sommet de l'échelle des grades. Si l'on veut, au contraire, entendre au pied de la lettre les vers provençaux mis ici dans la bouche du poete albigeois, il faut au moins convenir que ce n'était guère la peine de le faire paraître en scène et s'exprimer dans la langue *maternelle*, pour ne lui donner à débiter que de véritables lieux communs.

40 Au milieu des rigueurs de la persécution qui allume les bûchers, les membres de l'église sectaire n'en deviennent que plus habiles à se cacher et à se dérober, par la ruse, aux atteintes de leurs bourreaux; leur doctrine se purifie dans la persécution comme l'or dans le feu. Peut-être sera-t-on moins surpris maintenant que Dante se soit avisé de composer cette étrange Canzone trilingue, *Ahi faulx ris*, dans laquelle il fait alterner un vers provençal, un vers italien et un vers latin. Les trois éléments constitutifs de cette composition toute sectaire viennent de passer sous nos yeux en nous indiquant quels liens étroits les unissaient l'un à l'autre (*).

(*) Voici des vers de Guido Guinicelli, qui prouveront combien Dante, qui ne se

faisant pas scrupule de lui emprunter ce vers : *Amor ch'al cor gentil ratto s'apprende*, était bien fondé à l'appeler son maître et son père.

Foco d'amore in gentil cor s'apprende
Come vertute in pietra preziosa :
Che dalla STELLA valor non discende,
Anzi che il sol la faccia gentil cosa.
Poichè n'ha tratto fuore,
Per la sua forza, il sol ciò che li è vile
La stella i dà splendore ;
Così lo cor, ch'è fatto da natura
Schietto, puro e gentile,
Donna a guisa di STELLA lo innamora.

Traduisez : « L'Amour sectaire s'empare d'un noble cœur, comme dans une pierre précieuse sa vertu secrète. Cette vertu ne descend pas dans celle-ci de l'étoile (d'Orient appelée aussi la Rose et la Fleur et en réalité la doctrine secrète) avant que le Soleil (de la raison, la vérité) ait fait d'elle une noble chose. Lorsque, par sa force, le Soleil en a soutiré ce qu'elle avait de grossier (lorsqu'il a dégrossi la *pierre brute* et qu'il en fait la *pierre cubique des Maçons*), l'étoile lui procure l'éclat (la doctrine lui donne la lumière). Ainsi le cœur que la Nature (impériale, la foi gibeline) a fait franc, pur et noble, une dame (appelée Lucie, Béatrice, Laure, Fiammetta) en guise d'étoile (c'est-à-dire suppléant l'Étoile, la Fleur ou la Rose) le rend amoureux. Ajoutez : Et elle a l'air de se plaire pour ses beaux yeux qui sont les enseignements de la doctrine occulte, opposée par l'hérésie à la foi catholique. »

CHANT XXVII.

Le soleil se trouvait alors au point précis
D'où ses premiers rayons brillent, lorsqu'il les lance
Où de son Créateur le sang coula jadis,
L'Èbre suivant alors son cours sous la Balance,
Et du Gange les eaux s'échauffant vers midi [1];
Du jour qui s'en allait tout avait resplendi,
Quand l'Ange du Seigneur, la joie en son visage,
Soudain s'offrit à nous. Hors de l'ardent passage,
Au bord, il se tenait et chantait : — *Beati*
Mundo corde [2]. — Sa voix était puissante et pure
Et la nôtre jamais ainsi n'a retenti [3].
Ames saintes, dit-il, il faut avoir senti,

1. Le soleil se couchait sur la montagne du Purgatoire, et, au même moment, il se levait sur Jérusalem, tandis qu'il était midi dans l'Inde, et que la constellation de la Balance brillait sur l'Espagne, où regnait la nuit, voilà pour le sens littéral. Mais au figuré, le poete nous déclare qu'il ne peut laisser apparaître la vérité que dans une sorte de crépuscule, tandis qu'elle brille de tout son éclat dans ce bienheureux Orient, vers lequel se reporte sans cesse sa pensée, et que les ténèbres catholiques envahissent l'Europe, pour qui viendra néanmoins le jour de la justice, comme l'indique le signe de la Balance brillant au méridien.

2. Heureux les persécutés dont le cœur est pur, et non pas corrompu comme celui des persécuteurs, heureux les purs, les *Cathares*, comme on les appelait, ces parfaits issus d'une loge parfaite, *perfetto luogo*.

3. *In voce assai più che la nostra viva*, sur un ton bien autrement vif que nous ne pouvons et n'osons le faire, c'est-à-dire dans un sens qui diffère un peu de celui que comportent les paroles de saint Matthieu, sens que nous venons d'expliquer.

Avant d'aller plus loin, de ce feu la morsure[1].
Entrez-y donc soudain, et, ces chants qu'au delà
Vous entendez, gardez d'y fermer votre oreille. —
  Ainsi, lorsqu'il nous vit plus près, l'Ange parla.
Sur mon front, à ces mots, la pâleur fut pareille
A celle du cadavre au tombeau descendu.
Les mains jointes, d'effroi chaque nerf distendu,
Je regardais le feu, plein de la forte image
De corps humains sur qui j'avais vu son ravage[5].
Se tournèrent vers moi mes deux sages amis,
Et Virgile : — Un tourment peut être là, mon fils,
Dit-il, mais non la Mort[6]. Souviens-toi, prends courage
Si je t'ai sain et sauf fait monter Géryon,
Que ferai-je à présent qu'en cette région
Je suis plus près de Dieu[7] ? Sois certain en ton âme

1. Voilà Dante proclamé saint, par conséquent pur et Cathare, par l'Ange lui-même, et cependant il doit se soumettre, comme saint Stace et saint Virgile, à passer par les flammes Son intention n'a certes pas été de se donner comme souillé du péché de Sodome, ou comme ayant, « au mépris des lois humaines, obéi en brute à ses appétits grossiers. » Pourquoi donc est-ce la seule expiation à laquelle il juge à propos de se soumettre, lorsqu'il n'a été jusqu'ici que témoin des autres? C'est d'abord comme symbole des persécutions infligées aux purs, puis c'est que l'épreuve du feu était l'une des plus importantes de l'initiation, comme symbole de l'ardeur de la charité chez les fidèles d'Amour, et qu'elle ouvrait l'accès aux mystères Aussi a-t il eu soin de se faire dire par Virgile, au début du poème « Tu verras ceux qui sont contents dans le feu, » aussi Lucie l'a-t-elle emporté sous la forme d'une aigle au milieu d'un « incendie imaginaire » Dante ne se répète guère, et pour insister ainsi sur cette allégorie, il fallait qu'elle eût à ses yeux une haute signification

5. Les corps *humains* étaient ceux de ses frères, dévorés par la flamme des bûchers, de là cette frayeur qu'il affecte d'éprouver, peut-être avait-il assisté aussi au supplice des sectateurs du moine Dolcino, que l'Anonyme dit avoir vu brûler à Padoue, au nombre de vingt-deux, en une seule fois! *Leatitue a una vilta*

6. Tu pourras bien avoir à souffrir de la haine des persécuteurs, mais tu ne succomberas pas sous les coups de cette Mort dont la piété est ennemie, *Morte di pietà nemica*, ce ne sont pas là les bûchers de l'inquisition

7 Si je t'ai fait chevaucher impunément cette Mort impitoyable, en lui donnant, sous le nom du triple Géryon, tous les attributs de la fraude hypocrite, et cela dans l'Enfer même, son royaume, comment

Que, dusses-tu rester mille ans dans cette flamme,
Elle ne te saurait faire tort d'un cheveu [8].
Crois-tu que je t'abuse? Eh bien! avance un peu,
Et, pour t'édifier, que ta main lui présente
Le bord de tes habits. Ainsi, plus d'épouvante;
Dirige là tes pas et viens sans hésiter.
  Et je continuais cependant à rester,
Indocile à sa voix comme à ma conscience [9].
Lorsqu'il vit de ma part autant de résistance,
Il dit, un peu troublé, du succès quoique sûr.
— Rien entre Béatrice et toi n'est que ce mur [10]. —
  Comme au nom de Thisbé, soulevant sa paupière,
Se ranima Pyrame à son heure dernière,
Et dirigea sur elle un regard languissant;
Alors que le mûrier s'empourpra de leur sang [11].
Mon obstination devint obéissance
Et mes yeux se tournant vers mon guide, à ce nom,

donc n'auras-tu pas confiance en moi, maintenant que me voici dans le Purgatoire? Là je suis presque au salut, comme vient de te le dire l'ange de ce dieu des fidèles d'Amour, que tu seras admis à contempler, après ton admission aux plus hauts grades de notre Ordre.

8. Il n'y a donc pas même une souffrance à craindre, malgré le *qui puote esser tormento*. Il n'est pas possible d'exprimer plus intelligiblement la nature symbolique de cette flamme et son innocuité

9. Cette étrange résistance de Dante aux exhortations de Virgile ne ferait-elle pas allusion à ses craintes, à ses hésitations avant de se décider à se jeter dans les bras de l'hérésie?

10. L'épreuve du feu : tant la porte de la doctrine

11. Cette comparaison, toute en dehors du sujet, puisque Dante n'est pas mourant, que Béatrice est pleine de vie, et qu'il ne s'agit que d'un parti à prendre, serait inintelligible si la construction littérale ne mettait sur la voie, par son amphibologie même, qu'on en juge : « Comme, au nom de Thisbé, Pyrame ouvrit les yeux sur la Mort et la regarda, *aperse 'l ciglio in su la Morte e riguardolla*; ce fut donc parce que sa pensée se reporta sur cette puissance redoutable, qu'il appelle la Mort, que Dante comprit qu'il n'y avait pour lui d'espoir de salut qu'en se jetant dans les bras de Béatrice, travestie en dame Piété, ne doutant pas que, sous ce déguisement orthodoxe, elle ne fît paraître rouge, c'est-à-dire Guelfe, ce qui de sa nature était blanc ou Gibelin, de même que le sang des deux amants avait empourpré le fruit du mûrier

Toujours en mon esprit dont renaît l'influence[12] :
Eh bien, dit-il, hochant le front, faut-il ou non
Ici nous arrêter ? — Puis je le vis sourire,
Comme un père à l'enfant qu'un beau fruit sait réduire[13],
Et dans la flamme alors il entra le premier,
Priant Stace, entre nous jusque-là sur la route
Qui chemina, d'avoir à venir le dernier[14].
Dès que je fus entré sous la brûlante voûte,
Je me serais jeté, pour trouver la fraîcheur,
Au sein d'une fournaise où le verre dégoutte,
Tant l'incendie avait d'intolérable ardeur[15],
Mon père bien-aimé, pour soutenir mon zèle,
De Béatrice allait me parlant et disait :
— Il me semble déjà voir ses yeux ; qu'elle est belle[16] ! —
Nous guidait une voix au delà, qui chantait,
Et des flammes, soigneux de cheminer vers elle,
Nous sortîmes, tout près du roc où l'on montait.
Là, du sein d'une vive et splendide lumière
Telle qu'à son éclat s'abaisse ma paupière,
Des paroles de paix ont soudain retenti :
— *Hic venite, patris mei benedicti*[17],
Fut-il dit ; le soleil s'enfuit, la nuit approche,

12. Il serait plus exact de traduire : « Qui, né dans mon esprit, y renaît sans cesse, en me faisant renaître moi-même, *sempre mi rampolla*, puisque, par une sorte de Palingenésie ou de Vie nouvelle, Béatrice et Dante ne font qu'un.

13. Béatrice est comparée ici à une pomme, *pome*, parce qu'elle est la science, la doctrine de Vérité, fruit de l'arbre défendu par une autorité jalouse.

14. Dante se trouve ainsi à l'abri de tout péril, sauvegardé à la fois par le langage des anciens mystères et par celui des initiations modernes, dont il se complaît à mélanger les allégories dans son poème

15. Une fois engagé sur un terrain brûlant, le danger qu'il affrontait lui paraissait plus grand encore.

16. D'après l'explication du *Convito* il faudrait traduire : Il me semble entendre les enseignements de dame philosophie ; *i suoi occhi sono le sue dimostrazioni*. Au sens littéral Virgile ne jouerait-il pas là un singulier rôle ?

17. Venez, vous qui êtes bénis du Vénérable, du père des fidèles d'Amour, chef suprême du grand Orient.

Ne vous arrêtez point, et pour gravir la roche,
Avant que l'Occident soit noir, hâtez le pas[18]. —
De ce côté montait la route toute droite,
Aussi, devant mes pas, dans la tranchée étroite,
Du soleil j'émoussais les rayons déjà las[19].
Des degrés nous n'avions franchi qu'un petit nombre
Quand les Sages et moi, comme s'effaça l'ombre,
Du coucher du soleil nous fûmes assurés.
Avant que l'horizon, dans son contour immense,
Eût revêtu partout une même apparence
Et que régnât la nuit aux cieux décolorés[20],
Chacun de nous se fit un lit d'un des degrés;
La nature du mont nous ôtant la puissance
De gravir désormais, plus que la jouissance[21].
A l'heure où le soleil brûle plus rayonnant,
Ainsi qu'on voit en paix les chèvres ruminant,
Qui naguère sans trêve, avant d'être repues,
Indociles, erraient sur les cimes ardues,
Et se couchant au frais, tandis que le berger,
Courbé sur son bâton, les garde du danger,
Comme aussi le pasteur, aux champs qui fait son gîte,
Veille près du troupeau que son regard ne quitte,
Pour écarter les loups et tromper leurs efforts;

18. La libre raison est près de s'éteindre, l'ignorance va croissant, hâtez-vous, loin de vous arrêter, avant que les ténèbres du catholicisme aient envahi tout l'Occident.

19. Je m'arrangeais en allant droit mon chemin, pour ne pas laisser briller aux regards des profanes la lumière réservée pour les élus, cette lumière fatiguée de sa lutte avec les ténèbres. Que les Italiens cherchent un sens acceptable à *verso tal parte*.

20. Littéralement : Et que la Nuit eût toutes ses dispenses, *tutte sue dispense*. L'expression vaut la peine qu'on la remarque.

21. C'est au moment où la Nuit a toutes ses dispenses et où l'horizon, sur lequel s'étend sa puissance souveraine, présente un aspect uniforme que chacun des *fils de la lumière* se fait un lit de son *grade*, ou de son degré, seul moyen pour lui de goûter le repos, d'obtenir la paix, lorsque la nature ou la loi de la montagne catholique s'oppose à tout progrès.

Ainsi nous étions là, tous trois, à cette place,
Eux tels que deux pasteurs, moi tel que chèvre lasse [22].
Par la double paroi resserrés des deux bords,
Les regards pouvaient peu se porter au dehors,
Mais ce peu me laissait voir l'éclat des étoiles,
Plus vif que de coutume et libre de tous voiles [23].
Tandis qu'en méditant j'admirais leur clarté,
Le sommeil me surprit, celui qui fait connaître
Parfois l'événement avant qu'il ait à naître [24].
A l'heure où du levant, dans toute sa beauté,
Sur la montagne vint rayonner Cythérée,
Toujours des feux d'Amour qui semble pénétrée [25],
En songe je crus voir, par la prairie allant,
Une dame à mes yeux s'offrir, qui, jeune et belle,
Tout en cueillant des fleurs [26], me disait en chantant :
Si quelqu'un s'en enquiert, c'est Lia qu'on m'appelle;

22. Cette halte nocturne des trois poëtes est comparée précisément au repos du troupeau et du berger en plein soleil ; ce qui pourrait étonner si Dante ne nous avait habitués à ces oppositions continuelles. Mais on remarquera que ces chèvres si indisciplinées, avant d'avoir reçu la pâture, s'apprivoisent tout à coup et se mettent à réfléchir profondément lorsque la *lumière* brille de tout son éclat, sous la surveillance de leur *pasteur* qui les garde des *loups* que vous savez. Or les deux protecteurs de Dante en cette circonstance, en la Nuit catholique a remplacé le soleil de la raison, sont les deux langages mystérieux qu'il a personnifiés dans le Lombard Virgile et dans l'Albigeois Stace.

23. Dante a toujours présent à la pensée et, malgré tous les obstacles, insère ces deux paroles de *pierre* qui le tiennent en échec, il voit le ciel constellé du Temple, dont la contemplation ne saurait être vaine pour lui et pour nous, qui sommes obligé de peser toutes ses paroles.

24. Le poëte est très-clairvoyant dans ses songes, aussi rêve-t-il souvent.

25. L'astre sous l'influence duquel la scène doit se passer ne pouvait se lever qu'à l'Orient, comme on le pense bien, et ne pouvait être que Vénus, par la raison même qu'en donne le poëte rêveur, à savoir que, pour lui et les siens, la troisième sphère est consacrée à la Rhétorique sectaire (voir le *Convito*, II, 14), et que, par suite, elle brûle toujours des feux de cet amour mystérieux dont les Templiers avaient rapporté la doctrine des régions du Levant. Mais c'est la Vénus céleste en opposition à la Vénus terrestre, à la prostituée.

26. Fleurs de Rhétorique, assurément.

Mes mains vont à l'entour, promptes à se mouvoir,
De ces fleurs, pour me faire une fraîche couronne,
Et je me pare ainsi pour me plaire au miroir.
Rachel, ma jeune sœur, jamais ne l'abandonne
Et reste devant lui siégeant matin et soir.
Elle est, à contempler ses beaux yeux assidue,
Comme à me parer, moi, je mets tout mon savoir :
A l'œuvre est mon bonheur, le sien est dans la vue[27].
Déjà pointaient au ciel ces premières splendeurs
Dont est d'autant plus doux l'éclat aux voyageurs
Qu'ils se voient, au retour, plus près de leur demeure[28];
De tous côtés fuyaient les ombres à cette heure,
Avec elles mon somme. Alors, ouvrant les yeux,
Je vis déjà levés et l'un et l'autre maître.

27. Tous les commentateurs vous diront que Lia figure ici la vie active et Rachel la vie contemplative. Fort bien, mais à quel propos en est-il question ici? C'est qu'après l'épreuve du feu, la vie active essait pour l'unité, qui entrait dans la vie contemplative, mais ce n'est pas le tout. Dans la vie active la vérité mixte suffisait, c'est-à-dire celle qui se produit plus ou moins ornée et plus ou moins voilée sous les ornements de la fiction et de l'allégorie; tandis qu'il faut la vérité pure et sans voile aucun à la vie contemplative. Or, au moment d'arriver à l'épisode capital du poème, à la grande scène centrale de sa comédie catholique, Dante a jugé nécessaire de prévenir ses lecteurs du caractère réel de ses personnages et de leur faire comprendre qu'ils allaient voir apparaître, sous le nom et les traits de Béatrice, substituée à Rachel, la vérité pure, celle de la doctrine sectaire, parée et déguisée sous l'accoutrement orthodoxe, à l'aide des fleurs fournies par la vérité mixte, autrement dit par la fiction, qui fera de Mathilde, substituée à Lia, la marraine du néophyte Dante. Il suffit pour se convaincre que telle a bien été l'intention du poète, de se reporter à la canzone : *Poi ch amor del tutta m'ha lasciato*, et au sonnet : *Due donne in cima della mente mia* (p. 362-367 des *Rêv.*). Là Mathilde est la beauté extérieure, la forme, le déguisement, *leggiadria*, la prostituée du songe précédent couvrant la Vérité, la Beauté interne, *virtù*, *la donna onesta*. Comme les deux filles de Laban on n'obtient la vérité mixte d'abord, puis la vérité pure qu'à force de labeur et de persévérance; enfin il faut, pour cela, passer par sept grades, correspondant aux sept années d'épreuves imposées à Jacob, dont l'Échelle est précisément la figure des grades.

28. Nous retrouvons là les espérances si souvent déçues de l'exilé se croyant toujours à la veille du triomphe de son parti et au moment du retour dans ses foyers.

Aujourd'hui, du doux fruit que d'un soin désireux
Vont cherchant les mortels sur des rameaux nombreux,
Tu pourras dans la joie à ton gré te repaître [29].
Virgile m'adressait la parole en ces mots,
Et jamais, à coup sûr, en moi ne firent naître
Un plaisir aussi vif les présents les plus beaux.
Plus haut à m'élever, plein de forces nouvelles
Me poussait tant d'ardeur, un si puissant désir,
Qu'à chacun de mes pas il me semblait sentir,
Pour hâter mon essor, qu'il me croissait des ailes [30].
Alors qu'ayant gravi la montée en entier,
Tous les degrés franchis, nous foulions le dernier,
Virgile dirigea sur moi son œil de père
Et dit : — Mon fils, après l'éternel feu d'Enfer,
Le feu qui doit finir à tes yeux s'est offert [31];
Te voilà parvenu dans une autre atmosphère,
Où rien n'apparaît plus distinct à mon regard.
Ici je t'amenai par la science et l'art;
A ton gré, maintenant, prends ton plaisir pour guide :
Plus d'étroits défilés, plus de côte rapide.
Vois là-bas le soleil, qui sur ton front reluit;
Vois le gazon, les fleurs, les arbres magnifiques
Que la terre à l'entour d'elle-même produit [32].

29. Tu vas pouvoir contempler Béatrice, cette doctrine-vérité que les hommes poursuivent vainement dans le dédale de la science aux mille rameaux. Aussi Dante a-t-il eu soin de se comparer, quelques vers plus haut, à un enfant dont triomphe un beau fruit, *fanciul vinto al pome*.

30. Pour atteindre au sommet de l'échelle des grades, *al som della scalina*, comme a dit Arnaud Daniel. En effet, le poëte nous déclare qu'en mettant le pied dans le Paradis terrestre, il est parvenu au grade le plus élevé, *in su'l grado superno*.

31. Lorsque l'édifice catholique s'écroulera, pour être livré au feu éternel, le feu symbolique des mystères, allumé temporairement pour les épreuves de l'initiation, n'aura plus de raison d'être, tous les hommes devant être appelés à voir la lumière, comme citoyens de la nouvelle Jérusalem. C'est pourquoi Dante distingue le feu temporaire, *temporale*, du feu éternel.

32. Ces adieux de Virgile à son

Jusqu'à ce qu'aient paru, joyeux, ces yeux pudiques
Qui, tout en pleurs, vers toi me firent se hâter[33],
Tu peux te promener à ton choix ou rester.
N'attends donc plus de moi ni parole ni signe,
Et suis ton propre arbitre; il est droit, libre et sain;
Ne pas faire à son gré serait erreur insigne,
Je te couronne et mitre ainsi ton souverain[34].

disciple sont évidemment symboliques. Au moment de le quitter, il lui déclare modestement que cette habileté sectaire, cette science païenne qu'il a déployée pour l'amener jusque-là, ne saurait plus suffire au point où ils sont parvenus, et où il n'a plus que des notions confuses des objets à traiter. En effet, il serait peu convenable de revêtir le chantre d'Énée de la robe de docteur en théologie. Il l'invite à prendre son plaisir pour guide, c'est-à-dire ce qui lui plaît uniquement cette doctrine dont il attend le bonheur, sa Béatrice, en l'assurant qu'avec elle, et grâce à son langage, de plus en plus orthodoxe, tous les obstacles vont s'aplanir devant lui, puis, pour l'encourager, il lui montre le soleil de la raison, aux rayons duquel vont naître d'elles-mêmes, comme le gazon et les fleurs brillant à ses yeux, les images et les expressions les plus propres à faire illusion à dame Piété.

33. Ces yeux ou ces enseignements, qui sont tour à tour *hets* dans leur essence, pour propager le gai savoir, et *lacrimans* dans la forme, pour le dissimuler sous une orthodoxie frauduleuse, ces yeux qui n'auront garde de ne pas se conformer à la formule maçonnique : *J'ai pleuré et j'ai ri*, comme a fait Arnaud Daniel.

34. Non-seulement Virgile, en qualité de premier hiérophante, se démet de toute autorité sur son disciple, qui peut s'arrêter ou avancer à son gré, non revenir sur ses pas, mais encore il le fait, par l'imposition des mains, roi et pontife, ne relevant, pour sa conduite et sa croyance politique et religieuse, que de sa propre raison, de son libre arbitre, qu'il déclare droit et sain. Il l'affranchit ainsi du joug de l'autorité, où les mots restent sans valeur. « Cette idée, dit Matter, que les vrais initiés du christianisme sont faits rois et prêtres, est à la fois judaïque, persanne, chrétienne et gnostique. » On la retrouve dans la Franc-maçonnerie comme dans les écrits des mystiques et dans l'Apocalypse. Saint Martin, le philosophe inconnu, nous affirme que « l'homme régénéré est le *commissaire* de Dieu sur la terre, et l'intermédiaire naturel entre le Ciel et la terre, » « Il en coûte, « Il sera *roi*, *grand-prêtre*, grand-juge et souverain législateur. » Voy. p. 97 et 196 des *Révél.*

CHANT XXVIII.

De la forêt divine, immense et verte tente,
Qui tempère à mes yeux l'éclat du nouveau jour,
Désireux de chercher au dedans, à l'entour,
Je quittai la lisière et, sans plus longue attente,
Je cheminai pensif, en marchant d'un pas lent
Au milieu des parfums de partout s'exhalant.
Un air doux, que jamais nul changement n'altère,
Venait battre mon front comme brise légère;
Le feuillage tremblait par son souffle agité
Et, sous le mol effort, s'inclinait du côté
Où va du mont sacré tomber l'ombre première[1].
Ne ployaient pourtant pas tellement les rameaux
Que dût s'en déranger tout un peuple d'oiseaux,
Ils n'en interrompaient même pas leur ramage,
Mais accueillaient, joyeux, par leurs concerts touchants,
La douce première heure, abrités sous l'ombrage,
Dont le grave murmure accompagnait leurs chants[2].

1. On comprend la signification allégorique de cette forêt du paradis terrestre de la doctrine sectaire, peuplée d'arbres de science dont le feuillage est caressé par le pur souffle de l'esprit, que rien ne saurait altérer et qui rafraîchit le front du poète siége de sa pensée Ce feuillage verdoyant ne laisse pourtant pas d'éprouver un léger frémissement sous la brise, qui vient de l'Orient, bien entendu, et de se pencher avec quelque inquiétude du côté de l'Occident, où se projette l'ombre catholique du Mont sacré

2. Il en eût été tout autrement si la brise eût soufflé du couchant, ces oiseaux, chantres de l'Amour, que berce mollement le zéphyr oriental, et qui mettent en œuvre tout leur

De rameaux en rameaux, tel celui qui s'élève
Dans les pins de Chiassi, quand l'arbitre des vents
Laisse souffler Shiroc sur la déserte grève [3].
Dans l'antique forêt je m'étais, pas à pas,
Enfoncé tellement, que je ne pouvais pas
Voir par où je venais d'y pénétrer naguère [4].
Soudain m'intercepta la route une rivière,
A gauche qui fuyait, de ses flots caressant,
Sur ses rives, les fleurs et le gazon naissant.
Les ondes ici-bas qui coulent les plus pures,
A peine sembleraient exemptes de souillures
Auprès de celle-là, qui, sous son pur cristal,
A l'œil ne voile rien au fond de son canal.
La teinte en est pourtant foncée et comme brune
Sous l'ombrage éternel, où du soleil jamais
Ne brillent les rayons, jamais ceux de la lune [5].

art, *ogni lor arte*, pour célébrer la première heure, si chère aux Maçons, auraient bien vite fait trêve à leurs rimes, *rime*, n'oublions pas qu'il s'agit d'oiseaux, pour s'enfuir à tire d'ailes sous les raffales de la tempête. *Voy.*, au sujet des oiseaux qui craignent la froidure, la Canzone *Io son arrivato al punto della ruota*, p. 378 des *Révél.*

3. La forêt de Chiassi, dans le voisinage de Ravenne, étant sur terre pontificale, la basse, *bordone*, dont le feuillage avait la complaisance d'accompagner le chant des oiseaux de cet Eden gnostique, pourrait bien avoir quelque rapport avec le faux-bourdon du plain chant dans les offices de l'Église.

4. La forêt de la science est immense, et son antiquité remonte, au dire de certains docteurs, bien au delà de l'époque consignée dans les saintes Écritures, celui qui s'y enfonce pas à pas serait en peine, une fois qu'il y est entré assez avant, de se rappeler comment sont arrivées à son esprit les premières notions qui lui ont permis d'y pénétrer aussi profondément.

5. Ce ruisseau limpide est le Léthé ou l'eau d'oubli, qu'on retrouve dans toutes les initiations, où elle figure le renoncement du néophyte à tout son passé, en dépouillant le vieil homme, pour commencer une vie nouvelle. *Bruno, bruna*, cette eau recouvre, cache le passé, réduit à rien, à néant, *nulla nasconde* ou voile tout à fait messire Rien ou Néant, et l'ombre sectaire s'étend sur elle de telle sorte, que les rayons du soleil-raison, qu'elle a ses motifs pour tenir cachés, ne s'y laissent pas entrevoir, encore moins ceux de la lune ou de l'erreur, qu'elle repousse, *raggiar non lascia sole ne luna*. Ainsi s'expliquent le plus naturellement du monde toutes ces images et ces expressions si bizarres.

S'arrêtèrent mes pieds devant l'obstacle; mais
Passèrent mes regards charmés sur l'autre rive
Où, frais et variés, dans leur splendeur native,
Des arbres printaniers se déployaient partout [6].
Alors, comme un objet qui, frappant tout à coup,
Dans la surprise absorbe aussitôt la pensée,
M'apparut une dame, allant seule, empressée,
Qui chantait, en cueillant les fleurs dont à l'entour
Sa route se montrait sur ses pas nuancée [7].
Belle dame, lui dis-je, aux rayons de l'Amour
Qui vas te réchauffant, si de ton doux visage
J'en crois les traits, du cœur qui portent témoignage [8],
Au bord de ce ruisseau qu'il te plaise venir,
Pour que je puisse mieux, une fois plus voisine,
Entendre tes accents au gré de mon désir.
Du charme qui parait la jeune Proserpine
A sa mère, au printemps lorsqu'on vint la ravir,
Des lieux qu'elle habitait tu me fais souvenir [9].

6. Les riantes perspectives de l'avenir, *freschi mai.*

7. Absolument comme *Lia-leggiadria*, dont elle est la contre-épreuve.

8. La vie active, au point de vue sectaire, s'échauffe aux rayons de l'Amour, et se fait reconnaître à certains signes extérieurs déguisés sous des semblants catholiques, *s'io vo credere a sembianti*; afin d'atteindre plus sûrement son but, Dante lui donne le nom d'une princesse célèbre pour son attachement dévoué au Saint-Siége, et cela d'après la même inspiration qui, dans la *Vita nuova*, lui fait revêtir l'Amour d'ignobles haillons, *vili drappi*, pour porter son cœur à la dame qui devait être son salut, sa défense, *sua difensione*. La Lia du songe est Mathilde, comme le remarque l'Ottimo, qui affecte de les confondre en nommant l'une pour l'autre, de même Béatrice et Rachel, près de qui elle siége au Ciel, sont la même figure ou la vie contemplative, à laquelle conduit la vie active. Celle-ci, d'essence sectaire naturellement, nous apparaît donc ici revêtue des vils haillons de l'orthodoxie, sous le nom et le costume de l'orthodoxe Mathilde.

9. Nous laissons à d'autres le soin de rechercher où se trouvait la dame comparée à Proserpine, lorsque sa mère la perdit et à quelle époque commença son été, qui pour nous est l'âge de trente ans.

Cette belle personne, de l'aveu de tous les commentateurs, est la grande comtesse Mathilde, née en 1046, l'amie de Grégoire VII, qu'elle aida de tout son pouvoir dans sa

Comme, des pieds à peine en effleurant la terre,
A la danse se meut jeune fille légère,
A pas menus, serrés, glissant parmi ses sœurs,
De même alors vers moi, sur le tapis de fleurs,
Je la vis s'avancer, baissant ses yeux modestes

lutte contre l'Empereur Henri IV, et qu'elle reçut dans sa forteresse de Canossa en 1077. Mariée deux fois, à Godefroy-le-Barbu d'abord, puis à Guelfe V, duc de Bavière, dont elle resta veuve à trente ans, elle se sépara de l'un et de l'autre, parce qu'elle ne les trouva pas assez dévoués au Saint-Siége, à qui elle fit donation de tous ses États, comprenant la Toscane et une partie de la Lombardie. Il est facile de trouver dans ce peu de mots l'explication de l'étrange madrigal où Dante compare l'amie du grand Hildebrand à la compagne de Pluton.

Il nous faut bien le dire, la tendre affection qui unissait une jeune veuve exaltée et un pape sexagénaire, donna lieu de leur temps à maintes conjectures et fit écrire de nombreux ouvrages pour la flétrir ou pour la défendre (Voir contra Chronic. Angelb. II. Script. Brunsw. p. 1089, 1090. Pro. Domnizon, chapelain de Canossa, Lambert d'Aschaffenbourg, et Baronius, qui les suit.) Nous citerons seulement ce court passage de Lambert : « *Nec evadere potuit incesti amoris suspicionem, passim jactantibus regis fautoribus et præcipue clericis, quibus illicita et contra scita canonum contracta conjugia prohibent, quod die ac nocte impudenter papa in ejus volutaretur amplexibus et illa furtivis papæ amoribus præoccupata.* » Mathilde fut en outre accusée d'avoir poussé à la révolte et au parricide Conrad, fils de l'empereur Henri IV. (*Imp. Henri IV vita. Veterum Script.*, qui, etc., p. 188.) De son côté, Grégoire était en butte à des accusations analogues ; nous lisons en effet qu'en 1080, le jour de la Pentecôte, une assemblée de la noblesse et du clergé, réunie à Mayence par les partisans de Cadulaus et de Guibert de Ravenne, déclarait *Gregorium Magnum esse et impostorem, hæreticum, homicidam, FORNICARIUM*, et prononçait sa déposition. (Hug. Favin., Chron., p. 225. Labb. X, p. 389.) Dante ne manquait donc pas de sources où puiser l'allusion sanglante que nous signalons ici et dont on a vu que la première idée lui fut vraisemblablement fournie par Pierre Damien. Si donc Mathilde est comparée par le poëte à la compagne infernale de Pluton, c'est avec l'intention de nous signaler dans le démon qui a proclamé Satan *aleppe* ou le pape roi, celui qui, le premier, proclama et fonda la double suprématie pontificale, à savoir le grand pape Grégoire VII. C'est une surprise qu'il a voulu ménager jusqu'ici, et nous avons dû faire comme lui. Aussi bien eussions-nous déclaré plus tôt le nom de ce terrible démon, qu'on se serait refusé à nous croire. Il faut donc reconnaître, à cette heure, dans la *fiera crudele*, dans le *maledetto lupo*, à l'*enfiata labbia*, qui paraît un signalement, comme la *gran bocca* et la barbe touffue d'Innocent III, dans celui dont il est dit : Quelque redoutable que soit sa puissance, *che poder ch' egli abbia*, le grand pontife Hildebrand, que l'Église révère sous le nom de Grégoire VII.

Elle s'en vint si près pour exaucer mes vœux,
Que rien ne m'échappait de ses accents célestes
Qui, paroles et chant, m'arrivaient gracieux [10].
Non je ne puis penser qu'une telle lumière
Ait jamais de Vénus inondant la paupière
Jailli de son regard, quand d'un trait acéré,
En jouant, la blessa son fils, contre son gré [11].
Elle me souriait, debout sur l'autre rive,
En mariant les fleurs qui, sans qu'on les cultive
Ou qu'on les sème, en foule ornent ces hauts sommets [12].
Trois pas, en ce moment, nous séparaient à peine,
Mais l'Hellespont, aux lieux où le passa Xerxès,
Dont reste en frein l'exemple à la superbe humaine,
Dans Léandre ne put exciter plus de haine,
D'Abydos lorsqu'en hâte il nageait vers Sestos,
Que cette onde en mon sein, pour n'ouvrir pas ses flots [13].
Dans ce séjour élu, commença-t-elle à dire,

10. Et de plus l'intention secrète cachée dans ces paroles, que prudemment il ne reproduit pas : *Il dolce suono veniva a me co' suoi intendimenti.* M. Fiorentino, qui est musicien, traduit « avec tous ses détails. »

11. C'est que le feu de l'Amour sectaire, aux rayons duquel se chauffe Mathilde, brûle dans son cœur et éclate dans ses regards, malgré son travestissement en Proserpine pontificale. Vénus Pandemos laisse échapper des rayons qui trahissent Vénus Uranie, et c'est celle-ci qui foule aux pieds les fleurs de lis rouges de Florence et les fleurs de lis d'or de la France, *vermigli e gialli fioretti*. Il n'est pas besoin d'expliquer comment l'Amour, dérivé de Vénus Uranie ou de Marie, se garderait bien de percer le sein de sa mère, ce qui serait *fuor di tutto suo costume*.

12. Avec la meilleure volonté d'être fidèle traducteur, nous ne saurions rendre *traendo color con le sue mani*, par : cueillant des couleurs avec ses mains ; c'est pourtant là ce que dit Dante. Nous notons seulement l'expression, afin qu'on soit en garde contre les couleurs de Mathilde.

13. Il n'est pas besoin de dire que ce qui attirait si puissamment Dante vers cette belle personne, toute *leggiadria*, ce n'était pas son costume de Mathilde ou de Proserpine, mais bien ce feu de l'Amour qui brillait dans ses yeux comme le fanal sur la tour de Sestos. C'est le plus souvent par trois pas que procèdent les Maçons, mais il n'y avait pas même cette distance de Mathilde à Dante, elle n'était que de l'épaisseur de son costume de théâtre.

Où la nature humaine eut son berceau jadis [14],
Tous trois nouveaux venus, peut-être mon sourire
Vous trouve défiants à la fois et surpris [15].
Mais le psaume qui dit *Delectasti*, peut faire
Que l'ombre se dissipe et vous édifier,
A votre intelligence en donnant la lumière [16].
Toi qui te tiens devant et viens de me prier
De m'approcher du bord, dis s'il est quelque chose
Que tu veuilles savoir, interroge, propose,
Je viens à toi, sur tout prête à te contenter.
Cette eau, dis-je [17], et ce bruit que la forêt dégage [18],
Viennent contrarier ce qu'une bouche sage

14. Et non pas la nature brute, à la différence de l'Éden de la Bible.

15. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Mathilde admette la possibilité qu'on s'étonne et qu'on éprouve même un sentiment de défiance en voyant une femme sourire, dans un lieu de délices comme le Paradis terrestre. Mais Mathilde a conscience de sa nature mixte, de l'ombrage que doit porter son accoutrement orthodoxe, et du rôle singulier qu'elle est appelée à jouer sur cette scène, dont la décoration est toute catholique. Elle comprend donc ce qui peut se passer dans l'esprit des nouveaux venus en la voyant si joyeuse, et elle se hâte de les rassurer.

16. Reportons-nous donc à ce Psaume XCII *Delectasti me, Domine, in factura tua*. Nous y lisons que l'homme grossier, *vir brutus* (celui qui n'obéit pas à la raison), ne comprend pas les œuvres du Seigneur, et que l'insensé n'en a point l'intelligence; d'où nous devons conclure que Mathilde n'est ni brute ni folle, et qu'elle a la raison pour guide, malgré ses égards apparents pour l'autorité. Ce n'est pas tout, le verset 8 nous dit : « Quand les pervers pullulent comme l'herbe et que prospèrent ceux qui trempent dans l'iniquité, viendra le moment où ils seront perdus pour l'éternité, » et au verset 10 : « Voici, Seigneur, que les ennemis vont périr, voici que seront dissipés les complices de l'iniquité. » 12 : « Le juste fleurira comme le palmier et il se multipliera comme le cèdre du Liban. » 15 : « Pour annoncer que le Seigneur (Empereur), notre Dieu, est plein d'équité, et qu'il n'y a point d'injustice en lui. » Nous comprenons alors fort bien le rire de Mathilde, et nous reconnaissons que l'étrange citation du Psaume *Delectasti* dut édifier complètement Dante, qui, très-versé dans les saintes Écritures, était à même de le commenter pour Virgile et Stace. Mais, dans l'acception orthodoxe, en quoi ce Psaume pouvait-il les éclairer, *render luce*?

17. La doctrine, qui n'est pas en rapport avec le costume et le nom de la dame.

18. Qui n'est pas la forêt sauvage.

Émit et dans ma foi me fit cent d'hésiter [19].
Par sa cause je veux t'expliquer, reprit-elle,
D'où provient ce qui met ton esprit en souci,
Et tu verras bientôt le nuage éclairci.
Le bien suprême qui, dans sa gloire immortelle,
En lui seul se complait, a créé l'homme bon,
Apte à toute bonne œuvre, et ce lieu fut un don
Qu'il lui fit, gage heureux d'une paix éternelle.
Par sa faute il ne put y demeurer que peu,
Il changea, par sa faute, en pleurs, en peine amère,
Les rires innocents, le doux et chaste jeu [20].
Pour que ne fissent point à l'homme ici la guerre,
Ces désordres, là-bas, produits par la vapeur
Qui s'exhale du sein des eaux et de la terre,
Et que le plus souvent enfante la chaleur,
Ce mont dut aussi haut dresser sa cime sainte;
Ce qui l'en affranchit à partir de l'enceinte [21].
Or comme l'air en masse est sans cesse emporté
Par le premier mobile en un cours circulaire,
Si nulle part il n'est au passage arrêté,

19. Stace ici ayant dit que la montagne du Purgatoire ne connaît ni vents, ni pluies, ni brouillards. Ne voilà-t-il pas un point bien important à éclaircir et tout à fait en situation?

20. L'homme créé bon par Dieu, qui est le souverain bien et la vérité suprême, avait été destiné au bien et placé dans des conditions qui lui garantissaient une paix éternelle. Mais il s'est livré à celui que nous avons vu dans l'Enfer, où il règne comme auteur de tout le mal, *sommo male*, de là ses misères actuelles.

21. Le Paradis, sanctuaire de la doctrine gnostique, est, par son élévation, hors de l'atteinte des influences malfaisantes exhalées des eaux et de la terre, c'est-à-dire des eaux stagnantes, fangeuses, de la foule populaire, *aquæ sunt gentes* (Apocalypse), et des gouvernements temporels, *principes terræ*, qu'un zèle fanatique entraîne, *che dietro al calor vanno*; s'il ne faut pas entendre que les vents ou guerres, tempêtes, croisades ou persécutions de toute espèce, se déchaînent contre la dure chaleur, produit du soleil-raison, *dietro al sole*. Car c'est là ce qui a fait qu'après avoir *beaucoup ri*, les pauvres Albigeois ont *beaucoup pleuré*, et risunge *in pianto nostro riso*. Voir la Canzone *Io son venuto al punto della ruota*, p. 378 des *Rêvé*.

Ici, cette hauteur s'élevant solitaire
Dans un air vif et pur, du choc qu'il y produit
Sur les bois aux rameaux touffus, provient ce bruit [22].
L'arbre sous cet effort doucement se balance,
Et la brise, imprégnée ainsi de son essence,
S'en va la secouant dans l'espace à l'entour.
Puis, selon que la terre, où l'homme a son séjour,
S'y prête par son ciel, qu'elle est digne et puissante,
Les arbres différents qu'elle conçoit, enfante,
Sont de vertu diverse [23]. Il ne faut pas là-bas
T'émerveiller des lors si parfois une plante
Vient à surgir du sol sans semence apparente [24].
Cette sainte contrée où tu portes tes pas
De tous les végétaux renferme la semence;
Souviens-t'en, et tel fruit s'y trouve en abondance
Qui ne croît point ailleurs [25]. L'onde que tu vois là
Ne sort pas d'une veine en terre alimentée

22. L'atmosphère pure et limpide du Paradis doctrinaire subit un mouvement de rotation dont le point de départ est le grand Orient, ou premier mobile, qui fait partout circuler les idées et les enseignements, à moins d'obstacles insurmontables, *s'non gli è rotto il cerchio d'alcun canto*; or c'est cet air vivant, *aere vivo*, qui fait rendre des sons à la forêt, non moins vivante que l'air, forêt lumineuse en opposition à la *selva oscura*. Il n'est pas besoin d'ajouter, sans doute, que les sons de cette forêt épaisse, *folta*, c'est-à-dire où les arbres se pressent nombreux, vivants, sont les accents de la prédication, les écrits en vers et en prose, les romans, les Canzones et Sirventes des fidèles d'Amour.

23. Les idées, les opinions que développe, dans chacun des arbres de la forêt, la propagande du grand Orient, mises en circulation par le grand courant humanitaire, vont germer çà et là, selon que le sol est plus ou moins disposé à les recevoir et qu'elles y rencontrent moins d'obstacles à vaincre. Les produits qui en résultent sont religieux, politiques ou philosophiques, *figlia di diverse virtù diversa legna*, eu égard au terroir et au gouvernement, *terra e ciel*. Ainsi le Ciel et la terre étaient bien plus favorables en Provence, en Languedoc, en Lombardie, qu'en France, en Toscane et sur le territoire napolitain.

24. L'enseignement étant secret, il est tout simple que ses fruits se manifestent à l'improviste, où on les attend le moins, *senza seme palese*, attendu que ceux qui le semaient avaient grand soin de s'entourer de mystère.

25. La doctrine secrète, ce *dolce pomo* dont il est si souvent question.

Au moyen de vapeurs que le froid condensa,
Comme un fleuve où l'eau s'enfle ou décroît arrêtée;
Mais d'une source stable et sûre elle provient,
Et le vouloir de Dieu constamment entretient
En deux canaux distincts le tribut qu'elle épanche [26].
Celui de qui la soif dans ce courant s'étanche,
Du péché perd soudain souvenir; le lui rend
L'autre, aussitôt, du bien qu'il fit, petit ou grand
Tu vois là le Léthé, c'est ainsi qu'on l'appelle;
L'autre, c'est l'Eunoë; son onde pure et belle
A travers le gazon coule de ce côté.
Elle n'opère point qu'aux deux on n'ait goûté [27],
Auprès de sa saveur toute autre semble amère.
Or, bien qu'assurément ton désir curieux
Puisse être satisfait, sans qu'il soit nécessaire
D'ajouter rien de plus à ce sujet, je veux
Te faire la faveur de joindre un corollaire
A ce que je t'ai dit, et crois ne te déplaire
En allant au delà de ce que j'ai promis.
Ceux qui, fils de la lyre, en doctes vers jadis
Chantèrent l'âge d'or, si prompt à disparaître,
Ont sur le double mont rêvé ces lieux peut-être.
Fut innocente ici la souche des humains;

26 L'enseignement sectaire ne dérive pas de la terre et n'a rien de commun avec ces doctrines grossières reduites en corps de doctrine sous l'influence glaciale du catholicisme. Il remonte à la gnosis, à la tradition, à Dieu même. Cet enseignement est double, car il consiste, en premier, à effacer de l'esprit du neophyte les erreurs dont il a été imbu, à y detruire, jusqu'à complet oubli, les mauvaises impressions qu'il a subies, puis à faire briller à ses yeux la verité en place de l'erreur, à la graver dans sa memoire d'une manière inaltérable. De là, dans le style mystique de l'epoque, le ruisseau d'oubli, ou Léthé, et celui de memoire, de mnémosyne, ou Eunoe. De là dans tous les romans des divers cycles, cette multitude de sources, de fontaines aux effets divers et souvent opposés.

27 Attendu que si l'on buvait de l'eau de memoire sans avoir répudié entièrement le passé, le souvenir des erreurs enseignées par l'Église catholique viendrait se mêler aux vérites manifestées par l'église sectaire et en obscurcirait l'éclat

Un printemps éternel y sourit à la ronde,
Les fruits les plus exquis croissent à pleines mains,
Et le nectar vanté n'est autre que cette onde [28].
Alors me retournant vers mes sages amis,
Je pus voir qu'ils avaient accueilli d'un souris
Cette conclusion et, la joie en mon âme,
Je reportai mes yeux sur cette belle dame [29]

28. Admettez que celle qui porte la parole soit réellement la très catholique comtesse Wolfhilde, personnification de la vie active chrétienne, il se trouvera que l'idée de religions comparées, le rapprochement entre l'Éden chrétien et l'âge d'or païen, se produira subrepticement, à l'aide d'un *peut-être*, par la bouche de ce prototype du dévouement à l'Église.

29. Les deux initiations païenne et albigeoise, représentées par Virgile et Stace, ne pouvaient se méprendre à l'intention de ce malicieux corollaire, réduisant le Paradis terrestre à une pure fiction allégorique, *ex æquo* avec le règne de Saturne et les rêves des mythologues. Comment les initiés anciens et modernes n'auraient-ils pas souri ironiquement à cet étalage d'orthodoxie frelatée, en le voyant accepté de confiance comme la plus haute expression de l'idée catholique au moyen âge? Comment tenir son sérieux à cette grande mystification?

Mais non, ne croyez rien de tout cela, âmes honnêtes, vous êtes sous l'influence d'un horrible cauchemar. C'est un parti pris de dénigrement, une affaire de système, ce commentaire en entier n'a été écrit que pour jouer un mauvais tour à ce digne Florentin, qui ne pouvait manquer, un jour ou l'autre, d'être béatifié avec sa Béatrice, comme l'un des membres les plus zélés de l'Église militante, comme l'un de ses plus grands docteurs. Espérez encore que vous vous réveillerez, agréablement surpris, au milieu des splendeurs ineffables du Paradis. Je vous le souhaite, mais j'en doute fort.

CHANT XXIX.

En cessant de parler, doucement inspirée,
Comme une femme au cœur aimant, elle chanta :
O Beati quorum tecta sunt peccata[1] !
Et comme dans les bois, seules, ou dans la prée,
Les Nymphes s'en allaient, les unes pour jouir
Des rayons du soleil, les autres pour les fuir[2] ;
Contre le cours de l'onde, en longeant le rivage,
Se dirigea sa marche, et je ne manquai pas
De suivre, en cheminant comme elle à petits pas[3].

1. *Come dona inamorata*, c'est-à-dire comme un fidèle d'Amour des hauts grades, et non comme *madonna Pieta*. En effet, la dévote Guelfe, la grande comtesse Mathilde se met à chanter le Psaume XXXI, relatif à l'*intelligence*, Psaume paraphrasé par Dante qui n'a pas manqué d'en faire un cantique gibelin sectaire. Il s'y accuse en effet d'avoir eu devant les yeux le voile de l'ignorance, d'avoir craint le *froid*, d'avoir vieilli et erré *avec les sots*, mais le voile est tombé, et il a confessé son iniquité guelfe, ce qu'il fera de même devant Béatrice, aussi Dieu lui a-t-il pardonné, et au jour du Jugement, dont il n'est pas question dans le Psaume, tous les saints intercéderont pour lui (scène d'intercession qui se produira bientôt). En attendant le Seigneur lui recommande de ne pas se ravaler au rang du cheval et du mulet, brutes *dénuées d'intelligence*, etc. Des songes ont annoncé l'intervention de Lucie et de Mathilde, un Psaume nous prépare à la scène du Jugement où Béatrice va jouer le rôle du Seigneur, du Christ Impérial, réunissant les deux pouvoirs temporel et spirituel. En effet, c'est elle que nous verrons apparaître immédiatement.

2. Les ténèbres sauvages, *selvatiche ombre*, ont beau s'étendre, les nymphes albigeoises savent choisir le moment pour leurs excursions et se glisser lestement à la faveur de l'ombre ou se montrer au grand jour lorsqu'il n'est pas d'yeux indiscrets pour les épier.

3. La fausse Mathilde remonte le fleuve d'oubli où s'ensevelit le passé et se dirige vers l'avenir.

Peut-être en avions-nous fait cent, pas davantage,
Quand les bords du ruisseau tous deux se repliant,
Je me trouvai marcher la face à l'Orient [4].
Nous n'avions pas fait même ainsi bien longue route,
Quand la dame vers moi se tourne en souriant
Et dit : — Regarde, frère, en même temps écoute [5].
Au même instant, voilà que d'un subit éclat
Partout de la forêt brilla la voûte ombreuse,
J'aurais pu supposer même qu'il éclairât,
Si la vive lueur, loin qu'elle s'éclipsât,
N'eût duré, rayonnant toujours plus lumineuse [6].
Surpris, je me disais : — Que vois-je ? — Et par les airs
De lumière imprégnés couraient de doux concerts [7].
Ève parut alors bien coupable à mon zèle,
Elle qui, simple femme, en ce monde nouvelle,
Quand tout obéissait, et la terre et les cieux,
Fut seule à n'endurer nul voile officieux !
En eût-elle gardé, pleine d'obéissance,
J'aurais eu bien plus tôt à jouir dans ces lieux,
Et pour bien plus longtemps, de ce bonheur immense [8].

4. Toujours l'Orient, ce foyer de la lumière qui éclairera l'avenir.

5. Regarde, afin d'assister au commentaire en action du Psaume *Beati quorum tecta sunt peccata*.

6. La lumière de la doctrine sectaire, émanée de l'Orient n'est pas de celles qui n'ont que la durée de l'éclair, elle est persistante et resplendit de plus en plus.

7. Des mélodies dans le genre des Psaumes de la pénitence paraphrasés par Dante. O comédie !

8. Il n'y a pas à s'y tromper, ce bon zèle, *buon zelo*, qui lui fait réprouver l'audace d'Ève, n'est qu'hypocrisie, et la preuve en est dans le Psaume qu'il a fait chanter à Mathilde, où il s'applaudit d'être dégagé du bandeau de l'ignorance, *velo dell' ignoranza*, *velo oscuro*. Entendez au surplus que si l'église florentine, l'Ève de Dante Adam, qu'il venait de former, *testè formata*, n'avait pas prêté stupidement l'oreille à Satan Aleppe et reçu de lui des enseignements en opposition avec la parole de Dieu, que si elle n'eût pas montré *colle poppe il petto*, en levant les voiles qui la couvraient, *non sofferse di star sotto alcun velo*, il jouirait pour longtemps du Paradis sur la terre, et cette Rome, qui s'est prostituée au tentateur, arborerait triomphante la bannière impériale au milieu du jardin tal que

A ces pensers livré tandis que m'en allant,
De l'éternel bonheur je goûtais les prémices,
Non sans désirer plus de joie et de délices [9],
L'air, sous les verts rameaux, partout étincelant,
Parut comme embrasé des feux d'un incendie,
Et d'un chant, vague encor, j'ouïs la mélodie.
Vierges saintes, pour vous si j'ai jamais souffert
L'insomnie et la faim et le froid de l'hiver [10],
D'en réclamer le prix cet instant me convie.
Que me verse Hélicon ses flots inspirateurs,
Et que m'aide Uranie, avec ses chastes sœurs,
Lorsque je tente en vers de rendre des pensées
Avec tant de labeur par l'esprit embrassées [11].
Devant nous me semblait, l'éloignement encor
Abusant mon regard, voir sept beaux arbres d'or.
Quand je fus assez près pour qu'à moindre distance
Vint la réalité remplacer l'apparence,
Se dissipa l'erreur, et cette faculté
Qui guide la raison, prudente conseillère,
Me dit que devant moi s'offraient en vérité
Sept candélabres tout ruisselants de lumière [12];

9. Car enfin ce n'était encore qu'un bonheur en expectative.

10. Ce froid mortel aux oiseaux, chantres de l'Amour (voy. la Cons. *Io son venuta al punto della ruota*), ce froid qu'il s'accuse d'avoir redouté, dans sa paraphrase du Psaume XXXI : *Beati quorum tecta sunt peccata*, celui-là même que Mathilde vient de chanter en entier, et où il dit : *Io avendo innanzi agli occhi il velo dell' ignoranza, ho fatto come quei che TEME il GELO*, bien que le texte ne porte rien de semblable.

11. Ce n'est ni à la Vierge ni aux Saints que le poëte catholique a recours au moment d'aborder les plus hauts mystères de la foi chrétienne, c'est aux muses païennes, si habiles, comme nous savons, à revêtir du voile de la fiction les vérités dont la manifestation était dangereuse, *forti cose a pensare*.

12. Nous laisserons croire aux gens de foi robuste que ces sept chandeliers d'or sont les sept dons de l'Esprit saint ou les sept sacrements ; mais il se pourrait bien que des incrédules vissent dans les sept arbres de science, transformés en sept candélabres, les sept enseignements, ou sept arts, comme on les appelait, à l'aide desquels la lumière était dispensée progressivement dans chacun des sept grades sectaires. Du

Et j'ouis *Hosanna* [1] mille fois répété.
La lueur des flambeaux resplendissait, plus claire
Que la lune à minuit, quand, par un ciel serein,
Son disque glorieux rayonne dans son plein [13].
A ce spectacle, ému d'une surprise extrême,
Je regardai Virgile, et, du regard, lui-même
Me répondit, montrant non moins d'étonnement [14].
Se reprirent mes yeux plus attentivement
A contempler vers nous la marche solennelle
De ces sublimes feux, venant si lentement
Que plus vite est le pas d'une épouse nouvelle [15].
La dame me cria : — Sur ces vives clartés
Pourquoi tenir tes yeux tellement arrêtés
Que tu n'aperçois pas ce qui vient à leur suite ?
Et je vis s'avancer, comme sous leur conduite,
Des gens de blanc vêtus, costume virginal,
Pour la pure blancheur sur terre sans égal [16].

reste, le chant d'*Hozanna* n'est là que pour leur donner le vernis catholique.

13. Il n'est pas douteux que, pour Dante, les lumières sectaires devaient l'emporter en éclat sur toutes les splendeurs qui entouraient, au milieu de ses ténèbres, la triple féodale pontificale à son apogée. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi comparer précisément à la lune l'éclat de ces flambeaux symboliques, dans un moment où le soleil est sur l'horizon ?

14. Rien de plus étonnant, en effet, que de voir les symboles catholiques empruntés à l'Apocalypse figurer, avec une signification sectaire, dans une représentation gnostique.

15. L'instruction sectaire procédait avec lenteur, à raison des obstacles qu'elle rencontrait et des précautions dont il était nécessaire de l'entourer. Nous verrons bientôt la doctrine elle-même saluée du nom d'épouse lorsqu'on lui chantera *Veni, sponsa de Libano.*

16. L'habit des Templiers était blanc, et c'est eux que le poète entend désigner ici. Cette pure blancheur avec laquelle rien ne saurait rivaliser, au dire du poète, est une protestation en faveur de leur innocence, au moins sous le rapport des déportements dont ils furent accusés, car c'est dans ce sens qu'il emploie le mot *candor*. Remarquez que ces mots : *Come a lor duci*, qui semblent signifier que ces personnages vêtus de blanc, sont guidés par les brillants fanaux, peuvent s'entendre tout aussi bien dans ce sens qu'ils sont les chefs, les guides de la procession qui les suit, et telle était certainement la pensée du poète, voulant signaler ainsi la haute direction imprimée à la secte par

Les ondes, à ma gauche, étaient étincelantes,
Et lorsque j'y jetais les yeux, je pouvais voir
Mon flanc s'y refléter comme dans un miroir[17].
Me rapprochant du bord, où des clartés brillantes
Le lit seul du ruisseau venait me séparer,
Je ralentis mon pas, pour mieux considérer.
En avant cheminaient ces lumières sacrées,
Comme des étendards aux brises s'éployant,
Et derrière laissaient l'air teint et chatoyant[18].
Leur sillon y formait sept bandes séparées
Dont il restait empreint, de même colorées
Que l'arc dont le soleil nuance le contour,
Et qu'arrondit Délie en ceinture à son tour[19].
De ces ardents pennons la lumineuse trace
Dépassait de beaucoup ce que la vue embrasse[20],
Et de dix pas, selon qu'en jugèrent mes yeux,
Était l'éloignement qui s'observait entre eux[21].
Sous ce radieux ciel aux ruisselantes flammes

l'Ordre du Temple, éclairé lui-même par les splendeurs de la doctrine occulte.

17. C'est à sa gauche, du mauvais côté, qu'il voit se refléter son passé guelfe, *la mia sinistra costa*, destiné à rester englouti dans l'eau d'oubli, du moment où son esprit a été illuminé de clartés surnaturelles, autrement à quoi bon pareil détail?

18. C'étaient les bannières du progrès, elles ne pouvaient donc aller qu'en avant, et partout sur leur passage les sept arts du Trivium et du Quadrivium sectaire laissaient leurs traces lumineuses en ralliant, comme autant de drapeaux, de nombreux adeptes.

19. Partout sur son passage la doctrine secrète laissait des traces durables et continuait à se propager par les initiés des différents grades; or, on peut voir dans tous les écrits maçonniques qu'une couleur particulière est affectée à chacun de ces grades. Remarquez que Delle-Rome avait aussi son *Trivium* et son *Quadrivium*.

20. Elle s'étendait à perte de vue, et, en effet, l'hérésie avait fait à cette époque d'immenses progrès, « mettant l'Italie en feu et la chrétienté en péril, » dit Ozanam (Voir p. 6 et suiv. des *Rével.*, Raynald, *Ann. eccl.* de 1205 à 1312. Wadding, annales, 1207.

21. Les rituels maçonniques indiquent minutieusement le nombre des pas que le récipiendaire doit faire lors de sa réception à chaque nouveau grade. Le maître, qui avait à cœur la reconstruction du Temple, n'omet aucun détail.

Vingt-quatre beaux vieillards s'avançaient, deux à deux[22],
Et, couronnés de lis, d'un air grave et pieux,
Tous chantaient : — Sois bénie entre toutes les femmes
De la race d'Adam ; que dans l'éternité
Soient bénis tes attraits et ta pure beauté[23] !
Sur les gazons fleuris de l'autre rive en face,
Lorsque furent passés ces élus de la grâce,
Comme vont se suivant les célestes flambeaux,
A leur suite je vis venir quatre animaux,
Chacun d'eux couronné d'un verdoyant feuillage,
De six ailes muni, dont partout le plumage
Était parsemé d'yeux, tels seraient ceux d'Argus,
S'il vivait, car jamais ils ne brillèrent plus[24].
Je ne veux point ici m'étendre davantage,
Lecteur, pour retracer leurs attributs divers,
Car j'ai tant de dépense à faire encor de vers

22. Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse représentant, selon saint Jérôme, les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament, explication que Dante n'admettait certainement pas plus que les Bonshommes du Concile de Lombers (voy. ch. XXII, note 20). Chacun sait que, de tout temps, l'hérésie a professé un profond respect pour ce livre mystique, à la condition de l'interpréter à sa guise, et qu'il a été pour elle un texte inépuisable.

23. Ces bénédictions des vieillards, couronnés de lis blancs et non rouges, bien entendu, s'adressent à l'église sectaire, désignée sous le nom de Marie, et à sa doctrine, personnifiée dans Béatrice, qui va faire son apparition triomphante au milieu de ce cortége symbolique. Les filles d'Adam sont les dignitaires de la secte si souvent appelés *donne* par les fidèles d'Amour; ce sont les membres restés fidèles de l'église florentine, ceux que Dante-Adam avait convertis à la foi sectaire et à l'Amour de Béatrice, dont il était le père spirituel.

24. Les quatre Évangélistes, sous la figure symbolique du lion, du bœuf, de l'homme et de l'aigle (*Apocalypse*, IV, 7 et 8). L'*Ottimo* les appelle *la seconda cavalleria del cielo*. Qu'on ne s'y trompe pas, au surplus, il s'agit ici des Évangiles tels que les gnostiques-manichéens les avaient retouchés et interpolés, c'est ce qu'a pour but de donner à entendre l'étrange comparaison empruntée à Argus, afin de reporter la pensée sur l'Égypte et sur la mystérieuse Isis, dont le prochain triomphe est indiqué par les couronnes de vert feuillage. C'est presque toujours à l'aide de rapprochements mythologiques que le poète révèle son intention secrète. Or, Isis-Béatrice n'est pas loin.

Que, loin d'être prodigue, il me faut me restreindre[25]
Mais, lis Ézéchiel, qui sut nous les dépeindre
Comme il les vit jadis, venant de l'Aquilon,
Avec nuages, feux et vents en tourbillon
Tels tu les trouveras, en son livre sincère,
Qu'ils s'offraient là. Dit bien quatre ailes sa leçon,
Mais j'ai pour moi saint Jean avec lui qui diffère[26]

Un beau char de triomphe entre eux quatre venait,
Sur une double roue un griffon le traînait
Ses deux ailes dans l'air s'éployaient toutes grandes,
L'une à droite laissant trois des splendides bandes,
Et l'autre à gauche trois; la septième au milieu;
Le saint plumage ainsi, dont libre était le jeu,
Sans les endommager se mouvait dans l'espace;
Si haut il s'élevait que l'œil perdait sa trace[27].

25. Et puis trop parler nuit, mieux vaut glisser sur certains sujets et se faire comprendre à demi mot.

26. Cette façon toute voltairienne d'opposer saint Jean (*Apoc.*, IV, 8) à Ézéchiel (I, 6), et de les mettre ainsi en contradiction, en donnant, bien entendu, la préférence à saint Jean, puisque les Albigeois rejetaient la Bible, a pour but de signaler une différence notable entre les Évangiles, selon la leçon de l'Église romaine, ou les quatre chérubins d'Ézéchiel et les Évangiles, selon l'hérésie, figurés par les quatre animaux de l'*Apocalypse*. En effet, les premiers venaient de l'Aquilon, comme les Croisés de Montfort, qui appartenaient au parti du froid, *dalla parte fredda*, et apportaient avec eux les fléaux dévastateurs, la tempête et le feu dévorant, tandis que nous voyons ceux-ci, d'un caractère tout pacifique, venir de l'ORIENT, du côté de la chaleur et de la lumière, au milieu des chants pieux des plus saints personnages, dans un séjour béni du Ciel. Trouve-t-on qu'il y ait là assez d'habileté, et la combinaison des images n'est-elle pas palpable?

27. Nous avons là toute une théorie constitutionnelle de la secte. Le char de triomphe est la figure du trône impérial, dont l'hérésie faisait son Saint-Siège, son Caroccio. Il roule sur deux roues, la loi divine et la loi humaine. Le griffon qui y est attelé, animal à la double nature, *animal binato*, tenant de l'aigle et du lion, du ciel et de la terre, symbolise les deux pouvoirs, spirituel et temporel, dont le timon de l'État reçoit la direction et l'impulsion. Ses deux ailes sont ces deux pouvoirs en action, échappant à la vue par leur sublimité même, et se mouvant dans certaines limites, indiquées par ces traces de lumière que la doctrine, concentrée dans les sept arts et les sept grades, a répandues sur son passage. Ainsi contenu et éclairé tout à la fois ce double pou-

> Ses membres étaient d'or comme oiseau, se mêlait
> A la pure blancheur que le reste étalait

voir ne laissait redouter ni empiétements ni maux d'aucune espèce, *a nullo, fendendo, f rea male* Il a fallu tout l'aveuglement des commentateurs pour avoir imputé une véritable profanation à celui dont ils exaltaient le catholicisme, en lui prêtant l'intention de symboliser dans *l'animal binato* les deux natures de Jésus Christ

Ceux qui ont lu l'Arioste peuvent se rappeler, dans son poëme, deux chevaliers, frères jumeaux, l'un appelé Aquilant le Blanc, et l'autre Griffon le Noir, eh! bien, c'est là *l'animal binato*, en deux volumes, sous son double aspect. l'un, clair ou blanc, dans son essence impériale et céleste, comme *l'aquila*, pour les adeptes, l'autre, noir ou obscur pour les profanes, sous son apparence terrestre et pontificale

Lorsque Astolphe, le chevalier du Léopard, le représentant de l'Angleterre dissidente, a tué Caligorant (de *Caligo*, voy. le ch. xvii) géant signalé comme prenant dans son filet invisible, en se moquant d'eux, *con gran risa*, hommes, femmes, enfants, dont la chair et le sang font sa pâture, qui trouve-t-il aux prises avec *Orrile*, *l'infâme* de Voltaire, dont l'existence ne tient qu'à un cheveu? Précisément Aquilant et Griffon assistés de deux dames, l'une *blanche* et l'autre noire, *les due donne in ruina della mente mia*. Puis, quelle est la monture à l'aide de laquelle accomplit tant de merveilles le paladin anglais? L'hyppogriffe, *animal binato*, enlevé au vieux magicien Atlant, ou mieux, Atlas, l'homme montagne, l'homme *pierre* de Pétrarque, dans son poëme de l'Afrique, dont la partie centrale a été supprimée, par qui? Or, ce vieil enchanteur est armé d'un bouclier fascinateur qui stupéfie ceux dont il frappe les yeux, il retient captifs, après les avoir endormis, princes et guerriers, nouveau Chiron, il a été, comme Innocent III pour Frédéric II, le tuteur de Roger, l'Achille normand sicilien, élu roi des Bulgares ou des Pauliciens albigeois. Tout cela est-il donc si difficile à comprendre et ne niera-t-on pas que l'hyppogriffe et le griffon sont deux figures d'une même idée?

Les biographes de l'Arioste nous disent, non certes sans raison, qu'il avait beaucoup étudié les romans de chevalerie, ainsi avait fait le Tasse, qui les comprenait non moins bien et chargeait de notes manuscrites la *Comédie*, qui pour lui n'avait pas d'obscurité. Or, vous pouvez être certains que ceux dans lesquels l'auteur du *Roland* trouva l'hyppogriffe et les deux frères jumeaux, le noir et le blanc, n'ont pas été composés originairement par les trouvères du Nord, mais bien, comme tous ceux du cycle de Saint-Graal et tant d'autres, par les troubadours de la langue d'oc, dont les ouvrages, systématiquement détruits, ne sont parvenus jusqu'à nous qu'en très-petite partie, et plus ou moins travestis par leurs imitateurs du Nord. Vous pouvez être certains surtout que Dante et l'Arioste, comme aussi le Tasse, ont été inspirés par la même pensée d'opposition, et que les éléments si disparates qui ont fourni à l'auteur du *Roland furieux*, cette trame variée à l'infini dont on admire la richesse, ont été puisés, d'une part dans la *Comédie*, de l'autre dans les romans albigeois, dont le *Margante maggiore* n'est que la charge

Une trace empourprée [28]. A Rome, Auguste même
Ou le grand Scipion ne montèrent jamais
Sur un char qui brillât de cet éclat suprême,
Et celui du soleil serait chétif auprès;
Ce char qui, fourvoyé, fut frappé du tonnerre,
Lorsque, touché des vœux et des maux de la terre,
Jupiter fit justice en son penser profond [29].
Près du moyen de droite allaient dansant en rond
Trois dames, l'une rouge, à tel point que la vue
Dans un ardent brasier l'eût à peine aperçue;
La seconde était verte et tout son corps semblait,
Os et chair, d'émeraude au limpide reflet;
Blanche était l'autre autant que neige qui s'épanche :
Leur danse était tantôt conduite par la blanche
Et tantôt par la rouge, et c'était en chantant
Celle-ci qui réglait leur pas, rapide ou lent [30].
Quatre autres, vers la gauche, à leur fête assidues,
Dansaient également et, de pourpre vêtues,
D'une d'elles suivaient le mode harmonieux;
Celle-là, toute seule, en tête avait trois yeux [31].

28. Allusion à la couronne et au sceptre d'or, symboles de la puissance impériale dérivant du droit divin, et au costume des Templiers, qui portaient la croix rouge sur leur habit blanc

29. C'était bien le moins que le char d'Auguste vint rappeler qu'il s'agit ici du char de l'Empire, et celui de Phaeton faire espérer à la terre dévote, *alla terra devota*, que le Saint-Siège, fourvoyé comme lui dans sa voie, *sviando*, serait un jour foudroyé à son tour par ce Dieu dont la justice se dérobe aux regards humains, *Giove arcanamente giusto*

30. Les trois vertus théologales, à savoir, la Charité, rouge, l'Espérance, verte, la Foi, blanche, jouent un rôle important dans les cérémonies maçonniques, où les mêmes couleurs leur sont affectées. C'est la Charité ou l'Amour qui de sa douce voix règle les mouvements des deux autres

31. Les quatre vertus philosophiques ou cardinales, que l'Ottimo appelle politiques et parmi lesquelles, nous l'avons vu, Dante introduit la Libéralité et l'Affabilité en place de la Force et de la Tempérance (ch. 1, note 9), en tant que cardinales, vêtues de pourpre comme les princes de l'Église, et guidées par la Prudence, qui observe à la fois le présent, le passé et l'avenir.

Après ce groupe saint, où l'allégresse éclate,
J'aperçus deux vieillards au différent habit,
Mais tous deux à l'air calme, où la foi resplendit.
L'un semblait un suivant de ce grand Hippocrate
Que donna la Nature à ceux qu'elle chérit;
En l'autre apparaissait un penchant tout contraire,
A l'épée en sa main qui brillait nue et claire,
Au point qu'à l'autre bord j'en frémis de frayeur [32]
Puis j'en vis venir quatre, humbles avec candeur,
Et, de tous le dernier, un vieillard solitaire
Marchant seul, endormi, le front pâle et rêveur [33].
Des mêmes blancs habits de la première bande

32. Saint Luc, médecin, personnifiant les Actes des Apôtres qu'il écrivit, et saint Paul, homme de guerre, le livre de ses Épîtres. Si Dante feint de trembler à la vue de ce dernier, c'est pour reporter la pensée sur le régime de terreur adopté par l'Église qui, loin de s'appliquer, comme le médecin, à guérir les plaies de l'âme et du corps, *mostrava contraria cura*, et s'armait de l'épée meurtrière, *lucida e acuta*, contre ceux qu'elle aurait dû, selon lui, s'efforcer de ramener par la mansuétude et par un régime salutaire. Mais j'avoue que je suis en grande défiance de ce *sommo Ippocrate che Natura fe*, car j'ai bien le droit de tenir pour suspect tout ce dont se mêle la Nature, qui pourrait bien avoir aidé quelque peu à la lettre dans les écrits de saint Luc.

33. Ces quatre personnages glissés là, à la fin du cortège, à la faveur de leur humble apparence, *in umile paruta*, ne sauraient être, à coup sûr, quoi qu'en disent les commentateurs, ni les quatre grands prophètes, Isaac, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, ni les grands docteurs de l'Église, saint Grégoire, saint Augustin, saint Ambroise et saint Jérôme, auxquels s'appliquerait assez mal cette extrême humilité, et encore moins les lettres canoniques. Nous y reconnaîtrions bien plutôt les évangiles apocryphes, rejetés par l'Église et non moins chers à l'hérésie que l'Apocalypse elle-même, personnifiée ici dans le solitaire de Pathmos. Comment en douter lorsque Dante a pris soin de les placer entre trois Évangélistes, saint Luc et saint Paul en tête, puis saint Jean qui ferme le cortège? Ainsi saint Jean, le patron des Templiers et des loges maçonniques, celui que l'Arioste nous montre restituant son bon sens égaré *dans la lune* à Roland, le *sénateur romain*, devenu *fou d'amour* pour Angélique, reine du *Cathai* ou des Cathares, saint Jean, qui nous est déjà apparu sous la figure de Lucie et sous celle de l'Aigle, termine ici cette procession symbolique, pour indiquer que l'Amour, dont il est l'apôtre, en est l'*alpha* et l'*oméga*. On voit, qu'au demeurant, ce saint Jean, à la *faccia arguta*, est très-peu catholique.

Ces sept allaient vêtus [34]; mais sur leur chef sacré
Brillaient, au lieu de lis se courbant en guirlande,
Des roses et des fleurs au calice empourpré.
A les voir de plus loin, certe on aurait juré
Que tous portaient au front une ardente couronne [35].
Lorsqu'en face de moi le char fut parvenu,
J'ouïs un coup de foudre, et la sainte colonne,
Comme si d'avancer il lui fût défendu,
Au même instant fit halte, ainsi que ces bannières
Aux flottantes clartés qui marchaient les premières [36].

34. Selon la lettre, habillés de blanc comme les Templiers, aux croyances politiques et religieuses desquels toute cette procession de livres animés se trouverait ainsi ramenée, par l'uniformité du costume; mais, selon l'esprit, étant en relations, en rapports intimes de foi politique et religieuse avec la milice des Templiers, marchant en tête, *col primaio stuolo*, voilà qui est catégorique, en effet, qui jamais a écrit *abituato*, pour habillé? MM. de la Crusca, qui citent Dante l'emploieraient ils dans ce sens?

35. Symbole du martyre, par allusion au bûcher des Templiers et aux massacres albigeois.

36. Le coup de tonnerre qui se fait entendre dans cette région où la pluie, le vent et les orages sont des phénomènes inconnus, signifie évidemment un événement funeste venant arrêter les progrès de la secte. Comme indice d'une intervention suprême, il révèle toute l'importance attachée par le poète à cette manifestation apocalyptique qui est le grand nœud de sa Comédie. L'ordre du Ciel même règle les mouvements de ce cortége symbolique au milieu duquel va se montrer, agir et parler, conformément à son double caractère, politique et religieux, l'héroïne du poëme, la pensée-verbe de celui qui, dans la *Vie nouvelle*, est appelé « le glorieux Sire qui ne se refuse pas à la Mort, » (voy. p. 47 des *Révél.*), mais ne se donne à elle, en apparence, que pour lui porter des coups plus assurés.

CHANT XXX.

Lorsque sur l'autre bord eut cessé de marcher
Ce beau septentrion du suprême empyrée,
Qui, n'ayant jamais eu ni lever ni coucher,
Voit le péché lui seul d'un voile le cacher [1];
Qui de sa tâche, là, dans l'escorte sacrée,
Avertissait chacun [2], de même qu'ici-bas
Notre septentrion, pour gagner le rivage,
Du pilote au timon guide l'œil et le bras [3],
Ceux-là de vérité qui portant témoignage
Entre lui se trouvaient et le griffon moteur [4],
Se tournant vers le char, comme vers leur bonheur,
Leur paix [5], l'un d'eux, à l'air d'un envoyé céleste,
Chanta trois fois : *Sponsa de Libano, veni*,
D'une voix éclatante, et de ce chœur béni
Reprit le même chant, après lui, tout le reste [6].

1. Les sept arts ou sciences des sept grades sectaires dérivés directement du ciel, par la tradition gnostique, brillent jour et nuit sur l'horizon, et leur éclat n'est momentanément voilé que par les ténèbres de l'ignorance, dont le foyer est dans cette ville de péché tour à tour appelée Babylone, Sodome, Pietramala, etc.

2. La tâche de chacun, *suo dover*, étant en rapport avec le grade.

3. Les sept arts cabalistiques sont, pour les fidèles d'Amour de tout grade, comme les sept étoiles de la Grande-Ourse pour les navigateurs.

4. Les vingt-quatre vieillards ou bons hommes, les Cathares ou les parfaits : ces excellents anges composant le grand conseil de l'Ordre.

5. Vers le trône du juge suprême, c'est-à-dire vers le Saint-Siège impérialisé, gage de félicité et de paix universelle. (*Voir de Monarchia.*)

6. Celui qui entonne le cantique semble s'acquitter d'une mission

Au ban retentissant [7], comme les bienheureux
Se lèveront soudain de leurs caveaux poudreux,
Chantant *Alleluia* de leur voix ravivée [8],
Sur le char triomphal de même s'est levée,
Joyeuse, en entendant *vocem tanti senis*,
Une foule d'Esprits, messagers de lumière
Et d'éternel bonheur. Là par l'Amour unis,
En chœur : *Benedictus*, disaient-ils, *qui venis* .
Puis en semant des fleurs dans l'air et sur la terre :
Manibus lilia date, date plenis [9].
J'ai vu plus d'une fois, lorsque le jour va naître,
L'Orient s'empourprer, tandis qu'à mon regard

d'en haut, *quasi da ciel messo*, et ces paroles sont empruntées à Salomon, IV, 8, pour donner à entendre que celle à laquelle il est fait appel est la Nouvelle-Jérusalem, prédite par l'Apocalypse « L'épouse qui a l'agneau pour époux, » et non pas le loup, XXI, 2, celle qui doit « descendre du ciel, parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux (*Ibid.*, IX, 10), et dont la mission est d'arracher l'Empire à la perverse Babylone, à Rhea, en réunissant dans ses mains les deux pouvoirs, spirituel et temporel.

7. « *Surgite, mortui, venite ad judicium.* »

8. « J'entendis comme la voix d'une nombreuse troupe dans le ciel, et qui disait : *Alleluia!* salut, gloire et puissance à *notre Dieu;* parce que ses jugements sont véritables et justes, qu'il a condamné la *grande Prostituée*, qui a corrompu la terre par sa prostitution, et qu'il a vengé *le sang de ses serviteurs*, qu'elle répandit de ses mains. Et ils dirent encore *Alleluia* (Apoc., XIX, 1, 2, 3). Aussi est-ce l'auteur de l'*Apocalypse* lui-même, c'est saint Jean, qui a écrit : *Veni, sponsa.* C'est le *grande vecchio, il quale era l'ultimo dietro al trionfante carro* (Ott. C.) Celui-là, du moins, au milieu de tout son verbiage pédantesque, donne parfois à entendre qu'il comprenait le poète qu'il commentait et dont il avait reçu oralement plus d'une confidence.

9. Lorsqu'apparaîtra le juge suprême, l'Empereur universel, et qu'il aura proclamé son ban souverain, *novissima banda*, tout l'état-major sectaire, ses anges, ses *missi dominici*, se lèvera dans la joie, comme les élus au signal de la trompette céleste, et se manifestera dans tout l'éclat de la vie nouvelle. Et pour que l'on comprenne bien que ce juge suprême réunit les deux caractères pontifical et impérial, celle qui le personnifie, sous figure féminine, est saluée, en qualité de sauveur et de rédempteur, par les mêmes paroles que saint Matthieu met dans la bouche des Juifs pour célébrer l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem (IV, 8); puis, en qualité d'Empereur, par les vers de Virgile en l'honneur de l'héritier présomptif d'Auguste.

L'azur d'un ciel serein s'étendait d'autre part,
Puis, sous un voile, enfin, le soleil apparaître,
Mollement tempéré de légères vapeurs,
Qui permettaient à l'œil d'affronter ses splendeurs[10].
De même, alors, parmi le nuage de fleurs
Dans l'air qui s'élevait de ces mains angéliques,
Et retombait en pluie au milieu des cantiques,
Une dame, le front d'un voile blanc couvert,
D'olivier couronnée et, sous un manteau vert,
D'une robe couleur de flamme revêtue,
Imposante, s'offrit tout à coup à ma vue[11].

10. Ce n'était qu'en la voilant plus ou moins à l'aide de l'allégorie et des fleurs de rhétorique qu'il lui eût été possible d'offrir aux regards sa déesse Raison, ce soleil éblouissant qui lui faisait tout voir en rose du côté de l'Orient. Cette nuvola est destinée à rappeler la nuvoletta de la V. N., et le Deh nuvoletta de la ballade. Voy. l'Ott. C., note 22, où il est dit artificieusement ch' ella sia velato.

11. Dans l'*Apocalypse*, le juge, semblable au Fils de l'Homme, au Christ, est vêtu d'une longue robe, *vestitus podere* (I, 13). Dante, qui a d'ailleurs aussi saint Jean à la lettre dans la description de son cortège, est parti de là pour en faire une femme, afin de déguiser d'autant le rôle tout masculin qu'il entendait lui assigner, certain d'ailleurs de se faire comprendre dans une secte où les hommes se transformaient en femmes aussi facilement qu'on y mourait pour y renaître à une vie nouvelle. Le costume tricolore, blanc, vert et rouge, qu'il a affecté de donner à sa dame-Christ, comparable à la Trinité : « Attendu qu'elle est un neuf, autrement dit un miracle, » (voy. la Vie nouvelle, et p. 55 des *Révél.*, et Enfer, XI, note 27) reproduit celui des trois vertus théologales, et les trois couleurs sous lesquelles il nous montrera la Trinité à la fin du Paradis, celles-là même que la jeune Italie arbore sur son drapeau. Dante est parvenu à réaliser dans cette fantasmagorie le programme tracé assez obscurément dans le traité de la *Monarchie*, au sujet des deux *Béatitudes*, l'une en cette vie, *per terrestrum Paradisum figurato*, que l'on acquiert par l'enseignement philosophique, sous la direction de l'Empereur, l'autre, en la vie éternelle, dans le Paradis céleste, en suivant la direction pontificale, et il est arrivé ici à expliquer comment il entendait ces mots, consignés à la fin du livre : *Patet quod* PAPA *et* IMPERATOR, *in quantum homines, habent* REDUCI AD UNUM. Nous voyons en effet Béatrice réunissant ici tous les attributs de la double puissance, tant spirituelle que temporelle. Elle devient son maître et son guide, dans le Paradis terrestre d'abord, puis dans le Paradis céleste, en la double qualité de Pontife et d'Empereur ne formant plus qu'un, et cela en opposition à Clément et à Philippe. Ce qui nous fait comprendre que son idéal de souveraineté devait être un et réunir les deux

Mon esprit, qui déjà, depuis de bien longs jours,
N'avait plus tressailli de crainte en sa présence,
Sans même que mes yeux lui prêtassent secours,
De l'ancien Amour reconnut la puissance,
L'invincible ascendant, à ce charme secret
Toujours émané d'elle et qui me pénétrait[12].
Sitôt qu'à son aspect j'éprouvai l'influence
Dont naguère je fus tout entier dominé,
Lorsque j'étais à peine au sortir de l'enfance[13],
Vers ma gauche, soudain, craintif, je me tournai,
Comme le jeune enfant recourant à sa mère,
Si quelque effroi lui vient ou quelque peine amère
J'allais dire à Virgile : — Il ne me reste, ami,
Une goutte de sang en moi qui n'ait frémi,
De mon antique feu je reconnais les signes[14].

pouvoirs destinés à procurer aux hommes le bonheur dans cette vie et dans l'autre. C'est l'idéal réalisé d'abord en Asie, à savoir chez les Turcs et chez les Russes, puis, en Europe, dans la constitution de l'Église anglicane.

12. C'est l'esprit de Dante qui s'émeut, non son cœur, à l'apparition de Béatrice, et, en effet, il l'appelle constamment, dans ses poésies lyriques, la dame de son esprit, *donna della mente*. Aussi n'a-t-il pas besoin du secours de ses yeux pour reconnaître cette création toute spirituelle, dont il proclame la vertu occulte, *occulta virtù*, comme dérivant de l'ancien amour, de l'ancienne tradition gnostique manichéenne, d'*antico amor*.

13 Lorsque j'avais à peine neuf ans, l'âge parfait du Maçon. Voy. dans la *Vie nouvelle* à quel point ce nombre *neuf* était ami de Béatrice, âgée elle-même de *neuf* ans, lorsqu'il s'éprit d'elle ; qu'il ne revit que *neuf* ans après, quoiqu'ils habitassent la même ville, et qui mourut le *neuvième* jour du *neuvième* mois de l'année dans laquelle le nombre *neuf* s'accomplit pour la *neuvième* fois dans ce siècle. P. 33, 54 et 55 des *Récit*. Voy. aussi la note dernière du chant XI de l'Enfer.

14. Voy. dans la *Vie nouvelle* les caractères mystiques de cet amour dont la plus haute ambition se borne à voir l'objet de son culte, à en obtenir le *salut*, le tout avec accompagnement de frissons, de terreurs, de visions et de songes plus ou moins significatifs. Dans l'apparence extérieure de Béatrice et dans tout son cortége, Dante ne pouvait méconnaître les signes de cette religion orthodoxe qu'il avait aimée anciennement et pour laquelle il avait combattu sous le drapeau des Guelfes. Aussi le premier sentiment qu'il éprouve est-il celui de la crainte, à raison des signes extérieurs de l'*antica fiamma*.

Mais Virgile déjà m'avait abandonné,
Ce père affectueux, aux paroles si dignos,
À qui, pour mon salut, je m'étais tout donné[15].
Tout ce que perdit Ève en ces lieux pleins de charmes
N'empêcha pas mes yeux de se remplir de larmes[16].
Si Virgile est parti, Dante, il n'est pas encor
Temps pour toi de pleurer, aux larmes fais donc trêve,
Tes pleurs doivent couler pour un tout autre glaive[17].
Ainsi qu'un amiral, de bâbord à tribord,
Pour donner aux marins un nouveau zèle à l'œuvre,
Des autres bâtiments surveille la manœuvre;
Telle, à gauche du char, en me tournant d'abord
A mon nom, qu'il m'est bien ici force d'inscrire,
Je vis la noble dame à l'invincible empire,
Qui m'apparut parmi les fleurs, les chants des cieux.

15 L'initié païen, le monarchique Virgile, dont le langage symbolique a été jusque-là sa sauvegarde, doit disparaître de la scène en présence de Béatrice, dont les discours, inspirés en apparence par la plus pure orthodoxie, éloigneront de lui tout péril. Celle qu'il appelle la dame du Salut, *donna della salute*, succède donc à celui qu'il appelait son *sauveur*, à qui il s'était livré pour son *salut*, lui-même nous le déclare, *a cui per mia salute dìemi*. Quant à sa frayeur, ce n'est pas Béatrice qui la cause, mais bien ceux dont le regard investigateur pourrait la reconnaître sous son costume d'emprunt, au milieu de la pompe catholique dont il la montre environnée.

16 Et s'il fallait entendre par *l'antica madre* non pas Ève, comme il nous a fallu traduire ces mots, mais bien la vieille Église orthodoxe, et entendre, quoique j'eusse perdu, mis à l'écart, l'antique foi romaine, je ne m'en mis pas moins à pleurer, c'est-à-dire à papiser de plus belle? Or, telle a été évidemment l'intention du poète. Il sait bien dire Ève, lorsqu'il le veut, et distinguer entre Rome et Florence.

17 Tu n'as pas à redevenir, *en réalité*, Guelfe et papiste comme tu l'as été autrefois, *non piangere ancora;* et ces mots sont répétés deux fois pour qu'on ait bien à saisir le sens de *l'ancora*. Il te faut à cette heure verser *fictivement* des larmes, feindre l'orthodoxie, dans l'intérêt d'une cause bien différente de celle de Rome, c'est-à-dire dans l'intérêt de l'Empire. C'est à une autre cause que tu dois ton dévouement et tes souffrances; à celle de César, afin que le glaive de César ait à l'emporter sur le glaive de saint Pierre, *pianger ti conviene per altra spada*. Il y a vraiment à rester confus d'en être réduit à expliquer avec insistance des choses si palpables, à cinq cents ans de distance.

Vers moi, de l'autre bord, abaissant sa paupière,
Bien que la dérobât en partie à mes yeux
Le voile qui, tombant de son front gracieux,
Était ceint de la feuille à Minerve si chère[18],
Elle continua, l'air fier, majestueux,
En reine[19], comme alors que la parole austère
Garde en dernier le trait qu'on sait plus douloureux.
Regarde, c'est bien moi, je suis bien Béatrice[20],
Comment as-tu daigné gravir enfin ce mont?
Ignorais-tu qu'ici tout est joie et délice[21]?
Tant de honte, à ces mots, vint peser sur mon front,
Que mon regard baissé chercha l'onde propice;
Je m'y vis et sur l'herbe a tomber il fut prompt.
Un fils parfois aussi trouve sa tendre mère,
Comme elle me parut, avec excès sévère,
Car l'Amour qui châtie est d'amère saveur[22].

18. Après nous avoir dit, dans le chant VI, que l'Italie sans l'Empereur pour la diriger est « un navire sans nocher au milieu de la tempête, » image qu'on retrouve au IVe traité du *Convito*, le poète nous montre ici sa mystérieuse Isis, dans ses fonctions de juge suprême, dirigeant le char symbolique de l'Empire universel, et, pour que sa pensée apparaisse suffisamment, il compare Béatrice à un amiral surveillant la manœuvre, quoiqu'il ne s'agisse ici que d'une procession, dont le personnel semble exclure toute surveillance. Elle est couronnée du feuillage de l'olivier, arbre de la paix, que l'Empire doit assurer à l'univers, et comme l'antique Isis, elle se montre d'abord voilée, pour se manifester plus tard, après l'accomplissement de tous les rites. Elle est sur l'autre bord, par rapport à lui, parce qu'il est encore censé orthodoxe, n'ayant pas subi les dernières épreuves de l'initiation.

19. Royalement, *regalmente*, porte le texte, ce qui caractérise de plus en plus le rôle assigné à ce personnage complexe.

20. Oui, malgré le cortége orthodoxe qui m'environne, je suis bien la personnification de l'utopie hérétique et révolutionnaire, l'idéal du templarisme albigeois, celle qui doit rendre heureux, *béatifier* l'univers romain.

21. Comment t'es-tu décidé à rompre avec le parti guelfe et à te soumettre à l'initiation dont le but est le bonheur du genre humain, en faisant de la terre un Paradis, lors qu'elle est aujourd'hui un Enfer, dont Satan est le pape, fait roi?

22. N'y a-t-il pas un autre sens caché sous ces paroles : *d'amaro sente il sapor della pietate acerba?* M. Florentino traduit : « Je sentis l'amertume de son acerbe pitié, » ce qui me paraît un bel et bon contre-sens, peut-être s'il se fût rappelé la canzone *Morte di pietà nimica*, Mort dont la pitié est ennemie, se

Elle ne parlait plus, et des anges en chœur
J'entendais, reprenant sa céleste harmonie,
La voix chanter. *In te speravi Domine*,
Mais le Psaume à *pedes meos* fut terminé [23].
Comme parmi les bois, aux reins de l'Italie,
Sous l'haleine des vents qui soufflent les frimas,
La neige se durcit en solides amas,
Puis fond, comme la cire au feu se liquéfie,
Partout en s'affaissant sur soi-même, aussitôt
Que moins d'ombre à la terre apporte un air plus chaud [24];
Ainsi j'étais sans pleurs ni soupirs et de glace
Avant d'entendre ceux dont les accords puissants
Se règlent sur ces corps qui roulent dans l'espace;
Mais lorsque j'eus compris, à leurs tendres accents,

serait-il plus rapproché de la véritable pensée du poète en disant : « On sent l'amertume chez ta cruelle piété, » chez cette dame Piété, son ennemie, dans les bras de laquelle il a été réduit à se jeter pour qu'elle devînt sa sauvegarde (voy. la V. N. et p. 372 des *Revél.*), dame Piété dont Béatrice a revêtu le costume et les attributs. Mais l'épithète d'*acerba*, déjà plusieurs fois signalée, nous paraît proche parente de *crudo*, et nous serions très-porté à entendre que, à la différence de la piété guelfe, celle des partisans de l'Empereur, de l'*acerba*, menacée par Cacus, est toute mansuétude, malgré ce qu'elle peut offrir de rigoureux au premier abord.

23. Les paroles du Psaume XXX nous révèlent la mission de Béatrice, de la *dame du salut*, qui ne sera pas moins secourable à Dante sous son travestissement catholique, qu'elle l'a été sous son aspect érotique : elle continuera d'être sa *protectrice*, « à le *sauver de tout danger*, à le *tirer des pièges cachés*, elle ne le livrera pas entre les mains de l'ennemi, attendu qu'elle hait ceux qui observent des choses vaines et sans fruit. » Les anges s'arrêtent à *pedes meos*, parce qu'il ne convenait pas à la fierté du poète de s'appliquer les paroles qui suivent : « Je suis tout troublé par la tristesse.. Toute ma force s'est affaiblie par la pauvreté où je suis réduit.. Je suis devenu un sujet d'opprobre.. J'ai entendu les discours injurieux de ceux qui m'entouraient.. Etc., etc.

24. Traduisez : Ainsi que dans les forêts vivantes, *trave vive* (poutres vives), que porte le sol italien, l'influence catholique, *neve*, se consolide, *si congela*, soufflée et appuyée par les princes et guerriers qui lui sont asservis, *soffiata e stretta dalli* VENTI SCHIAVI, puis s'évanouit, s'affaisse, pour peu que cesse l'ombre pontificale et que la terre puisse respirer, *pur che la terra, che perde ombra, spiri*.

Le mot à mot n'entend-il assez de lui-même?

Qu'ils me compatissaient, plus que si leur voix douce
Eût dit : Contre lui, dame, ainsi qui le courrouce ?
La glace amoncelée à l'entour de mon cœur,
En soupirs se fondant et s'écoulant en pleur,
Par la bouche et les yeux, dégagea ma poitrine [25].
Elle, debout restée, à la gauche du char,
Sans se montrer émue, à la foule divine
S'adressant de la voix ensemble et du regard :
Votre œil veille durant la journée éternelle
Et ne peut nuit, sommeil, vous dérober, dit-elle,
Un seul pas par le siècle en sa voie accompli [26].
J'en mettrai plus de soin à répondre, sur l'heure,
Pour que m'entende bien celui qui là-bas pleure,
Et que soit à ses torts son regret assorti [27].
Celui que vous voyez, non par l'œuvre isolée
De ces sphères, qui vont en leur marche réglée
Dirigeant chaque germe et lui traçant sa fin,
Selon qu'il a le ciel menaçant ou serein ;

25. Cet accès de sensibilité chez Dante se réduit donc à une figure de rhétorique, comme l'indique assez la comparaison, dans laquelle le *soleil* printanier vient dissiper l'*ombre*, qui a fait s'amonceler et se durcir la neige sur l'Italie, durant le grand assaut de l'hiver pontifical, *del verno si grande assalto*. (*Voir* p. 378 des *Révél.*) Or, Dante nous déclare ici qu'il s'est abstenu de composer des vers, *sospiri* (voir la *Vie nouvelle*) et de toute démonstration catholique, *lacrime*, tant qu'il n'y a pas été autorisé par les dignitaires de l'église sectaire, par ces *anges* « dont les notes suivent celles des sphères célestes. » Mais qu'une fois assuré de leur agrément, il a donné carrière à sa verve poétique et, dans l'espoir de faire triompher le glaive impérial, il s'est mis à pleurer de son mieux, autrement dit à arborer les insignes de l'ennemi, pour le combattre avec plus d'avantage. Voilà comment il devait pleurer pour un autre glaive, *per altra spada*.

26. Ces anges-là exerçaient la surveillance la plus active sur tous les actes de l'autorité régnante, désignée ici par le mot *siecle*, parce qu'elle dominait sur la terre, *mortal secolo*. Voy. la *Vie nouvelle*.

27. Béatrice déclare elle-même que sa réponse sera étudiée avec soin, *con più cura*. Ceux pour qui elle parle sauront bien comprendre que les torts dont elle va charger Dante sont de la même nature que l'affliction dont il fait montre, c'est-à-dire également fictifs et que, dès-lors, *sono colpa e duol d'una misura*.

Mais par grâce divine à l'abondante pluie,
Dont la source est si haut que notre vue en vain
La veut sonder, cet homme, en sa nouvelle vie,
Fut virtuellement tel qu'en lui les plus beaux fruits
Par de nobles penchants auraient été produits [28].
Mais plus en la terre est de féconde énergie,
Plus, faute de culture et par le mauvais grain,
De sauvages moissons se hérisse son sein
Je le soutins un temps par mon riant visage.
En faisant rayonner sur lui mes jeunes yeux,
Et dans le droit chemin il marchait vertueux [29].
A peine une autre vie, au seuil du second âge,
M'eut-elle transformée, il me reprit son cœur,
Et bientôt sur une autre il porta son ardeur [30].
Quand, m'élevant, j'avais accompli le passage
De la chair à l'esprit, que j'avais en vertus
Grandi, comme en beautés, moins pourtant je lui plus
Et lui devins moins chère [31]. En une fausse voie

28. Les influences sidérales, qui jouent naturellement leur rôle dans la symbolique sectaire, puisque la voûte du Temple représente un ciel étoilé (voy. la cité du soleil de Campanelle, p. 468 des Rével.), ont concouru, avec les grâces divines de ce pouvoir occulte qui se dérobe aux regards et qu'on appelle le grand Orient, à la régénération de Dante, à sa palingénésie ou à sa vie nouvelle, comme on voudra l'appeler, il y avait donc lieu d'attendre de lui des merveilles dans l'intérêt du parti révolutionnaire.

29. En tant que Béatrice érotique ou philosophie sectaire sous aspect d'amour platonique. Voir la *Vie nouvelle* et le *Banquet*, où il est expliqué que les yeux de dame Philosophie, Béatrice, sont ses enseignements, *dimostrazioni*, son sourire, ses persuasions, d'où résulte « cette *béatitude* qui est en paradis le bien suprême. » Traité III, ch. 15.

30. A la seconde période de l'initiation, quand l'enseignement, qui jusqu'alors a été philosophique, s'engage dans les profondeurs du mysticisme, Dante, voyant la symbolique amoureuse éventée par l'ennemi, dut feindre, pour plus de sûreté, de se jeter « dans les bras de dame Piété, son ennemie, pour qu'elle le défendît, » et il parut reporter sur elle tout son amour, *dicean altrui*, Béatrice érotique étant censée passée de vie à trépas (Voy. v. II et pag. 41, 42 des *Rével.*), mais sans cesser, comme on le voit, d'être tout à sa foi et à son roi templier, A L T R I.

31. Ostensiblement; c'est alors que nous le voyons en effet, dans la *Vie*

Il s'engagea, suivant des fantômes de bien
Qui, tout mensonge, en vain promettent paix et joie [32].
Pour le désabuser ne me servit de rien
Mon esprit, en songe ou d'autre autre manière,
Des inspirations d'obtenir la lumière [33].
Il en prit peu souci, plus bas tomba toujours [34].
Pour son salut, dès lors, je n'avais de recours,
Quand tout demeurait vain, que d'offrir à sa vue
Le séjour et les maux de la race perdue [35],
Et, dans ce but, des morts je visitai le seuil.
Suppliante, les yeux en pleurs et l'âme en deuil,
J'allai trouver celui qui fut ici son guide [36].
Mais l'immuable arrêt de Dieu serait enfreint
S'il passait le Léthé, goûtait son eau limpide

nouvelle, échanger des regards avec une dame païenne, *donna gentile*, autrement dit dame Pute, ce dont il s'accuse comme d'un « très-vil ou très-lâche penser. » Voir les *Revél.*, p. 63, 61.

32 Ces fausses images de bien, qui ne tiennent rien de ce qu'elles promettent, sont les espérances que l'Église romaine fait briller aux yeux des fidèles et au moyen desquelles elle les entraîne dans une fausse voie, *via non vera*; peut-être aussi font-elles allusion au culte des images dans lequel les chrétiens évangéliques voyaient et voient encore une idolâtrie

33. On peut voir dans la *Vie nouvelle* à quel point Dante fait abus des visions et des songes, tous inspirés en effet par la pensée de Béatrice. Il suffira de se reporter aux pag. 34, 38, 39, 48, 49, 65, 69 des *Révél.* pour reconnaître ce que peut avoir de sérieux un pareil moyen de salut.

34. En affectant de plus en plus le langage et les dehors orthodoxes; tous les autres moyens de salut étant épuisés et devenant impuissants pour conjurer le péril, *che tutti argomenti alla salute sua eran già corti*

35. Le meilleur moyen de le mettre, et les siens bien plus que lui-même, en garde contre le monde catholique, était de lui en montrer la capitale comme la résidence de Satan, le réceptacle de tous les vices et la cause de tous les maux de la terre.

36. Et le personnage dont je fis choix à cet effet était précisément un poëte païen, initié aux mystères d'Eleusis, imitation de ceux d'Isis que je représente ici; personnage qui, sous son masque romain, n'était autre que le Bolonais de Virgilio, son ami jusqu'à la mort, et son initiateur aux mystères du Temple, ainsi qu'à la foi albigeoise. Voir les eclogues latines qu'il lui adressait de Ravenne, pour l'informer, en style pastoral, des effets de sa prédilection sectaire.

Sans l'avoir acheté par ce repentir saint
Qui de pleurs rédempteurs rend la paupière humide [37].

37. Il sera fait remise à Dante de ses torts fictifs et son juge feminin lui pardonnera sa Comédie de catholicisme, à la condition qu'il en fera amende honorable, par quelques larmes papistes, c'est-à-dire en redoublant d'hypocrisie et en prouvant par le succès qu'il y a profit pour la secte à attaquer l'Église avec ses propres armes. Et puis, n'est-il pas indispensable de *pleurer* à la porte du temple, pour *rire* lorsqu'on est parvenu enfin à y rentrer en vainqueur?

CHANT XXXI.

Toi qui m'entends, là-bas, près du fleuve sacré,
Poursuivit Béatrice avec un froid courage,
En dirigeant sur moi de pointe son langage
Qui, de taille, m'avait paru bien acéré[1].
Dis, n'est-ce pas vrai? dis, à défaut d'autre excuse,
Que ton aveu se joigne à la voix qui t'accuse.
Tant de trouble, à ces mots, confondit mon esprit,
Que l'organe à ma voix refusa toute issue,
Et pour former un son ma bouche en vain s'ouvrit[2].
Ma réponse parut bientôt trop attendue.
A quoi penses-tu donc? dit-elle, réponds-moi,
Cette eau n'a pas encor lavé la trace en toi
Des tristes souvenirs dont ton âme est mordue[3].
De mes lèvres la honte et la crainte à la fois
Arrachèrent un *oui* tel qu'il fallut, je crois,
Pour qu'il fût entendu, le secours de la vue[4].

1. En m'apostrophant directement après avoir parlé de moi à la troisième personne.

2. L'amant de Beatrice erotique ne sait que répondre aux reproches de catholicisme qu'elle lui adresse, entourée elle-même de tout l'appareil catholique, et la stupéfaction lui coupa la voix, en voyant les deux doctrines rivales confondues dans un même symbole.

3. Tu n'as pas encore bu de l'eau du Léthé, tu dois donc te souvenir et de ton passé guelfe et de ta désertion apparente des rangs sectaires, à l'heure qu'il est

4. Tel est le sens littéral, mais il en est un autre, indiqué par ce TAL, qui ne reparaît jamais sans une intention secrète. Il signifie ici que Dante prononça bien bas le nom sacré, celui du roi templier, Henri de Luxembourg, de façon qu'il fallait, pour le comprendre, partager ses

Comme d'une arbalète, alors que, trop tendue,
Elle vient à partir, corde, arc, bois, tout se rompt,
Et le trait qu'elle chasse au but vole moins prompt,
De même j'éclatai sous la charge accablante,
En laissant déborder mes larmes, mes soupirs,
Et ma voix au passage expira sanglotante[5].
Elle reprit alors : — Traversant mes désirs,
A chérir le seul bien près duquel tout s'abaisse,
A n'aspirer qu'à lui qui t'incitaient sans cesse;
Quels fossés, quels remparts as-tu pu rencontrer
Pour perdre ainsi courage et pour désespérer
D'aller droit en avant[6]? Quel abord si facile
Ailleurs as-tu trouvé, quel attrait souverain
Pour te faire accourir ainsi d'un pas agile[7]?
Lorsqu'un soupir amer fut sorti de mon sein[8],
J'eus peine à retrouver une voix pour répondre
Au reproche cruel qui venait me confondre.
Ma langue avec effort articulant enfin[9]:

vues, *sue viste*. Relisez, de grâce, ces paroles du texte *Confusione e paura mi pinsero un* TAL *si fuor della bocca, al quale intender fur mestier le viste*, ce TAL si équivaut donc à *oui*, Sire, et c'est à lui qu'il est fait allusion dans ces vers :

E angosciar chi non capa dentro spira
Fuor della bocca si che vile e morta

Cf. la Canzone *Amor, dacchè convien pur ch'io mi doglia*. Mais Béatrice, cette personnification du Messie le prend en *dame* du salut, ovait l'oreille des plus fines.

5. Nous savons que ses larmes sont des démonstrations orthodoxes, et lui-même nous dit, dans la *Vie nouvelle*, que ses soupirs sont ses compositions poétiques, attendu que ce qu'il ne peut dire il le chante.

6. Ainsi, l'amour de Dante pour Béatrice n'avait d'autre but que le souverain bien, la vérité suprême, l'absolu, et son tort envers elle consiste à s'être écarté de la ligne droite, *del passare innanzi*, afin de tourner des obstacles qu'il jugeait insurmontables en les abordant de front.

7. La question n'est-elle pas au moins inconvenante, si elle n'a pas un double sens? Car elle se réduit à ceci : En as-tu rencontré de plus belles et de plus faciles?

8. Le Canzoniere est rempli de ces soupirs amers, voyez ses invectives contre *madonna Pietra*, et contre cette cruelle Mort dont la Piété n'est qu'minutie.

9. La difficulté était grande en effet, tant pour l'accusation que pour la défense, à se maintenir ainsi sur le terrain de l'ambiguïté, à échanger

Lorsque me fut caché votre adoré visage,
Vers les objets présents, dis-je en versant des pleurs,
Je courus, attiré par leurs charmes trompeurs[10].
Quand tu voudrais nier ou taire, trop peu sage,
Ce que ta bouche avoue, à coup sûr, ton péché
N'en demeurerait pas ignoré davantage,
Connu qu'il est d'un juge auquel rien n'est caché[11].
Mais devant notre cour quand, sans futile excuse,
Le pécheur repentant de lui-même s'accuse,
Le glaive est émoussé sur la meule à l'instant[12].
Pour que de ton erreur tu ressentes pourtant
Une honte plus vive et que mieux tu parviennes,
Plus fort une autre fois, de la voix des Syrènes
A savoir te défendre, en des pensers meilleurs[13],

des généralités à double sens, en pesant laborieusement, *a fatica*, la valeur et la portée de chaque mot. Voy. *de Vulgare eloquio*.

10. C'est couverte d'un voile que Béatrice adresse la parole à Dante, ainsi son visage est caché. Quels sont maintenant les objets présents? Les symboles vénérés de la loi ancienne et de la loi nouvelle, masquant des symboles sectaires et constituant la représentation allégorique du catholicisme. La réponse de Dante se réduit donc à dire : Du moment où j'ai jugé utile de vous couvrir du voile orthodoxe, je me suis mis à rendre un culte simulé à ces fausses images dont vous êtes entourée, idoles trompeuses qui ne tiennent rien de ce qu'elles promettent, *Imagini di ben false, che nulla promission rendono intera*, et qui m'ont attiré par l'espoir de mettre à profit l'illusion qu'elles produiraient, *col falso lor piacer volser miei passi*. Remarquez enfin que Dante est arrivé au bord du fleuve avant le cortége sacré, qu'il est venu, en se promenant, au-devant de lui, ce que Béatrice ne manque pas de signaler en disant : *Perchè dovessi lor passeggiare anzi*. Les amoureux, d'ordinaire, courent après leurs belles.

11. Ce juge n'est autre que Béatrice elle-même, la pensée intime de Dante, sa conscience religieuse et politique identifiée avec le *judex* impérial.

12. Béatrice est si bien le juge de Dante, qu'elle dit notre cour, notre tribunal, *nostra corte*. Remarquez que l'on peut traduire tout aussi bien : Dans notre cour, les membres de la Rote s'élèvent contre l'usage impitoyable que Rome fait du glaive. *In nostra corte la Ruota rivolge se contra il taglio*. Tout cela est bien étrange, sans doute, mais ne ressort pas moins du texte.

13. On se rappelle quelle est cette prostituée louche et bègue qui a dit au commencement du chant XIX : « Je suis une douce syrène. » Rien ne pouvait donner mieux la clef de l'allégorie que ce rapprochement, qui semble fortuit, lorsqu'il est au contraire savamment calculé.

Écoute, et qu'en leur source aient à tarir tes pleurs[14].
Apprends comment eût dû, dans un sentier contraire,
Moi morte, te guider ma souvenance chère[15].
Ne t'offrit jamais rien la nature ni l'art
Qui sut charmer autant ton cœur et ton regard
Que ces membres si beaux, naguère ma demeure,
En débris dispersés sur la terre à cette heure[16].
Si ma mort te ravit le suprême plaisir[17],
Devait-il être au monde une chose mortelle
Pour t'attirer, pour faire en toi naître un désir[18]?

14 Littéralement : mets à bas la semence de ton pleurer, *pon giù il seme del piangere*, la locution est bizarre, à coup sûr, pour dire cesser de pleurer, mais elle est très-claire pour signifier : jette bas celle qui t'oblige à feindre le papisme.

15 Beatrice, morte sous sa forme erotique, *carne sepolta*, comme aussi à raison de sa nouvelle forme orthodoxe, devait continuer de guider celui qui avait fait d'elle sa dame mystique, et demeurer sa providence sans ce déguisement, bien différent de l'autre, *in contraria parte*, c'est-à-dire, dans le parti opposé, dont elle empruntait les couleurs et les insignes.

16 Rien n'est plus vrai, en ce sens que ni le droit romain, ni l'art d'amour, ou la gaie science, n'ont jamais rien produit de si merveilleusement combiné que cette poétique création de Béatrice. Mais admettons qu'il nous faille prendre ici la nature et l'art pour ce qu'ils paraissent être, une jeune femme qui rappellerait à son ancien amant le plaisir que lui auraient procuré ses beaux membres, passerait avec raison pour une effrontée. Voulez-vous qu'il n'y ait rien que de très-chaste dans les paroles de Béatrice? Rien de plus facile, dites-vous : celle qui personnifie le principe dirigeant de l'église dissidente était on ne peut mieux autorisée à déclarer qu'elle habitait chez chacun de ses membres, *in ch'io rinchiusa fui*; que ces membres étaient beaux (on les appelait, en effet, cathares, c'est-à-dire, parfaits et purs par excellence). On conçoit alors le plaisir que Dante pouvait éprouver de ses fréquents rapports avec ces membres qui lui étaient chers, et de l'active propagande qui les faisait se répandre dans toutes les contrées habitées, tandis qu'on ne comprend pas comment les membres d'une jeune femme inhumée à Florence, auraient été dispersés en terre, *in terra son sparte*.

17 Ce *sommo piacer* était, ne l'oublions pas, le *salut* qu'il obtenait de Beatrice, car lui-même nous le dit dans la Vie nouvelle : *Lo fine del mio amore fu il saluto di questa donna*.

18 L'exigence outre-tombe ne saurait certes aller plus loin, de la part d'une jeune femme qui, mariée à un autre, n'a jamais accordé que le salut à son timide adorateur. Mais vous comprenez que les choses *mortelles* dont son amant devait faire fi étaient celles qui relevaient de la puissance appelée la Mort

Au premier trait lancé contre ton cœur fidèle
Par des objets trompeurs, tu ne devais faillir
A me suivre là-haut, moi qui n'étais plus telle [19].
Ni fillette aux doux yeux, malgré tous ses appas,
Ni d'autres vanités, ne devaient certes pas,
Aux coups pour t'exposer, te faire abaisser l'aile [20].
Un jeune oiseau, peut-être, en attendra deux, trois,
Mais celui dont la plume est poussée une fois
Devant la flèche fuit, du filet se dégage [21].
Ainsi que les enfants, rouges, baissant les yeux,
Écoutent, sans mot dire, un sévère langage
Et, s'avouant leurs torts, se repentent honteux,
J'étais resté muet. — Relève en haut la barbe,
Dit-elle, si ma voix te rend ainsi confus,
En m'osant regarder tu le seras bien plus [22].

19 Béatrice ne veut pas dire assurément, comme le croient tant de bonnes âmes, que Dante devait renoncer à la vie pour se réunir à elle, qui n'avait plus rien de mortel, et rougir d'avoir préféré des beautés vivantes à une jolie femme morte. Elle lui reproche de n'avoir pas eu recours à quelque autre fiction pour lui rendre le même culte allégorique, et d'avoir subi l'influence catholique, celle des choses fallacieuses, *delle cose fallaci*, en faisant acte de vasselage envers dame Piété, alors qu'elle, dame de Salut, idole vérité, n'avait rien de fallacieux.

20. Cette *pargoletta* n'est autre que Béatrice elle-même, mais sous sa forme dogmatique, comme on peut s'en convaincre en lisant le sonnet : *Chi guarderà giammai senza paura negli occhi d'esta bella pargoletta?* sonnet où Dante déclare qu'il s'est sacrifié pour tirer les autres de péril « en attirant à lui le contraire de la vie, *in trarse a me 'l contrario della vita*, » c'est-à-dire, en se livrant ostensiblement à l'Église romaine, qu'il appelle la Mort. Comme il le dit lui-même ici, cette fillette est une fiction ajoutée à tant d'autres, *altra vanità*.

21. Il appert de là que Dante n'était plus un jouvenceau lorsqu'il se serait rendu coupable d'infidélité envers Béatrice, mais qu'il pouvait être rangé parmi les gens d'un âge mûr, *pennuti*. Or, si Béatrice avait, comme Dante lui-même, de dix-sept à dix-huit ans lorsqu'elle mourut, il faudrait admettre qu'il lui garda tout son amour à un âge où les passions sont le plus ardentes, et qu'il succomba précisément à la tentation lorsqu'il avait déjà atteint la quarantaine, c'est-à-dire au moment où il entreprit sa *Comédie*. Mais qu'on se rassure, les filets auxquels il est fait allusion ici sont ceux que l'Arioste a mis dans les mains de son Caligorant.

22. Comme elle est couverte d'un

Au vent qui sur nos monts de la terre d'Iarbe
Se déchaîne fougueux, ou des plages du Nord,
Un vieux chêne à tomber oppose moins d'effort,
Que moi pour relever, à son ordre, la vue.
Du mot barbe, employé pour face, tout d'abord
Je compris la portée et l'ironie aiguë [23].
Quand se dressa mon front, je vis les anges saints
Ne semant plus dans l'air des fleurs à pleines mains.
A mon regard, timide encore avec justice,
Sur le devant du char se montrait Béatrice.
Vers l'animal mystique en soi qui réunit
Une double nature, elle s'était tournée [24].
Sous son voile, au delà de l'onde fortunée
Que le reflet de l'herbe et des feuilles verdit,
Elle me paraissait, autant qu'elle obscurcit
Toute perfection en son séjour sur terre,
Elle-même effacer ce qu'elle fut naguère [25].
Le dard du repentir tellement me poignit
Que plus certains objets m'avaient détourné d'elle,

voile, il ne saurait être honteux que du déguisement dont il l'a affublée. Cette allocution, si charmante dans son expression poétique, est tellement alambiquée quant à sa conception sectaire, qu'on nous pardonnera sans doute des explications qui pourront paraître à quelques-uns des orgueils, mais dont un examen approfondi démontrera le bien fondé.

23. Où serait l'ironie si le crime n'était pas récent et ne devait pas sa gravité à l'âge où la barbe annonce la maturité de l'âge? ce qui a déjà été indiqué par l'adjectif *pennuto*.

24. Parce que la réunion des deux pouvoirs spirituel et temporel, dans la main de l'Empereur, substitué au pape, était le but de la pensée sectaire personnifiée dans Béatrice. Aussi se tourne-t-elle vers l'animal mystique *ch' è sola una persona in duo nature*. Le vers n'offre pas d'ambiguïté. On remarquera que jusque-là Béatrice s'était tenue à *la gauche* du char, c'est-à-dire du côté catholique, ce que Dante a signalé à deux reprises, la voilà maintenant changée de position, et, par suite, de caractère.

25. Et cela grâce à l'art déployé par le poète, pour faire de sa Béatrice dogmatique une création à laquelle rien ne put être comparé, même sa Béatrice érotique. Or, il est tellement certain d'y avoir réussi, qu'il la déclare au-dessus d'elle-même, lorsqu'elle ne lui apparaît encore que couverte d'un voile.

Plus je sentis pour eux une haine mortelle [26];
Et tel fut le regret au cœur qui me mordit,
Que je tombai sans force, abattu. Le sait celle
Qui me remplit ainsi de trouble et de remords,
A quel accablement je fus réduit alors [27].
Lorsqu'un agent externe eut réveillé mon âme,
Je vis sur moi courbée et me parlant la dame
Qui d'abord m'en vint seule, elle disait : Tiens-moi [28].
M'ayant jusqu'au menton tiré dans la rivière,
Elle allait m'y traînant ainsi derrière soi,
Et, comme une navette, elle y glissait légère [29].

26. Plus son inimitié redoubla contre la Syrène, contre les choses vaines et fallacieuses auxquelles il s'était vu réduit à rendre hommage, enfin contre tout ce qui se rattachait à l'Église romaine, dont il dit *più mi si fe nimica*.

27. Pour m'être exposé au soupçon de trahison et d'apostasie de la part de mes coreligionnaires. Dans toute cette scène, où abondent les mots à double portée, où l'on sent qu'aucun des deux interlocuteurs ne s'exprime comme il devrait le faire, tant les pensées et les mots trahissent l'apprêt et la contrainte, Dante n'a fait que dramatiser la lutte intérieure qu'il eut à soutenir au moment d'entreprendre sa *Comédie* et de revêtir sa Béatrice du masque théologique. Cette même lutte entre le premier et le second amour de Dante, qui fait de Béatrice érotique la rivale irritée de Béatrice orthodoxe, se reproduit sous une autre forme dans la *Vie nouvelle* et dans le m° traité du *Convito*. (Voy. les *Révél.*, p. 62 et suivantes, p. 303 et suivantes.) Enfin une partie du Canzoniere est employée à faire entendre à ses coreligionnaires que son catholicisme n'est qu'une fiction et une ruse de guerre.

28. Cet agent externe, *virtù di fuor*, est extérieurement la grande comtesse Mathilde, celle qu'il a parfaitement comparée à Proserpine : dans son essence elle est la vie active. Il en fait un agent externe pour donner à entendre qu'en ce qui touche les apparences, cette personnification de la dévotion romaine est absolument en dehors de lui, à la différence de Béatrice, avec laquelle il ne fait qu'un, et il se fait dire par elle *tiens-moi*, pour indiquer qu'il se rattacha à elle par nécessité.

29. Dante a subi l'épreuve du feu dans le chant XXIV, il lui faut subir maintenant celle de l'eau. Lors de son premier baptême, il avait pour parrains Virgile et Stace : l'ancien et le nouveau langage sectaire, lors du second, il a pour marraine Mathilde, la vie active symbolisée extérieurement dans la dévotion romaine, *virtù di fuor*, et Stace, représentant, au-dedans comme au-dehors, de la foi et de la poésie amoureuse des troubadours de la langue d'oc, qu'il a soin de laisser au second plan, en lui faisant garder un silence prudent. L'action est réservée naturellement à Mathilde, que le poëte représente lui faisant une sorte de violence et, remarquez

Quand je fus près du bord, j'entendis, frémissant,
Asperges me, chanté d'un si suave accent
Que, bien loin de pouvoir l'exprimer, c'est à peine
Si j'en conserve en moi la mémoire incertaine[30].
La belle dame alors, tendant ses bras, me prit
Avec force la tête et la plongea sous l'onde;
Pour en boire il fallut que ma bouche s'ouvrît[31].
Puis, m'attirant baigné sur la rive, à la ronde
Des quatre vierges sœurs elle me présenta,
Et chacune aussitôt de son bras m'abrita[32].
Nous sommes en ces lieux nymphes, au Ciel étoiles[33],
Avant que Béatrice, astre qui sous ses voiles
Brille d'un pur éclat, ici-bas descendît,
A la suivre d'en haut l'ordre nous asservit[34].

la comparaison, si vous avez jamais vu faire des étoffes glacées, glissant dans l'onde comme la navette entre les fils croisés de la trame destinée à paraître blanche d'un côté et noire de l'autre. Voilà tout le secret de la *Comédie*.

30. *Asperges me hysopo et mundabor*, et je serai purifié de mon passé cathalique, de mes souillures orthodoxes, *mondato d'agni rogna*, comme il est dit dans le premier de ses Psaumes.

31. Ainsi c'est la contrainte exercée par la dévotion romaine sur la tête de Dante, sur le siége de sa pensée, qui l'amène à répudier son passé, en buvant l'eau d'oubli, sous le patronage de la vie active sectaire.

32. Sous la protection des quatre vertus philosophiques, Dante peut braver le courroux de dame Piété, son ennemie. Pourquoi la dévote Mathilde ne la présente-t-elle pas aux trois vertus théologales, qui sont là présentes?

33. En effet, nous les avons vues briller sur la face de Caton et descendre sous l'horizon quand les trois vertus théologales resplendissaient dans la nuit catholique (ch. I et VIII). Ceux qui naissaient à la Vie nouvelle sous l'influence de ces étoiles avaient nécessairement la noblesse de l'âme, ils étaient purs, parfaits, c'étaient des Cathares. De plus, nymphes signifiant, en grec, celles qui versent l'eau, et l'eau vive étant le symbole de la doctrine, ce nom est on ne peut mieux approprié aux vertus qui contribuent à sa propagation sur la terre, de même que celui d'étoiles, lorsque, transformées en astres, elles illuminent le ciel resplendissant du Temple.

34. A prendre les choses au pied de la lettre, les vertus cardinales auraient été prédestinées, par Dieu lui-même, à être dans ce monde les servantes, *ancille*, de dame Béatrice, la bien-aimée de Dante, ce qui ne serait pas d'une parfaite orthodoxie, nous entendons, quant à nous, que du moment où il consent au point de faire de sa dame une sainte, véritable bas bleu en théologie, et de

Devant ses yeux divins nous allons te conduire;
Mais aux vives clartés qui ne cessent d'y luire
Aiguiseront les tiens ces trois vierges, là-bas,
Pour le regard profond que nous n'égalons pas[36].
C'est ainsi qu'en chantant ces vierges m'accueillirent
Puis devant le griffon elles me conduisirent[36],
Vers lequel Béatrice avait le front tourné,
En disant: — Vois, regarde à l'entour de ces rives,
Ne t'y ménage pas[37]. Nous t'avons amené,
Comblant tes vœux, devant ces émeraudes vives
Où s'est armé l'Amour dont tu fus dominé[38].
Soudain mille désirs plus ardents que la flamme
Attachèrent mes yeux, d'où s'échappait mon âme,
Sur ces yeux rayonnants imprégnés de clartés,

l'introduire dans le Paradis terrestre, pour y jouer le rôle de juge suprême, devait l'entourer des quatre vertus, apanage, selon lui, de la noblesse, et par suite de la souveraineté, à savoir: justice, prudence, libéralité et affabilité, dont n'avait guère besoin pour vaquer aux soins de son ménage une petite bourgeoise de Florence.

35. La foi, l'espérance et l'amour, selon la secte albigeoise, procureront à Dante la pénétration nécessaire pour profiter des hauts enseignements de l'école arcane, dans laquelle il a eu pour guides les vertus philosophiques, qui constituent la noblesse sectaire. Conv., IV.

36. Pour faire acte de foi et hommage à la double souveraineté impériale.

37. *Fa che le viste non risparmi.* Ce qui signifie, en réalité: Ne mets pas de bornes à tes espérances, à tes vœux.

38. Te voici en présence de celle dont les yeux et les enseignements, puisque l'on vaut l'autre, t'ont fourni, sous sa forme érotique, les armes dont tu avais besoin pour la réussite de tes desseins (armes de défense autant que d'attaque, à en croire Cecco d'Ascoli, affirmant dans son *Acerba* que « l'émeraude sert de défense au griffon qui la met toujours dans son nid »). Tu la revois maintenant sous forme dogmatique et elle continuera ainsi à être ta défense, comme l'émeraude est celle des griffons, dont la double essence se réfléchit dans l'enseignement sectaire ou dans les yeux de Béatrice. Aimerait-on mieux admettre que Béatrice avait les yeux verts? et que l'Amour, trompant la surveillance des *Uccelli griffoni chi li materiali smeraldi guatano* (*Ott. C.*), en tira les traits dont il atteignit le cœur de Dante, *onde ti trasse le sue armi*? Mais cela signifie au moins aussi bien, on en conviendra, où il emprunta les armes dont il te munit, littéralement: d'où il tira pour toi ses armes.

Toujours sur le griffon qui restaient arrêtés [39].
Ainsi que le soleil dans une glace pure,
S'y reflétait cet être à la double nature,
Tantôt sous un aspect, tantôt sous l'autre, et toi,
Juge de ma stupeur, lecteur, quand devant moi
Je voyais cet objet s'offrant sur le rivage
Le même en tout, changé pourtant dans son image [40]
  Tandis que de surprise et de joie à la fois
Mon âme s'inondait, à goûter la pâture
Dont on a plus de faim quand plus on s'en sature [41],

39. On va comprendre tout à l'heure le motif de cette attention opiniâtre de Béatrice sur un même objet.

40. L'objet réel, actuel, était la réunion des deux pouvoirs temporel et spirituel dans les mains du pape, réunion monstrueuse aux yeux de Dante, qui la désigne par le mot *doppia fiera*. Aucun changement à attendre de ce côté, aussi la bête demeure telle qu'elle est, *queta in se*; mais il en est tout autrement dans les yeux ou dans les enseignements de Béatrice, cette personnification de la doctrine sectaire, la double bête s'y transmue, *nel suo idolo si trasmutava*, la double autorité y passe du pape à l'Empereur, ce qui fait disparaître tout ce qu'elle offrait de monstrueux sous l'un et l'autre aspect, lorsqu'elle s'exerçait *or con uni or con altri reggimenti*. Comment ce mot *reggimenti*, qui signifie gouvernement, régime, administration, n'a-t-il pas mis sur la voie? Si maintenant Dante fixe des yeux brûlants de désir sur ceux de Béatrice, dans lesquels il voit se réaliser la révolution, la monarchie à laquelle il aspire, il y a bien moins à s'en étonner que s'il avait à y contempler uniquement des changements à vue, dans la manière d'être d'un animal quelconque, cet animal vint-il de la Perse, comme le manichéisme (*Voy.* Benj. Constant. La religion considérée dans sa source, II, 455.) Dante nous donne lui-même la clef de cette fantasmagorie mystique, lorsqu'il dit, dans la *Vie nouvelle*, en commentant le sonnet : *Amore e cor gentil sono una cosa* : « Je dis comment le *sujet* regarde la *puissance*, de même que la *forme* regarde la *matière*. » Béatrice, qui ne fait qu'un avec l'Amour, Dante nous l'a déclaré maintes fois, est ici le *sujet* sous *forme* orthodoxe, et elle regarde la *puissance* pontificale en tant que *matière*, sous son double aspect temporel et spirituel qui, ne changeant pas quant à présent, sera transformée un jour à venir dans l'*idole* impériale rêvée par le poëte, telle qu'il la voit réfléchie dans les *yeux* de Béatrice. On conviendra que des idées aussi abstraites, et quintessenciées à ce point, n'étaient pas à la portée de tout le monde, et que de grands théologiens, y perdant leur latin, aient mieux aimé proclamer Dante un docteur de l'Église que de se casser la tête pour le comprendre et le convaincre d'hérésie.

41. *Saturitas appetitum parit*,

S'avancèrent aussi, révélant toutes trois
Dans leurs actes divers leur sublime origine [42],
Les autres vierges sœurs, dont la ronde divine
En cadence formait des pas de grâce empreints.
Dirige, ô Béatrice, abaisse tes yeux saints
Sur ton fidèle, ainsi priait leur doux langage,
Qui pour te contempler, fit un si long voyage [43].
Sois clémente et fais-nous, de grâce, la faveur
De dévoiler pour lui cette bouche si belle,
Pour qu'il puisse admirer, dans ce lieu de bonheur,
Ta seconde beauté qu'un obstacle lui cèle [44].

dit saint Grégoire, homélie 16, en parlant des puissances spirituelles, et la doctrine du *Banquet* ne pouvait procurer que celles-là.

42. Dans leurs actes de foi, d'espérance et d'amour, actes bien différents de ceux que l'Église catholique désignait par les mêmes noms.

43. La contemplation de l'Isis sectaire doit être la récompense du fidèle d'Amour, dont tous les efforts ont tendu à la manifestation et au triomphe de la vérité. Ceux qui voudront se reporter à la *Vita nuova*, y verront que « cette dame réduit en *acte la puissance* d'Amour, selon la très-noble partie de ses yeux, comme aussi selon la très-noble partie de sa bouche, » que cette même dame, « par sa vertu ou esprit noble, *virtuosamente*, anoblit tout ce qu'elle voit, ce qui équivaut à dire que, par elle, l'Amour devient une puissance là où il n'existait pas, *adduce Amore in potenza dove non è.* »

44. Les trois vertus théologales ne remplissent elles pas là un rôle bien digne, en réclamant en faveur du poëte la vue des beautés numérotées de sa dame? Heureusement le *Convito* est là pour rassurer les consciences timorées et nous apprendre que la seconde beauté de Béatrice, autrement dit sa bouche, « vient en aide à ses yeux, qui sont ses enseignements, à l'aide de son sourire, par lequel il faut entendre ses persuasions; » or, ajoute Dante « la perfection de la raison humaine ne s'acquérant que par la contemplation de ces *yeux* et de ce *sourire*, il en résulte que l'homme, dont cette contemplation satisfait *tous les désirs*, est complétement heureux et jouit de la *Béatitude*. » (Voy. p. 320 et 326 des *Rével.*) Moyennant cette explication, Béatrice devenant un être de raison, dont le nom même révèle la nature, rien de plus innocent au point de vue moral que la requête dont le chœur mystique se rend l'organe auprès d'elle, quoiqu'il en soit tout autrement au point de vue religieux. En effet, nous lisons dans la *Vie nouvelle* que la bouche de Béatrice, sa seconde beauté, « est toute douceur, *ogni dolcezza*, selon deux de ses actes, à savoir : son très-doux parler et son admirable sourire, dont on ne saurait rien dire, attendu que la mémoire ne peut le retenir, non plus que ses opérations, *la memoria non può ritenere lui ne le sue operazioni.* » Or, il en est ainsi, attendu que ses *persuasions*, qui constituent

D'éternelle lumière ô vivante splendeur,
Quel est celui, quand même à l'ombre du Parnasse
Son front se serait teint d'une noble pâleur,
En buvant de ses eaux, qui, s'il avait l'audace
De tenter de te peindre, à l'instant solennel
Où, parmi les concerts dont t'entourait le Ciel,
A l'air libre soudain tu te fus dévoilée,
Ne semblerait avoir la raison ébranlée [45] ?

ce sourire, étant des moins orthodoxes, il pourrait en cuire aux gens qui auraient trop de mémoire et qui s'en exprimeraient trop librement.

45. La *Comédie* tout entière a été inspirée par cette pensée, qu'il y aurait folie à manifester ouvertement, *nell' aere aperta*, l'essence réelle de Béatrice, et à braver ainsi, sans aucun profit pour la cause de l'opposition, de la foi dissidente, la toute-puissance romaine. Nous avons vu, précédemment, que cette pensée de prudence et de dissimulation était en tout conforme aux prescriptions sectaires. (*Voy.* p. 15, 18 des *Révél.*) La *Vie nouvelle* et le *Banquet* ont été composés pour expliquer le déguisement auquel le poëte avait dû recourir et pour le laver des calomnies auxquelles ce travestissement l'avait exposé de la part des puritains du parti. (*Voy.* l'analyse de ces deux ouvrages si peu connus et encore moins compris, *ibid.* p. 82 et 358.) Ce qui prouve, s'il est encore nécessaire de prouver, que Béatrice est bien la personnification d'une doctrine religieuse, c'est que Dante lui applique ici les paroles mêmes par lesquelles Salomon désigne la sagesse divine : *Splendor lucis æternæ*.

CHANT XXXII.

Mes yeux à satisfaire une soif de dix ans
S'appliquaient tellement, tout à leur jouissance,
Que s'en trouvaient éteints en moi mes autres sens,
Et que, dans ce moment, un mur d'insouciance
Se dressait autour d'eux, tant l'ancien attrait
Du sourire divin à lui les attirait[1];
Quand je dus forcément détourner le visage
A gauche, où je venais d'ouïr au même instant
Dire à ces déités: Regard trop persistant[2].

1. Il n'y a pas à s'arrêter un seul instant à la chronologie de Dante toute fictive et basée sur des combinaisons pythagoriques. Nous croyons avoir démontré pag. 54 et suivantes des *Récit* que s'il avait jamais existé à Florence une Béatrice aimée du poëte, elle serait morte, selon ses propres calculs, le 9 juin 1281, or cette soif de dix ans, *decennè sete*, ne nous reporterait qu'à 1291, et le poëme commence en 1300. Tout ce que l'on pourrait induire de cette soif de dix ans, c'est que Dante aurait mis cet espace de temps à réunir dans Florence les éléments de son église albigeoise, l'Ève infidèle de l'Adam toscan. Quant à sa foi, elle n'a point varié dans cet intervalle. Quoi que Béatrice ait voulu nous donner à entendre, il est toujours en extase devant le SANTO RISO et enlacé dans l'ANTICA RETE, qui remonte à la gnose orientale, par les Pauliciens et les Albigeois.

2. Les vertus théologales dansant à la droite du char de Béatrice, et Dante se tenant en face, il les avait nécessairement à sa gauche. C'est donc à elles qu'il attribue ce rigorisme assez étrange de la part de celles qui viennent de supplier la reine de la fête de dévoiler sa seconde beauté. Cet avertissement n'a au surplus d'autre but que de rappeler la nécessité de ne pas trop insister sur les démonstrations érotiques et de se renfermer, autant que possible, dans les conditions de la mise en scène orthodoxe.

Cet éblouissement qui couvre d'un nuage
Des yeux que le soleil frappe subitement
Fit que je demeurai comme aveugle un moment ;
Mais, pour moins de splendeur, quand me revint la vue,
Je dis moins, par rapport à l'excès lumineux
Dont j'avais, malgré moi, dû détourner les yeux,
Je vis les rangs divins de cette armée élue
Vers leur droite venant, dans un ordre pareil,
De tourner, qui marchaient faisant face au soleil,
Les sept flammes en tête[3]. Ainsi qu'une phalange,
Pour faire sa retraite avant qu'il soit trop tard,
Tout entière de front à l'instant qu'elle change,
Sous les boucliers tourne avec son étendard,
Du céleste royaume, ainsi cette milice
Qui formait l'avant-garde, avec l'ardent pennon,
Sous mes yeux défila toute, avant que je visse
Du char resplendissant se ployer le timon[4].
Alors près de l'essieu les dames se remirent,
Et le fardeau béni, traîné par le griffon,
Dont les plumes pourtant nullement ne frémirent,

3. Cette glorieuse armée, *glorioso esercito*, était venue du côté de l'Orient, comme tout ce qui se rattache à la secte gnostique et elle marchait vers l'Occident, dans un but de conquête sans doute, lorsqu'elle prend le parti de rebrousser chemin après avoir conquis Dante à sa cause.

4. Il y a là un changement de front complet, un demi-tour à gauche ayant pour but de pourvoir au *salut* de la glorieuse armée, *per salvarsi*, ce qui indique un péril imminent. D'un autre côté, ce nom de milice céleste qui rappelle celui de *commilitones Christi*, donné par saint Bernard aux chevaliers du Temple, avant-garde de la secte, puis la comparaison empruntée à l'art de la guerre, semblent avoir pour objet de désigner l'Ordre puissant que menaçait une si terrible catastrophe. De là, pour leurs coreligionnaires et pour eux-mêmes, la nécessité de se replier et de battre en retraite. Il n'est pas jusqu'à cette avant-garde *che tutta trappassone*, avant que le timon du char eût à ployer, qui, en traduisant : *périt*, *trépassa* toute entière, sans que fléchit pour cela le haut conseil directeur, le Saint-Siége de la secte, ne vienne à l'appui de notre interprétation. Encore un moment et tout doute à cet égard deviendra impossible.

Lui-même s'ébranla[1]. Cette dame, après soi
Qui me fit traverser le fleuve, Stace et moi
Nous suivîmes la roue, aussitôt, dont l'orbite
Donnait moins d'étendue à la courbe décrite[2].
En cheminant ainsi dans la haute forêt,
Déserte maintenant par la faute de celle
Qu'abusa du serpent le langage rebelle,
Notre pas sur un chant divin se mesurait[3]
Nous avions parcouru peut-être la distance
Qui fournit en trois fois le trait qu'un archer lance[4],
Quand du char Béatrice à terre descendit.
Un murmure aussitôt dans les rangs s'entendit :
Chacun nommait Adam. Tous alors entourèrent
Un arbre dépouillé dressant ses rameaux nus
Du feuillage et des fleurs qui jadis les parèrent[5].

5. La double autorité sectaire dissimulee sous son déguisement orthodoxe, tout matériel, n'éprouve aucune atteinte dans son essence par suite de cette retraite forcée, *nulla penna crollone*. Croyez bien, du reste, qu'il s'agit d'un plumage tout viril, *maschili penne*. Et pas une de ces plumes-là ne cessa de s'employer pour le triomphe de la cause; le péril n'en fit pas trembler une seule, *nulla crollòne*.

6. La vie d'action était tout à fait de saison à l'heure du péril, et ce n'était pas le moment de renoncer au langage dont Toulouse avait enseigné les éléments aux *trovatori* italiens, enfin c'était le cas d'adopter la route la plus courte; aussi Dante suit la roue de gauche qui avait à décrire une courbe moins grande que celle de droite, le mouvement s'operant du côté du bouclier.

7. Pour traduire exactement *angelica nota*, on serait presque tenté de dire : Nous réglions notre marche sur les instructions du grand Orient, notes secrètes, émanées des hauts et excellents anges, comme on s'exprime en loge. — Quant à l'Ève qui pécha et fatalement en se laissant abuser par le serpent, nous n'ignorons pas qu'elle a fait assez mauvais ménage avec Dante-Adam, et cela à raison des mauvaises connaissances qu'elle avait faites parmi ces dames florentines si décolletées, au point de montrer sans pudeur *colle poppe il petto*.

8. Les pas et les distances sont presque toujours designés dans le poème par nombres impairs comme dans les rituels maçonniques, et leur signification est probablement la même. Mais peu nous importe.

9. Ce nom est murmuré à voix basse, ce qui indique sa signification mystérieuse. C'est qu'en effet Dante-Adam, ce créateur du langage érotique dogmatique, est destiné à rendre sa splendeur et sa fecondité première à l'arbre de la science sectaire, qui devient l'arbre de Béatrice, compo-

Sa cime, qui dans l'air monte et de plus en plus
Va s'épanouissant, par sa hauteur extrême,
Surprendrait dans leurs bois jusqu'aux Indiens même [10].
Sois béni, saint griffon, qui n'as point lacéré
Sous les coups de ton bec ces rameaux vénérables
Dont le fruit est si doux, quand, le sein déchiré,
En s'éloignant de lui pâtissent les coupables [11].
C'est ainsi qu'entourant l'arbre au tronc vigoureux
Tous s'écriaient. Soudain, l'être double, après eux,
Reprit : — Voilà comment doit de toute justice
Se conserver sans fin la semence propice [12]. —
Puis du char, qu'il traîna jusque-là, le griffon
Reprenant la conduite, en tourna le timon
Et, l'amenant tout près du tronc veuf de feuillage,

rée déjà deux fois à un fruit, attendu qu'elle est la doctrine elle-même. Or, de pareils secrets ne pouvaient se proclamer à haute voix. L'arbre est dévasté *dispogliata pianta*, par suite de la violation des mystères du langage amoureux, par les frères apostats, ou si l'on aime mieux par les *donne fiorentine*.

10. Les progrès accomplis par la secte dans les contrées de l'Occident sont faits pour étonner les peuples de l'Orient où elle eut son berceau.

11. Le grand Orient, investi du double pouvoir politique et religieux, symbolisé dans le griffon *binato*, a conservé la tradition de la doctrine et du langage. Il n'a pas fait comme ceux qui ont lâchement trahi, livré l'une et l'autre, et n'ont pas pour cela échappé au châtiment qu'ils croyaient ne devoir tomber que sur leurs frères. Les misérables apostats se sont éloignés de cet arbre dont il est si doux de savourer les fruits, mais mal leur en a pris, *mal si torse il ventre quindi*. Je ne répondrais pas d'ailleurs que *col becco* n'eût pas à signifier, ainsi qu'a fait le bouc, celui loin duquel il faut tenir l'herbe.

12. L'arbre de la science gnostique est vigoureux, *robusto*, parce qu'il brave les foudres de Rome, qui peuvent bien le mutiler, mais non l'abattre. Aussi le griffon le proclame-t-il comme devant vivre éternellement pour conserver la semence de toute justice, cette *potestas* impériale dont elle émane, et pour triompher de l'iniquité, lorsque viendra le jour du jugement et de la vengeance à exercer contre les oppresseurs. On voit que les quelques mots mis dans la bouche du Griffon ont leur éloquence. Quant à l'épithète *binato*, appliquée à l'animal mystique, elle constituerait à elle seule une hérésie si le griffon était la figure du Rédempteur, qui, coéternel avec son Père, n'est né qu'une fois et cela comme homme seulement, *binaturato* seul aurait été orthodoxe, mais c'est pour cela qu'il a été rejeté.

Il l'y laissa lié de son propre branchage [13].
   Ainsi que, du flambeau des jours quand les rayons
Se mêlent, [illegible] de la sublime sphère,
A ceux qu'on voit briller derrière les Poissons,
S'enfle à l'envi le sein des plantes de la terre,
Renaissent leurs couleurs, avant que le soleil
Ait, sous un nouvel astre, à son timon vermeil
Attelé ses coursiers [14]; de même l'arbre antique,
Naguère encore veuf de sa riche tunique,
Se raviva, couvert de fleurs de toutes parts,
Dont la teinte s'offrait moins vive à mes regards
Que dans la rose et plus que dans la violette [15].
Jamais je n'entendis, nulle voix ne répète
L'hymne qu'en ce moment chanta ce chœur divin;
Là même je ne sus l'ouïr jusqu'à la fin [16].

13. Le Saint-Siége sectaire ou le char qui porte Béatrice dans son rôle de haut justicier, en un mot, le trône impérial lui-même, est ainsi rattaché par le griffon, symbole des deux pouvoirs réunis dans la main du monarque universel, à l'arbre de la science ou à la doctrine qui se résume dans ces mots : Empire universel, liberté de conscience. Dante a donc pu exprimer cet ensemble d'idées complexes par ce seul vers, si longtemps inintelligible : *Quel di lei a lei lascio legato.*

14. A l'équinoxe de printemps, avant que le soleil passe du signe du Bélier dans celui qui le suit, c'est-à-dire à l'époque ordinaire de la célébration des mystères ; les Poissons rappelant ici le silence inviolable recommandé aux initiés.

15. L'arbre se renouvelle, parce que l'hérésie, un moment abattue, a repris force et vigueur depuis que le trône impérial s'est rattaché à elle, en contractant avec ses principaux membres une alliance secrète, alliance dans laquelle il y a unité de but, le renversement de la monarchie théocratique, et communauté de croyances, c'est-à-dire affiliation à l'Ordre occulte. Ainsi, le trône du monarque, juge universel, dont la secte a été la première à proclamer le rétablissement comme le seul moyen de salut pour le monde, régi par un chef pervers, se trouve désormais uni à elle, lié à une idée qui n'est autre que son existence même, son triomphe sur l'ennemi commun. L'arbre doctrinal a repris force et vigueur, parce que les débris dispersés de l'albigéisme et du templarisme ont pu se concerter, s'entendre et reconstituer une Église qui, réduite à se cacher encore comme la violette, n'en est pas moins florissante et permet aux adeptes de concevoir des espérances couleur de rose, bien que la teinte en soit pâle encore.

16. Dante n'avait malheureusement jamais entendu les siens chanter l'hymne de victoire, et même

Si je sentais ma voix assez habile et sûre
Pour redire comment de Syrinx l'aventure
Chargea d'un lourd sommeil d'impitoyables yeux,
Qui payèrent bien cher le temps qu'ils veillaient mieux,
Comme l'artiste, alors qu'il peint d'après nature,
Je pourrais retracer comment je m'endormis.
Le fasse un plus expert à semblables récits [17].
A mon réveil ainsi je passe et dis en somme
Qu'une vive lumière interrompit mon somme
En même temps qu'un cri : — Que fais-tu là ? Viens-t-en [18].
Tels que, sur la montagne, et Pierre et Jacque et Jean,
Lorsqu'ils virent les fleurs de ce pommier splendide
Dont le fruit, savouré par les Anges du Ciel,
Se reproduit sans fin au banquet éternel,
Tombèrent prosternés et, sur le sable aride,
Demeurèrent vaincus dans leur être mortel,
Puis furent ranimés à la parole forte
De sommeils plus profonds qui brisa le pouvoir,
Et, s'étant relevés, s'étonnèrent de voir
Manquer Moïse, Élie, à la pieuse escorte,
Et leur maître apparaître avec d'autres habits,

dans ses rêves d'un triomphe futur, il ne savait par quelles actions de grâces cet hymne pourrait se terminer.

17. Dante, à qui il importe d'endormir d'impitoyables yeux, occhi spietati, prend le parti de s'administrer à lui-même un narcotique. C'est un moyen dont il a déjà usé bien souvent, sans grand souci de la vraisemblance. Toujours est-il qu'il s'endort près de l'objet de son adoration, dans un moment où son intérêt et sa curiosité doivent être excités au plus haut point. Il espère sans doute que son sommeil sera contagieux, que les cent yeux inquisiteurs de l'Argus romain se fermeront à leur tour, qu'il pourra leur dérober ainsi le sens mystérieux de sa fiction orthodoxe et leur faire payer cher le temps où leur clairvoyance causa la ruine des Albigeois et des Templiers.

18. Il n'a pas jugé à propos d'expliquer comment et pourquoi il s'endormit dans un moment si peu opportun ; mais il trouve bon de nous apprendre comment il fut réveillé par un éclat de lumière qui déchira le voile, un *squarcio il velo*, bien entendu que ce fut pour lui et les siens seulement, les impitoyables yeux devant rester couverts d'un épais bandeau.

Tel je me réveillai [19]. Cette dame propice [20],
Sur le bord du ruisseau qui fut ma conductrice,
Était auprès de moi, debout, et je lui dis,
L'âme pleine de trouble : — Ou donc est Béatrice ?
Vois-la, répondit-elle avec un doux souris,
Sous l'arbre, où reverdit sa parure divine,
Qui, le regard serein, siége sur sa racine [21].
Vois ces deux groupes saints auprès d'elle rangés.
Là-haut, le reste avec le griffon s'achemine
Où plus doux, plus profonds, ses chants sont dirigés [22].
A ce discours peut-être encore ajouta-t-elle ;
Je ne sais, car déjà dans mes yeux brillait celle
Qui, seule m'absorbant, tient le reste à l'écart [23].
En silence, là, seule, assise sur la terre,

19. Dante se regardait si bien comme un apôtre de la foi anti-catholique, ce dont nous trouverons des preuves décisives dans le Paradis, qu'il se compare ici aux trois grands disciples du Christ se réveillant à sa voix, après sa *Transfiguration*. Nous pouvons donc nous attendre à voir Béatrice, la dame du salut, tant de fois comparée au Sauveur, *transfigurée* à son tour, aussi bien que le char qui la porte. Autrement, comment rattacher cette comparaison si audacieuse à la scène qui nous occupe ?

20. On remarquera que Mathilde est désignée ici par l'épithète *Pia* et que l'Anonyme s'obstine à l'appeler Lia jusqu'à la fin du Purgatoire.

21. La doctrine gnostique manichéenne dérivant de la science, ou gnosis, éclairée par la raison, rien de plus logique que de représenter Béatrice, personnification de cette doctrine, comme s'appuyant sur la racine de l'arbre de science, de même que nous l'avons vue assise sur le char dont il avait fourni le bois. C'est la foi albigeoise ramenée à sa source, la foi albigeoise ravivée, renouvelée après la persécution, ce qu'indique la verdure nouvelle, *la fronda nuova*. Mais comme Béatrice est descendue du char, celui-ci va changer de nature et ne représentera plus que le Saint-Siége.

22. Ce chant est plus profond, *canzone più profonda*, c'est-à-dire d'un sens plus mystérieux, mais Dante n'a garde d'en répéter un mot, parce qu'il expliquerait comment les trois vertus cardinales et les quatre vertus théologales restent l'apanage exclusif de la doctrine sectaire, depuis que la religion de haine a juré une guerre à mort à la loi d'Amour, et obligé le griffon impérial à battre en retraite. Quant au pontife romain, n'ayant plus ni vertus d'aucune sorte, ni livres saints, il est réduit aux décrétales.

23. En effet, la doctrine sectaire était la pensée dominante exclusive de son esprit, dont elle fermait l'accès à toute autre, *ad altro 'ntender l'aven chiuso*.

Elle semblait laissée à la garde du char,
Qu'à l'arbre vénéré je vis lier naguère
Par l'être au double aspect[24]. D'un radieux rempart
L'entouraient toutes sept les Nymphes immortelles,
Tenant haut dans leurs mains ces lampes éternelles
Pour qui n'est l'Aquilon ni l'Auster dangereux[25].
Tu n'as pas pour longtemps à rester en ces lieux[26],
Et tu seras, pour peu que tu suives ma voie,
Citoyen avec moi, pour un bonheur sans fin,
De cette Rome sainte où le Christ est romain[27].
Fixe donc, au profit d'un monde au mal en proie[28],
Tes regards sur le char, et ce que tu verras,
Souviens-toi de l'écrire à ton retour là-bas[29].
Ainsi dit Béatrice; et moi, dont la pensée
Sur ses commandements se réglait empressée,
Je dirigeai soudain, comme il m'était prescrit,
Vers l'objet indiqué mes yeux et mon esprit.
Jamais, en s'élançant de quelque épais nuage,
D'un si rapide essor, au plus fort de l'orage,

24. Ce char, auquel le griffon seul peut imprimer légitimement sa direction, dans l'intérêt de l'humanité, n'a plus pour le défendre que la doctrine sectaire avec son cortège de vertus religieuses et philosophiques.

25. Ces lumières que la secte s'efforçait de propager et qui ne redoutaient ni la France au nord, ni le roi de Naples au midi.

26. Littéralement : Tu auras peu de temps à rester sylvain, *silvano*, c'est-à-dire, tu ne seras pas longtemps Guelfe en apparence, tu ne tarderas pas à quitter cette forêt ténébreuse et sauvage, *selva oscura*, *selvaggia*. Enf., ch. I.

27. *Dove Cristo è papa*, dit l'Anonyme, pour lui comme pour Dante, Jésus-Christ n'était donc pas citoyen de la Rome des papes. Si l'on se rappelle d'ailleurs que Toulouse avait son Capitole, on s'étonnera moins que Béatrice, ou la doctrine albigeoise, ait à s'écrier aussi : *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis*, dans la cité régie par la véritable loi du Christ, toute de paix, de justice et d'amour.

28. Le monde qui vit mal, *che mal vive*, est celui qui reste soumis à l'autorité du pontife romain, ce chef pervers qui le détourne de la voie du bien et de la vérité, *il capo reo che il mondo torca*.

29. Une pareille recommandation témoigne de la haute importance attachée par le poète à la scène qui en est l'objet.

Ne descendit le feu des hauts confins de l'air,
Que je ne vis soudain l'oiseau de Jupiter
Fondre sur l'arbre saint, l'attaquer avec force,
Dévaster fleurs, feuillage et jusqu'à son écorce ;
Puis, en frappant le char de toute sa vigueur,
Il le fit s'incliner, de même que se penche
Un navire en péril sur l'une et l'autre hanche,
Quand des flots contre lui s'acharne la fureur [30].
Alors, au fond du char, et jusque sur le siége,
J'aperçus se glisser un renard sacrilége,
Affamé, qui semblait sevré de tous bons mets ;
Mais, en lui reprochant maints odieux méfaits,
Ma dame le fit battre en retraite, aussi vite
Que ses os décharnés purent servir sa fuite [31].
Je vis, du même point d'où naguère elle vint,
Dans la conque du char l'aigle alors descendue,
Qui partout y laissait sa plume répandue ;

30. L'aigle de Jupiter, symbole de la souveraineté exercée par les empereurs païens, s'acharnant contre l'arbre de science et contre le char, siége de la double autorité qui en dérive, figure, à ne pas s'y méprendre, les persécutions dirigées par les empereurs romains contre la religion du Christ. Rien ne manifeste mieux le soin prudent que Dante apportait à épaissir pour les profanes les voiles dont il entourait ses fictions, que la précaution qu'il a prise ici de transposer les époques, en signalant d'abord la ruine des Albigeois et la destruction de l'Ordre du Temple, pour en venir maintenant aux persécutions des premiers siècles et au règne de Constantin. Cet aigle aux grandes ailes qui mutile les hautes branches est emprunté à Ézéchiel (ch. XVII), et figure, d'après le prophète lui-même, le roi de Babylone sévissant contre les princes de Jérusalem.

31. A peine les persécutions eurent-elles cessé que l'hypocrisie et l'astuce se glissèrent dans le sanctuaire. On vit alors l'esprit ergoteur des Grecs se donner carrière et subtiliser sur le dogme, en s'écartant de plus en plus du christianisme primitif, de la véritable *gnosis*. Alors les ambitieux, les intrigants, ne reculant devant aucune mauvaise action, *laide colpe*, se firent de la religion du Christ un instrument pour parvenir aux dignités et à la fortune, dont ils se montraient affamés ; seule, défendant les droits de la justice et de la vérité contre l'iniquité et l'artifice, la doctrine évangélique, ou Béatrice escortée des sept vertus, suffisait pour démasquer et mettre en fuite *la volpe* sacrilége.

Puis du Ciel une voix, comme d'un cœur étreint
Par la douleur, sortit criant, tout affligée :
« O ma barque, combien te voilà mal chargée[32] ! »
Bientôt il me sembla que la terre s'ouvrait
Juste entre chaque roue : un dragon en sortait,
Dont s'enfonça la queue en la sainte voiture,
Et, de la plaie ainsi qu'en lançant sa piqûre
La guêpe agilement retire l'aiguillon,
En ramenant de même à lui sa queue impure,
Il s'en fut entraînant tout une part du fond[33].
Le reste se couvrit, tel qu'un terrain fécond
Tout à coup envahi par mille graminées,
De ces plumes par l'aigle en masse abandonnées,
Dans un but qui, peut-être, était honnête et bon
Je vis s'en recouvrir de même le timon
Et l'une et l'autre roue, en moins de temps peut-être
Que d'un sein oppressé n'est le soupir à naître[34].

32. L'aigle impériale a répudié le paganisme, elle est devenue chrétienne, aussi n'est-elle plus appelée l'oiseau de Jupiter. Après s'être déchaînée contre la religion du Christ, sans distinction de sectes, elle prodigue ses libéralités à l'Église, dont le pouvoir souverain espère se servir utilement dans l'intérêt de sa politique ; aussi saint Pierre gémit-il dans le Ciel de voir sa pauvre barque encombrée de trésors, dans un but si contraire aux leçons du divin Maître ; on peut donc être certain que le prince des Apôtres n'eût pas canonisé Constantin pour avoir fait donation au Saint-Siége de la ville de Rome et du domaine en dépendant. Telle est la conclusion à laquelle Dante veut évidemment nous amener.

33. Le dragon de l'*Apocalypse* ou Satan lui-même, ce pape de l'enfer, *Pape Satan aleppe*, ce grand reptile, *gran verme*, ne trouve pas que ce soit encore assez de tant de richesses et de domaine : avide et plein de convoitise qu'il est, *vago vago*, il défonce le char, afin que, semblable au tonneau des Danaïdes, il devienne impossible de le remplir, autrement dit d'assouvir l'avarice insatiable des pontifes. Le dragon à la queue venimeuse est en réalité le plus grand persécuteur qu'ait eu l'Église, *il maggiore persecutore*, au dire de l'Anonyme, car *per la sua malignitate si trasmuta tutto il dificio della chiesa*.

34. La munificence des empereurs et celle des rois chrétiens a fait pleuvoir sur le Saint-Siége cette affluence de biens, que le poëte compare aux mauvaises herbes envahissant un champ dans lequel une bonne culture eût fait se déployer

Or, le saint édifice, ainsi transfiguré,
De têtes se chargea, subitement excrues,
Dont trois sur le timon, comme des bœufs cornues [35],
Et quatre, une à chaque angle, y formant le carré,
Qui d'une seule corne au front étaient pourvues [36],
Jamais un pareil monstre aux yeux ne s'est montré [37].
Une Prostituée alors frappa ma vue,
Elle siégeait sur lui, la hardiesse au front,
Ferme comme une tour sur la cime d'un mont,
Et ses regards erraient partout sans retenue [38].

de splendides moissons, et cette munificence mal entendue l'a alors complétement transformé, *trasformato*, en croyant bien faire, *forse con intenzion casta e benigna*, empereurs et rois ont perverti le Saint-Siége et son gouvernement, *e 'l temo*.

35. L'ambition orgueilleuse, la colère et l'avarice, présidant au gouvernement de l'Église, sont représentées avec deux cornes, en tout, six, parce qu'elles nuisent tout à la fois au prochain et au pécheur lui-même en violant six commandements de Dieu. (*Ott. C.*)

36. La gourmandise, la paresse, l'envie et la luxure, plus particulièrement nuisibles au prochain et violant quatre commandements. (*Ibid.*)

37. Au commencement du dernier chant de l'Enfer, Dante, en apercevant de loin Lucifer agitant ses ailes, l'a comparé à un moulin à vent et, par une allusion sacrilége à l'Église romaine, il a dit : *veder mi parve un tal dificio*. Nous retrouvons ici la même idée sous une autre forme, et elle nous est signalée dans les mêmes termes; car ce n'est pas sans motif que le poëte reproduit ici cette expression de *dificio santo*, en l'appliquant au char, c'est-à-dire au siége transformé en monstre. Il en fait sortir sept têtes, dont trois ont chacune deux cornes, parce que, nous dit le P. Daniel, sept cardinaux seulement prenaient part dans les premiers temps à l'élection du pape et portaient seuls la mitre à deux pointes. Nous venons de voir que l'Anonyme, qui, peut-être, avait ses raisons pour ne pas être aussi explicite, reconnaissait dans ces sept têtes les sept péchés capitaux; mais dans sa pensée cette interprétation ne s'éloignait peut-être pas autant qu'il le paraît de celle de Daniel, car les *sette ladroni* pouvaient bien représenter les sept péchés capitaux.

38. Les commentateurs ne sauraient méconnaître ici une intention agressive contre l'Église romaine, mais ils prétendent réduire cette satire sanglante aux proportions d'une personnalité. Selon eux, il ne s'agirait ici de flétrir que Boniface VIII et Clément V, coupables, aux yeux de Dante, d'avoir prostitué la dignité pontificale dans leurs rapports avec les souverains temporels. On jugera, d'après tout ce qui précède et ce qui suit, si l'hostilité du poëte n'est pas beaucoup plus générale et ne s'attaque pas à l'Église romaine elle-même, aux chefs qui l'ont di-

Auprès d'elle debout, comme pour empêcher
Que ne vint un rival de ses bras l'arracher,
Se tenait un géant[39]. Tous deux, par intervalle,
Allaient s'entre-baisant d'une impudence égale.
Mais, pour l'avoir surprise au moment où ses yeux
Vers moi se dirigeaient, lascifs et doucereux,
Son farouche galant, des pieds jusqu'à la tête
Sur elle fit pleuvoir de coups une tempête[40];

rigée depuis des siècles, et aux doctrines sur lesquelles elle faisait reposer sa double autorité.

39. Ce géant est l'immense Briarée, *lo smisurato Briareo*, dont le poëte s'est enquis si curieusement au bord du puits de l'abîme. Virgile lui a répondu qu'il se trouvait beaucoup plus loin, *più là è molto*, et qu'il était lié, *ed è legato*, c'est-à-dire en relations intimes avec le pape et peut-être investi du titre de légat du Saint-Siége, en France, comme Robert II en Sicile. Or, ce géant, nul ne le conteste, est Philippe-le-Bel, le bourreau des Templiers.

40. Aucun pontife n'avait été plus partial pour la maison de France que Boniface VIII. Elle l'avait fait pape, dit Michelet, mais il la faisait reine. Il avait appelé en Italie Charles de Valois, et, en attendant l'empire latin de Constantinople, il l'avait créé comte de Romagne, capitaine du patrimoine de saint Pierre, seigneur de la Marche d'Ancône. Il obtint aux princes français le trône de Hongrie, il fit ce qu'il put pour leur procurer la couronne impériale et celle de Castille. Pris pour arbitre entre les rois de France et d'Angleterre, en 1298, sa sentence ajourna les restitutions dues aux Anglais par Philippe-le-Bel. Voilà comment le roi de France et le pontife bocacaient *insieme*. Une question d'argent, celle des biens d'Église, vint brouiller Boniface et Philippe. Les bulles comminatoires se succèdent sans faire céder le roi. Alors le pape favorise Albert d'Autriche contre Charles de Valois qui prétendait à la couronne impériale, puis le reconnait pour empereur, il envoie à Philippe, pour le sommer de se croiser, Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, qui, appartenant à la famille des anciens vicomtes de Toulouse, était designé comme l'auteur d'un vaste complot dont la réalisation eut enlevé tout le Midi aux Français, car il rêvait la fondation d'un royaume de Languedoc au profit d'un descendant des Raymond de Toulouse (*Voy.* Dupuy, *Hist. du diff.*, p. 640 à 645, et p. 689); il rappelle à Philippe que ses prédécesseurs ont déposé trois rois de France, et menace de le deposer lui-même comme un pauvre garçon, *sicut unum garcionem* (Dupuy, *Pr.*, p. 77-8). Enfin, en Italie, il se rapproche des *Verts*, des Gibelins, de Hugues de la Faggiola, ami de Dante (*voy.* le *Veltro*), et voilà l'œillade lascive, *l'occhio cupido e vagante*, lancée à Dante par la prostituée. De là l'expédition sacrilége de Nogaret et de Sciarra Colonna à Anagni, où ce dernier osa frapper de son gantelet de fer le pontife octogénaire. C'est ainsi que Nogaret, petit-fils d'un Albigeois brûlé comme heréti-

Puis, plein de défiance et de rage à la fois,
Il détacha le char et si loin par le bois
L'emmena, que bientôt la femme dissolue
Et le monstre nouveau furent hors de ma vue [41].

que (Dupuy, *Hist. du diff.*, p. 23, et *Pr.*, p. 166), vengeait son aïeul et ses compatriotes sur le successeur d'Innocent III.

41. Le Saint-Siége, devenu un objet monstrueux, est détaché violemment de cet arbre de science, qui, dans l'origine, avait fourni les matériaux nécessaires à sa construction, profané par l'adultère et la prostitution, il est emmené en France par Philippe-le-Bel, qui y installe Bertrand de Got sous le nom de Clément V, où les murs d'Avignon, *la selva*, le cachent à la vue de Dante. Quant aux vertus théologales et cardinales, aux sacrements, aux livres saints, tout cela resta le partage de celle qui personnifie la foi sectaire.

Que les défenseurs de l'orthodoxie du poete ne voient qu'un péché véniel dans les injures qu'il prodigue à Boniface et à Clément, attendu qu'elles ne s'adresseraient, selon eux, qu'aux princes temporels, en peuvent-ils dire autant de cette transformation du Saint-Siége, de l'Église romaine elle-même, *di-feta santa*, en monstre placé sous le patronage des sept péchés capitaux, et cela non pas depuis le pontificat de Boniface ou de Clément, mais à partir du moment où l'aigle impériale se dépouilla de ses plumes en faveur de l'Église, c'est-à-dire, lorsque Constantin enrichit le successeur de saint Pierre, *il primo ricco padre*? S'il n'y a pas hérésie à s'en prendre au Saint-Siége lui-même et à l'Église catholique des erreurs de quelques pontifes, où donc la reconnaîtront-ils? Qu'ils songent que le poëme est censé composé en 1300, et que Boniface VIII en avait à l'avance prononcé la condamnation, lorsqu'il écrivait dans la bulle *unam sanctam*: « Reconnaître deux puissances et deux principes, c'est être hérétique et manichéen. » Nous ne saurions affirmer que Dante reconnut deux principes, mais, à coup sûr, il admettait deux puissances, bien plus, il les voulait réunies dans les mains d'un monarque temporel.

CHANT XXXIII.

Domine, venerunt gentes, chantaient en pleurs,
A trois ou quatre voix, alors les saintes sœurs,
Reprenant tour à tour leur sainte psalmodie[1].

1. Ce chant, alterne entre les vertus religieuses et les vertus politiques, semble au premier coup d'œil se rapporter à la translation du Saint-Siége à Avignon, et c'est en quoi consiste l'habileté du poëte; mais sa pensée embrasse de bien autres griefs; il ne faut, pour s'en convaincre, que se reporter aux paroles du Psaume : « Seigneur, les nations sont entrées dans votre héritage (dans le Languedoc), elles ont *pollué* votre saint TEMPLE (rendu au catholicisme les églises albigeoises, détruit l'Ordre des Templiers). Elles ont exposé les corps morts de vos serviteurs en pâture aux *oiseaux du Ciel* (aux bénédictins et dominicains), les chairs de vos SAINTS pour être la proie des *bêtes de la terre* (à Toulouse, à Béziers). Elles ont *répandu leur sang comme l'eau* (dans les massacres des Albigeois, les tortures et les supplices des Templiers, et non pas, à coup sûr, lors de la translation du Saint-Siége dans Avignon, puisqu'elle n'entraîna aucune effusion de sang). Aidez-nous, ô Dieu, qui êtes notre Sauveur, faites éclater contre les nations la *vengeance du sang* de vos serviteurs, etc. » Ps. 78. — On a déjà dû se demander plus d'une fois, en parcourant ces notes, comment il avait pu se faire que les compatriotes du poëte se fussent obstinés si longtemps à garder sur leurs yeux les écailles qui les couvraient. Rien de plus étonnant, en effet, après tant d'avertissements leur arrivant de toutes parts. Les étrangers sont du moins excusables, ils devaient croire les Italiens plus en état que personne de comprendre leurs auteurs, et s'en rapporter aux gros bonnets de leur littérature, ne jurant que par le *gran padre Alighieri*, le créateur de la langue italienne, disaient-ils, sans se douter comment il en était l'Adam, et le proclamant le théologien catholique par excellence, malgré une teinte assez foncée de gibelinisme. Cet aveuglement provient de ce que ceux qui y voyaient clair n'osaient rien dire et de ce que ceux-là qui n'y voyaient rien ou n'y voulaient rien voir avaient le verbe très-haut, et traitaient même assez mal quiconque cédait à la velléité de parler. Lisez Gaspard Gozzi, par exemple, dans son explication du *tableau* de

Béatrice écoutait, si pâle, anéantie,
Qu'à peine, sous la croix, Marie en ses douleurs
Put jadis changer plus [2]. Mais, quand l'ode sacrée
Prenant fin, de parler à son tour lui permit,
Se levant toute droite, en réponse, elle dit,
Comme un ardent brasier la face colorée :
Modicum atque vos non videbitis me
Et iterum, mes sœurs, de mon amour si dignes,
Modicum atque vos tunc videbitis me [3]
  Faisant marcher alors, tout étant consommé,
Les sept vierges devant, sans parler que par signes,
Sur ses pas, moi, la dame et le sage écrivain,

Cebes. Nous dirons, pour l'instruction de M. L. Delaire, qui n'a peut-être pas plus lu son *Pinax* que le moine de Zigabène, que c'était un disciple de Socrate. Eh ! bien, vous verrez que ce Psaume *Venerunt gentes* l'avait mis complètement sur la voie. D'autres passages avaient frappé Foscolo, qui n'a fait, il est vrai, qu'avancer une opinion sans la prouver, Vecchioni, qui dut suspendre son travail par ordre ; et Rossetti, qui, à force de vouloir prouver, avait fini par soulever un brouillard au milieu duquel ne se détachaient clairement qu'un certain nombre de faits historiques. Mais enfin, en joignant à cela les diverses indications signalées dans nos *Révél.* (p. 429 et suiv.), il y avait certes bien plus qu'il n'en fallait pour mettre sur la voie quiconque aurait eu la volonté de s'éclairer, or, ces gens-là sont toujours peu nombreux. Lors de l'apparition de la *Comédie*, les amis du poète, ses coreligionnaires, avaient eu intérêt à épaissir le voile, à égarer l'opinion, celle-ci, une fois abusée, avait tenu à son idole, qui finit par être généralement acclamée ; les niais et les dupes étant d'ordinaire et partout en majorité, puis les savants ou prétendus tels excellent surtout à appuyer l'erreur des plus beaux raisonnements et des démonstrations les plus érudites.

2 Béatrice, la doctrine gnostique manichéenne, albigeoise, patarine, évangélique, comme on voudra l'appeler, écoute, gémissante, *sospirosa e pia*, ces paroles qui lui rappellent ses douleurs, car il est à noter que le Psaume 78 est chanté en entier, elle est plus changée que la Mère du Sauveur, dont le nom de Marie désigne la secte elle-même, parce qu'il lui faut se transformer, se déguiser pour échapper à la persécution, et elle est méconnaissable pour ses ennemis sous son déguisement.

3 Ces paroles sont celles-là mêmes dont se servit le Sauveur pour annoncer à ses disciples sa mort et sa résurrection (saint Jean, ch. XVI). Comme lui, Béatrice, ensevelie dans les Albigeois et les Templiers, sera ensevelie dans les ténèbres et disparaîtra aux regards de tous, puis elle ressuscitera triomphante, et le jour viendra où, exerçant la justice suprême, elle jugera les *vivants* et

Elle se mit de suite avec nous en chemin[4]
A peine avait son pied dix fois foulé la terre,
De ses yeux sur les miens quand frappa la lumière
— Hâte le pas, dit-elle, avec un front serein,
Afin qu'en te parlant tu puisses mieux m'entendre. —
  Quand près d'elle, à son ordre empressé de me rendre,
Je me fus avancé : — Frère, ainsi donc pourquoi
Ne rien me demander en venant avec moi[5]?
  A cette question me sentant interdire,
Il m'advint comme à ceux que, par trop de respect,
De leurs supérieurs intimide l'aspect,
Et dont entre leurs dents la voix tremblante expire.
A mots entrecoupés je ne pus que lui dire :
— Madame, vous savez mieux que moi mon besoin

les *morts*. En attendant, elle se transfigure comme lui et passe de l'abattement à l'enthousiasme, *colorata come fuoco*.

4. Les sept vertus vont ainsi présider au baptême mystique où Dante s'achemine, accompagné de ses parrain et marraine, sous la direction suprême de celle dont il a fait la rivale triomphante de l'autorité. Le jeu muet de Béatrice, qui d'ordinaire parle volontiers et assez longuement, est d'autant plus remarquable que c'est le seul moment, dans tout le poëme, où elle s'exprime par signes. Mais on s'explique fort bien qu'il en soit ainsi, lorsqu'on songe que l'hérésie réduite par les persécutions à se transformer extérieurement, à renoncer à la prédication orale, dut recourir aux moyens de reconnaissance mystérieux, au langage des signes, à la symbolique ordinaire des associations secrètes. C'est à quoi elle était réduite en Provence, en Languedoc, dans la Lombardie, où elle semblait avoir complétement disparu, jusqu'à l'instant où elle s'enhardit à faire acte de vie, sous la forme gibeline, lorsque Henri de Luxembourg passa en Italie pour y ceindre la couronne impériale. Restée à l'état latent jusqu'au XVIe siècle, elle se révéla tout à coup et s'appela la Réformation. « Son apparition, presque simultanée, et son développement sur des points divers attestent non-seulement, comme le dit M. Ch. Remusat (*Rev. des Deux Mondes*, 15 juin 1854), une cause générale et une certaine unité, » mais encore une puissante organisation antérieure.

5. Béatrice devient plus communicative, elle sort de son mutisme et veut qu'on l'interroge ; cette fois elle ne parlera plus par signes, mais elle s'exprimera symboliquement et par énigmes artificieusement combinées, seul langage qui fut à sa disposition. Elle n'a plus le ton imposant d'un amiral sur son vaisseau, elle chemine à pied, aussi traite-t-elle de frère celui qu'elle a d'abord accueilli si rudement.

Et comment l'assister d'un charitable soin.
Elle reprit. — Je veux que de crainte et de honte
Ton âme désormais à s'affranchir soit prompte,
Que tu ne parles plus comme un homme endormi [6].
Or sache que le char qui me portait naguère,
Et que brisa l'effort du serpent ennemi,
Fut un temps et n'est plus [7]. Toutefois que n'espère
Quiconque fit le mal tromper le Dieu vengeur :
De leurs soupes au vin son courroux n'a pas peur [8].

6. *Com' uom che sogna*, comme un homme qui rêve, comme dans la *Vie nouvelle*, par exemple, et dans les deux premiers livres du poëme, où le sommeil et les songes se reproduisent si fréquemment. En effet, à partir de ce moment Dante cesse de s'endormir et de rêver, et nous le verrons, toutes ses précautions bien prises, affecter sans crainte ni honte le langage d'un fervent catholique.

7. Tant que le Saint-Siége se conforma aux traditions de la primitive Église, il porta la véritable doctrine, celle de la gnosie; il fut le char de Béatrice, l'édifice construit du bois de l'arbre de science. Il cessa de l'être du jour où les pontifes, répudiant la pauvreté évangélique, devinrent avides de pouvoir et de richesses. De ce moment le Saint-Siége est devenu un monstre, « une bête, figure de l'antechrist, » et, pour qu'il n'y ait pas de doute à cet égard, le poëte met dans la bouche de Béatrice les propres paroles de l'Ange dans l'*Apocalypse* (XVII, 7). Si ce n'est pas là un langage hérétique, où le signaler? Martin Luther ne le désavouerait pas. Mais il est encore un autre sens, qui n'est pas le moins curieux. Savez-vous quel est le vase qu'a brisé le serpent, *Il vaso che 'l serpente ruppe?* Eh! bien, c'est le Temple, dont le pape a prononcé l'abolition, c'est ce *vaso perfetto*, œuvre de la Nature, ne recevant qu'un *sang parfait*, et dont Stace nous a expliqué la destination, ch. XX. Nous n'avons donc pas fait erreur en disant que le char sur lequel apparaît Béatrice symbolisait tantôt le Saint-Siége, tantôt le trône impérial dressé dans le Temple. Or, le Temple a été et il n'est plus, au moins ostensiblement, mais Béatrice espère bien le voir réédifié en plein soleil de la raison.

8. Si la cupidité et l'ambition ont envahi le Saint-Siége, *chi n'ha colpa*, à qui la faute? Aux pontifes, sans doute. Par qui le *vase mystérieux*, œuvre de la Nature, fut-il brisé? Par un pontife. Quels étaient maintenant ceux qui, du temps de Dante, croyaient qu'en mangeant une soupe au vin sur la tombe de leur victime, ils échapperaient à la vengeance de sa famille? Les spadassins, les meurtriers catholiques, faisaient le signe de la croix avant de donner un coup de poignard. Or, il ne s'agit pas ici de meurtre, mais d'un char qui fut et qui n'est plus, de ceux qui ont contribué à faire de ce char un objet monstrueux. Ceux-là sont les pontifes. Et par suite ceux qui sont désignés ici comme ayant recours aux soupes au vin pour conjurer la vengeance céleste, ne peuvent être

Elle ne sera pas toujours sans qu'on lui voie
Enfin un héritier, cette aigle de César
Qui fit pleuvoir partout ses plumes sur le char,
D'où vint que, d'abord monstre, il fut ensuite proie [9] ;
Car j'aperçois briller, et rien n'est plus certain,
Des astres, que n'entrave obstacle ou résistance,
Nous annonçant là-haut que le temps est prochain
Où doit venir, par Dieu chargé de sa vengeance,
Un Cinq cent dix et cinq qui percera le sein
De la prostituée, et du géant hautain,
Son complice, saura châtier l'arrogance [10].
  Mon langage est peut-être à ton intelligence
Plus obscur que celui du Sphynx et de Thémis,
Quand je te parle ainsi qu'ils s'exprimaient jadis [11] ;

autres que les pontifes. Il y a donc là une allusion impie, sacrilége, au plus auguste mystère de la religion catholique, et il faut vouloir fermer les yeux pour ne pas en être frappé.

9. Monstre sous des pontifes prévaricateurs, il est devenu la proie de l'étranger, lorsque Clément V l'a livré à Philippe-le-Bel, et nous avons là le commentaire de *predella*; mais bientôt un prince, héritier de ces Empereurs chrétiens qui comblèrent l'Église de leurs dons, viendra tirer vengeance de pareils attentats.

10. C'est comme organe de la justice divine que Beatrice prononce à l'avance la condamnation de la prostituée et de son galant. Celui qui doit sévir contre tous deux est annoncé comme un *cinq cent dix et cinq*, formule mystérieuse qu'on a traduite par un chef, DVX, la première lettre valant 500, la seconde 5 et la dernière 10. Mais pourquoi pareille précaution, s'il ne s'agissait que d'un général, d'un chef militaire, dont l'action n'aurait été que temporelle? On ne saurait en donner une raison valable. Si, au contraire, il faut lire avec nous un, I, *cinque cento*, D, *dieci*, X, e, E, *cinque*, V, en prenant tour à tour une lettre au commencement et à la fin, on trouve le mot IVDEX, juge, et l'on comprend alors que Dante ait cherché à voiler sa pensée. En effet, s'agissant de la sentence à porter contre un roi et un pape, la qualification de juge implique la réunion des deux pouvoirs, non dans les mains d'un pontife, mais dans celles d'un prince temporel, or, il n'aurait pas été prudent d'exprimer clairement une telle énormité au commencement du XIVᵉ siècle, quoiqu'il ne soit pas difficile de la retrouver dans le traité de *Monarchia*. Ce juge en ce chef est Henri VII, Il est le *giustissimo principe*, qui, au dire de l'Anonyme, devait détruire toute hérésie, toute simonie, et *riformare lo stato della Chiesa*, chose difficile s'il n'eût pas été investi du pouvoir spirituel.

11. Tu le caches, donc tu le sens coupable, pourrait-on dire à Beatrice, car pourquoi s'exprimer en

Mais, pour être bientôt tes Naïades propices,
S'accompliront les faits et te révéleront,
Sans péril des moissons, des bœufs et des génisses,
L'énigme qui te semble un mystère profond[12].
Conserves-en mémoire et prends bien soin de rendre,
Sans y changer un mot, ce que tu viens d'entendre
Aux vivants, vers la Mort qui tout courant s'en vont[13].
Quand tu les écriras, rappelle à ta pensée
La tige, par deux fois, d'un larcin offensée,
Sans rien dissimuler de ce qu'ont vu tes yeux[14].
Quiconque lui dérobe, ou bien lui porte atteinte,
Blasphème par le fait le Souverain des Cieux,
Pour son usage seule ainsi qui la fit sainte[15].
La première âme humaine à ses fruits qui mordit,
De cinq mille ans et plus de désir, de souffrance,

style d'oracle, si le fond de la pensée n'a rien que de conforme à la foi, qui était alors la loi suprême?

12. Les événements te feront connaître l'héritier des Césars, l'envoyé de Dieu, *messo di Dio*, le limier céleste, *veltro*, le juge souverain, *index*. Tu verras alors quelle vengeance sera tirée du géant et de la prostituée, dans la personne de Philippe-le Bel et de Clément VII, ou de leurs successeurs, car les usurpateurs de ce char, traîné par le griffon à la double nature, où je siégeais dans ma pureté primitive, en seront précipités; alors une réforme complète lui fera dépouiller son aspect monstrueux et reprendre son antique splendeur. Quant à savoir s'il faut lire ici *Najade* ou *Lajade*, de Laius, père d'Œdipe, nous laissons de plus habiles en décider (Voy. Ovide, *Métam.*, VII, v. 760.) Mais nous tenons pour *Naiades*, attendu que ce nom désigne les Nymphes versant les eaux vives de la doctrine.

13. Ne sois pas plus clair que je ne l'ai été moi-même pour les catholiques, ces suivants de la Mort ou de dame Piété, dont la vie, obnégation de l'intelligence, n'est qu'une mort anticipée, une course vers la mort de la raison, *il vivere ch'è un correre alla morte*.

14. Raconte fidèlement ce que tu as vu, car les partisans du Saint-Siége n'y comprendront rien, mais tes coreligionnaires sauront au mieux ce que signifia la dévastation de l'arbre sacré par l'aigle impériale et le vol du char par le géant et sa complice.

15. Philippe-le Bel et Clément V sont donc coupables du crime de lèse-majesté divine au premier chef, car ils n'ont pas seulement dérobé le Saint-Siége, que Béatrice seule devait occuper dans sa gloire, ils ont encore brisé, *schiantato*, dans l'Ordre du Temple, l'un des plus beaux rameaux de l'arbre sacré du gnosticisme manichéen.

S'attira le supplice, et dut attendre en transe
Celui qui du méfait, innocent, se punit[16].
Si tu ne comprends pas par quel motif sublime
Cette tige est si haute et si large sa cime,
Il faut qu'en ce moment sommeille ton esprit[17];
Et si n'eussent été tes profanes pensées
Pour lui l'eau de l'Elsa, tant d'erreurs insensées
Ce que pour le mûrier fut Pyrame expirant,
Rien qu'à voir l'arbre, il eût compris, en l'admirant,
Tant chaque circonstance est évidente et claire,
La Justice de Dieu dans l'interdit sévère[18].
Mais puisque désormais en toi l'entendement,
Je ne le vois que trop, est devenu de pierre,
Et teint de la couleur du péché, tellement
Qu'à m'entendre bientôt t'éblouit la lumière[19],
Je veux, comme on rapporte, au retour du lieu saint,
Une palme attachée au bourdon de voyage,
Qu'à jamais l'emportant en toi, de mon langage
Te suive un souvenir, non pas écrit, mais peint[20].

16. Quel ne sera donc pas le châtiment de ceux qui ont mutilé l'arbre saint, puisque Adam (le véritable, cette fois), a dû expier si cruellement un bien moindre forfait.

17. Rien de plus clair en effet, car la tradition gnostique remonte jusqu'à Dieu lui-même et, semblable à un arbre immense, la doctrine, dont elle est le dépôt sacré, est destinée à étendre ses rameaux sur toute la terre.

18. L'eau de l'Elsa, en Toscane, pétrifie les objets qu'on y plonge, et le sang de Pyrame rougit le fruit du mûrier qui était blanc (*Voy.* Ovide, *Mét.*) Les opinions guelfes du Dante, *pensieri vani*, ont pétrifié son esprit, ont fait de lui un suivant de *madanna Pietra*. (Voy. les deux Canzoni *Così nel mio parlar voglio esser aspro*, et *Io son venuto al punto della ruota*, p. 378, 380 des *Rével.*, et, dans l'Enfer, les allusions réitérées à la *pietra*.) De même, en suivant la bannière des Guelfes, il en avait pris la couleur, qui était rouge, et restait, par suite, *in peccato tinto*.

19. Voilà le commentaire de Dante lui-même au sujet de cette *pierre* qui lui tient au cœur et de cette couleur guelfe qui, pour lui, est celle du péché, *in peccato tinta*, pierre et couleur qui opposaient un obstacle insurmontable à la contemplation de la véritable lumière.

20. Les coreligionnaires du poète se désignaient entre eux par les noms de *Palmieri*, de *Pellegrini* et de *Romei*, selon qu'ils étaient Templiers, Provençaux ou Italiens.

Et je lui répondis : — Comme en la cire molle
Se reproduit le sceau, fidèlement empreint,
De même en mon cerveau s'empreint votre parole [21].
Mais pourquoi, quand la suit ardemment mon désir,
Faut-il si haut parfois qu'elle s'élève et vole,
Que plus je fais effort, moins je peux la saisir ?
C'est, reprit-elle, afin que de la vaine école
Dont tu pris les leçons tu saches la valeur,
Et juges à quel point sa doctrine frivole
Peut espérer me suivre à pareille hauteur [22],
De la route divine aussi pour que tu voies,
A n'en pouvoir douter, que vos humaines voies
S'éloignent tout autant qu'à vos yeux confondus,
La terre est loin du ciel qui se hâte le plus [23].
A quoi je répliquai : — Je n'ai point souvenance
De m'être en aucun temps loin de vous écarté,
Et ne me le reproche en rien ma conscience.

(Voy. p. 66 des *Revel.* et note 20 Enfer, ch. 1.) Or, il est évident que Beatrice lui parle ici au lieu et place du grand-maître de l'Ordre, s'adressant à un Templier.

21. Lors de la réception d'un Rose-croix, grade dans lequel le parfait Maçon, censé âgé de 9 ans, réunit les deux sexes et se compose fictivement de deux personnages ayant chacun cet âge, comme Dante et Beatrice dans la *Vie nouvelle*, on présente au récipiendaire deux paires de gants, une d'homme, l'autre de femme, et un bâton de cire à cacheter. *Light on Masoury*, p. 220. Il n'y a donc pas à s'étonner de la comparaison de la cire et du sceau, juste au moment où Béatrice vient de se réunir à Dante dont le cerveau n'a d'autre pensée que celle qu'elle lui imprime, en lui donnant une nouvelle vie.

22. On ne trouvera pas que dame Beatrice pèche par excès de modestie, lorsqu'elle met au défi la doctrine orthodoxe, suivie d'abord par le poete, d'atteindre à la sublimité de pensées dont elle fait preuve dans son langage. Il est vrai de dire que l'Église romaine ne vise pas à l'obscurité, qu'elle s'efforce au contraire de se mettre à la portée des plus simples, loin de faire usage d'un jargon mystique accessible seulement à un petit nombre d'adeptes. Mais Béatrice veut dire que théologiens et philologues ne comprendront rien à son langage, et elle a raison, puisque depuis cinq siècles ils l'entendent et le lisent tout de travers.

23. Inutile de dire que la voie divine est celle de la secte évangélique, et que celle dans laquelle Dante a cheminé jusqu'à son initiation est celle de Satan.

Ce souvenir peut bien ne pas t'être resté,
Dit-elle en souriant; n'as-tu donc pas mémoire
Que ta bouche au Léthé vient à l'instant de boire?
Or comme l'on conclut de la fumée au feu,
De même un tel oubli ne prouve pas pour peu
La faute dénoncée et de toi méconnue [24].
Ma pensée au surplus désormais sera nue,
Mes paroles sans voile, autant qu'à l'avenir
De la manifester il pourra convenir,
En la faisant briller à ta grossière vue [25].
Le soleil radieux ralentissait ses pas
Sur le méridien, qui selon les climats
Varie, et répandait ses plus splendides flammes,
Lorsque je vis soudain, devant nous, les sept dames,
Où morne finissait l'ombre des noirs rameaux,
Comme celle qu'au loin sur le cours des ruisseaux
Projette un pic glacé, faire halte en silence,
Ainsi que l'éclaireur qui, vigilant, devance
Quelque détachement, est prompt à s'arrêter
Si quelque objet suspect vient à se présenter [26].
Devant elles je crus voir d'une même source
Et le Tigre et l'Euphrate, ensemble réunis,

24. Le breuvage d'oubli ayant pour effet d'effacer toutes les erreurs du passé, il en résulte que tout ce dont on a perdu le souvenir était coupable. Dante avait donc péché envers Béatrice *en se laissant entraîner par les objets présents*, comme il le lui a dit, puisqu'il ne se le rappelle pas.

25. Béatrice ne s'engage pas beaucoup par cette promesse conditionnelle, et, en effet, on verra que ses discours ne gagneront guère en clarté.

26. L'endroit où finit cette ombre morne, *al fin d'un ombra smorta*, est la limite de la forêt où le géant et la Prostituée ont entraîné le char sacré, on comprend dès lors que la Foi, l'Espérance et la Charité, pas plus que les quatre autres dames, ne se soucient nullement de la franchir. Cette forêt d'Avignon où s'est réfugiée la cour de Rome, ne saurait projeter qu'une ombre glacée, comparable à celle des pics alpestres, et enchaînant sous une croûte épaisse le cours des ruisseaux, symboles de l'enseignement. Voy. la Canzone: *Io son venuto al punto della ruota*, p. 378 des *Rével*

Au même lit s'épandre et, comme deux amis,
Lents à se séparer, ralentissant leur course [27].
De notre humaine race, ô gloire et pur flambeau [28],
Quelle est, dis-je, n'ayant qu'une source, cette eau
Dont une part de l'autre ensuite se divise?
Je recueillis ces mots : — Que Mathilde te dise,
C'est elle, en la priant, qu'il faut interroger.
Alors, comme celui qui veut se décharger
D'une inculpation, dans la crainte du blâme :
— Par moi, reprit soudain la belle et noble dame,
Certes il sait déjà ce qu'il demande ici,
D'autres choses encor que n'ont point obscurci
Les ondes du Léthé, je crois en être sûre [29].
Et Béatrice alors — Un plus grave souci,
Peut-être, et quelquefois il en advient ainsi,
Lui ravit la mémoire et lui rendit obscure
L'intelligence [30]. Mais ici voilà de cours
Que change l'Eunoè, conduis-le sur sa rive
Et que par toi, selon ce que tu fais toujours,

27. Il lui parut, *veder mi parve*, et, en effet, l'Éden de la *Comédie* n'est pas celui de la *Genèse*, et les deux fleuves qui l'arrosent ne sont ni le Tigre ni l'Euphrate.

28. C'est à Béatrice que Dante adresse ces paroles. Or, nous demandons humblement à ceux qui s'obstinent à voir en elle une jeune femme, dont le poëte se serait épris dans son enfance, puis qu'il aurait perdue, âgée de 18 ans et mariée à un autre, en quoi cette jeune Florentine aurait pu être la gloire et surtout la *lumière* de l'humanité? Nous faisons peut-être erreur, mais, à notre avis, il est beaucoup plus croyable que pareille invocation s'adresse à la raison philosophique, à la foi religieuse, personnifiée dans Béatrice, *splendor lucis æternæ*.

29. En effet, Mathilde lui a expliqué précédemment que cette eau dérivant d'une même source divine, c'est-à-dire de la tradition gnostique, s'appelait Eunoé, ou bon savoir, raison éclairée, dans un de ses canaux, et Léthé ou oubli dans l'autre. Elle lui a appris également de quelle manière s'opère la propagande sectaire au moyen de certaines semences inaperçues allant germer çà et là (voy. *Purgatoire*, ch. XXVIII); aussi dit-elle : Je suis sûre, *son sicura*, que l'eau du Léthé n'a pas effacé tout cela de sa mémoire.

30. Les reproches de Béatrice au sujet de son passé guelfe, lui ont fait perdre de vue les explications de Mathilde.

Sa vertu défaillante à l'instant se ravive [31].
 En noble et brave cœur qui ne s'excuse point,
Mais du désir d'autrui fait son unique soin,
Aussitôt qu'un seul mot, un signe le révèle [32],
Me prenant par la main, cette dame si belle
S'avança vers le fleuve et, d'un air gracieux :
Viens, à Stace dit-elle, oui, venez tous les deux [33].
 Si je pouvais, lecteur, écrire davantage,
Et si ne m'y manquait l'espace désormais,
Je voudrais célébrer le suave breuvage
Dont je ne me serais rassasié jamais.
Mais je vois maintenant toutes les feuilles pleines
Qu'à ce second cantique en moi je réservais ;
Et l'art impérieux, auquel je me soumets,
Pour m'empêcher d'aller plus loin roidit les rênes [34].

31. Donne-lui le baptême rituel et fais-lui boire le breuvage de Mnémosine, qui doit le régénérer, en le faisant naître à une vie nouvelle, car tu symbolises, sous ton déguisement catholique, la vie active des premiers grades, qui, suivant les rites de l'initiation, *comme tu sais*, prépare et introduit à la vie contemplative.

32. Nous avons vu que Béatrice ne se faisait faute de recourir au langage des signes, quand les paroles pouvaient avoir leur danger, et d'ailleurs l'obéissance absolue aux *mots* et aux *signes* est de devoir rigoureux dans les sociétés secrètes.

33. Pourquoi tous deux, *viens avec lui* ? Parce que Stace, le Toulousain, le sectaire albigeois, doit être le parrain du néophyte qui vient de subir, dans le Purgatoire, toutes les épreuves par lesquelles devait passer celui qui voulait être affilié à l'Ordre du Temple. Comme Romaine, Mathilde seule l'a plongé dans l'eau du Lethé, c'est-à-dire l'a fait mourir fictivement ; comme Albigeoise, elle fait participer le Toulousain Stace à son immersion dans l'Eunoë, c'est-à-dire à sa renaissance à la vie nouvelle. Un double caractère lui sera imprimé ainsi par l'ordre de la dame mystique. De sa marraine il tiendra l'apparence romaine qu'il n'a garde de dépouiller, et de son parrain la foi albigeoise ou toulousaine dont il se constituera l'apôtre fervent. Ainsi se trouve expliquée la formule rituelle : *J'ai pleuré et j'ai ri*, qu'on a vu revenir si souvent. *J'ai pleuré* signifie : J'ai feint le catholicisme, j'ai papisé, j'ai pâli. *J'ai ri* veut dire : J'ai prêché, convaincu, converti à l'albigéisme, car on sait que les rires de Béatrice « *sont ses persuasions* ». En conséquence, *j'ai ri* exprime aussi l'idée de triomphe.

34. L'art auquel le poète obéit est l'art d'Amour ou le *gai savoir* ; c'est lui qui l'empêche de s'étendre sur la cérémonie finale de l'initiation, de peur qu'une parole impru-

Je m'en revins baigné des salutaires eaux,
Vivifié non moins qu'en mai les arbrisseaux
Renouvelés de fleurs et de fraîche verdure,
Aux étoiles tout prêt à monter l'âme pure [35].

dente n'ait à trahir tout le mystère, et le fait s'arrêter si brusquement sous un prétexte des plus frivoles ; à moins, comme nous l'avons remarqué, que sa composition ne dût pas excéder un nombre rituel de vers

35 C'est en dignitaire de l'Ordre occulte que Mathilde adresse cette invitation au parrain toulousain, dannescamente, de donna; autrement ne serait-il pas absurde de dire qu'une dame s'exprime en dame? De donna, pris dans le même sens, les troubadours avaient fait donnejar, reproduit par Dante dans donneare, traduit journellement par courtiser les dames, faire le galant. Il faut avouer que les philologues sont bien ingénieux. Mais ce sont des savants, ils hausseront les épaules et persisteront.

Le baptême mystique a produit son effet, le néophyte a subi sa transformation, sa palingénésie, il est entré dans une vie nouvelle, autrement dit la plante nouvelle s'est revêtue d'un feuillage printanier, comme les arbrisseaux au mois de mai. Dès lors, le sectaire, purifié des préjugés de son éducation religieuse, est prêt à s'élancer, au moyen de l'échelle des grades, à travers les cieux symboliques, au delà desquels lui apparaîtra l'éternelle vérité, sous les trois couleurs mystérieuses dont Béatrice vient de se montrer parée

---

Ici le commentateur cède la parole au poëte qui, seul, à cette heure, introduira le lecteur dans les neuf sphères du Paradis, sa nouvelle Jérusalem, dans cette cité sainte qui non-seulement compte le Christ lui-même, et non pas le pontife regnant à Rome, au nombre de ses membres, mais le voit siéger comme « l'abbé du collége, » dans cette Athènes céleste où les docteurs de toutes les époques sont appelés à philosopher d'accord. Ici l'humble truchement du *gran padre* Alighieri s'abstient momentanément de le suivre, l'espace lui est mesuré, car par ce temps de *gente nuova* et de *grossi guadagni* on lit fort peu, surtout des vers des anciens jours, avec ou sans commentaire, et

les éditeurs, à qui l'on n'achète guère de gros livres, ont raison d'agir prudemment.

C'est du reste sans regret que nous faisons un moment halte et que nous interrompons cette longue série de notes, pour la reprendre aussitôt qu'il nous sera permis de le faire. Ce temps d'arrêt permettra à la critique sérieuse de formuler son opinion, d'approuver ou de censurer, de proposer ses objections et ses doutes. Elle nous trouvera tout disposé à l'écouter avec déférence, et à profiter de ses avertissements.

Quant à la critique de bas étage, à celle qui procède par quolibets, par insinuations enfiellées, par ironie plus ou moins saupoudrée d'esprit frelaté, à celle qui reste muette quand son devoir serait d'élever la voix, et ne tarit pas lorsqu'il lui siérait de se taire, nous ne lui répondrons que par notre mépris, en nous rappelant ces paroles de Cacciaguida : *Lascia grattar dove è la rogna.*

Les quelques mois de silence auxquels nous nous résignons volontiers auront cet avantage, qu'ils fourniront une belle occasion à ceux pour qui ce commentaire de la *Comédie* sera, maintenant que le voilà fait aux deux tiers, la chose la plus simple et la plus facile, de le terminer à leur plus grande gloire et à notre entière confusion. Allons, messieurs, à l'œuvre, la besogne est beaucoup plus avancée à coup sûr qu'au moment où je m'y suis mis. Il y a bien des voiles soulevés, bien des masques arrachés, bien des paroles expliquées, qui ne l'étaient pas quand j'ai osé prendre la parole. Eh bien, profitez de ces avantages, mettez-vous à passer au crible, à votre tour, chaque vers de cette *Minerva oscura,* comme l'appelle Boccace qui, chargé de la commenter publiquement, se fit un malin plaisir de l'obscurcir encore plus et d'égarer les héritiers des Noirs dans les brouillards de sa prose sectaire. Quant à nous, il nous suffira de l'honneur de vous avoir frayé la route, d'avoir dégagé la *Selva* des broussailles qui l'obstruaient.

On conviendra que depuis l'apparition du *Dante hérétique,* titre qui a fait hausser les épaules à nombre de gens graves, sans parler des académiciens, dont un que j'aime beaucoup, parce que c'est un vrai savant, me disait encore il y a trois mois : « Votre système est insoutenable ; » on conviendra, disons-nous, que la question n'a pas laissé de faire quelques pas, et que la lumière s'est produite par degrés, sans cesser de procéder de l'Orient. Cela tient d'abord à ce qu'une analyse générale ne pouvait s'engager dans une foule d'explications de détail, à ce qu'il fallait réserver pour l'œuvre capitale les preuves les plus saisissantes, laisser même subsister quelques obscu-

riés, quelques erreurs volontaires, afin de faire, au besoin, un retour offensif contre les opposants de mauvaise foi, et rejeter en arrière tout le gros bagage, trop embarrassant pour une campagne de reconnaissance, qu'il fallait conduire un peu lestement.

Ajoutons que, malgré notre étude attentive et obstinée des œuvres du poëte toscan, ce sublime héritier de nos troubadours de la langue d'oc, nous étions loin encore d'avoir pénétré toutes ses ruses, éventé tous ses mystères ; à telles enseignes que, à mesure que nous avancions dans ce Commentaire, où il nous fallait le suivre vers par vers, de nouveaux éclairs venaient à chaque instant sillonner la nuit où, par moments, nous marchions encore en tâtonnant, maintes expressions, qui jusqu'alors ne nous avaient offert qu'obscurité, comme *carboni spenti*, venaient à l'improviste nous apparaître avec une étonnante limpidité et prenaient une forme inattendue. Durant l'impression même et tout en corrigeant ces épreuves, des tercines, sur lesquelles nous avions passé bien des fois, sans y rien remarquer de suspect, prenaient tout à coup un relief si vigoureusement accusé qu'il rendait palpable la pensée dérobée sous le symbole. Un mot, une tournure de phrase plus ou moins embarrassée suffisait parfois pour nous mettre sur la voie, ainsi le ministre *ordinato* pour la Fortune et *Tisoeran* pour le comte Ugolin

Il est dès lors très-probable que, sans parler de tout ce que nous avons laissé à l'écart de notre plein gré, pour ne pas nous étendre à l'excès et ne fatiguer l'attention que le moins possible, beaucoup d'allusions, de phrases, de mots à double et triple sens nous auront encore échappé dans ces deux Cantiques, car enfin le poëme, objet de nos investigations, a été composé dans une langue qui nous a été longtemps étrangère, que nous avons apprise tard et à laquelle nous ne nous sommes un peu initié qu'à force d'études assidues.

Nous réclamons donc l'indulgence pour des omissions inévitables, plus encore que pour celles de nos interprétations qui ne paraîtraient pas suffisamment justifiées, car il en est bon nombre qui, jugées d'abord téméraires, finiront par obtenir créance entière, lorsqu'on aura passé tout le poëme en revue, si l'on veut surtout avoir constamment le texte sous les yeux, ou du moins y recourir à chaque doute. La *Comédie* est le moyen âge vivant, parlant et agissant, c'est un spectacle dans un fauteuil, et il faut avoir vu tous les personnages parler, agir successivement sur la scène pour acquérir la perception nette du caractère de chacun.

Afin de bien observer ce spectacle, d'en suivre la pensée et l'action, sans rien confondre, et d'arriver à le comprendre dans toutes ses

parties, nous avons recueilli nos souvenirs. Les cinquante années de luttes qui, dans ce siècle, se sont succédé si agitées, ont été fécondes en hommes et en choses portant enseignement. On a vu des ambitieux, des intrigants, des hommes d'énergie et de talent, des hypocrites, des lâches et des héros, des âmes vénales et des cœurs généreux, d'honnêtes et de malhonnêtes gens, s'y partager les rôles; on a vu des natures mobiles se prêter à tout, capables de tout en bien comme en mal, enfin certains acteurs pactisant avec tous les partis, s'affiliant à toutes les associations, pour parvenir au but qu'ils s'étaient invariablement fixé, ne reculer devant aucun moyen. Ces leçons de l'expérience, si utiles à l'étude du passé, une fois bien gravées dans notre esprit, nous nous sommes isolé du monde actuel et transporté par l'imagination à l'époque où vivait Dante. Une fois au XIVᵉ siècle, nous nous sommes mis à penser, à parler, à écrire, en homme de 1300, et à envisager la société au milieu de laquelle nous nous trouvions au point de vue purement catholique. C'est ainsi que nous sommes arrivé à nous reconnaître, aidé de nos souvenirs du XIXᵉ siècle, au milieu du monde dantesque, et que nous avons pu en comprendre la langue, en signaler une à une, pour ainsi dire, toutes les individualités, sans être ni un savant, ni un théologien, ni un philosophe, ni un ultramontain, soit dit une fois pour toutes, sans être davantage homme de parti, métier de dupe pour gens loyaux, car lorsqu'on s'y est une fois fourvoyé, on apprend bientôt à *far parte da se*.

Nous avons la conviction, il n'est pas besoin de le déclarer, sans doute, que si nous avons pu errer en quelques parties, la plupart de nos interprétations sont fondées en vérité, celles-là même qu'on trouvera présentées seulement à titre d'hypothèses sont à peine douteuses à nos yeux. Mais les questions de détail importent peu.

Le point capital était d'établir que non-seulement la *Comédie*, mais encore toutes les autres œuvres de Dante, tant en prose qu'en vers, tant en latin qu'en italien, composaient un corps de doctrine religieuse et politique, un ensemble complet, dont le principe, tout oriental, se rattachait étroitement à la grande et redoutable opposition contre laquelle l'Église romaine eut à lutter au moyen âge, qu'elle combattit à toute outrance et qu'elle finit par écraser momentanément, que la *Vie nouvelle* n'est pas un roman intime, ni le *Banquet* un livre de philosophie purement scolastique, pas plus que le Traité de l'*Idiome vulgaire* n'est une œuvre de philologie ordinaire et le *Canzoniere* un recueil de poésies innocemment amoureuses, que ces divers ouvrages se rattachent au livre *De Monarchia* et sont liés l'un à l'autre par une

multitude de fils, qui, imperceptibles au premier coup d'œil, ne sauraient échapper à un examen minutieux; qu'ils ont été conçus et exécutés pour se prêter un mutuel secours, pour s'expliquer et s'éclairer tour à tour, enfin, que tous ont été inspirés par le désir profond, invariable, obstiné, de renverser l'édifice catholique et de faire triompher sur ses ruines la doctrine mystérieuse qui se résume dans ces deux mots : ALBIGÉISME et TEMPLARISME.

Peut-être nous abusons-nous, mais cette question capitale nous paraît dès à présent hors de tout débat. Tirésias, Manto, Caton, Stace, sont des témoins éloquents et qu'il n'est guère possible de récuser, sans parler des figures diaboliques de Pluton, de Minos, de Charon, de celles de Rhea, du Vieux de la montagne, de la Fortune, de la Nature, de l'art d'Amour, ce petit-fils de Dieu, et de tant de personnages restés encore sous le rideau, sans parler de cette collection de prostituées de tous les pays et de tous les siècles, destinées à faire ressortir les angéliques perfections de la pure et chaste Béatrice, *donna cruda*, sachant se faire *umile*, si longtemps enveloppée de triples voiles et qui ne nous a pas dit encore son dernier mot.

Malgré tant de témoignages si précis, et tous concordants, recueillis jusqu'ici, quel que soit l'enchaînement logique des interprétations qu'on vient de lire, en dépit de la solidité des preuves apportées à l'appui et de leur connexion, beaucoup de gens s'obstineront encore, c'est chose inévitable, à ne voir dans tout cela qu'un jeu d'esprit, un résultat de la manie des systèmes. Car avec ce mot *système*, prononcé d'un certain air de gravité doctorale, ceux qui ne croient qu'en eux ont réponse à tout. Mais qu'ils y prennent garde : en pensant par là dénigrer l'œuvre, ils courraient risque de rehausser singulièrement l'ouvrier. En effet, celui dont l'imagination inventive aurait trouvé moyen de déployer sur la grande page dantesque une toile fantastique s'y adaptant étroitement, au point d'en laisser apparaître, tout à la fois, comme à travers un transparent, et l'ensemble et les moindres détails, et cela de manière à montrer seulement les lieux et les personnages sous un aspect complétement différent, à faire se mouvoir les figures d'une toute autre façon et sous un tout autre costume, non seulement sans s'écarter du modèle, mais en se conformant même aux renseignements fournis sur chacun d'eux, soit par l'histoire, soit par les saintes Écritures, soit par la mythologie, celui qui aurait opéré de la sorte aurait certes accompli, dans le domaine de l'art, un tour de force qui ferait presque de lui l'émule du maître.

Personne, à coup sûr, ne nous supposera pareille ambition, être accepté comme un copiste fidèle et comme un interprète intelligent,

voilà uniquement où tend la nôtre, elle ne va pas au delà. Mais nous avons dû prévenir consciencieusement nos contradicteurs, afin qu'ils n'eussent pas à travailler pour nous faire accorder, sans le vouloir, beaucoup au delà de ce que nous nous estimerions trop heureux d'obtenir. Quant à la transformation qui pourra s'opérer dans l'opinion de ceux qui voyaient dans le peintre de l'Enfer un colosse catholique, et le portaient aux nues à ce titre, nous n'avons point à nous en occuper; mais nous nous attendons bien à voir jeter de la boue par ceux-là à leur ancienne idole, sauf à en être légèrement éclaboussé nous-même.

Quoi qu'il en soit du jugement à intervenir sur la *Comédie*, sur sa traduction et sur son interprétation, l'enquête reste ouverte et nous n'avons garde de vouloir la clore, car nous avons encore bon nombre de témoins à entendre. Ils valent au moins, croyez-le bien, ceux qui les ont précédés; nous leur laissons donc la parole, nous réservant d'examiner leurs dépositions avec le même soin scrupuleux que nous avons apporté à scruter les précédentes, afin d'en faire jaillir la vérité.

LE PARADIS.

CHANT PREMIER.

De celui qui meut tout, les splendeurs infinies
Pénètrent l'univers et font, selon les lieux,
Rayonner plus ou moins son éclat glorieux.
Au Ciel, le plus rempli de ses clartés bénies,
Il me fut accordé d'aller, et là je vis
Des choses qu'on ne peut redire en ses récits
Une fois descendu ; car notre intelligence,
En approchant du but auquel tend son désir,
Pour se plonger en lui toute si loin s'élance,
Qu'en arrière à chercher se perd le souvenir.
En vérité, pourtant, ce qu'en si haute sphère
Mon esprit recueillit de trésors purs d'erreur,
De mes chants maintenant fournira la matière.
Sois propice, Apollon, à ce dernier labeur ;
Verse en moi, vase élu, cette faveur insigne
De ton laurier chéri qui fait qu'on se rend digne.
Jusqu'ici, du Parnasse, atteindre un des sommets
Était beaucoup pour moi ; vers tous deux désormais
Je dois tendre, en courant le reste de l'arène.

Descends en moi, remplis mon sein de ton haleine,
Et te montre puissant comme au jour où ton bras
Du fourreau de sa chair fit sortir Marsyas
Si me prête secours ta divine influence,
Au point qu'à retracer ce dont j'ai souvenance,
Pâle reflet du Ciel, je puisse parvenir,
A ton arbre sacré tu me verras venir,
Et couronner mon front du glorieux feuillage
Que le sujet et toi m'aurez fait obtenir.
Si rarement poète ou César, en notre âge,
Le cueillent triomphants (aux vils désirs humains
La faute en est, la honte aussi) que l'allégresse
Au front delphique doit rayonner, quand s'empresse
L'un ou l'autre d'atteindre aux rameaux pénéens.
Un grand feu naît parfois d'étincelle légère;
Peut-être qu'après moi quelqu'autre voix prîera,
Plus digne à ses accents que s'émeuve Cyrrha.
  De seuils divers surgit le flambeau solitaire,
Du monde ardent fanal; mais il sort à la fois
Sous des astres meilleurs, pour un cours plus prospère,
Du point où vont s'unir, en dessinant trois croix,
Quatre cercles distincts. De ce point, il tempère,
Pétrit plus à son gré la terrestre matière.
Or, de ce dernier seuil, là s'avançait le soir,
Et du matin, ici, se montrait la lumière;
Une blanche clarté couvrait un hémisphère
Et s'étendait partout sur l'autre un voile noir,
Quand je vis Béatrice, à sa gauche tournée,
L'œil fixe, regarder le soleil radieux;
(Jamais un aigle ainsi n'y dirigea ses yeux);
Et comme à la clarté dont elle est émanée
Celle qu'elle a produite est prompte à remonter,
Telle, en voyage, l'âme au foyer ramenée;
De même, par les yeux, venant se refléter
Son geste en ma pensée, à la suivre entraînée,

Je fixai mes regards, d'un mouvement pareil,
Au delà de l'humain pouvoir, sur le soleil.
C'est qu'en effet ont là nos facultés mortelles
Plus qu'ici d'énergie, et du lieu cela naît,
Qui pour l'espèce humaine exprès ainsi fut fait
Admirant ce fanal aux clartés éternelles,
Je ne pus l'endurer longtemps, mais non si peu
Que je n'eusse à le voir lancer mille étincelles,
Comme un fer embrasé que l'on tire du feu.
Il me semblait qu'au jour, qui venait de paraître,
S'unît un nouveau jour, comme si le seul maître
Eût d'un autre soleil orné les vastes cieux.
Béatrice restait debout, fixant sa vue
Sur les orbes sans fin roulant dans l'étendue;
Sur elle uniquement, moi, j'attachais mes yeux
Qui s'étaient détournés de la splendide gerbe;
Et l'effet que sur moi son aspect radieux
Produisit fut semblable à celui de cette herbe
Qui sous les flots amers, soudain, des autres dieux
Rendit Glaucus l'égal. Je voudrais qu'on pût dire
Se *transhumaniser*, que l'exemple pourtant,
A qui méritera d'en éprouver autant,
Par la grâce d'en haut, ait un jour à suffire.
Amour, tu le sais, toi qui gouvernes le Ciel
Et dont jusqu'au transport m'exalta la lumière,
Si j'étais bien moi, là, dans ce moment, et tel
Que toi-même venais de me créer naguère.
De la ronde pour toi qu'un désir éternel
Fait se mouvoir sans fin quand bientôt l'harmonie,
Que règle et que maintient ta puissance infinie,
Me rendit attentif, le Ciel à mes regards
Des flammes du soleil parut de toutes parts
Tellement embrasé que n'a jamais, je pense,
Fleuve ou pluie enfanté lac à ce point immense.
Ces sons nouveaux pour moi, cette vaste clarté,

Me firent désirer avec avidité
D'en connaître la cause ; et jamais en ma vie
Je ne fus stimulé d'une aussi forte envie.
Elle qui dans mon âme ainsi que moi lisait,
Sans attendre que j'eusse exprimé mon souhait,
Me dit, pour me calmer, commençant la première :
Toi-même, à des pensers empreints d'erreur grossière,
En livrant ton esprit, tu fausses son pouvoir,
Et tu n'aperçois pas ce que tu pourrais voir
Ainsi que tu le crois, tu n'es plus sur la terre,
Et nous avons quitté le mont où tu me vis.
Mais la foudre, en fuyant sa patrie, est moins prompte
Que ton vol vers la tienne à présent qui remonte.
A ces mots brefs éclos au milieu d'un souris,
Si je fus affranchi d'un doute, à l'instant même
Un autre m'enlaça d'incertitude extrême,
Et je repris : — Déjà, de t'entendre content,
Je me suis reposé d'un grand étonnement.
Mais comment se fait-il ainsi que je dépasse
Tant de corps qui, légers, sont semés dans l'espace ?
De son sein j'entendis s'exhaler un soupir,
Et son regard vers moi fut celui d'une mère
Sur son fils délirant qu'elle voudrait guérir.
Toutes choses, dit-elle, en la nature entière,
Ont entre elles un ordre à l'avance arrêté
A ce vaste univers qui donne l'unité,
La forme par laquelle il est à Dieu semblable.
En lui se manifeste à l'être raisonnable
La trace du pouvoir éternel, souverain
Dont cet ordre est l'ouvrage et qui l'a seul pour fin.
Toutes natures sont à s'y soumettre enclines,
Selon que leur essence, en sa diversité,
Les rend de leur principe ou plus ou moins voisines,
Toutes ont vers leur but, de différent côté,
Sur l'océan de l'être à se mouvoir, chacune

Selon le propre instinct qui lui fut affecté.
C'est ainsi que le feu s'élève vers la lune,
Que bat le cœur mortel constamment agité,
Que la terre subit, en condensant sa masse
Ramassée en un bloc, la loi de gravité.
C'est cet arc vers leur but qui non-seulement chasse
Les êtres dépourvus de sens et de raison,
Mais encore ceux-là qui reçurent en don
La raison et l'amour. La sage Providence,
Qui régla tout ainsi, fait d'un calme éternel,
Par sa lumière, en paix que jouit tout le Ciel,
Où va tournant celui qui fait plus diligence.
Et c'est là maintenant, comme au but décrété,
Que nous sommes poussés par la puissante corde
Dont chaque effort ne tend qu'à la félicité
Mais comme en rien souvent la forme ne concorde
Avec le vœu de l'art, en vain qui s'applaudit,
Parce que la matière est sourde et se roidit,
La créature aussi de son sentier s'écarte,
A laquelle il n'est pas tellement limité
Qu'au gré de son caprice elle ne s'en départe,
(Tel du nuage fuit le feu précipité),
Lorsque d'un faux plaisir l'amorce mensongère,
Détournant son essor, l'entraîne vers la terre.
Tu ne dois donc pas plus t'étonner, si je m'erre,
De ton ascension, que d'un mont élevé
En voyant au vallon descendre une rivière.
Il faudrait t'étonner si, n'étant entravé
Par rien dans ton élan vers la céleste rive,
Comme si sur le sol s'arrêtait flamme vive,
Tu fusses demeuré sur la cime du mont.
Vers le Ciel, à ces mots, se releva son front.

CHANT II.

O vous, qui ne montant qu'une frêle nacelle,
Suivîtes jusqu'ici, désireux d'écouter,
Ma barque, où je ne cesse en voguant de chanter,
Regagnez désormais la rive maternelle,
Et sur la haute mer, où, si vous me perdez,
Vous manquerez le port, point ne vous hasardez !
L'onde est vierge où ma nef va dirigeant sa course
Minerve enfle ma voile, Apollon me conduit,
Et les neuf chastes sœurs du doigt me montrent l'Ourse.
Pour vous, rares élus, dont le désir poursuit
Depuis longtemps le pain des Anges, pain de vie
Qui soutient ici-bas, sans qu'on s'en rassasie,
Sur cette vaste mer vous pouvez vous lancer,
En suivant sur les eaux où je viens de passer,
Promptes à s'aplanir, mon rapide sillage.
De Cholchos, ceux jadis qui firent le voyage,
S'émerveillèrent moins, lorsqu'ils virent Jason
Subjuguer les taureaux gardiens de la toison,
Que vous ne le ferez, ma tâche terminée.
Du séjour déiforme, en nous la soif innée,
Perpétuelle, alors nous emportait tous deux
Aussi rapidement, à peu près, que les Cieux
Vous semblent se mouvoir. Beatrice, attentive,
Regardait fixement en haut, moi, dans ses yeux.
Peut-être en moins de temps qu'au but un trait n'arrive.

Lorsqu'a joué la noix sous le doigt de l'archer,
J'atteignis un lieu tel que ne put s'empêcher
Avec étonnement de s'y porter ma vue.
Celle à qui ne pouvait celer mon âme émue
Ce qui s'y produisait de plus mystérieux,
Vers moi se retournant, belle et le front joyeux,
Me dit : — Rends grâce à Dieu qui vient de nous conduire
A la première étoile, ici que tu vois luire.
Un nuage brillant, solide, épais, pareil
Au diamant poli que frappe le soleil,
Me semblait nous couvrir et s'étendre à la ronde :
Le céleste joyau nous reçut, comme l'onde
Laisse, unie, en son sein le rayon s'infiltrer.
Si j'étais corps (on tient pourtant qu'une étendue
N'en peut admettre une autre en elle contenue,
Et cela néanmoins ainsi doit s'opérer
Alors que dans un corps un corps vient pénétrer),
Chez nous en devrait naître un désir plus intense
D'observer cette essence où l'on peut voir, saisir
Comment notre nature à Dieu pourra s'unir.
Là nous apparaîtra, rayonnant d'évidence,
Ce que nous acceptons comme article de foi,
Non par des arguments, mais visible de soi,
Comme la vérité la plus élémentaire.
Je répondis. — Madame, ardemment en mon cœur,
Autant que je le puis, je rends grâce au Seigneur
De ce qu'il a daigné m'éloigner de la terre.
Mais, dites-moi, quels sont ces signes nébuleux,
Qui sur ce corps brillant font, là-bas, au vulgaire,
Débiter sur Caïn maint récit fabuleux?
Elle sourit un peu, puis dit : — Sois, par la suite,
Moins surpris de trouver d'erreur souvent troublé
Le jugement humain aux choses dont la clé
Est refusée aux sens. Tu vois sous leur conduite
Combien de la raison l'essor est limité.

Mais apprends-moi d'abord ce que toi-même penses.
Et moi : — Je crois qu'ici les corps rares et denses
Causent ce que mes yeux voient de diversité.
Elle reprit alors : — Bien grande, je n'en doute,
T'apparaîtra l'erreur qui te vient abuser,
Avec attention si ton oreille écoute
L'argument que je veux à ta thèse opposer.
Les astres qu'on observe en la huitième sphère
Sont divers de grandeur ainsi que de lumière,
Et dans tous se distingue un aspect différent.
Si d'une essence rare ou dense s'y montrant
C'était l'effet, dans tous une même influence
Plus ou moins répartie aurait même puissance.
Les diverses vertus sont forcément les fruits
De principes formels. Or, tous, en conséquence
De ton raisonnement, moins un, seraient détruits.
En supposant aussi, comme le fait ta glose,
Que de ces points obscurs la rareté fût cause,
Ou bien cette planète en sa masse offrirait,
De place en place, un vide, un manque de substance,
Ou, comme dans le corps par couches se dispense
Et le maigre et le gras, de même alternerait
Le papier dans son livre, en changeant de nuance.
Le premier cas admis, lorsqu'elle éclipserait
Le disque du soleil, on le constaterait
En voyant transparaître, à coup sûr, la lumière,
Comme à travers tout corps où rare est la matière;
Or, c'est ce qui n'est point. Il faut donc maintenant
Passer à l'autre cas Qu'il soit mis au néant,
Ton avis n'aura plus aucune consistance.
Si cette rareté, même en s'étendant loin,
Ne règne pas partout, il faut qu'il soit un point
Où fait la densité cesser la transparence :
Sont alors refoulés les rayons lumineux,
Comme, lorsque le plomb l'a revêtu derrière,

Est prompte à rebrousser la couleur dans le verre
Peut-être diras-tu que le rayon aux yeux
Apparaît plus obscur, parce qu'il va, par place,
Se réfracter plus loin, où son éclat s'efface.
Le problème sera, lorsque tu le voudras,
Résolu par le fait et par l'expérience,
Source dont les ruisseaux forment votre science.
  Tu prendras trois miroirs, que tu disposeras,
En les tournant vers toi, deux à distance égale,
Et le troisième, entre eux, à plus grand intervalle,
Derrière toi que flambe un feu, dont la lueur
Soit par les trois miroirs à la fois répétée
Et, vers toi, dans chacun brille répercutée;
Tu verras, encor bien qu'ait à perdre en grandeur
La flamme, dans l'un d'eux de plus loin reflétée,
Tous les trois renvoyer une égale splendeur.
Comme aux tièdes rayons que le soleil lui lance,
Fond la neige, laissant le sol qu'elle a couvert
Affranchi de son voile et du froid de l'hiver,
De même je prétends que ton intelligence
Se dégage et s'éclaire, au point que l'évidence
Dans sa vive lumière étincelle à tes yeux.
  Un corps dans lequel gît, dont la vertu recèle
De tout ce qu'il contient l'être mystérieux,
Va tournant dans le Ciel de la paix éternelle;
Le Ciel suivant, au loin qui de tant d'yeux reluit,
Répartit tout cet être en diverses essences
Qui, distinctes de lui, sont, se meuvent en lui;
Les autres Cieux, selon diverses influences,
De même font germer, disposent à sa fin
Tout ce qui se produit de distinct en leur sein.
  Ainsi vont, tu le vois, ces organes du monde,
Par degrés exerçant leur action féconde;
Opérant au-dessous, au-dessus empruntant.
Suis bien comme je vais, par là, d'un pas constant,

Vers cette vérité que tu voudrais voir luire,
Afin de pouvoir seul ensuite te conduire.
Par les divins moteurs, puissance, impulsion,
Doivent être transmis à chaque sainte sphère,
Ainsi que le marteau, qui sur le fer opère,
Reçoit de l'artisan force et direction;
Et du sublime Esprit qui règle sa carrière,
Le Ciel, de tant de feux qui resplendit si beau,
Prend l'image, qu'il garde empreinte comme un sceau.
Or, de même que l'âme à votre humble poussière,
En des membres divers dont chacun est doté,
D'un pouvoir différent, se distribue entière,
De même aussi, tournant sur sa propre unité,
La haute intelligence au loin se multiplie
En répandant sa vive et puissante énergie
Par ces étoiles dont tu vois les Cieux semés.
Différente vertu diversement s'allie
A ces corps radieux qui, par elle animés,
L'ont imprégnée en eux, comme est en vous la vie.
Or la vertu qui vient se mêler à ce corps,
De joyeuse nature émanant, c'est dès lors
Elle, brillant en lui, qui par là se révèle,
Comme la joie éclate en la vive prunelle;
C'est d'elle que provient cette diversité
Dans l'aspect lumineux, non dans ce qu'on appelle
La rareté des corps, ou bien leur densité.
Le principe formel en elle ainsi réside,
Produisant la splendeur comme l'obscurité,
Ce dont son abondance et sa force décide.

CHANT III.

Ce doux soleil qui fit éclore dans mon cœur
La chaleur de l'Amour avait, d'un ton vainqueur,
Arguant, réfutant, fait briller à ma vue
La belle vérité qui m'apparaissait nue;
Et moi, pour m'avouer guéri de mon erreur,
Convaincu de tout point, la tête redressée,
J'étais prêt à parler; quand s'offrit à mes yeux
Un spectacle soudain, tellement merveilleux,
Qu'il eut vite absorbé mes regards, ma pensée,
Et ma confession en oubli fut laissée.
Comme dans un cristal transparent et poli,
Ou dans un clair ruisseau, dont s'écoule en paix l'onde,
Qui pour voiler son lit n'est pas assez profonde,
L'ensemble de nos traits se retrace affaibli,
L'image aux yeux s'offrant plus ou moins effacée,
Comme sur un front blanc une perle placée;
Tels s'offrirent à moi les visages nombreux
De gens qui de parler paraissaient désireux;
Ce qui me fit tomber dans une erreur contraire
A celle du jeune homme épris d'une onde claire.
Croyant apercevoir des aspects réfléchis,
Je me tournai soudain, désireux de connaître
Ceux qui dans un miroir me semblaient m'apparaître;
Mais en vain; je ne vis personne. Tout surpris,
Je fis dans l'autre sens un mouvement rapide,
Et mon regard chercha celui de mon doux guide,

Dont brillaient les yeux saints d'un sourire embellis.
De ton erreur d'enfant, dit-elle, si je ris,
N'en sois pas étonné, car ta route incertaine
Ou vrai détourne encor tes pas mal affermis
Et, comme d'habitude, au vide elle te mène.
Ce sont bien en effet des substances qu'ici,
A leur vœu pour avoir manqué, tu vois ainsi
Si cela te convient, parle-leur donc, écoute
Ce qu'elles répondront et crois à leurs discours,
Car la vérité, qui pour elles luit toujours
Ne les laisse jamais s'écarter de sa route.
Alors je m'avançai vers l'ombre qui montrait
Un désir de parler plus vif, bien que discret,
Et, tout ému, moi-même en ayant forte envie:
— Oh! dis-je, Esprit élu, que l'éternelle vie
Abreuve à ses rayons d'une immense douceur,
Douceur sans la goûter qu'on ne saurait comprendre,
Tu comblerais mes vœux si tu daignais m'apprendre
Ton nom et votre sort au séjour de splendeur.
Et, les yeux souriants, se hâtant dans son zèle,
L'Esprit me répondit: — Est notre charité
Comme celle qui veut que tout aime autour d'elle
Dans le monde je fis vœu de virginité.
Pour peu que ton esprit en arrière regarde,
Quoique je t'apparaisse avec plus de beauté,
Tu ne pourras en moi méconnaître Piccarde.
Bienheureuse parmi ces autres bienheureux,
J'habite cette sphère à la course plus lente.
Nos cœurs, que l'Esprit saint rend constamment joyeux,
Du désir pour lui seul sentent la flamme ardente,
Et nos plaisirs sont ceux que son souffle alimente
Si tout au dernier rang nous relèguent les Cieux,
C'est que n'ont pas été bien observés nos vœux,
Et qu'ils ont même été violés en partie
Ne sais quoi de divin, repris-je, se marie

A tous vos traits empreints d'un éclat merveilleux,
Et vous rend différents de la première idée
Que, sur terre, de vous l'esprit avait gardée :
De là vient que je fus lent à me souvenir.
Mais à te reconnaître enfin peut parvenir
Ma mémoire, à présent, de ta parole aidée.
Or, dis-moi, vous ici qui goûtez le bonheur,
Désirez-vous atteindre une plus haute sphère,
Pour voir et plus et mieux, ou pour que, plus entière,
Se répande sur vous la suprême faveur?
Elle sourit un peu d'abord, autant en firent
D'autres ombres, près d'elle, aussi qui m'entendirent,
Puis, le front d'allégresse à tel point radieux
Qu'elle semblait d'amour sentir les premiers feux,
Elle me répondit : — Par la charité, frère,
Dont la vertu s'épancha en nous et les modère,
Nos désirs sont réglés, et par delà le bien
Qui nous est octroyé nous ne souhaitons rien.
Si de monter plus haut nous avions la pensée,
Nos désirs lutteraient contre la volonté
De celui qui nous tient dans le lieu décrété,
Et le Ciel n'admet pas cette lutte insensée;
Ce que tu concevras si, de nécessité,
Tu songes que nous meut ici la charité,
Et si tu comprends bien quelle en est la nature.
Dès lors, à cet état de félicité pure
Aux élus réservée il est essentiel
Que, s'unissant au vœu de l'arbitre éternel,
Toutes les volontés aient à n'en former qu'une.
Si donc par ce royaume ainsi nous a sa loi
Semés de sphère en sphère, à tous, comme à son roi,
Dont la volonté fait la volonté commune,
Cela plait de la sorte, et chacun le tient cher.
Sa volonté voilà notre paix, c'est la mer
Où tout ce que créa sa puissance suprême

Tend et ce que produit la nature de même.
Dès qu'elle eut dit, il fut pour moi clair et certain
Que, dans le vaste Ciel, il n'est point une place
Qui ne soit Paradis, sans que pourtant la Grâce
Y pleuve également du bonheur souverain.
Mais comme pour un mets, parfois, n'ayant plus faim,
Il advient d'un second, dont vous prend fantaisie
Qu'on demande, pour l'autre alors qu'on remercie;
Ainsi fis-je près d'elle, afin qu'elle m'apprît
Dans quelle trame, ainsi par elle commencée,
S'arrêta la navette, à regret délaissée,
Et l'ombre bienheureuse au même instant reprit :
Une exemplaire vie, un sublime mérite
Fit accueillir au Ciel, qui plus haut elle habite,
Une sainte dont prend le voile et l'humble habit
Celle pour compagnon de ses jours qui choisit,
De ses pieuses nuits, l'époux qui ne rejette
Aucun vœu, dès l'instant qu'à son gré s'y reflète
La pure charité. D'un monde aux vains appas
Jeunette je sortis, pour marcher sur ses pas
Et, close en son habit, de sa secte bénie
Je prêtai les serments, en lui vouant ma vie
Des hommes, adonnés au mal plutôt qu'au bien,
Me ravirent par force à la douce demeure,
Et ce que fut ma vie à partir de cette heure,
Dieu le sait. Éprouva même sort que le mien
Cette Splendeur à droite, en qui de notre sphère
Tu vois se déployer la plus vive lumière
De même elle fut sœur et le bandeau sacré
Sur son front virginal fut aussi déchiré;
Mais dans le monde au moins lorsqu'elle fut rentrée,
Contre la sainte règle et bien contre son gré,
Elle resta, de cœur, au voile consacrée.
Celle de tant d'éclat dont le front est paré,
S'il te plaît le savoir, est la grande Constance,

Son sein a du second vent de Souabe engendré
Le troisième, leur grande et dernière puissance.
Elle dit, puis se prit à chanter le salut
Que fit l'Ange à Marie et, chantant, disparut,
Ainsi qu'un corps pesant dans une onde paisible.
Mon regard la suivit, tant qu'il lui fut possible,
Et, quand il la perdit, je ramenai mes yeux
Vers ce but dont j'étais toujours plus désireux.
Mais ils s'étaient fixés sur Béatrice à peine,
Qu'elle les foudroya d'une vive splendeur,
Sous laquelle fléchit d'abord ma vue humaine,
Ce qui fit qu'à parler je mis plus de lenteur.

CHANT IV.

Un homme entre deux mets également distants,
Et pour son appétit également tentants,
Se laissera mourir de faim en même place
Avant que sur l'un d'eux, libre, il la satisfasse.
Un agneau resterait de même entre deux loups;
Immobile, et craignant également leurs coups,
Entre deux jeunes faons, de même un chien de chasse.
De deux doutes divers pareillement poussé,
Si donc j'étais pensif et réduit à me taire,
Ne m'en saurait éloge ou blâme être adressé,
Car c'était de ma part silence nécessaire;
Mais, tout en me taisant, d'un ardent caractère,
Mon désir en mes traits se montrait imprimé,
Mieux que de vive voix si je l'eusse exprimé.
Ainsi que fit Daniel, pour calmer la colère
Dont était enflammé Nabuchodonosor,
Quand son injuste arrêt allait frapper de mort,
Ma dame fit, disant: — Je vois que ta pensée,
De deux désirs nouveaux combattue, enlacée,
Ne saurait se mouvoir ni prendre son essor.
Tu te dis à part toi : Quand chez moi continue
La bonne volonté, quelle est donc la raison,
Si d'autrui je subis contrainte et trahison,
Qui veut que mon mérite à l'œuvre diminue?
Tu trouves de douter encore occasion
Aux astres en voyant, lorsque finit la vie,

Les âmes retourner, selon l'opinion
Par Platon professée, en sa philosophie.
Ce sont là les deux points que, tous deux à la fois,
Tu brûles d'éclaircir, sans oser faire un choix.
Je traiterai d'abord celui-là qui recèle
Du venin de l'erreur plus notable parcelle.
Celui des Séraphins qui plonge plus en Dieu,
Moïse, Samuel, les deux Jean ou Marie,
N'ont pas un autre ciel pour demeure et patrie
Que ces Esprits naguère apparus en ce lieu.
Pour eux, le temps par plus ni moins ne s'y mesure;
Mais tous, du premier cercle ils forment la parure,
Goûtant diversement un suave bonheur,
Selon que plus ou moins l'éternelle faveur
Sur eux épand son souffle Or, ceux-ci sont naguère
Venus s'offrir à toi, non pas qu'en cette sphère
Leur séjour soit fixé, mais pour qu'en s'y montrant,
Comme elle est au plus bas dans l'espace céleste,
Dans l'éternelle Cour tu juges de leur rang.
A votre esprit, pour qui rien ne se manifeste
Que par l'aide des sens, il faut ainsi parler,
Parce que, seuls, les sens peuvent lui signaler
Ce qu'il note et transmet à votre intelligence.
Aussi, condescendant à votre insuffisance,
L'Écriture attribue à Dieu des pieds, des mains,
Mais entend autre chose en cette pure essence;
Et l'Église, à son tour, sous des aspects humains
Représente Michel, Gabriel et l'autre Ange
Duquel le vieux Tobie eut guérison étrange.
Ce que des âmes dit Timée est différent
De ce qu'on voit ici; car il semble qu'il prend
Pour véritable et croit ce que le texte assure.
A son étoile il dit que l'âme reviendra :
C'est donc, à son avis, qu'elle s'en sépara,
Lorsqu'en un corps humain l'enferma la nature.

Mais peut-être autrement qu'il ne l'enregistra,
Fut son opinion, les mots voilent peut-être
Un penser plus profond qu'il ne le fit paraître.
Aux astres, s'il entend faire ainsi remonter,
Selon leur influence, ou l'honneur ou le blâme
De ce qui peut souiller, ainsi qu'anoblir l'âme,
Son arc, non loin du vrai, peut-être, irait porter.
Ce principe, compris d'une façon contraire,
En erreur fit tomber presque toute la terre,
Qui bientôt, dans le Ciel fourvoyant ses regards,
Proclama dieux Mercure et Jupiter et Mars
L'autre doute, à cette heure, encor qui te domine,
Bien qu'il ait son venin, est moins nuisible en soi,
Car il ne peut te perdre en t'éloignant de moi.
Lorsqu'aux yeux des mortels la Justice divine
Paraît injuste, c'est pour eux motif de foi,
Et non pas de critique à l'hérésie encline;
Mais comme votre esprit avec facilité
Peut atteindre en ceci jusqu'à la vérité,
Au gré de ton désir je vais te satisfaire:
Si l'on ne reconnaît de violence entière
Qu'autant qu'il ne fut rien concédé par celui
Qui, trop faible, subit la contrainte d'autrui,
Ces deux âmes n'ont point à s'excuser par elle
Jamais la volonté sans son gré ne s'éteint;
Comme il en est du feu, sa nature rebelle
Mille fois se redresse alors qu'on la contraint;
Si, plus ou moins domptée, un instant elle plie,
C'en est fait: elle-même à la force s'allie.
Ces âmes, qui pouvaient rentrer dans le lieu saint,
Avec la force ont fait alliance semblable.
Que fut leur volonté restée inébranlable,
Comme sur le brasier la maintint saint Laurent,
Comme fit Mutius, à la flamme livrant
Sa main sans sourciller; la contrainte finie.

A regagner soudain la demeure bénie,
Toutes deux un instant n'auraient pas hésité.
Mais on voit rarement si ferme volonté.
Si, comme tu le dois, tu m'as bien su comprendre,
Le doute qui souvent t'aurait inquiété
Est réduit au néant et n'a plus où se prendre,
Mais, sur un autre point une difficulté
Te préoccupe encor, dont, seul, toute ta peine
Serait pour te tirer insuffisante et vaine!
Tu tiens pour certitude, à ne t'en départir,
Qu'une âme admise au Ciel jamais ne peut mentir,
Voisine comme elle est de la vérité même.
Tu viens pourtant d'ouïr Piccarde t'affirmant
Que Constance eut toujours affection extrême
Pour le voile sacré, d'où semblerait vraiment
Que son assertion à la mienne est contraire;
Mais bien plus d'une fois il est advenu, frère,
Que, pour fuir un péril, on fit contre son gré
Ce dont, tout autrement, on se serait sevré.
C'est ainsi qu'Alcméon, autrefois, sur sa mère
Levant un fer impie, obéit à son père,
Que, par piété même, il lui perça le sein
Réfléchis à ceci, car c'est un point certain,
Qu'à la force subie, en pareille occurrence,
La volonté s'allie : il s'ensuit que l'offense
Subsiste et ne se peut effacer tout à fait.
La volonté complète, absolue au méfait
Ne consent pas, sans doute, et pourtant elle cède.
La peur d'un plus grand mal étant là qui l'obsède.
Lors donc que t'a parlé Piccarde, elle a voulu
Exprimer seulement le vouloir absolu,
Moi l'autre, et, sans qu'il faille insister davantage,
Chacune, tu le vois, fut vraie en son langage.
Ainsi du saint ruisseau, qui prend son chaste essor
A cette source d'où toute vérité sort,

S'épancha l'onde pure; ainsi, calmant mon âme
De mon double désir elle éteignit la flamme.
O du premier amant, amante aux doux attraits;
Sainte, repris-je; ô toi dont la voix me pénètre
Et vient, de plus en plus, vivifier mon être,
Tout ce que sent mon cœur ne suffira jamais
A vous pouvoir ici rendre grâce pour grâce!
Que celui qui voit tout et qui peut tout le fasse
Notre esprit, je le vois, sans pouvoir le nier,
Aspire vainement à se rassasier,
Si cette vérité d'où toute autre dérive,
Hors de laquelle rien n'est qu'erreur, ne l'avive.
Notre esprit se repose en elle, du moment
Qu'il parvient à l'atteindre, aussi paisiblement
Que dort la bête fauve au fond de sa tannière;
Et l'atteindre dépend de lui, car autrement
Tous nos désirs déçus s'en iraient en poussière.
C'est pourquoi naît le doute, ainsi qu'un rejeton,
Près de la vérité, dont le Ciel nous fait don
Et, naturellement, de colline en colline,
Il nous pousse au sommet que le jour illumine.
C'est ce qui m'enhardit, en toute humilité,
A m'enquérir à vous d'une autre vérité,
Madame, en mon esprit qui reste encore obscure:
Je voudrais donc savoir, après des vœux rompus,
Si, par tout autre gage, au Ciel qu'on prise plus,
On peut y suppléer, et dans quelle mesure?
Béatrice, à ces mots, sur moi fixa ses yeux,
Si pleins des feux d'amour, si divins, radieux,
Que des miens s'affaissa la force toute entière
Et, soudain ébloui, j'abaissai ma paupière.

CHANT V.

Ne sois pas étonné si, rayonnant des feux
D'un amour qui bien loin laisse ceux de la terre,
L'éclat de mes regards te fait baisser les yeux.
C'est qu'ils ont cette vue, en tout parfaite et claire,
Qui vers le bien s'élève, en sa sublime sphère,
Et, dès qu'elle l'atteint, à l'instant s'en nourrit.
J'aime à voir resplendir déjà dans ton esprit
L'éternelle clarté qui, seulement perçue,
Pour allumer l'amour à tout jamais suffit;
Car par d'autres objets si votre âme est émue,
C'est que d'elle il existe, il transparaît en eux
Une trace quelconque et de vous mal connue.
Tu désires savoir, lorsqu'on rompit ses vœux,
Si quelque autre mérite est acceptable aux Cieux,
Qui, pour l'âme plaidant, désarme leur justice.
C'est ainsi qu'entama ce sujet Béatrice,
Et, sans faire de pause avant qu'il fût traité,
Elle continua : — Des dons qu'avec largesse
Dieu, lorsqu'il la créa, fit à l'humaine espèce,
Le plus grand et le plus conforme à sa bonté,
Celui qu'il prise plus en sa haute sagesse,
Ce fut, tu le comprends, la libre volonté,
Dont tout être doué par lui d'intelligence
Fut, à ce titre, au Ciel et sur terre doté.
De ce fait si tu sais tirer la conséquence,
Soudain t'apparaîtra la sainteté du vœu,

Lorsqu'il est fait avec l'assentiment de Dieu,
Et quand du fond du cœur la bouche le contracte.
Car l'homme, en concluant avec Dieu pareil pacte,
Abdique de plein gré le précieux trésor
Qu'il reçut en naissant Quoi donc, en récompense
De ce qu'il reprendrait peut-il donner encor?
Si de ce qu'il offrit, à l'avenir, il pense
Qu'il fera bon emploi, s'égare sa raison,
Car d'un bien mal acquis on n'obtient rien de bon.
Sur le point principal frappante est l'évidence.
L'Église à ce sujet donne pourtant dispense.
Or, cela paraissant en contradiction
Avec ce que j'ai dit et maintiens véritable,
Il te faut quelque peu rester encore à table,
Afin que vienne aider à la digestion
Du mets lourd que tu pris l'aliment convenable.
Applique ta pensée à ce que je te dis,
Et t'en pénètre bien, car lorsqu'on a compris,
Ne pas se souvenir n'enfante pas science.
Ce pieux sacrifice exige, en son essence,
Deux choses : son objet et la convention.
Or, quant à celle-ci, son observation
Peut seule en relever, et c'est en parlant d'elle
Que ma réponse fut tout d'abord si formelle.
Ainsi, pour les Hébreux, ce que tu dois savoir,
L'offrande était toujours de rigoureux devoir,
Bien qu'en changer l'objet leur fût parfois loisible.
L'autre étant purement matière, il est possible
Qu'on soit, selon le cas, admis à l'échanger
Contre une autre matière apte à vous dégager.
Mais que de son chef seul nul ne prenne licence
Du faix qu'il doit subir de prétendre juger,
Si n'ont tourné les clefs jaune et blanche à l'avance.
Crois du reste en ceci tout échange insensé,
Quand n'est pas contenu ce qu'on a délaissé

Comme quatre dans six dans ce qu'on prend en place.
Mais lorsque, par son prix, une chose surpasse
Tout ce qu'au monde on doit le plus évaluer,
On n'en peut trouver d'autre à lui substituer.
Mortels, ne traitez pas les vœux en bagatelles
Et, pour pouvoir toujours leur demeurer fidèles,
Ne prenez pas d'avance un lien redouté,
A sa première offrande ainsi que fit Jephté.
Mieux eût valu pour lui se rétracter et dire
J'ai mal fait, que de faire, en persistant, bien pire.
Même orgueil égara des Grecs le chef fameux
Qui fit sur sa beauté pleurer Iphigénie,
Apitoyant sur elle et le sage et l'impie,
Lorsqu'on ouït parler d'un tel hommage aux dieux.
Que votre piété, chrétiens, soit calme et grave,
Au hasard n'allez pas, comme plume à tout vent,
Et gardez de penser que toute onde vous lave.
Vos guides sont l'Ancien, le Nouveau Testament,
Et la voix du pasteur qui dirige l'Église.
Pour marcher au salut que cela vous suffise.
Si, dans un but cupide, on veut vous entraîner,
Soyez hommes, non pas des brebis en délire,
Et de vous que n'ait pas chez vous le juif à rire.
N'imitez pas l'agneau, qu'on voit abandonner,
Simple, étourdi, le lait abondant de sa mère
Pour bondir et se faire à lui-même la guerre.
 Béatrice parla comme ici je l'écris,
Puis ses yeux désireux, en extase ravis,
Se fixèrent au point d'où s'épand plus de vie.
Son silence et son air, qui venait de changer,
Me firent réfréner ma curieuse envie,
Quand déjà de nouveau j'allais l'interroger.
 Comme la flèche au but qui frappe, lorsque tremble
La corde encore émue, avec rapidité
Poussés, d'un même essor, nous parvînmes ensemble

Dans le second royaume, et parmi la clarté
De ce Ciel radieux lorsqu'entra Béatrice,
Tout son être à mes yeux montra tant de délice,
Que d'un plus vif éclat l'étoile en resplendit.
Or, si l'astre changea de la sorte et sourit,
Que dus-je faire, moi, mobile par nature,
Et dont en cent façons se transforme l'esprit?
Comme, dans un vivier dont l'onde est calme et pure,
Accourent les poissons vers les appâts trompeurs
Qu'on leur jette du bord, sous forme de pâture,
De même j'aperçus des milliers de Splendeurs
Faire hâte vers nous, et répétait chacune:
« Voici qui vient accroître encor l'amour commune. »
A mesure que l'une après l'autre avançait,
Une immense allégresse en elle paraissait,
A l'éclat qui, soudain, s'en exhalait limpide.
Pense, lecteur, en toi combien éveillerait
Ce récit commencé, là s'il en demeurait,
De le voir terminer d'impatience avide,
Et tu pourras juger quel était mon désir
De connaître leur sort en ce séjour splendide,
Sitôt qu'à mes regards elles vinrent s'offrir.
O bienheureux mortel qui, par grâce notoire,
Peux voir les Trônes saints de l'éternelle gloire,
Avant d'avoir quitté tes frères militants,
De ce feu dont au Ciel resplendit tout l'espace
Nous sommes embrasés : si donc en toi tu sens
Le désir de savoir qui nous sommes céans,
A ton gré qu'il s'exprime et qu'il se satisfasse.
M'accueillit en ces mots l'un des Esprits pieux,
Et Béatrice dit. — Parle en toute assurance
Et, non moins qu'à des dieux, aie en eux confiance.
Je vois bien, dis-je alors, cet éclat radieux
Qui partout t'enveloppe et dans tes yeux flamboie,
Car ton souris l'avive en révélant ta joie;

Mais ton nom, je l'ignore, âme sainte, et ne sais
Pourquoi te fut marqué ton rang dans cette sphère,
Qui se voile aux mortels sous une autre lumière.
A la vive Splendeur ainsi je m'adressais,
Qui me parla d'abord, et sa clarté première
S'en accrut, de flots d'or inondant ma paupière.
Ainsi que du soleil l'éclat, par son excès,
Se dérobe à nos yeux, quand des brouillards épais
Son ardeur triomphante a purgé l'atmosphère;
Ainsi, par plus de joie, à mes yeux se cachant
Dans ses propres rayons, la figure sacrée
Me répondit alors, d'éclat tout entourée,
Comme je vais bientôt le dire en l'autre chant.

CHANT VI.

Contre le cours du Ciel lorsque fut retournée
Jadis, par Constantin, cette aigle qui d'Énée
Aux champs du Latium accompagna l'essor,
L'oiseau cher au Très-Haut eut, sur l'extrême bord
Du sol européen, pour des siècles, son aire
Aux lieux voisins des monts dont il partit d'abord
Sous l'ombre de son aile il gouverna la terre,
En donnant le pouvoir passant de main en main.
Et sur la mienne il vint se poser à la fin
Je suis Justinien et fus César naguère.
Par l'inspiration de l'éternel Amour,
Dont l'ardeur me pénètre au céleste séjour,
Dans les lois j'élaguai le trop et l'inutile.
A l'œuvre avant d'avoir mis une main habile,
Je croyais, et ma foi plaisait à mon esprit,
Qu'une seule nature était en Jésus-Christ;
Mais de saint Agapet, ce pasteur vénérable,
M'arracha la parole à mon aveuglement,
Et me fit revenir à la foi véritable.
Je le crus et je vois non moins évidemment
Ce dont il m'assurait, qu'il est pour toi palpable
Qu'en tout dire contraire est le faux et le vrai.
Quand de l'Église j'eus embrassé la doctrine,
Dieu daigna m'inspirer, par sa grâce divine,
Le glorieux labeur auquel je me livrai.
Alors je confiai l'armée à Bélisaire,

Et si bien du seigneur la droite tutélaire
A la sienne s'unit, qu'à ce signe certain
Je vis que je devais me reposer enfin.
Or, à la question que tu viens de me faire
J'ai satisfait ainsi; mais il est nécessaire,
L'exige le sujet, sur un point d'insister,
Pour que tu puisses voir qu'en sa folie insigne
S'élève également contre le sacré signe
Qui s'en empare et qui prétend lui résister.
Songe que d'héroïsme impossible à décrire
Lui valut le respect, à partir de l'instant
Où Pallas expira pour lui donner l'empire.
Dans Albe trois cents ans et plus put lui suffire
D'habiter, jusqu'au jour où, pour lui combattant,
Trois furent opposés à trois. Toujours luttant,
Tu sais qu'entre le rapt des plaintives Sabines
Et la mort de Lucrèce, étendant ses confins,
Il vainquit, sous sept rois, les nations voisines.
Tu sais ce que, porté par ces nobles Romains,
Il fait contre Brennus, contre le roi d'Épire,
Contre tout peuple ou roi dont la haine conspire;
Ce qu'il a dû de gloire au vaillant Torquatus,
Aux Fabius, aux Dèce, au grand Cincinnatus,
Ces magnanimes cœurs, qu'ici même j'admire.
Il terrassa l'orgueil du farouche Africain,
Sur les pas d'Annibal qui, se ruant en foule,
A travers les rochers d'où l'Éridan s'écoule,
Dans les Alpes avait su s'ouvrir un chemin.
Sous lui, jeunes encor, Scipion et Pompée
Triomphèrent tous deux, et la cime escarpée
Sous laquelle tu vis le jour fut aux regrets.
Puis, dans le cours des ans, lorsque le temps fut près,
Par le Ciel arrêté, pour qu'une paix profonde,
A son exemple, enfin descendît sur le monde,
De par le vœu de Rome, en main le prit César;

Et combien de hauts faits alors, des bords du Var
Aux rivages du Rhin ! Le virent et la Saône
Et l'Isère et la Seine, et maint et maint vallon
Dont viennent les tributs grossir les flots du Rhône.
Puis, lorsque, pour franchir bientôt le Rubicon,
De Ravenne il sortit, son vol fut si rapide
Que l'histoire elle-même à le suivre est timide.
Vers l'Espagne il entraîne alors les légions,
Ensuite à Durazzo, puis il frappe à Pharsale
Un coup tel que du Nil les chaudes régions
Ressentent la douleur de l'atteinte fatale.
Il court revoir Antandre et le doux Simoïs,
Et ces lieux d'où lui-même il est parti jadis,
Où sur le grand Hector la tombe s'est fermée.
Il s'en éloigne, à mal pour mettre Ptolémée;
De là, tel que la foudre, il tombe sur Juba;
Puis vers votre Occident il s'élance et s'abat,
Terrible, sur les bords où retentit encore
Le clairon de Pompée, alors qu'il succomba.
Brutus et Cassius que la douleur dévore
Rugissent dans l'Enfer de ce qu'exécuta
Celui qui, d'un bras ferme, ensuite le porta.
S'en désola Pérouse, en prit le deuil Modène,
Et Cléopâtre en pleure encor, la triste reine
Qui, fuyant devant lui, pour un trépas affreux
Et subit, eut recours à l'aspic venimeux.
Celui-ci le lança vers l'arabique plage,
Donna la paix au monde, et sa main forte et sage
Des portes de Janus fit se clore l'airain.
Mais tout ce qu'accomplit ce signe souverain,
Auquel fut dévolu l'empire de la terre,
Ce que dans l'avenir il devait encor faire,
Quand le tient en sa main le troisième César,
Doit te sembler chétif, terne, si ton regard
S'éclaire de l'Amour et d'une foi sincère.

Car la justice même, en moi qui parle ainsi,
Lui concéda la gloire, au gré de la sentence
Et du courroux d'en haut, d'exercer sa vengeance.
Or, vois si tout n'est pas admirable en ceci :
Plus tard avec Titus il courut sans merci
Châtier les vengeurs de la première offense ;
Puis, au jour où la dent du Lombard en fureur
Mordit l'Église, on vit Charlemagne, vainqueur
Sous ses ailes, bientôt lui prêter assistance.
Tu peux apprécier, je pense, désormais
Et ceux que tout à l'heure encore j'accusais
Et leurs erreurs, qui sont de tous vos maux la cause.
L'un au public symbole avec audace oppose
La bannière aux lis d'or et, dans un but humain,
D'intérêt de parti, l'autre se l'approprie,
Au point qu'on doute où plus éclate de folie.
Sons tout autre étendard permis au Gibelin
De suivre ses projets ; mais ce signe propice
Convient mal à qui laisse à l'écart la justice
Qu'avec ses Guelfes n'ait à tenter Charles deux
De l'abattre à ses pieds; mais redoute sa serre,
Qui de plus fort lion déchira la crinière.
Les fils ont maintes fois sous des coups douloureux
Versé des pleurs amers pour la faute du père.
Pour arborer ses lis il ne doit pas songer
De bannière jamais que Dieu veuille changer.
Cette petite étoile est en foule semée
Des Esprits généreux qui, constamment actifs,
Brûlèrent d'acquérir honneur et renommée.
Mais, tendus vers ce but, les désirs excessifs
S'écartent de leur voie et s'élèvent moins vifs
Vers le but immortel de l'Amour véritable.
Ce qui nous comble ici d'une joie ineffable,
A nos mérites c'est lorsque nous comparons
Le salaire divin que nous en recevons,

Sans le juger ni plus ni moins considérable.
La vivante justice en nous apaise ainsi,
Satisfait le désir, qui ne saurait ici
S'égarer et jamais loin du bien ne dévie.
Comme diverses voix forment de doux concerts
Dans ces sphères, de même, en des siéges divers
Répartis, il en naît une douce harmonie.

Dans cette perle, encent d'un éclat radieux,
Brille Romieu, dont grand fut l'œuvre et glorieux,
Bien que récompensé d'un indigne salaire.
Mais l'ingrat Provençal déchaîné contre lui
N'eut guère à s'applaudir, car rarement prospère
Celui qui tourne à mal le bien que fait autrui,
Si Raymond Bérenger, de quatre filles père,
Put voir chacune reine, il le dut à coup sûr
À Romieu, personne humble et pèlerin obscur.
De perfides discours excitèrent le comte
Au juste à demander qu'il eût à rendre compte,
Et douze il lui remit quand dix il en reçut,
Puis, pauvre il le quitta, déjà courbé par l'âge.
Si le monde savait quelle constance il eut
À mendier son pain de village en village,
Son nom, déjà loué, le serait davantage.

CHANT VII.

Hosanna Jehovah, Domine sabaoth,
Fortunatos ignes illorum malahoth
Qui superillustras claritate tua
C'est ainsi que chanta la brillante substance
A la double clarté, qui, dans sa joie immense,
Tournait, suivant le chant qu'elle continua.
Les autres à l'envi s'unirent à sa danse
Et, comme l'étincelle à l'instant qu'elle a lui,
A mes yeux les voila promptement la distance.
Par un doute assailli, sans rompre le silence,
En moi je me disais : Parle-lui, parle-lui !
Oui, parle, répétais-je en moi-même, à la dame
Dont les discours bénis désaltèrent ton âme.
Mais ce respect profond auquel rien n'est pareil,
Qui tout entier pour B oie domine et pour ICE,
M'affaissait, comme un homme assailli du sommeil.
A mon trouble bientôt eut mis fin Béatrice,
Et, laissant rayonner un sourire en ses yeux,
Tel qu'il inonderait de joie au sein des feux,
Elle me dit : — Je vois ta pensée occupée
A réfléchir comment fut justement frappée
Une juste vengeance, et de suite je veux
De ton esprit chasser toute trace de doute.
Sois attentif, en lui, si ton oreille écoute,
Sur un point important se fera la clarté.
L'homme en des flancs mortels qui ne prit pas naissance

Pour avoir sans nul frein suivi sa volonté,
Se damna tout ensemble et sa postérité.
De là vient que, livrée au mal, à l'ignorance,
La race des humains dans l'erreur attendit,
Durant des milliers d'ans, ce jour de délivrance
Où du Dieu tout-puissant le Verbe descendit.
En sa personne alors, à sa propre nature
Il unit, en venant au terrestre séjour,
Celle qui du péché conservait la souillure
Et ce fut l'œuvre en lui de l'éternel Amour.
A ma parole ici que ton esprit s'avive :
Cette nature, unie à son divin Auteur,
Fut créée en premier bonne, pure et naïve,
Du Paradis pourtant, ce séjour du bonheur,
Le moment arriva qu'elle se vit bannie,
Pour s'être du sentier de vérité, de vie,
Follement détournée. Or donc le châtiment
Que fit subir la croix (à l'humaine nature
Prise pour l'endurer pour peu qu'on le mesure)
Ne pouvait certes pas sévir plus justement.
Ne fut jamais aussi de plus grande injustice,
Si l'on songe qu'elle est la personne au supplice
Que, sous cette nature, on traîna, qui souffrit.
D'un seul fait résulta diverse conséquence :
De cette mort, ou Dieu se complut, le Juif rit,
En tressaillit la terre et le ciel se rouvrit.
Tu ne peux plus dès lors te méprendre, je pense,
A ce qui te fut dit, d'une juste vengeance
Châtiée elle-même avec juste motif.
Mais je vois maintenant qu'à ton esprit pensif
Une difficulté s'est encor présentée,
Dont la solution est par toi souhaitée.
Tu dis : Je comprends bien cette explication,
Mais, lorsque Dieu voulut notre rédemption,
Pourquoi d'un tel moyen fit-il choix, comme père ?

C'est un décret qui reste impénétrable, frère,
Aux regards de quiconque au céleste séjour
Ne s'est pas pénétré de la flamme d'amour.
Or, comme plus on veut éclaircir ce mystère,
Plus s'y confond l'esprit, qui ne distingue rien,
Sache pourquoi ce fut le plus digne moyen.
La divine bonté, qui repousse loin d'elle
Toute haine, en brûlant en soi-même, étincelle
Et répand ses trésors d'éternelles beautés
Des ouvrages qu'elle a d'elle-même enfantés
Immédiatement, sans fin est la durée;
Car ne peut s'effacer son empreinte sacrée.
Ce qui découle d'elle immédiatement
Est libre, n'ayant point, sans son consentement,
A subir l'action d'un agent secondaire.
Ce qui plus lui ressemble aussi sait plus lui plaire,
Car le divin Amour, en tout qui brille infus,
Est plus vif dans ce qui lui ressemble le plus.
De l'homme tous ces dons composent l'apanage,
Un de moins, il déchoit de son sublime rang.
Seul, vient le dégrader le péché, dont l'outrage
Fait que du bien suprême il devient différent,
Parce qu'en lui pâlit son lumineux partage.
Jamais l'homme déchu n'est réhabilité
Qu'autant qu'un châtiment sévère et mérité,
De la faute commise en remplissant le vide,
Rachète des faux biens sa convoitise avide.
Quand, dans son germe encor, vint à pécher jadis
Votre nature entière, avec le Paradis
Sa noblesse native à l'instant fut perdue.
Elle ne pouvait plus, dans la même étendue,
La recouvrer dès lors, si tu veux y penser,
Par un de ces chemins sans avoir à passer :
Ou que le Dieu clément, en sa bonté suprême,
Fît remise du crime, ou bien que, par soi-même

L'homme, pour sa folie, envers lui satisfît.
Or, plonge maintenant tes regards dans l'abîme
Du conseil éternel, et que ton sens intime
Saisissant ma parole en fasse son profit.
L'homme n'eût pu jamais, dans son étroite sphère,
Pour le péché commis envers Dieu satisfaire,
Puisqu'il ne pouvait pas, en son humilité,
S'abaisser, obéir, touché de repentance,
Autant qu'il se flatta, bravant l'arrêt porté,
Que devait l'élever sa désobéissance.
L'homme, par ce motif, ne fut pas accepté
Et ne put racheter lui-même son offense.
Il fallait donc que Dieu, pour que l'homme revînt
A sa complète et noble existence, intervînt,
Par clémence ou justice, à son gré qu'il déploie,
Ou qu'il lui plût de suivre et l'une et l'autre voie.
Mais l'œuvre étant d'autant plus chère à son auteur
Qu'elle reproduit mieux la bonté, la grandeur
Du cœur qui l'enfanta, la bonté souveraine
Voulut tout employer à vous tirer de peine,
Et de vous relever, humains, se réjouit.
Entre le premier jour et la dernière nuit,
Ne fut ni ne sera jamais si magnanime,
Si généreux penser, action si sublime,
Que soit ou la justice ou la clémence en jeu.
Car il fut à coup sûr plus généreux à Dieu
De se donner lui-même, afin que votre argile
A recouvrer le Ciel pût devenir habile,
Que s'il eût seulement pardonné le forfait
Et si le Fils de Dieu n'eût, d'un amour extrême,
Daigné s'humilier, en s'incarnant lui-même,
De tout autre moyen la justice souffrait.
Or, en tout désirant te rendre satisfait,
Sur un point je reviens, afin que tu comprennes
Les choses comme moi, nettement et sans peine.

Tu te dis : Je vois l'eau, l'air, la terre, le feu
Et tous leurs composés, dans la nature entière,
S'altérer, se corrompre et ne durer que peu :
Tous tant qu'ils sont pourtant furent créés de Dieu.
Si ce que j'avançais en entrant en matière
Est vrai, pourtant, il semble, à ne se point tromper,
Qu'à la corruption ils devraient échapper.
Frère, on peut en effet dire créés les Anges,
Ces régions du ciel, pures de tous mélanges;
Car, tels dans tout leur être, ils sont tels proclamés.
Mais quant aux éléments, par toi tout bas nommés,
Aux choses dont ils sont la substance première,
D'une essence créée ils ont été formés;
Fut créé ce qu'ils ont de commun, la matière;
Fut créée, elle aussi, la vertu singulière,
Constituante, qui, dans ces astres nombreux
Se mouvant à l'entour, se dérobe à tes yeux.
Or l'âme de la brute et celle de la plante,
Produit potentiel, des saints flambeaux des cieux
Tirent, en subissant leur action puissante,
Et vie et mouvement. Mais la divinité
Sans intermédiaire, en sa toute bonté,
Nous insuffle notre âme et soudain la pénètre
D'ardent amour pour elle, aussi, dès lors, notre être
D'un vif désir vers elle est sans cesse emporté.
Et de là même encor tu déduiras sans peine
La résurrection de la chair, si tu veux
Réfléchir quelle main pétrit la pâte humaine,
Quand nos premiers parents furent formés tous deux.

CHANT VIII.

Le monde crut longtemps, à son péril extrême,
Que la belle Cyprine, en tournant nuit et jour
Dans l'épicycle au Ciel qui se meut le troisième,
Épanchait en rayons le feu du fol amour ·
Vers elle aussi montaient l'encens et la prière ;
Dans son antique erreur se complaisait la terre,
Adorant Dionée et son fils Cupidon,
Qu'en ses bras caressants aurait tenu Didon.
De cette déité, par qui j'entre en matière,
Elle donna le nom à l'étoile qu'aux Cieux
Nous voyons du soleil briller l'avant-courrière
Ou sur ses pas verser en souriant ses feux.
Sans m'en apercevoir, je montai dans sa sphère
Et sans savoir comment ; mais je pus m'assurer
Dans son ciel radieux que je venais d'entrer,
En voyant aussitôt Béatrice plus belle.
Comme au sein de la flamme on peut voir l'étincelle,
Distinguer dans un chant deux voix, l'une tenant
Son intonation, l'autre allant et venant,
Je vis d'autres Splendeurs parmi cette lumière
En ronde se mouvoir plus ou moins vivement,
Selon leur vision de la Splendeur première.
Si rapides jamais ne sont sortis les vents,
Ou visibles ou non, de quelque froid nuage,
Qu'ils n'eussent en leur vol semblé tardifs et lents
A quiconque eût alors vu sur notre passage

Venir ces divins feux, délaissant par essaims
La ronde qui commence aux plus hauts Séraphins.
Derrière les premiers qui plus près s'avancèrent,
D'un si suave accent les autres commencèrent
A chanter *Hosanna*, qu'un incessant désir
M'est resté de l'entendre encore retentir.
 L'un d'eux, l'instant d'après, s'approcha davantage
Et me dit : — A parler librement je t'engage ;
De te complaire en tout nous nous empresserons.
A ces Princes du Ciel avec qui nous tournons,
Rivalisant d'ardeur et d'élan, notre ronde
Étroitement s'unit, à ceux-là dont, au monde,
Naguère tu disais : « Vous dont, sublime agent,
Meut le troisième Ciel, l'esprit intelligent. »
Tant d'amour est en nous que, pour te satisfaire,
Un repos d'un moment ne saurait nous déplaire !
 Sitôt qu'avec respect sur ma dame mes yeux
Qui s'étaient dirigés eurent vu qu'à mes vœux
Elle accordait faveur, loin d'y sembler contraire,
A l'Esprit dont pour moi l'offre était d'un tel prix,
Je demandai, la voix empreinte de tendresse :
— Qui donc êtes-vous ? — Oh ! comme alors je le vis
Redoubler, à ces mots, d'éclat et d'allégresse !
Il répondit ainsi, rayonnant de clarté :
 J'ai peu vécu, fut court mon passage sur terre ;
Si j'avais prolongé plus longtemps ma carrière,
Beaucoup de mal sera qui n'aurait pas été.
A tes regards me cache, à cette heure, la joie
Autour de moi qui brille et me fait un rempart,
Comme est caché l'insecte en son réseau de soie.
Tu m'aimas, et ce fut justement de ta part,
Car si là-bas j'étais demeuré davantage,
Mon amour t'eût fait voir bien plus que du feuillage.
Pour souverain, un jour, m'attendait le pays
Qu'à sa gauche, du Rhône et de la Sorgue unis

L'onde arrose, et ces champs d'Ausonie où Crotone
S'élève avec Gaëte et Bari, d'où le Verd
Et le Tronto s'en vont se jeter à la mer.
Mon front brillait déjà paré d'une couronne,
Aux bords que vient baigner le Danube au moment
Où ses flots ont quitté le sol de l'Allemand.
La belle Trinacrie au rivage qui fume
Entre le cap Pélore et l'aride Pachin,
Non parce que Typhée en efforts s'y consume,
Mais parce que le soufre y bouillonne en son sein,
Vers la rive où l'Eurus bat plus les flots du golfe,
Eût eu par moi du sang de Charle et de Rodolphe
Des princes pour ses rois, si d'ignobles excès,
Les abus de pouvoir, qui des peuples sujets
Poussent enfin à bout la secrète colère,
N'eussent fait, criant, mort, courir Palerme entière.
Mon frère, s'il était moins aveugle, aurait fui
De ses chers Catalans la cupide indigence,
Afin qu'elle n'ait pas à tourner contre lui.
Par lui-même il est temps, ou par d'autres, qu'il pense,
Quand sa barque a déjà trop de lest à porter,
A l'alléger plutôt que d'y rien ajouter.
Né d'un sang libéral, lui serait nécessaire,
Quand son instinct le porte à vouloir amasser,
D'être entouré de gens qui, d'une avide serre,
Ne fussent pas au coffre occupés d'entasser. —
Comme je me complais, mon cher sire, à penser
Que tu vois, où tout bien commence et se termine,
Quelle vive allégresse inonde ma poitrine,
En t'écoutant parler ! S'en accroît mon bonheur,
Et d'autant plus qu'en Dieu tu la vois dans mon cœur.
Tu me comblés de joie, ainsi fais-moi connaître
Comment, puisque toi-même en doute m'as induit,
D'une douce semence un fruit amer peut naître ?
Ainsi je lui parlai, désireux d'être instruit.

Et lui : — Si je parviens à te faire apparaître
Une vérité, frère, à ce que tu veux voir
Quand tu tournes le dos, tu tourneras la face.
Le bien en ce royaume où tu franchis l'espace
Qui met partout la joie et le fait se mouvoir,
Pour force en ces grands corps épand sa providence.
Ainsi, non-seulement cette pensée immense,
De soi parfaite, veille avec un tendre soin
Sur les genres divers et pourvoit au besoin,
C'est elle qui de tous conserve l'existence.
De cet arc chaque fois que le trait part, toujours
Il touche où fut sa fin assignée à l'avance,
Comme à son but précis la flèche qui s'élance.
S'il n'en était ainsi, le Ciel que tu parcours,
Loin d'aller produisant des œuvres dans son cours,
N'offrirait pour effets que chaos et ruines,
Chose impossible, si les puissances divines,
Par qui sont mus ces corps, ne sont point en défaut,
Et lui-même, faillible en premier, le Très-Haut,
Qui n'aurait su parfaire en elles son ouvrage
Désire-tu m'entendre insister davantage
Sur cette vérité? poursuivit-il; mais moi :
Non, car on ne saurait admettre que de soi
N'ait pas chaque nature à sa tâche à suffire.
Il reprit : — Or, dis-moi, serait-ce un destin pire
Pour l'homme, si sur terre il n'était citoyen?
— Oui, dis-je, et la raison je la conçois fort bien.
— Peut-il donc l'être à moins que de façon diverse,
Chacun dans son état, son emploi, ne s'exerce?
Non, à croire le maître en ce qu'il écrivit.
Jusque là, déduisant toujours, il poursuivit,
Puis conclut en ces mots : — Il est donc nécessaire,
Vos effets différant, que leur cause diffère :
L'un naît donc, là, Solon, un autre, ici, Xercès,
Melchisédech tel autre, ou Dédale ou Cratès.

La nature stellaire, à ta cire mortelle
En imprimant son sceau, dans sa ronde éternelle,
Conduit toujours sa tâche à sa perfection,
Mais de sujet, de lieu, sans faire acception.
De là vient qu'Ésaü, du tronc originaire
S'offre si différent, et que Mars est le père
Qu'on donne à Quirinus, tant fut obscur le sien.
Jamais l'être engendré ne dévierait en rien
Du sentier que suivit l'auteur de sa naissance,
Si ne l'emportait pas la suprême influence
Or, tu vois devant toi, depuis que j'ai parlé,
Ce qui derrière toi t'était resté célé;
Mais il est, pour prouver mon plaisir à t'instruire,
Un corollaire encor que je te veux déduire.
Toute nature tourne à mal, lorsque le sort
Qu'elle trouve n'est pas avec elle en rapport;
Comme toujours avorte et trompe la culture
Le grain qu'on a semé hors de sa région
Si le monde observait, d'une raison plus mûre,
La base sur laquelle opéra la nature,
Et n'en déviait pas, tout homme serait bon.
Mais quoi, tel est par vous mis en religion,
Qui naquit pour porter l'épée et la cuirasse;
Tel règne, qui n'est bon qu'à prêcher un sermon :
Hors du chemin ainsi s'égare votre trace.

CHANT IX.

Quand ton père eut ainsi daigné, belle Clémence,
M'éclairer, je l'ouïs encor me signaler
Les méfaits dont devait souffrir sa descendance.
Mais tais-toi, me dit-il, laisse les ans couler;
Sur d'autres points encor m'est enjoint le silence:
Je peux dire pourtant que de trop justes pleurs
Seront versés bientôt et suivront vos malheurs.
Mais déjà s'absorbait cette sainte lumière
Dans le divin soleil qui la remplit entière,
Comme un bien qui suffit à toutes les ardeurs.
Mortels, race abusée et pleine de folie,
De ce suprême bien vous détournez vos cœurs,
Et pour des vanités votre fange l'oublie!
Une autre alors, parmi ces sublimes Splendeurs,
S'avança, témoignant son désir de me plaire
Par un plus vif éclat, dont brillait sa lumière,
Et Béatrice encor tenant ses yeux fixés
Sur les miens, m'y laissa lire la preuve chère
Que par elle mes vœux n'étaient pas repoussés.
Que par toi mes souhaits puissent être exaucés,
O bienheureux Esprit! dis-je, et fais-moi connaître
Que ma pensée en toi soudain a son reflet.
La nouvelle clarté qui venait d'apparaître,
Du fond du sacré chœur où sa voix se mêlait,
Répondit, comme alors qu'à bien faire on se plaît.
Il est dans cette part de la terre italique

Qui va du Rialto s'étendant jusqu'aux lieux
Où la Brenta descend de la chaîne Norique
Avec la Piave, il est un mont qui vers les Cieux
S'élève faiblement S'en élança naguère
Une flamme, qu'on vit à la contrée entière
Livrer un grand assaut. Nous eûmes toutes deux,
Elle et moi qui te parle, une même origine :
Cunizza fut mon nom, d'un éclat glorieux
Je resplendis ici par la bonté divine,
Parce qu'en moi cet astre épancha tous ses feux,
Mais à moi-même enfin, joyeuse, je pardonne
La cause de mon sort et n'ai point de regrets,
Quoique pour le vulgaire, à bien moins qui s'étonne,
Puisse sembler la chose étrange, je l'admets.
Ce joyau radieux, de notre Ciel la gloire,
Là, près de moi, laissa grand renom ; sa mémoire,
De cinq siècles encor ne s'effacera pas.
Par lui tu peux juger si l'homme sur la terre,
Afin qu'une autre vie abjure la première,
Vers l'excellence doit diriger tous ses pas
C'est à quoi songe peu cette tourbe qu'enserre
L'Adige à l'Occident, le Tagliament au Nord ;
Ses maux ne l'ont pas fait se repentir encor;
Mais, du devoir, pour s'être en rebelle éloignée,
Padoue, atteinte au cœur, empourprera bientôt,
Dans leurs marais, les eaux dont Vicence est baignée,
Et tel où le Silé s'unit au Cagnano
Domine sans obstacle et marche le front haut,
Lorsque déjà l'on tend le filet pour le prendre.
Feltre, à son tour, aura des larmes à répandre,
Pour la déloyauté de son lâche pasteur,
Dont le méfait aura tant d'ignoble noirceur
Que n'est point expiée à Maltan la semblable.
Comment alors trouver une cuve capable
D'absorber en ses flancs tout le sang ferrarais ?

Par once à le peser qui suffirait jamais ?
Mais cet horrible don d'un prêtre misérable,
À son parti pour faire acte de dévouement,
Digne de la contrée, en rien ne la dément.
Là-haut sont des miroirs, dits Trônes chez les hommes,
En qui Dieu resplendit, pour tous tant que nous sommes,
Comme juge éternel ; ce qui fait que toujours
Juste est notre parole et sont vrais nos discours.
Elle se tut alors, et, sans plus m'en apprendre,
Dans la ronde céleste, où je la vis reprendre
Son rang, à d'autres soins parut se reporter.
Alors l'autre joyau, que je l'ouïs vanter,
Se revêtit soudain d'une telle lumière
Que jamais un rubis frappé par le soleil
Ne saurait au regard briller d'un feu pareil.
À plus d'eclat là-haut, comme au rire sur terre,
Se reconnaît la joie, au lieu qu'en ses remords
L'âme triste, là-bas, s'enténèbre au dehors.
Dieu voit tout, dis-je, Esprit bienheureux, et ta vue
Plonge en lui tellement qu'il n'est desirs ni vœux
Dont puissent t'échapper l'objet et l'étendue.
D'où vient donc que ta voix, qui réjouit les Cieux
Alors qu'elle s'unit, pieusement émue,
Au chant des purs Esprits qui de six ailes font
Un voile à l'entour d'eux, un abri sur leur front,
Tarde à me satisfaire en mon desir extrême ?
À prévenir tes vœux, ah ! tu me verrais prompt,
Si je plongeais en toi comme toi dans moi-même !
La plus vaste vallée où s'épandent les eaux
Sortant de cette mer, dit-il, qui de sa masse
Enceint partout la terre, où se heurtent ses flots,
Se prolonge si loin, entre deux bords rivaux,
Contre le cours constant du soleil dans l'espace,
Que le méridien se retrouve plus tard
Où d'abord l'horizon arrêta le regard

Or, sur l'un de ces bords je reçus la naissance,
Entre l'Èbre et la Magre, à petite distance,
Qui du sol des Génois sépare le Toscan
Avec même Orient presque et même Occident
Siégent Bougie ici, là ma ville natale,
Où le sang a rendu tiède la froide dalle.
Foulque je fus nommé par ceux qui m'ont connu,
Et s'imprègne de moi ce Ciel qui m'a reçu,
Comme en moi s'imprégna jadis son influence;
Car certes, plus que moi, tant que j'en eus licence,
N'a pas brûlé jadis celle de qui les feux
Outragèrent Sichée et Créuse tous deux,
Ni de Demophoon l'amante délaissée
Au Rhodope expirant, ni lui-même le fils
D'Alcmène, quand son cœur d'Iole fut épris.
Mais l'âme, ici, n'est pas de regrets oppressée :
Elle se réjouit, non de l'ancienne erreur,
Car la mémoire en est désormais effacée,
Mais de ce pouvoir fort au penser créateur
Qui dispose et pourvoit. On contemple avec joie
L'art de tout embellir, ici qui se déploie,
Et l'on voit, par ce bien, le monde inférieur
Cheminer à son tour vers le supérieur.
Je dois poursuivre encore, afin de satisfaire
Tous les souhaits formés par toi dans cette sphère :
Tu désires savoir qui, dans cette clarté,
Auprès de moi rayonne et t'apparaît splendide
Comme un rayon du jour dans une onde limpide
Apprends que c'est Raab, de la félicité
Qui, paisible, y jouit, et que d'en haut la grâce
Désigna parmi nous à cette haute place.
La première, parmi les âmes escortant
Le triomphe du Christ, ce Ciel, où l'ombre noire
De votre globe vient d'en bas se projetant,
La reçut. Il était juste, au jour de sa gloire,

Que dans quelqu'un des Cieux la laissât le Sauveur,
En signe et souvenir de la haute victoire
Que gagnèrent ses mains avec tant de labeur;
Car son zèle servit la première entreprise
Que tenta Josué sur la terre promise,
Dont le pape bien peu s'inquiète aujourd'hui.
Ta coupable cité, fille en tout de celui
Qui contre son auteur le premier prit les armes,
Et dont l'envie a fait tant répandre de larmes,
Produit et va semant cette maudite fleur
Dont l'influence, ayant fait un loup du pasteur,
Égare agneaux, brebis, les repaît de scandales.
C'est pourquoi l'Évangile et les plus grands docteurs
Sont délaissés, tandis qu'aux seules décrétales
On fouille, on étudie, à voir leurs marges sales.
Pontife et cardinaux, d'un soin continuel,
Mettent là leur pensée et ne s'occupent guère
De l'humble Nazareth où vola Gabriel.
Mais, et le Vatican et, vaste cimetière,
Ce sol romain où sont gisants les os sacrés
Des soldats de saint Pierre, en martyrs expirés,
Seront purgés bientôt de l'impur adultère

CHANT X.

Le premier, ineffable et souverain pouvoir,
En regardant son fils, dont la gloire est égale,
Avec ce pur Amour que l'un et l'autre exhale,
Créa d'un ordre tel tout ce que l'œil peut voir
Et l'Esprit embrasser, que sans lui rendre hommage
Nul ne peut contempler son magnifique ouvrage
Ainsi que moi, lecteur, élève donc les yeux
Vers les mondes semés en cette part des cieux
Où vont deux mouvements se croiser dans l'espace,
Et, ravi de plaisir, comme moi ne te lasse
D'admirer l'ouvrier, qui d'un regard joyeux
Suit, tant il le chérit, son œuvre merveilleux.
Et, pour que leur lumière au monde satisfasse,
Vois de là comme au loin des deux côtés s'étend
Le cercle oblique où vont les planètes roulant.
Si ne s'inclinait pas leur route de la sorte,
Du Ciel maintes vertus s'épandraient sans effet,
Presque toute énergie ici bas serait morte,
Et si de l'angle droit plus ou moins déviait
Leur point de jonction, l'univers y périrait
Non moins en haut qu'en bas de son ordre admirable
Veux-tu jouir, lecteur, d'un plaisir délectable,
Dont on n'est jamais las? Reste à rêver assis
Au sujet que je viens d'effleurer, je t'ai mis
Le mets à ta portée, avise à t'en repaître
Car, pour moi, me réclame, absorbant tout mon être,

Ma tâche d'écrivain, tant je l'ai prise à cœur.
Le plus sublime agent des lois de la nature
Qui sur le monde empreint le sceau du Créateur,
Cet astre lumineux qui le temps nous mesure,
Sans quitter le chemin que j'indique plus haut,
En spirale tournait à ce point ou plus tôt
Chaque heure, tour à tour, à son poste s'avance.
Avec lui je montais, mais sans m'apercevoir
De mon ascension, plus qu'on n'a conscience,
D'une pensée à naître avant que de l'avoir.
Et Béatrice, ô Dieu! qui, de plus en plus belle,
Subit un changement dont la rapidité
Échappe à tout calcul par le temps supputé,
Déjà si lumineuse, alors que devint-elle?
Non qu'elle revêtît une couleur nouvelle,
Au foyer du soleil où j'étais transporté,
Mais elle y resplendit d'une telle clarté
Que, loin que la parole et l'art puissent suffire,
Dussé-je réclamer leur aide, à la décrire,
L'imagination ne peut la concevoir.
On peut me croire au moins et désirer le voir.
Il n'est pas étonnant que notre humble pensée
Devant un but si haut reste comme affaissée,
Car du soleil nul œil n'a sondé la splendeur.
Ainsi s'offrait à moi ce quatrième chœur
Des élus du Très-Haut, sans fin qu'il rassasie,
En leur manifestant comment, en vérité,
Procèdent dans le sein de la gloire infinie
Son émanation et sa paternité.
Offre tes actions de grâce et de louanges,
S'écria Béatrice, au pur Soleil des Anges,
Qui jusqu'à celui-ci t'élève en sa bonté.
Jamais homme en son cœur d'une ardeur empressée
Ne reporta vers Dieu sa pieuse pensée
Aussi dévotement que je le fis alors,

Et pour lui mes élans d'amour étaient si forts
Qu'oubliant Béatrice, elle en fut éclipsée.
Loin d'en paraître en rien blessée, elle sourit,
Et son regard, brillant d'une splendeur nouvelle,
Sut vers d'autres objets diriger mon esprit,
Qu'une pensée unique avait détourné d'elle.
Je vis nombre d'Ardeurs vivantes et sans pair
Autour de nous, au centre, arrondir leur couronne,
Ardeurs de qui la voix plus doucement résonne
Que n'est vif leur éclat. Ainsi parfois, quand l'air
Est chargé de vapeurs, la fille de Latone
De sa ceinture y voit le reflet qui rayonne.
 Sont à la cour du Ciel, qu'en corps je visitai,
De tels trésors de joie et de félicité
Qu'ils ne peuvent sortir des sphères éternelles,
Ainsi de ces Splendeurs le chant plein de beauté.
Or celui qui n'a pas pour y voler des ailes
En peut bien d'un muet attendre des nouvelles.
 Lorsque, tout en chantant, ces radieux soleils
Eurent tourné trois fois autour de nous, pareils
A des étoiles près des immobiles pôles,
Je les vis s'arrêter, comme font un instant
Des femmes à la danse, en silence écoutant,
Tant que n'ont pas repris la note et les paroles.
Puis j'ouïs l'un d'entre eux en ces mots s'exprimer :
 En toi quand resplendit, multipliant sa trace,
Si manifestement le rayon de la Grâce,
Où l'amour vrai s'allume et s'accroît pour aimer;
Quand par ces échelons elle t'ouvre l'espace
D'où l'on ne descend pas sans remonter soudain,
De sa gourde à ta soif qui dénierait le vin ?
Celui-là ne serait plus libre que la source
Dont l'onde vers la mer ne prendrait pas sa course.
Tu désires savoir quelles sublimes fleurs
Parent cette couronne aux vivantes ardeurs,

D'hommages entourant la belle et noble dame
Qui, pour gravir au Ciel, donne force à ton âme.
Je fus l'un des agneaux du troupeau révéré
Que guide Dominique en son chemin sacré,
Où contribue au bien et n'encourt pas vergogne
Qui ne s'égare pas. Celui que, plus voisin,
A ma droite tu vois, est Albert de Cologne,
Moine, mon maître, et moi je suis Thomas d'Aquin.
Si de même tu veux connaître tout le reste,
Que ton œil parcourant la couronne céleste
Se dirige à ma voix. Ce radieux souris
Te signale Gratien, aux bienheureux pourpris,
Avec joie accueilli pour l'œuvre de science,
Qui du double forum règle la compétence.
L'autre, de notre cour non moins digne ornement
Est ce Pierre par qui son trésor humblement
Fut offert à l'Église, en rappelant l'exemple
Du don que fit jadis la pauvre veuve au temple.
La cinquième clarté, la plus vive à tes yeux,
Recèle tant d'amour que du lieu qu'elle habite
Le monde s'inquiète et sur son sort hésite.
En elle est cet Esprit au savoir merveilleux
Et si profond que, si le saint livre est croyable,
En doctrine jamais ne surgit son semblable.
A sa suite l'éclat que tu vois rayonner
Provient de ce flambeau qu'on a vu, sur la terre,
Pénétrer plus avant et mieux illuminer
La nature angélique et son saint ministère.
Dans cette autre lueur, plus petite, sourit
Cet avocat zélé dont la voix défendit
Les temples des chrétiens et de qui l'éloquence
Fut pour saint Augustin d'une utile assistance.
Si tu m'as bien suivi, selon que je louais,
De Splendeur en Splendeur, ton cœur doit désormais
Désirer ardemment connaître la huitième.

Or, en elle jouit, à voir le bien suprême,
L'âme sainte qui montre à qui la comprend bien
Qu'au monde tout est faux et n'est prisable en rien
Le corps dont elle fut violemment chassée
Repose sur la terre en la nef au ciel d'or.
De l'exil au martyre après être passée,
Pour la céleste paix elle a pris son essor.
Vois plus loin cet éclat flamboyant, il procède
D'Isidore à la fois, du vénérable Bède
Et d'un contemplateur surhumain, de Richard.
Dans celle enfin que vient de quitter ton regard
Est un Esprit à qui, pour d'autres trop hâtive,
En ses graves pensers la mort parut tardive.
C'est Sigier, dont l'éclat y brillera sans fin,
Le docte professeur qui, d'un courage rare,
Syllogisa, bravant l'envie et son venin,
De rudes vérités dans le quartier du Fouarre.
Aussitôt, comme à l'heure où se lève au matin
L'épouse du Seigneur, pour saluer, fidèle,
L'époux et mériter son amour par son zèle,
L'horloge, dont au loin va retentir l'airain,
Et dont joue un ressort pour que l'autre y réponde,
Tinte si doucement de son timbre argentin
Que l'âme s'ouvre heureuse à l'amour qui l'inonde,
Ainsi je vis soudain la glorieuse ronde
S'ébranler et tourner, et de tous à la fois
Si douce résonnait à l'oreille la voix,
Qu'ailleurs qu'aux lieux où règne une joie infinie
On ne peut concevoir une telle harmonie

CHANT XI.

Ambition stupide, aveugle des humains,
Combien sont erronés et vains les syllogismes
Qui te font t'enfoncer dans de fangeux chemins!
L'un s'appliquait au droit, un autre aux aphorismes,
Ceux-ci du sacerdoce allaient suivant les lois,
Ceux-là voulaient régner par force ou par sophismes;
Qui volait le prochain, qui briguait les emplois;
Tel s'énervait, plongé dans un charnel délice;
Tel enfin croupissait dans un repos oiseux;
Quand moi, libre, affranchi de ces ignobles nœuds,
Pour m'élever si haut je suivais Béatrice
Et trouvais un accueil si plein de gloire aux Cieux.
Chaque Esprit, de retour dans la circonférence
Au point qu'il occupait s'y tint droit arrêté,
Comme du candélabre un cierge qui s'élance.
J'ouïs alors, au sein de la même Clarté
Qui venait de parler et souriait plus vive,
Ces mots, que recueillit mon oreille attentive :
Ainsi que je m'allume à son feu, dans le Ciel,
J'observe ta pensée au foyer éternel,
Et vois d'où naît le doute en toi qui prend naissance.
Tu veux qu'en termes clairs pour ton intelligence
Je t'explique ces mots, qui causent ton souci :
« Où contribue au bien; » et de même ceux-ci :
« En doctrine jamais ne surgit son semblable. »
Le tout sera pour toi bientôt indubitable,

Mais il nous faut d'abord bien distinguer ici.
La Providence qui du Ciel régit le monde,
Par cette volonté si vaste et si profonde
Qu'un œil créé ne peut sans vertige y plonger,
Pour que, plus confiante et plus inébranlable,
L'Épouse vers l'Époux ait à se diriger,
Vers cet Époux chéri dont le sang adorable
Et le cri de douleur sanctifia leurs nœuds,
Pour guides lui donna deux princes glorieux,
Que sa grâce marqua d'un sacré caractère.
Le premier, tout brûlant de séraphique ardeur,
L'autre par sa doctrine apparaissant sur terre
L'égal des chérubins à la vive splendeur.
De l'un d'eux je te veux parler, car quoi qu'on dise
A l'éloge de l'un, à l'autre on rend honneur,
Chacun d'eux n'ayant eu qu'un but, qu'une devise.
Entre l'eau du Tupin et celle qui descend
De la cime où vécut Ubald en solitaire,
D'un mont au front altier le flanc fécond s'étend
Jusqu'à Pérouse, qui de ce côté ressent
Le froid comme le chaud, quand gémissent derrière,
Accablés sous le joug, ceux de Gualde et Nocère.
Au point où ce coteau descend plus adouci,
Naquit au monde un astre éclatant de lumière,
Comme sort quelquefois du Gange celui-ci.
Pour désigner ce lieu l'on ne doit donc pas dire
Assises, nom trop faible et qui n'y peut suffire;
C'est celui d'Orient qu'il faut lui réserver.
Cet astre n'était pas bien loin de son lever
Que, de tant de vertu l'influence prospère
Se faisant ressentir, réjouissait la terre.
Pour celle que chacun repousse tour à tour,
Comme on fait de la mort, qu'on chasse en étrangère,
Tout jeune, il affronta la guerre avec son père,
Et l'épousa devant l'épiscopale cour,

Coram patre suo, ne cessant, de ce jour,
De l'aimer d'une ardeur croissante, à toute épreuve.
De son premier époux restée aussitôt veuve,
Durant onze cents ans et plus elle endura
L'abandon, le mépris même, et ne rencontra
Personne, jusqu'à lui, qui s'enflammât pour elle.
Ne lui servit de rien qu'une lyre immortelle
Proclamât que, sans peur, au foyer d'Amyclas,
Sous l'humble toit de chaume, elle ne s'émut pas
A la voix de celui qui fit trembler le monde.
Ne lui servit pas plus la vertu sans seconde,
Le courage constant qui lui fit autrefois
Suivre le Christ, monter avec lui sur la croix,
Lorsque Marie au pied demeurait éplorée;
Mais, pour que ma parole à l'excès figurée
N'ait pas à laisser trop ton esprit en suspens,
Tu sauras que François est un de ces amants,
L'autre la Pauvreté. Leur tendresse pareille
Et leur air de bonheur, de paisible union,
Leurs amoureux regards étaient l'occasion
D'édifiants pensers et de tous la merveille.
D'un tel exemple ému, le révérend Bernard,
Le premier, pieds déchaux, s'élança sur la voie
D'un si parfait bonheur et crut l'atteindre tard.
O richesse ignorée, ô véritable joie!
On voit bientôt Égide et Sylvestre, pieds nus,
Suivre l'époux tous deux, disciples assidus,
Tant les charme l'épouse. Et puis s'en va ce père,
Ce maître, accompagné de sa famille entière,
Dont les reins sont déjà ceints de l'humble cordon:
Quoiqu'il ne soit que fils d'un Pierre Bernardon,
Qu'on semble lui jeter le mépris quand il passe,
Par faiblesse de cœur il n'incline la face;
Mais, d'une âme royale, au pontife Innocent
Il expose sa règle, œuvre austère et féconde,

Et lui fait approuver l'ordre pieux qu'il fonde.
Puis, le pauvre troupeau sans cesse s'accroissant,
Sur les pas de celui dont, seul, le chœur des Anges
Devrait dire la vie et chanter les louanges,
De l'humble archimandrite, institut, vœux et lois
Sont, par Honorius, que l'Esprit Saint inspire,
Approuvés, consacrés pour la seconde fois
Bientôt après, pressé de la soif du martyre,
Il va, sous le regard du soudan orgueilleux,
Prêcher le Christ, sa loi, ses Apôtres pieux;
Mais trouvant dans l'erreur une race endurcie,
Il revient, pour ne pas perdre un temps précieux,
Surveiller la moisson que produit l'Italie.
Ce fut entre les bords du Tibre et de l'Arno,
Sur un âpre rocher, que de son dernier sceau
Le Christ daigna l'empreindre, et ses membres, l'espace
De deux ans tout entiers, en gardèrent la trace.
Lorsqu'il plut à celui qui l'avait destiné
A ce labeur béni, dignement terminé,
De l'appeler à lui, pour qu'il eût récompense,
Aux plus hauts rangs du Ciel, de son humble indigence,
A ses frères en Dieu, comme à ses héritiers,
Sa voix recommanda la compagne chérie,
Afin qu'à la servir se livrant tout entiers,
L'aimer fidèlement fût leur soin dans la vie.
Puis l'âme illustre au sein de sa constante amie
Voulut finir ses jours et, lui léguant son corps,
Pour remonter au ciel s'exhala; même alors
Voulant que seule il l'eût pour linceul et pour bière.
Songe donc maintenant, je te laisse en juger,
Quel fut son digne émule au but à diriger
Droit, en la haute mer, la barque de saint Pierre;
Or, son émule fut notre saint fondateur.
Tu sens donc que quiconque à ses lois est fidèle,
Pour l'autre vie amasse un trésor de bonheur.

Mais hélas ! son troupeau de pâture nouvelle
Est devenu gourmand, et hors du champ fécond
L'égare disperse son essor vagabond.
Plus vont loin ses brebis errantes et rebelles,
Moins de lait au bercail rapportent leurs mamelles.
Quelques-unes encore, en crainte de malheur,
Demeurent, se pressant à l'entour du pasteur;
Mais leur nombre est petit, je préviens la demande,
Et suffit peu d'étoffe à revêtir la bande.
Si donc je ne fus pas obscur dans mon discours,
Si, pour t'en souvenir, tu le suivis toujours,
Ton désir est déjà satisfait en partie;
Tu dois voir où le tronc allonge ses deux bras,
Et comprendre comment le sens se modifie
D'une restriction, dans ce que signifie :
« Où contribue au bien qui ne s'égare pas. »

CHANT XII.

De la céleste Ardeur la parole dernière
A peine finissait, que reprenait l'essor
Cette ronde bénie et tournait tout entière.
Son évolution n'était pas faite encor,
Que vint une autre ronde enfermer la première,
Son pas s'unit aux siens et ses chants à son chant,
Doux chant qui, modulé par ces voix surhumaines,
Surpasse autant celui des Muses, des Syrènes,
Que le rayon direct son reflet pâlissant.
Ainsi qu'on voit deux arcs dans un léger nuage,
Parallèles, briller de semblables couleurs,
Lorsque Iris de Junon va porter un message,
L'un de l'autre en dehors naissant; tel le langage
De la Nymphe qu'Amour en ses tendres ardeurs
Consuma, comme fait le soleil des vapeurs;
Double arc qui s'offre au ciel en signe pour le monde
De l'alliance faite avec Noé par Dieu,
Qui plus jamais sur lui ne déchaînera l'onde;
De même autour de nous, brillant d'un même feu,
De ces roses du Ciel cette double guirlande
Tournait, d'accord parfait, la moindre en la plus grande.
Quand ces rayonnements, ces joyeux chants d'amour,
Par ces Splendeurs en fête échangés tour à tour,
Au même instant précis, d'une même pensée,
Comme les yeux qu'on voit ensemble se mouvoir
Et se clore ou s'ouvrir, régis d'un seul vouloir,

S'arrêtèrent avec la danse cadencée,
D'une de ces Clartés qui venaient d'accourir
Une voix s'exhala, dont me fit la parole
Vers elle me tourner, comme l'aiguille au pôle.
L'Amour, me fut-il dit, qui me fait resplendir,
Me porte à te parler de l'autre illustre maître
Dont on prit si bien texte au mien pour applaudir.
En effet, c'est le moins que l'on fasse connaître,
Où l'on parle de l'un, ce que l'autre accomplit;
Et, puisque chacun d'eux à l'envi combattit,
Quand fut le zèle égal, la gloire aussi doit l'être.
La phalange du Christ, qui coûta tant d'efforts
A réarmer, suivait craintive sa bannière
Peu nombreuse, à pas lents. De sa milice alors
L'éternel Empereur, en voyant la misère,
Prit pitié; mais ce fut dans sa bonté de père,
Non qu'elle eût mérité qu'à ses maux il pourvût.
Vinrent deux champions, t'a-t-on dit, qu'il élut,
Secourir son épouse, et, disposé naguère,
Le peuple, qui les vit si bien dire et bien faire,
En foule rallié, sur leurs pas accourut.
Au pays d'où Zéphyr vient d'un battement d'ailes
Entr'ouvrir les bourgeons, qui de feuilles nouvelles
Revêtiront l'Europe et charmeront les yeux,
Non loin du choc puissant de cette mer profonde
Que l'homme, par moments, tant elle étend son onde,
Voit lui cacher l'aspect du grand flambeau des Cieux,
Siége Callaroga, que couvre, glorieux,
L'écu d'argent portant le lion héraldique
Dominant, dominé. Prit naissance en ces lieux
L'ardent adorateur de la foi catholique,
Son saint athlète, aux siens qui, toujours tendre et doux,
Contre ses ennemis fut rude en son courroux.
Son esprit (il avait à peine reçu l'être),
Du Ciel tenait déjà de si sublimes dons

Qu'il fit prophétiser sa mère avant de naître
Fiancé de la Foi, sitôt qu'aux sacrés fonts
Furent scellés leurs nœuds, de s'entr'aider sans cesse,
Pour leur dot mutuelle, ils se firent promesse.
Celle qui s'engageait pour lui, durant la nuit,
Dans un songe divin, vit l'admirable fruit
Qui de lui devait naître ainsi que de sa race;
Et vint un pur Esprit, en signe de la grâce
Dont les trésors allaient se révéler en lui,
Le baptiser d'un nom dérivé de Celui
Qui déjà possédait son âme tout entière.
Dominique il fut donc appelé sur la terre;
Et je t'en parle ici comme du laboureur,
Pour l'aider en son champ, dont fit choix le Seigneur.
Certe, il se montra bien son serviteur fidèle
Et son digne envoyé, car, tout brûlant de zèle
Pour le premier conseil que donna Jésus-Christ,
C'est le premier penser auquel son cœur s'ouvrit.
Plus d'une fois, la nuit, le trouva sa nourrice
Éveillé, sans pousser un cri, sur le sol nu,
Comme disant : Voilà pourquoi je suis venu.
O père bien nommé Félix, quel sort propice !
O mère, gracieuse en toute vérité,
Si ton doux nom de Jeanne est bien interprété !
Sans aucun but mondain, répudiant l'idée
Qui sur les pas d'Ostie et sur ceux de Thadée
Pousse en foule aujourd'hui tant de gens au labeur;
Mais pour rassasier le désir ineffable
Qu'en son sein éveillait la manne véritable,
De bonne heure il devint un sublime docteur.
On le vit aussitôt s'empresser à la vigne
Dont, si le vigneron par malheur est mauvais,
Se sèchent les rameaux. Alors, au siége insigne
Il s'en vint d'où, jadis, tombaient plus de bienfaits
Sur le juste indigent, non qu'il faillisse, mais

Seulement celui-là qui l'occupe et forligne.
Il demanda, non pas, de six à tort muni,
De rendre deux ou trois, en vertu de dispense;
Non pas un bénéfice en première vacance,
Non decimas quæ sunt pauperum Domini,
Mais qu'il lui fût permis, au gré de son attente,
Contre ceux qu'égarait le monde et ses erreurs,
De combattre en tous lieux pour la céleste plante
Dont l'environnent là vingt-quatre vives fleurs.
Alors, comme un torrent d'en haut roulant son onde,
Avec volonté forte et doctrine profonde,
A l'œuvre apostolique il se précipita.
Sur le sol que le germe hérétique infecta
Se porta son effort, qui crût de véhémence,
Où plus âpre s'offrit à lui la résistance.
De lui sont dérivés plus tard divers ruisseaux
Qui, du champ catholique en arrosant l'enceinte,
N'en firent prospérer que mieux les arbrisseaux.
Lorsque fut une roue aussi forte, aussi sainte,
De ce char d'où l'Église, armant son bras vengeur,
Se défendit, vainquit les soutiens de l'erreur,
Et mit enfin un terme à la guerre civile,
De l'autre assurément le serait bien facile
De juger l'excellence. Au surplus, en fait foi
L'éloge dont Thomas l'honorait avant moi.
Mais, hélas! désormais l'ornière est délaissée
Que du point culminant son orbe avait tracée,
Et la fange croupit où la fleur se penchait.
Sa famille autrefois, qui sur ses pas marchait,
Chemine maintenant de toute autre manière;
Elle suit bien sa route, oui, mais c'est en arrière.
Que vienne la moisson, et l'on reconnaîtra
La mauvaise culture, alors que se plaindra
L'ivraie amèrement du grenier d'être exclue
Qui, de notre volume en faisant la revue,

Voudrait, l'un après l'autre, en tourner les feuillets,
Y pourrait lire encor : Je suis ce que j'étais
Mais les pages sont peu, plus lourde en est la tâche,
Qui peuvent à la règle aider à revenir :
Casale, Aquasparta, ne sauraient la fournir,
Car l'un l'outrant, ici, là, l'autre la relâche.
De ce Bonaventure auquel donna le jour
L'obscur Bagnoreggio, qui, tout au saint amour,
Dans les plus hauts emplois du sacré ministère
Mit toujours à l'écart les vains soins de la terre,
Je suis l'âme. Ici sont aussi récompensés
Illuminat, ainsi qu'Augustin, qu'on vit être
Des premiers, s'en allant pauvres et déchaussés,
A ceindre le cordon pour plaire au divin Maître.
Ici sont avec eux Hugues de Saint-Victor
Et Pierre l'Espagnol, qu'illustre un savant tome,
Le docte évêque Anselme et Pierre Comestor,
Le prophète Nathan, l'éloquent Chrysostôme,
Et Donat, qui daigna tracer de simples lois
Pour le premier des arts auxquels l'esprit s'applique.
Voici Raban ; cet autre est l'abbé calabrois,
Le pieux Joachim, à l'esprit prophétique.
A louer les hauts faits d'un si haut paladin
M'a poussé la fervente et noble courtoisie
Du saint frère Thomas, dont l'accent tout divin
A touché comme moi cette troupe bénie.

CHANT XIII.

Que celui-là qui veut clairement concevoir
Ce qu'alors à mes yeux il fut donné de voir
Se figure, en gravant soudain dans sa pensée
Comme sur le roc vif l'image retracée,
Quinze étoiles au ciel, dans les couches de l'air
Projetant tellement leur clarté condensée
Que, de divers côtés, comme aux feux de l'éclair,
Il en est sillonné ; de plus, qu'il se figure
Ce char auquel suffit si bien notre horizon
Que jamais, soit le jour, soit tant que la nuit dure,
Il ne le quitte, alors que tourne son timon;
Qu'il se figure enfin ce cor dont l'embouchure
S'appuie à l'axe autour duquel tourne à nos yeux
Le premier ciel mobile ; et ces astres nombreux
Ayant formé, d'accord, deux signes dans les cieux,
Semblables à celui qui glorieux y brille,
Depuis que de Minos la mort glaça la fille ;
S'il les voit, l'un dans l'autre en concentrant leurs feux,
Rapides, tournoyer ensemble, de manière
Que leur conversion se fasse en sens contraire,
Il n'aura qu'une idée, une ombre, je le veux,
De ce splendide aspect, quoiqu'il comprenne mieux
La constellation vraie et la double danse
Dont m'entouraient alors les cercles radieux ;
Car elle est aussi loin, en sa magnificence,
De ce que nous voyons, que du cours paresseux

De la Chiana, l'essor du plus vite des Cieux
On n'y chanta Bacchus ni le fils de Latone,
Mais trois personnes dans une seule existant
En nature divine, et dans une personne
L'une et l'autre nature ensemble s'unissant.
Quand s'arrêta le chant et la ronde bénie,
S'empressèrent vers nous ces Esprits lumineux,
Satisfaits de passer, en leur joie infinie,
De plaisir en plaisir, en exauçant nos vœux ;
Puis, celui qui d'abord de l'admirable vie
Du saint pauvre de Dieu m'avait fait le récit,
Des rangs silencieux de ces élus sortit,
Disant : — Le tendre amour dont mon âme est émue
M'invite, maintenant qu'une paille est battue
Et la semence à part, à battre l'autre grain.
Tu penses qu'en ce flanc dont jadis, dans Éden,
Une côte engendra la lèvre enchanteresse
Qui fit payer si cher sa sensuelle ivresse,
Comme en celui qui fut d'une lance percé
Et du péché, pour nous, subit la juste peine,
Au point qu'en demeura tout vestige effacé,
Brilla tout le savoir qu'à la nature humaine
Il soit permis d'atteindre ; en lui qu'il fût infus
Par Celui qui les fit de tous ses dons pourvus.
Tu restes donc surpris de ce que j'ai naguère
Dit, en te signalant la cinquième lumière,
Qu'il n'exista jamais un savoir si profond.
Ce que tu vas ouïr à ton doute répond.
Tu verras que mon dire et ta propre croyance
Sont dans le vrai, comme est le centre dans le rond.
Ce qui doit prendre fin et ce dont l'existence
Ne peut finir n'est rien qu'un resplendissement
De ce divin penser qui procrée en aimant.
De son foyer divin, cette lumière vive,
Sans s'isoler de lui ni de l'Amour ardent

En tiers au milieu d'eux, qui constamment dérive,
Concentre ses rayons et, sa puissance aidant,
Les fait se réfléchir, comme en limpide glace,
Dans neuf sphères roulant à l'entour dans l'espace,
Sans cesser de rester une éternellement.
Puis, de là, par degrés, sans cesse elle descend
Jusqu'aux infimes rangs des dernières puissances:
A tel point elle va, dès lors, s'affaiblissant
Qu'elle n'enfante plus que frêles contingences;
Or, par ce mot j'entends tous êtres et substances
Dans le monde engendrés et que le Ciel produit,
Grâce à son mouvement, avec ou sans semences.
Ni la matière, ni la loi qui la conduit
A subir et sa forme et sa fin, n'est la même:
De là vient plus ou moins que du penser suprême
Le sceau s'y montre empreint et plus ou moins y luit;
De là vient qu'on même arbre on peut, selon l'espèce,
Cueillir, en la saison, et bon et mauvais fruit,
Et de penchants divers qu'il faut que l'homme naisse.
Si, la matière étant dans sa perfection,
Le Ciel y déployait sa suprême action,
Du sceau divin l'empreinte y brillerait entière.
Mais toujours la nature, en la donnant, l'altère,
Procédant à sa tâche ainsi que l'ouvrier
Dont la main tremble, encor que savante au métier.
Quand donc l'ardent Amour imprime à la matière
Le radieux aspect de la vertu première,
Tout est perfection dans ce qui s'accomplit.
C'est ainsi que, pétri jadis, un peu de terre
A la perfection animale atteignit;
Ainsi conçut Marie et, vierge, devint mère.
A ton avis, dès lors, mon jugement souscrit;
Car la nature humaine à coup sûr ne s'offrit,
Ne s'offrira jamais, dans le long cours des âges,
Telle qu'elle apparut dans ces deux personnages.

Or, si je m'arrêtais ici, tu t'écrierais :
Celui dont il s'agit, dès lors, comment jamais
N'a-t-il eu son égal en savoir, en sagesse ?
Mais pour qu'à cet égard toute obscurité cesse,
Songe à ce qu'il était, et pour quelle raison,
Quand lui fut dit : Demande, il reçut pareil don
Tu peux, au peu de mots que je viens de te dire,
Comprendre qu'étant roi, la sagesse il requit
Pour pouvoir à sa tâche entièrement suffire.
Des suprêmes moteurs, par suite, il ne s'enquit,
De leur nombre, à quel point, quand vient au nécessaire
Un contingent s'adjoindre, il convient qu'on infère
Une nécessité. Bien moins fut-il poussé
A savoir s'il est vrai, *primum motum esse*,
Ni si dans la moitié d'un cercle peut se faire
Un triangle qui n'ait un de ses angles droit.
Or, sur ce que j'ai dit, si ton penser repose,
Et sur ce que j'y joins, tu comprendras, je croi,
Que ce savoir sans pair était celui d'un roi ;
Car je n'entendais pas exprimer autre chose.
Tu verras, en pesant mieux mes expressions,
Qu'il faut les appliquer seulement, et pour cause,
Aux rois, qui sont beaucoup et trop rares les bons
De ta pensée en rien mon dire ne diffère,
Si tu le prends avec cette distinction,
Et rien n'y contredit à ton opinion
Sur notre Rédempteur et notre premier Père.
Que ceci te profite, et, modérant ton pas,
Soit pour toi comme un plomb aux pieds d'un homme las,
Lorsqu'il faut, sans avoir éclairé la matière,
Dire soit oui, soit non sur ce qu'on ne voit pas ;
Car celui-là parmi les sots rampe bien bas
Qui, sans distinction, qu'on affirme ou qu'on nie,
Se hâte d'opiner dans l'un ou l'autre cas.
Voilà pourquoi souvent une aveugle manie

Fait que va dans le faux donner l'opinion ;
Puis s'égare l'esprit mû par la passion.
Plus qu'inutilement s'éloigne du rivage
Et n'y reviendra pas, à coup sûr, comme il part,
Celui qui dans ses rets croit, qu'étranger à l'art,
Saisir la vérité sera facile ouvrage.
En ont donné la preuve au monde Melissus,
Le savant Parménide et l'antique Brixus ;
Beaucoup d'autres encor, qui se mirent en route,
Allant sans savoir où, cherchant sans y voir goutte.
Ainsi fit Arius, ainsi Sabellius,
Tant d'autres fous encor, pour la sainte Écriture,
Qui furent comme autant de glaives émoulus,
Mettant à l'envi texte et faits à la torture.
N'ayez pas de juger tant de démangeaison,
Comme ces gens avant que la moisson soit mûre
Qui veulent l'estimer ; car sur le noir buisson
Que hérissait l'épine en la froide saison,
Plus tard j'ai vu la rose étaler sa parure.
J'ai vu plus d'un vaisseau, qui sur les flots d'abord
Suivant droit son chemin, bâtait sa course alerte
Au moment d'arriver faire naufrage au port.
Que ne s'avisent pas Martin et dame Berthe,
Parce qu'ils auront vu l'un commettre un larcin,
L'autre, d'un air contrit, s'en aller à l'offerte,
De préjuger leur sort dans le penser divin :
L'un peut se relever, tomber l'autre à sa perte.

CHANT XIV.

L'eau, dans un vaisseau rond, se meut du centre aux bords,
Ou vers le centre tend de la circonférence,
Selon que vient le choc du dedans, du dehors.
Ce double effet s'offrit à moi, par ressemblance,
Quand de Thomas se tut le glorieux esprit
Et qu'après lui, soudain, Béatrice reprit :
Cet homme aurait besoin encor, mais en silence
Sa bouche vous le tait, c'est au plus s'il y pense,
Par vous d'approfondir une autre vérité.
Apprenez-lui donc si, durant l'éternité,
Votre substance doit darder tant de lumière
Et, s'il en est ainsi, comment se pourra faire,
Quand vous redeviendrez visibles dans vos corps,
Qu'elle ne gêne pas votre vue au dehors.
Ainsi que, par instants, poussés de plus de joie,
Ceux qui dansent en rond pressent le mouvement,
En élevant le chant, qui plus vif se déploie,
A sa douce requête ainsi, dans ce moment,
Les deux chœurs bienheureux d'allégresse nouvelle
Se montrèrent saisis, tant éclata leur chant,
Tant leur ronde reprit d'un plus chaleureux zèle.
Qui s'afflige d'avoir à mourir ici-bas
Pour revivre là-haut, n'a pas vu, ne sait pas
Ce qu'épanche de biens la rosée éternelle.
Cet être un, infini, qui vit en deux, en trois,
Et règne en trois, en deux, un et triple à la fois,

Sans être circonscrit qui toute chose embrasse,
Trois fois par ces Esprits inondés de sa grâce
Fut chanté, d'un accent si pur, mélodieux,
Qu'au centuple il paierait qui mérita le mieux.
Et j'ouïs la Lumière au feu le plus céleste
Du cercle le moins grand, qui, d'une voix modeste,
Ainsi l'Ange à Marie a dû parler jadis,
Répondait en ces mots : — Tant que du Paradis
La fête durera, rayonnera de même
L'amour autour de nous, dans cet éclat suprême.
Son éclat suit l'ardeur, l'ardeur la vision,
Comme la vision est en proportion
De la grâce accordée à notre humble mérite.
Quand, glorieuse et sainte, afin qu'elle l'habite,
La chair à l'âme aura rendu son vêtement,
Notre personne étant désormais tout entière,
De gratitude en nous croîtra le sentiment;
Par suite, ce qu'à tous dispense de lumière
La grâce du Très-Haut croîtra d'intensité;
Or, rend apte à le voir cette même clarté.
La vision ainsi devenant plus puissante,
Il faut bien que l'ardeur qu'elle produit augmente,
Et le rayonnement, qui n'en est que l'effet.
Mais, comme un charbon vif d'où la flamme s'élance,
En dominant, l'éclat par son incandescence,
Au milieu d'elle encore au regard apparaît,
De notre corps ainsi, gisant sous la poussière,
L'éclat dépassera celui de la lumière
Qui nous ceint et saura s'y faire discerner,
Sans que tant de splendeur nous puisse importuner,
Car à suffire à tout, dans la béatitude,
Les organes du corps acquerront l'aptitude
D'un tel élan fut prompt et l'un et l'autre chœur
A s'écrier *Amen*, que, d'une même ardeur,
Ils semblaient évoquer les corps restés sous terre.

Non peut-être les leurs, mais celui d'une mère,
D'un père, de ceux-là qui leur furent plus chers
Avant de briller flamme aux éternels éclairs.
Sur ces rangs lumineux tout à coup j'en vis naître
Un autre, d'un éclat pareil, et m'apparaître,
Scintillant à l'entour, comme un clair horizon;
Puis, au tomber du jour, de la même façon
Qu'au Ciel d'autres flambeaux vont se mettant en route,
Qui sur l'aspect réel font que l'œil reste en doute,
Me sembla commencer à discerner alors
D'autres Esprits, formant un grand cercle en dehors
Des deux rondes, dont l'une en l'autre est contenue.
O vrai rayonnement de l'Esprit souverain,
Comme il frappa mes yeux, éclatant et soudain,
Au point que je ne pus en soutenir la vue!
Mais Béatrice alors, l'œil brillant de bonheur,
Près de moi sourit si belle qu'à le dire,
Comme pour tant d'aspects dont confond la splendeur,
Hésite mon esprit et ne saurait suffire.
Je vis, lorsque mes yeux, recouvrant leur vigueur,
Purent se relever, qu'en la voie éternelle
Plus haut je me trouvais porté, seul avec elle.
Et je m'aperçus bien que plus haut j'arrivais
Au sourire enflammé dont semblait la planète
M'accueillir, plus ardente et rouge que jamais.
Je rendis grâce à Dieu, de cette voix secrète
Qui chez tous est la même et s'élance du cœur,
Autant que l'exigeait sa nouvelle faveur;
Et dans mon sein l'ardeur du pieux sacrifice
N'était pas même éteinte encor, quand je compris
Qu'il était agréé par sa bonté propice
Car d'un si vif éclat, semés d'ardents rubis,
Je vis étinceler deux rayons, que je dis:
Ta splendeur, Hélios, seule ainsi les décore!
D'un pôle à l'autre ainsi que Galaxie aux Cieux

Étend sa blanche trace aux innombrables faux,
Sur lesquels maint docteur discute et doute encore;
De même constellés, au sein profond de Mars,
Ces rayons dessinaient le signe vénérable
Par quatre quarts de cercle offert à nos regards.
Au centre ce se joignant. O spectacle ineffable!
Sous la mémoire ici plie affaissé l'esprit.
Sur cette croix brillait si radieux le Christ,
Que je ne sais trouver d'image comparable.
Mais qui, prenant sa croix, se fait suivant du Christ,
Lorsqu'un jour il verra, tout rayonnant, le Christ
Sur l'arbre resplendir dans sa magnificence,
Ne m'imputera pas à crime le silence.
De la base au sommet, des deux bras opposés,
Je voyais se mouvoir mille feux embrasés,
Dont la vive lumière éclatait davantage,
Lorsqu'elles se joignaient et lors de leur passage;
Ainsi dans le rayon qu'en un réduit obscur
Laisse entrer le treillage ou la fente d'un mur,
Nous voyons se mouvoir de corps mille parcelles,
Droites ou serpentant, comme autant d'étincelles
A la forme diverse, au vol rapide ou lent,
Et comme, quand le luth à la harpe s'allie,
Plusieurs cordes, ensemble à l'unisson vibrant,
Ne forment qu'une seule et douce mélodie,
Pour qui ne saisit pas la note en écoutant;
De même de ces feux que je vis s'agitant,
S'épanchait de la croix un torrent d'harmonie,
Dont je restais ravi, sans distinguer le chant;
Hymne de gloire autant que je pouvais comprendre,
Par les mots *Risurgi, Vinci*, qui m'arrivaient,
Comme fait qui, trop loin, écoute sans entendre.
Ces accents inspirés si fort me captivaient
Que, jusqu'à cet instant, jamais plus douce chaîne
Ne s'était imposée à ma pensée humaine.

Mon dire paraîtra peut-être audacieux,
Quand je ne mets qu'après le plaisir que me cause
L'aspect de ces beaux yeux où mon désir repose;
Mais celui qui comprend que ces sceaux radieux
Où toute beauté brille, en splendeur comme en grâce
Croissent de plus en plus en montant dans l'espace
Que mon regard distrait s'était détourné d'eux,
En me voyant sincère alors que je m'accuse,
M'absoudra pour l'aveu qui porte mon excuse.
Le saint plaisir n'est pas ici même écarté,
Puisqu'à l'ascension il gagne en pureté.

CHANT XV.

Un bienveillant vouloir, où pur se manifeste
Cet amour qui s'épand de sa source céleste,
Comme apparaît l'envie en un désir mauvais,
A cette douce lyre imposa le silence,
Et ces cordes, rendant des accords si parfaits,
Dont la main du Très-Haut règle la consonnance,
Se turent à la fois. Comment penser jamais
Qu'ils demeureraient sourds à la juste prière,
Ces bienheureux Esprits, que je vis à se taire
S'empresser, tous d'accord, pour me donner loisir
De leur faire connaître humblement mon désir?
Ils méritent bien d'être à jamais misérables
Ceux-là qui, par attache à des biens périssables,
Répudient un amour dont l'objet est sans fin.
Dans un ciel azuré, par une nuit tranquille
Comme brille parfois et court un feu soudain,
Qui détourne vers lui le regard incertain
Et semble dans l'espace une étoile qui file,
Sauf qu'au point, à l'instant, où s'allume ce feu
N'en disparaît aucune et que lui dure peu;
De même, du bras droit de cette croix splendide
Vers sa base, je vis se diriger, rapide,
Un des astres formant la constellation ·
La perle ne quitta pourtant pas le cordon.
Non, mais, semblable au feu que l'albâtre emprisonne,
Elle suivit la ligne ou tant d'éclat rayonne.

Aux champs élysécns en revoyant son fils,
Ne s'attendrit pas plus l'ombre du vieil Anchyse
(Si notre grand poëte en ses divins récits
Mérite assez de foi pour qu'on s'en autorise).
O tu, sanguis meus, o superinfusa
Gratia Domini: sicut tibi cui
Bis unquam cœlorum janua reclusa?
M'adressa la parole ainsi l'Esprit de flamme
Et mon œil attentif se dirigea sur lui,
Puis je le reportai, tout surpris, vers ma dame;
Deux sentiments égaux se partageant mon âme;
Car je vis dans ses yeux briller un tel souris,
Qu'en extase, je crus de l'éternelle grâce
Atteindre la limite et de mon Paradis.
Mais bientôt cet Esprit, dont l'aspect tout dépasse,
Dont charment les accents, à ce qu'il dit d'abord
Ajouta des discours d'un si sublime essor
Qu'en vain je l'écoutais. En venait le mystère
De la nécessité, non d'un choix volontaire,
Tant le penser mortel sous le sien s'affaissait.
Quand se fut épanché l'amour qui l'embrasait
Et qu'il put, en parlant, à mon niveau descendre,
Voici les premiers mots que j'en vins à comprendre:
Béni sois-tu, mon Dieu, triple en ton unité,
Qui daignes pour mon sang montrer tant de bonté!
Il poursuivit: — Tu viens, mon fils, grâces à celle
Qui fit pour si haut vol se déployer ton aile,
M'apporter un bonheur que, dans cette clarté
D'où te parle ma voix, j'ai longtemps souhaité,
Depuis que j'ai pu lire au livre incomparable,
Dont chaque page, blanche ou noire, est immuable.
Tu crois que ton penser m'apparaît reflété
Dans le type divin, comme de l'unité,
Pour celui-là qui sait, cinq et six ont à naître.
Tu ne me dis donc pas de te faire connaître

Qui je suis, ni parmi ces rangs de bienheureux
Pourquoi je m'offre à toi par-dessus tous joyeux.
Tu crois vrai, car ici, dans la céleste vie,
Tous, petits comme grands, ont l'œil sur ce miroir
Où ta pensée avant d'éclore se fait voir.
Mais, pour que cet amour à la veille infinie
Perpétuellement qui tient ouverts mes yeux
Puisse étancher sa soif et se contenter mieux,
Que sans crainte ta voix, par la joie enhardie,
M'exprime ton désir, dise ta volonté,
Ce que je dois répondre est déjà décrété.
Vers Béatrice alors je dirigeai ma vue,
Avant d'éclore était ma prière entendue,
Et son sourire fut le signe gracieux
Qui me fit de parler encor plus désireux.
Je dis donc aussitôt : — L'amour et la science,
Lorsque s'est une fois révélée à vos yeux
L'égalité première, en la juste balance
Vous sont pesés de même, au royaume des cieux.
Car du soleil qui tous vous brûle et vous éclaire
Est égale à tel point l'ardeur et la lumière
Qu'on n'y peut comparer rien dans tout l'univers.
Mais, parmi les mortels, vont d'un essor divers,
Dont la cause n'est pas pour vous tous un mystère,
Pouvoir et volonté. Moi, chétif et mortel,
Cette inégalité, je la sens en moi-même,
Et mon cœur seul, rempli de gratitude extrême,
Peut vous remercier d'un accueil paternel.
Ardemment je t'en prie, ô topaze éclatante,
Précieux ornement de ce joyau du ciel,
En m'apprenant ton nom rends mon âme contente!
O mon cher rejeton, qu'avec bonheur et foi
J'espérai bien longtemps, ta tige est devant toi!
Ainsi commença-t-il sa réponse attendue
Et, poursuivant, il dit : — Celui-là qui jadis

Prit le nom sous lequel ta famille est connue,
Depuis plus de cent ans, pour ses péchés commis,
Erre au premier redan du mont à cime ardue :
C'était ton bisaïeul; il fut l'un de mes fils.
A toi de l'affranchir par des œuvres chrétiennes
De sa longue fatigue et d'alléger ses peines.
Dans son ancienne enceinte avant qu'elle s'accrut,
Aux lieux où tinte encor pour elle sexte et nonne,
Florence, alors pudique et sobre, en paix vécut.
Elle n'avait alors ni collier ni couronne,
Ni femmes à la mode avec ceinture d'or,
Attirant plus les yeux que ne fait la personne.
Une fille en naissant n'y portait pas encor
A son père l'effroi, car l'heure nuptiale
N'avait pas à sonner bien avant la saison,
La dot à se grossir sans terme et sans raison.
Ne restait pas déserte alors mainte maison.
N'avait pas au grand jour montré Sardanapale
Ce qu'on ose au boudoir, avec Montemario
Ne rivalisait pas votre Uccellatoio,
Aujourd'hui qui l'emporte en superbe opulence,
Comme il doit le laisser bien loin en décadence.
En ceinturon de cuir avec sa boucle d'os
J'ai vu Bellincion Berti marcher dispos,
Et sa femme au miroir terminer sa parure
Sans que sa joue offrit vestige de peinture.
J'ai vu ceux de Nerli porter l'habit de peau,
Aussi les du Vecchio, sans nulle garniture;
Leurs femmes la quenouille en main et le fuseau.
Chacune alors vivait heureuse, en paix bercée,
Dans son pays natal sûre de son tombeau,
Sans être pour la France en son lit délaissée.
Veillait l'une, attentive, à côté du berceau,
Consolant son enfant dans ce naïf langage
Dont père et mère sont charmés au premier âge,

L'autre, en faisant tourner le rapide écheveau,
A sa famille, tout oreille à sa parole,
Devisait des Troyens, de Rome et de Fiésole.
Une Cianghella, alors, un Lapo Salterel
N'auraient pas étonné moins qu'une Cornélie
Et qu'un Cincinnatus dans le temps actuel.
En ces paisibles murs, pour cette douce vie,
Parmi ces citoyens loyaux, probes, unis
Me fit naître la Vierge, invoquée à grands cris
Et, sur les fonts sacrés de votre baptistère
Fait chrétien, je reçus par nom Cacciaguida.
Élysée et Moronte eurent en moi leur frère,
Ma femme vint du val du Pô, compagne chère,
Dont ton nom de famille ensuite procéda.
Je suivis l'empereur Conrad, en haute estime
Par qui je fus tenu, comme vaillant guerrier,
J'en reçus l'accolade et fus fait chevalier.
Avec lui je marchai contre la loi de crime
Dont, par coupable oubli du suprême pasteur,
Commande où vous régniez le peuple usurpateur.
Là je fus dégagé, par cette race impie,
Des terrestres liens de ce monde trompeur,
Dont l'amour souille et perd tant d'âmes dans la vie,
Et passai du martyre à ce parfait bonheur.

CHANT XVI.

Que mince est ta valeur, ô noblesse du sang!
Ne saurait m'étonner toutefois que, sur terre,
Où l'amour est en nous si faible et languissant,
L'homme soit fier de toi, puisqu'en si haute sphère,
Au Ciel, où sentiments, désirs sont purs d'erreur,
Tu me fis un instant naître l'orgueil au cœur.
Mais tu n'es qu'un manteau dont l'étoffe s'altère
Et, si l'on n'y rajuste un morceau chaque jour,
Que les ciseaux du temps vont rognant à l'entour.
Par le mot *vous*, que Rome accepta la première,
Et qui là cependant moins qu'ailleurs a duré,
Je repris la parole et, ce mot proféré,
A quelques pas de nous, ma dame sur sa levre
Laissant poindre un souris, me revint en pensee
Ce que je lus écrit touchant certain tousser,
Lors du premier faux pas où s'engagea Genèvre.
Vous êtes, dis-je donc, mon père respecté!
Ah! vous m'enhardissez avec toute franchise
A parler, au delà de moi-même exalté.
Mon âme d'allégresse et de douce surprise
Déborde et s'en abreuve avec félicité,
Sans craindre que la joie en son excès la brise.
Dites-moi, cher ancêtre, ô source de mon sang,
Quels furent vos aïeux et, lors de votre enfance,
Combien d'ans on comptait du jour de délivrance,
Des nôtres parlez-moi, du bercail de saint Jean,

De ceux qu'on y voyait briller au premier rang
Comme la brise avive, en un foyer, la flamme,
Aux mots pleins de caresse épanchés de mon âme,
De même rayonna cette sainte Splendeur ;
Et, comme sa lumière éclatait davantage,
Sa voix parla de même avec plus de douceur ;
Mais en répudiant ce moderne langage.
Elle dit : — De l'instant où l'ange dit *Ave*,
Jusqu'au jour où, son fruit à son terme arrivé,
Ma mère m'enfanta, sainte au Ciel à cette heure,
Cinq cent cinquante fois, plus trois, à la demeure
Du céleste Lion, cet astre radieux
Était venu se rendre et retremper ses feux.
Mes ancêtres sont nés, je naquis où s'arrête
Au dernier des sestiers, dans l'annuelle fête,
En atteignant le but, le vainqueur de vos jeux.
C'en est, sans plus en dire, assez sur mes aïeux.
Ce qu'ils furent, d'où, quand ils vinrent en ces lieux,
En parler convient moins, crois-moi, que de s'en taire.
Du vieux débris de Mars aux murs du baptistère,
Ceux qui pouvaient porter les armes, en ce temps,
Étaient comme un à cinq à ceux qui sont vivants.
Avec ceux de Campi, de Certaldo, Figghine,
La bourgeoisie alors n'allait pas se croisant,
Elle était pure dans le dernier artisan.
Oh ! qu'il vous vaudrait mieux avoir donc pour voisine
Pareille engeance et voir à Galluze, à Trespian
Reculer vos confins, loin de prendre l'élan,
Que d'avoir à sentir au sein de votre ville,
Chez vous, la puanteur du manant d'Agnglinn,
De celui de Signa, dont la main est agile,
Dont l'œil semble aux aguets de quelque extorsion.
N'eût-on vu celle plus au monde qui forligne
Marâtre pour César, mais bien tendre et bénigne,
Comme une mère au fils allaité par son sein,

Tel fait banque et négoce, aujourd'hui Florentin,
Qui serait retourné croupir à Semifontes,
Où son aïeul allait, chétif, tendant la main;
A Montemurle encor résideraient ses comtes,
La paroisse d'Acon eût gardé les Cerchi,
Les Buondelmont seraient au Val de Grève aussi.
Des races, en tout temps, le mélange funeste
Fit le mal des cités, comme le corps humain
Souffre s'il se repait d'une masse indigeste.
L'aveugle taureau bronche et tombe plus soudain
Que l'aveugle mouton ne fait et, bien trempée,
Mieux que cinq, maintes fois, taille une seule épée.
Cherche où brilla Luni, regarde Urbisaglia,
Vois ce qu'est advenu de l'une et l'autre ville,
Comme, après elles, vont Chiusi, Simgagha;
Tu trouveras alors naturel et facile
A concevoir, ayant les cités à finir,
Que les races aussi n'aient qu'un temps à fournir.
Comme vous, chaque chose a sa mort sur la terre,
Pour certaines, tardive, elle reste un mystère,
Parce qu'en vous la vie est plus prompte à tarir.
De même en se mouvant que le ciel de la lune
Par les flots fait couvrir sans trêve et découvrir
Le rivage des mers, ainsi fait la Fortune
Pour Florence, dont vont alternant les destins.
Ne saurait étonner dès lors, même des rustres,
Ce que je te dirai de ces grands Florentins
Dont le renom déjà remonte à bien des lustres.
J'ai vu, sur leur déclin, mais alors même illustres
Et dignes citoyens, les Ormann, les Greci,
Ughi, Catellini, Philippe, Alberichi;
J'ai vu, non moins puissants que de lignée antique,
Les de l'Arche, Aldinghi, Soldanieri, Bostique.
Les de la Sannella, dans ce séjour de paix.
Auprès de cette porte aujourd'hui si chargée

D'ignoble trahison que, pliant sous le faix,
Ne peut tarder la barque à couler submergée,
Logeaient les Ravignan, dont le comte Guido
Descendit, et tous ceux qui prirent, lourd fardeau,
Du grand Bellincion, si digne de mémoire,
Le nom un peu plus tard. Déjà, tu peux m'en croire,
Savait un ta Pressa comme il faut gouverner,
Et Galigai faisait fièrement rayonner
Sur son logis l'épée à la garde dorée.
La colonne de vair déjà grande, honorée,
L'était plus chaque jour, aussi les Sacchetti,
Les Galli, les Giuochi, Barucci, Sifanti,
Et ceux que fait rougir la mesure altérée.
La tige qui donna naissance aux Calfucci,
Était dans sa verdeur et les Arrigucci,
Les Sizi s'asséyaient sur la chaise curule.
Combien j'ai vu grands ceux qu'un orgueil ridicule
Fit déchoir de vos jours! En tous ses nobles faits
Florence aux boules d'or devait gloire et succès.
De même la servait, à l'envi, l'ascendance
De ceux qu'à s'engraisser vous voyez s'appliquant,
Lorsque de votre Église est le siége vacant.
La famille, en tout temps pleine d'outrecuidance,
Qui sur ceux qu'elle effraie avec rage se lance,
Et s'apaise, en agneau, pour qui montre les dents
Ou bien lui tend la bourse, encor sans importance,
Commençait à surgir, mais de petites gens;
D'Ubertin Donato, lorsqu'il vit son beau-père
A lui les allier, d'où provint la colère.
Au marché l'on voyait déjà Caponsacco
Descendu de Fiésole et Guide, Infangato
Portaient, bons citoyens, un nom recommandable.
Sache une chose vraie et qui semble incroyable.
Une porte tenant son nom des Peruzzi
Ouvrait l'accès des murs au cercle rétréci.

Au grand baron de qui l'on fête la mémoire
Le jour de Saint-Thomas, tous ceux qui se font gloire
D'écarteler encor ses armes dans les leurs,
Doivent et la noblesse et les autres honneurs;
Avec le peuple bien qu'à cette heure s'accorde
Celui qui d'un fil d'or sur son blason les borde.
Déjà les Gualterot et les Importuni
Brillaient au premier rang, et le bourg des Apôtres,
S'il n'eût dû pour voisins en voir arriver d'autres,
Serait encor paisible, heureux et bien uni.
La maison qui, causant par sa juste colère
Tant de morts en vos murs, de pleurs et de misère,
Y mit fin à la paix, au tranquille bonheur,
Était, elle et les siens, alors en grand honneur.
Tu mis, Buondelmonte, bien mal ta confiance
Quand tu crus le conseil de fuir son alliance.
Beaucoup vivraient joyeux, qui sont dans la douleur,
Si, la première fois que tu vins à Florence,
Aux ondes de l'Ema t'eût livré le Seigneur.
Peut-être fallait-il qu'à cette pierre antique
A la garde du pont qui reste désormais,
Notre triste cité fît l'offrande publique
Du sang d'une victime en adieux à la paix.
Avec ces citoyens et bien d'autres encore
J'ai vu Florence heureuse, exempte de regrets,
Tant y régnait un calme aujourd'hui qu'elle ignore;
Avec ces citoyens j'ai vu, dans de beaux jours,
Son peuple juste et grand, car le lis de la ville
Jamais ne fut placé sur la hampe à rebours,
Jamais ne l'empourpra la discorde civile.

CHANT XVII.

Tel celui qui, venu vers Climène jadis,
D'un mot hostile afin que sa voix fût justice,
Rendit sourd plus d'un père aux instances d'un fils;
Tel j'étais; tel aussi me voyaient Béatrice
Et le saint flambeau qui pour moi se déplaça
Et, pour me faire accueil, tout d'abord s'avança
De ton secret désir, me dit alors ma dame,
En toute liberté laisse éclater la flamme,
Tellement qu'en entier s'y reflète ton cœur;
Non que nous puisse rien apprendre ton langage,
Mais pour t'accoutumer à dire avec candeur :
J'ai soif, à qui se plaît à verser le breuvage.
O toi, tige chérie, à mes regards confus,
Qui t'élèves si haut en cette gloire immense
Et, de même que voit l'humaine intelligence
Que répugne un triangle à deux angles obtus,
Qui vois, les yeux fixes sur cette providence
Pour qui, sur terre, au ciel, tous les temps sont présents,
Les effets à venir, bien avant leur naissance;
Tandis que sur le mont de leurs égarements
Qui lave les pécheurs, j'accompagnais Virgile,
Et quand du monde mort je visitais l'asile,
Sur mon destin futur, maints discours alarmants,
Me furent adressés, encor que je me sente
Aux coups de la fortune une âme indifférente.
Tout ce que j'attends donc pour être satisfait,

C'est d'apprendre pour moi quel destin se prépare ;
Car s'amoindrit l'atteinte à voir venir le trait.
A cet élu qu'au Ciel tant de lumière pare,
En ces mots je parlai, confessant mon souhait;
Béatrice à le faire aussi m'encourageait.
Alors, sans ces détours d'une ruse profonde,
Dans lesquels, autrefois, demeurait englué
Le stupide païen, avant que fût tué
L'agneau qui s'immola pour les péchés du monde;
Mais prompt à s'exprimer en mots clairs et précis,
Il daigna me répondre, ainsi qu'un tendre père,
Dont se trahit l'amour brillant dans son souris.
La contingence, qui de votre humble matière
N'a pas à dépasser le cadre limité,
Dans le regard de Dieu se réfléchit entière;
Mais n'en résulte pas plus la nécessité
Que du regard qui suit, sur le courant rapide,
Un frêle esquif, le but où son essor le guide.
De là, comme d'un orgue aux sons mélodieux
Vient à l'oreille émue une douce harmonie,
Le temps, qui t'est caché, vient s'offrir à mes yeux.
Souviens-toi d'Hippolyte ; une marâtre impie
Le fit bannir d'Athène, en sachant le noircir
De même de Florence il te faudra partir.
On le veut; déjà même on y pousse, à l'avance,
Et le fait adviendra tel qu'il est attendu,
Où le Christ à prix d'or chaque jour est vendu
Chacun ira, selon l'ordinaire sentence,
Proclamant que le tort est au parti vaincu ;
Mais à la vérité portera témoignage
La vengeance, qui tôt ou tard lui rend hommage.
Il te faudra laisser tout ce que tu tiens cher,
Premier dard que l'exil lance d'un arc de fer.
Par toi-même, bientôt, brisé de lassitude,
Tu sauras si le pain des autres est amer,

Et combien l'escalier de l'étranger est rude
A monter et descendre. Or, tu souffriras plus
De tomber dans les rangs d'hommes qui, sans vertus,
Courage ni bon sens, mais pleins d'ingratitude,
D'ineptie et de fiel, contre toi s'uniront;
Puis, confus, non pas toi, bientôt en rougiront.
Viendra l'événement, montrer leur ineptie,
En prouvant que tu fus sage et bien averti
Lorsque tu voulus faire, à toi seul, ton parti,
Et leur outrecuidance ainsi sera punie.
Du grand Lombard qu'on voit porter l'oiseau sacré,
Sur l'échelette d'or, la noble courtoisie
Pour toi sera d'abord un refuge assuré.
A ton égard sera telle sa bienveillance,
Qu'il fera précéder, chose qu'on trouve peu,
Le don à la demande et le service au vœu.
Près de lui tu verras celui qu'à sa naissance,
Cette étoile à tel point imprégna de ses feux
Que ses faits doivent tous éclater glorieux.
De son jeune âge vient que le monde l'ignore,
Car sache sur son front que ces sphères encore
N'ont tourné que neuf ans. Mais, avant qu'en félon
Trompant le grand Henri, triomphe le Gascon,
En lui doit resplendir une âme noble et forte,
A qui plus que l'argent la fatigue n'importe.
Prince plus magnifique on n'aura vu jamais
A ses ennemis même arracher la louange.
Espère en lui, mon fils, compte sur ses bienfaits;
Maintes gens, grâce à lui, de sort feront échange,
L'indigent sera riche et le riche indigent.
Ce que je t'en ai dit, d'un zèle diligent
Gardes-en souvenir; ce que je vais t'apprendre
Tais-le, tu comprendras que nul ne doit l'entendre.
Il me prédit alors des faits qui paraîtront
Incroyables à ceux dont les yeux les verront.

Il ajouta : — Voilà, mon fils, le commentaire
De ce qu'en d'autres lieux on t'annonça naguère,
Voilà ce que te cache un temps, qui n'est lointain,
De piéges dont sera hérissé ton chemin.
Mais crois-moi, toutefois, ne porte point envie
A ceux qui t'ont lésé, puisque doit ton destin
Durer assez pour voir punir leur perfidie.
Sitôt qu'en se taisant l'âme sainte eut montré
Qu'au tissu dont j'avais fourni la chaîne ourdie,
Toute la trame était employée à son gré,
Avec humilité, comme alors qu'on épie
L'avis d'une personne à l'esprit éclairé,
Je repris. — Je vois bien, ô père vénéré,
Que sur mes pas le Temps qui de l'éperon donne,
S'apprête à me porter un coup trop assuré,
D'autant plus redoutable à qui plus s'abandonne.
Il faut donc que d'abord je me précautionne,
Pour qu'en perdant les lieux qui me sont les plus chers,
Je ne sois pas exclu des autres pour mes vers.
Là-bas, parmi les pleurs de l'éternel abîme,
Puis aussi sur le mont à verdoyante cime
D'où m'enleva ma dame, aux regards de ses yeux,
Et d'astre en astre encor, dans mon voyage aux cieux,
Me fut donné de voir et d'ouïr maintes choses
Qui, si je les redis et ne les tiens bien closes,
Paraîtront à beaucoup d'une amère saveur;
Ou, si n'est mon langage et franc et véridique,
Mais plein de réticence et timide, j'ai peur
De vivre peu chez ceux qui nommeront antique
Le temps présent, pour moi qui garde heur et malheur.
Je vis, à ce discours rayonner la lumière
Où souriait mon saint le précieux trésor,
Comme aux feux du soleil s'embrase un miroir d'or,
Et me fut répondu : — Ton langage sévère
Paraîtra sans doute âpre à quiconque aujourd'hui

N'a pas, par honte propre, ou par celle d'autrui,
La conscience en paix. Mais sans feinte et mensonge,
Dis dans ta vision tout ce qui s'est produit,
Et laisse se gratter ceux que leur lèpre ronge.
Si ton langage semble au premier goût amer,
Une fois digéré, plus d'un le tiendra cher,
En y reconnaissant l'aliment salutaire.
Ta voix, en s'élevant libre, mâle et sincère,
Fera comme le vent aux sommets les plus hauts,
Qui livre en son courroux de plus rudes assauts,
Et ne s'en trouvera pas peu ta gloire accrue.
C'est dans ce but aussi qu'offrirent à ta vue
Ces orbes radieux, le mont, les noirs cachots
Des âmes dont le nom retentit sur la terre.
Car l'esprit n'a point foi ni ne s'arrête guère
Aux exemples obscurs, et n'est fait ni motif
Pour le frapper, s'il n'est éclatant, décisif.

CHANT XVIII.

Déjà se complaisait seul avec sa pensée
Cet Esprit bienheureux, et moi, rêveur encor,
Je sentais par le miel l'absinthe balancée;
Quand la dame vers Dieu qui guidait mon essor,
Dit — Laisse ces pensers, et songe que ma place
Est auprès de celui dont sans cesse la grâce
Soulage tous les maux, redresse chaque tort.
A ces tendres accents, sur mon doux réconfort,
Je tournai mes regards, et ce que je vis luire
D'amour en ses yeux saints ne peut se retracer :
La parole serait vaine à le reproduire,
Car, sans un guide sûr, habile à l'y conduire,
L'esprit même aussi haut ne saurait s'élancer.
Tout ce que je dirai de ce moment propice,
C'est qu'en la contemplant, inondé de bonheur,
De tout autre désir fut affranchi mon cœur.
Tandis que, reflétée au front de Béatrice,
L'éternelle allégresse en toute sa splendeur,
Par son rayonnement me comblait de délice;
Prompte à me subjuguer au charme d'un souris :
Retourne-toi, dit-elle, et maintenant écoute,
Dans mes yeux seulement n'est pas le Paradis.
De même que, parfois, quand l'âme est prise toute
D'un sentiment puissant, avant d'avoir parlé,
Dans les traits, le regard, on le voit révélé,
Ainsi je reconnus, à l'ardeur lumineuse

Que la sainte clarté lançait de toutes parts,
De me parler encor qu'elle était désireuse
Et j'entendis ces mots : — Là, s'offre à tes regards
Le cinquième rameau de cet arbre sublime,
Toujours donnant des fruits et vivant par sa cime,
Dont ne tombe une feuille en aucune saison;
Et sont là des Esprits dont fut grand le renom,
Sur terre, avant d'avoir place dans l'Empyrée,
Il n'est Muse, en tout temps, qui n'en fût illustrée.
Sur les bras de la croix dirige donc tes yeux
Quand je prononcerai le nom de l'un d'entre eux,
Il s'y révélera, comme dans le nuage
Apparaît un éclair, dont le feu s'en dégage.
Et je vis sur la croix jaillir une Splendeur
Au nom de Josué; me frappa la lueur
Que n'était pas encor la parole tombée.
Puis, à celui du grand et vaillant Machabée,
J'en vis, en tournoyant, une autre s'agiter,
Tel ce jouet qu'on fait sous le fouet pivoter,
Mais pour moteur unique il n'avait que la joie.
Aux noms de Charlemagne encore et de Roland,
Ma vue en suivit deux ensemble étincelant,
De l'œil comme un chasseur suit son oiseau de proie.
Puis aussi, sur la croix, Guillaume et Renoard,
Godefroy, le grand chef, le fier Robert Guiscard,
Attirèrent mes yeux par une clarté vive.
Alors l'Esprit qui tint mon oreille attentive
Se mut lui-même, et vint se mêler sans retard
Au chœur où dans le chant se montra tout son art.
Je me tournai soudain vers mon guide céleste,
A ma droite, attendant que sa bouche ou son geste
Me dictât mon devoir, et je vis ses beaux yeux
Briller, resplendissants, si purs et si joyeux,
Que jamais nul aspect ne fut si beau, pas même
Le sien, quoiqu'en dernier paré d'éclat suprême.

Comme, alors qu'on se sent de jour en jour au cœur
Plus de joie à bien faire, on juge avec bonheur
Que l'on croît en vertu, je m'aperçus de même,
En voyant ce prodige encor plus merveilleux,
De ma course en spirale à la suite des cieux
Que s'agrandissait l'arc; et, sur un front de neige,
D'une honte pudique à l'instant qu'il s'allége,
Aussi rapidement que change la couleur,
Je reconnus, à voir une douce lumière
Épancher mollement sa limpide blancheur,
Que j'étais accueilli dans la sixième sphère.
En l'astre jovien je vis distinctement
L'amour des bienheureux, par son rayonnement,
Tracer les signes dont se peint notre langage.
Ainsi que ces oiseaux qu'on voit sur le rivage
S'envolant, tout joyeux du butin recueilli,
Se former, au moment de changer de parage,
En files, en triangle, ou bien en cercle; ainsi,
Brillantes de clarté, ces saintes créatures,
Volant tout en chantant, dessinaient des figures
Qui, tour à tour, offraient le D, l'I, ou bien l'L.
D'abord leur danse au chant s'accordait, noble et digne,
Puis, lorsqu'elles venaient de dessiner un signe,
En place elles restaient, cessant leur chant pieux.
Muse divine, ô toi qui fais que le génie,
Dans la postérité, survivant glorieux,
Des cités, des États éternise la vie,
Sois-moi guide et flambeau; que par toi, sans faillir,
Je puisse retracer de la céleste danse
Chaque figure, ainsi que je sus la saisir;
Que dans ces quelques vers éclate ta puissance!
Cinq fois sept lettres donc frappèrent mon regard,
Et je remarquai bien consonnes et voyelles,
Chacune dans son ordre, et chaque mot à part,
Selon que me parut le tout tracé par elles.

Diligite d'abord, et puis *Justitiam*
S'offrirent à mes yeux, pour verbe et pour régime;
Je lus ensuite : *Qui judicatis terram*.
Dans l'M du dernier mot la phalange sublime
Resta, gardant ses rangs, à scintiller encor,
Et l'astre ainsi semblait d'argent diapré d'or.
Puis j'aperçus d'en haut d'autres clartés descendre
Sur le point culminant de l'M, et s'y poser,
Tout en chantant le bien qui seul est à priser,
Ce bien qui vers lui seul constamment les fait tendre.
Ensuite, comme on voit de tisons embrasés
Jaillir, au moindre choc, des torrents d'étincelles,
En augure accueillis par les sots abusés,
Surgirent à la fois mille clartés nouvelles,
Les unes s'élevant haut et les autres peu,
Selon que fut réglé leur poste dans ce lieu,
Par le divin soleil qui les y rend si belles,
Et, chacune à son rang arrêtée en ce feu,
Je vis le cou d'un aigle et sa tête apparaître.
Celui qui le traça n'a ni guide ni maître,
Guide et maître lui-même, il inspire et bénit
L'instinct qui, sans errer, donne la forme au nid.
Les autres bienheureux, joyeux de leur partage,
Dont s'enguirlandait l'M, alors se déplaçant
Eurent à faire peu pour achever l'image.
O combien à mes yeux, astre resplendissant,
Rayonnèrent alors de joyaux, m'annonçant
Que du Ciel, dont tu fais l'ornement, le délice,
Émane, comme effet, notre humaine justice!
Aussi, du fond du cœur, conjurai-je l'Esprit,
Dont procèdent ton droit, tes actes, ta puissance,
De voir ou la vapeur s'engendre et se nourrit
Qui voile ses rayons, afin que recommence
A s'allumer son ire, au trafic qui flétrit
Ce temple dont les murs, fondés sur tant d'oracles,

Sont formés de martyrs, cimentés de miracles.
O milice du Ciel que j'adjure à genoux,
Prie, adore pour ceux qui sont sur cette terre,
Et qu'un funeste exemple a fait s'égarer tous!
Jadis avec le glaive, on se faisait la guerre,
On la fait aujourd'hui, d'un et d'autre côté,
En enlevant le pain qu'à nul en sa bonté
Ne voulut refuser jamais le commun Père.
Mais toi qui n'écris rien que pour le raturer,
Songe que Pierre et Paul, que l'on vit expirer
Pour la vigne par toi de ronces envahie,
Vivent tous deux là-haut de l'éternelle vie.
Tu peux dire, il est vrai: Me tient tant de ferveur
Pour celui qui jadis vécut en solitaire,
Et fut jeté, martyr, à la danse en salaire,
Que je ne connais plus ni Paul ni le pêcheur.

CHANT XIX.

L'oiseau resplendissant, les ailes éployées,
S'offrait à mes regards, inondant de bonheur
Les âmes à former son image employées.
Chacune paraissait un rubis dont l'ardeur,
Aux rayons du soleil avivée, enrichie,
Dans mes yeux fascinés se serait réfléchie.
Ce qu'il me faut ici retracer désormais,
Sur terre nulle voix ne l'exprima jamais :
Ne fut, en aucun temps, plume apte à le décrire;
Imagination pour le rêver et dire :
J'ouis parler le bec de l'aigle, et de mes yeux
Je le vis. Il disait, d'une voix cadencée :
JE, MA, quand NOUS et NOTRE était dans sa pensée
Ici, commença-t-il, comme juste et pieux
M'est donné de briller à ce comble de gloire
Qui, certes, de bien loin dépasse tous les vœux.
En honneur j'ai laissé sur terre ma mémoire;
Mais, tout en la vantant, les hommes pleins d'erreur
Désertent mon exemple, et parle en vain l'histoire.
Comme de cent charbons ne naît qu'une chaleur,
Tous ces Amours ainsi rendaient un son unique
Qu'exhalait jusqu'à moi l'image magnifique.
Alors je m'écriai. — Perpétuelles fleurs
De l'éternelle joie, ô vous, ainsi dans une
Qui me faites jouir de toutes vos senteurs,
Veuillez me soulager de la faim importune

Pour laquelle sur terre il n'est pâture aucune,
D'où vient que j'endurai jeûne long et cruel!
Je sais bien que s'il est une autre sphère au Ciel
Partout réfléchissant la divine justice,
Pour la vôtre, il n'est voile aussi qui l'obscurcisse.
Vous ne pouvez douter, à ce que vous direz,
De mon attention; enfin, vous n'ignorez
Quel doute, en moi bien vieux, réclame votre office.
  Comme, à peine affranchi qu'il est du chaperon,
Sur le poing du chasseur l'impatient faucon
Bat des ailes, joyeux, en secouant la tête
Et, prêt à s'envoler, se fait beau pour la fête,
De même tressaillit l'emblème glorieux,
Tout formé de louange envers le Roi des Cieux,
Et d'où se répandait un chant plein d'harmonie.
Tel qu'on ne le conçoit qu'en la joie infinie.
Puis j'entendis ces mots: — Celui dont le compas
Dans l'espace traçant les limites du monde,
Ensemble y renferma ce que l'œil ne voit pas
Et ce qu'il aperçoit, à cette œuvre féconde
Ne put tant appliquer une marque profonde
De sa perfection, que n'eût infiniment
Son Verbe à dépasser encor l'entendement.
Le premier orgueilleux en est la preuve sûre:
Lui, plus grand, plus parfait qu'aucune créature,
Pour n'avoir pas, aveugle, attendu la clarté,
Il tomba, sans attendre à sa maturité.
En de plus humbles rangs, dès lors, toute nature
N'offre qu'un réceptacle étroit, trop limité
Pour ce bien qui, sans fin, est aussi sans mesure.
Notre entendement donc n'étant rien, on le sent,
Qu'un rayon de l'Esprit qui remplit toute chose,
Par sa nature même il se trouve impuissant
A connaître, dans tout ce qu'il voit ou suppose,
Son principe, à scruter profondément sa cause.

L'intelligence dont le Ciel vous a pourvus
N'arrive à sonder mieux la justice divine
Que l'œil qui sous la mer à pénétrer s'obstine,
Et du bord voit le fond qu'au large il ne voit plus :
Il est pourtant, ce fond ; sa profondeur le voile.
Ne s'épand la clarté que de la pure étoile
Dont jamais n'est terni l'éclat vif et serein ;
Toute autre n'est auprès, ténèbres ou venin,
Que l'ombre de la chair. Il n'en faut davantage
Pour que, désormais, tombe en entier le nuage
Qui cachait à tes yeux la Justice d'en haut,
Et laissa si souvent ton esprit en défaut.
Ainsi, tu te disais : — Sur l'indien rivage,
Où nul ne proclama le nom de Jésus-Christ,
Ne lut, ne vit un livre où son nom fût écrit,
Naît un homme ; ses vœux, ses actes sont d'un sage,
D'un juste, pour autant que l'humaine raison
En puisse décider, dans son humble horizon,
Sa vie est sans péché, sa langue sans malice ;
Il meurt non baptisé, sans avoir eu la foi :
Où, pour le condamner, trouver une justice ?
Comment lui faire un crime, ignorant de la loi,
De ne pas avoir cru ? — Qui donc es-tu toi-même,
Qui prétends, de ton siége, en arbitre suprême
T'ériger et juger à mille stades loin,
Quand ta vue, à deux pas, t'abuse en ton besoin ?
Si ne vous parlait pas de bien haut l'Écriture,
A tel qui subtilise avec moi, conjecture,
Douter, assurément, pourrait être à propos.
O trop grossiers esprits, terrestres animaux !
Jamais, bonne de soi, la volonté première,
Souverain bien qu'elle est, tout amour et lumière,
En soi ne s'aliéna. Rien n'est juste qu'autant
Qu'en elle il se confond lui-même à chaque instant ;
Ne peut nul bien créé l'avoir en sa puissance,

Ni l'attirer à lui » c'est elle, en éclatant,
Par son rayonnement qui lui donne naissance
  Ainsi que la cigogne, alors qu'à ses petits
Elle a distribué la pâture attendue,
Dans son nid va tournant, où de ses yeux ravis
La regarde celui dont la faim est repue;
De même fit alors, en ravissant mes yeux,
Cette image bénie, et s'agitaient ses ailes,
Que d'accord balançaient tant d'unanimes vœux.
J'écoutais de son chant les notes solennelles
Et, tout en tournoyant, voici ce qu'elle dit:
  Comme entend ton oreille et non pas ton esprit
Les accents que ma voix fait retentir, de même
En est pour vous, mortels, du jugement suprême.
  Quand se fut arrêté l'essor de tant d'éclairs,
Rayons de l'Esprit saint, dont s'émaillait l'enseigne
Qui devant Rome fit s'incliner l'univers,
L'aigle reprit: — Au Ciel, où dans sa gloire il règne,
Nul n'est monté jamais qui ne crut pas au CHRIST,
Soit avant, soit depuis sur la croix qu'il souffrit.
Mais sache que beaucoup à la bouche ont le Christ,
Qui, lors du jugement, eux-mêmes doivent être
Moins près de lui que tel qui ne put le connaître
De tels chrétiens seront condamnés du païen,
Des deux collèges quand se fera le partage:
L'un, riche à tout jamais du céleste héritage,
L'autre, déshérité sans retour de tout bien.
Avec justice alors que ne pourront pas dire
Les Perses à vos rois, lorsqu'ils verront ouvert
Le livre où leurs méfaits sans nombre vont s'inscrire?
  On y verra, parmi maints autres faits d'Albert,
Celui qui se prépare et ne tardera guère
Au royaume de Prague à porter la misère.
Sur les bords de la Seine, on y verra le deuil
Dont est cause ce roi battant fausse monnaie,

Qui doit finir, atteint d'une mortelle plaie,
Sous la dent d'un pourceau. On y verra l'orgueil
Qui stimule Écossais, Anglais, et les irrite
L'un l'autre, les poussant à franchir leur limite.
S'y verront la mollesse et les lascifs excès
Du monarque espagnol, de celui de Bohême,
Au cœur efféminé, qui ne connut jamais
Ce que c'est que valeur, ne s'en soucia même.
S'y verra du boiteux, roi de Jérusalem,
L'I marquer la vertu, l'honneur et la justice,
Lorsque tout le contraire aura pour signe un M.
La couardise encor s'y verra, l'avarice
De tel qui sous sa loi tient cette île de feu
Où finit ses longs jours Anchise, et, pour que fasse
Sa mention juger combien il compte peu,
La lettre mutilée, et tenant peu de place,
Exprimera beaucoup dans un étroit espace.
De même on y verra tous les actes honteux
Dont son oncle et son frère ont souillé tous les deux
Une illustre naissance et deux nobles couronnes.
Le prince portugais et le Norvégien,
Là, seront signalés pour leurs œuvres félonnes,
Et celui de Rascia, qui, pour son plus grand bien,
Battit d'impur métal au coin vénitien.
Heureuse la Hongrie, heureuse la Navarre,
Si ne se laisse pas la première opprimer,
Si l'autre, de ses monts résolue à s'armer,
A repousser le joug hardiment se prépare!
Crois que le temps est proche; on le peut bien juger
Aux cris de Famagouste, aux pleurs de Nicosie,
Quand leur brute, aujourd'hui que le sang rassasie,
Des autres suit les pas pour ne pas déroger.

CHANT XX.

A l'heure où le flambeau du monde qu'il éclaire
S'abaissant tout à coup, quitte notre hémisphère;
Quand le jour qui s'éteint a fui de toutes parts,
Le ciel, qui de lui seul brillait à nos regards,
Se repeuple de feux, innombrable famille,
En qui ce n'est encor qu'une splendeur qui brille
Cette phase du ciel à mon esprit revint,
Quand l'insigne du monde et de ses nobles guides
Eut fait trêve aux accents de son organe saint
Car ces vives Clartés, de plus en plus splendides,
Entonnèrent des chants tels que mon souvenir,
Débile et fugitif, n'a pu les retenir.
O doux et pur Amour, qui, voilé d'un sourire,
N'en resplendis que mieux, que tu semblais brûlant
En ces vivants foyers, à l'envi n'exhalant
Que des pensers pieux, qu'un tendre et saint délire!
Quand les joyaux bénis aux lucides rayons,
Précieux ornement de la sixième sphère,
Eurent interrompu leurs angéliques sons,
Il me parut ouïr comme un bruit de rivière
Qui, limpide, descend de rocher en rocher,
Et que sa source à flots ne cesse d'épancher.
Et comme, sous le doigt, au col de la guitare,
Pour éclore, le son se forme et se prépare,
Comme l'air se module aux trous du chalumeau,
De même j'entendis alors un long murmure

Monter le long du col du radieux oiseau,
Comme si d'un canal il offrait la structure ;
Puis, là, devenu voix, par son bec aussitôt,
Sous forme de langage, il sortit, mot à mot,
Ainsi que l'attendait le désir de mon âme,
Où je le recueillis inscrit en traits de flamme.
Regarde bien en moi, dit l'oiseau nonpareil,
Observe la partie, à voir qui destinée,
Peut, dans tout son éclat, sans en être gênée,
Chez les aigles mortels, contempler le soleil.
Car des feux étoilés dont tout mon corps scintille,
Ceux-là par qui mon œil brille si radieux,
Des Esprits de leur rang sont les plus glorieux.
Celui, seul au milieu, qui forme ma pupille,
Fut roi : de l'Esprit saint c'est ce chantre inspiré
Qui jadis fit porter l'arche de ville en ville
Il connaît maintenant à son conseil sacré
Combien plurent ses chants et, par la récompense,
De leur mérite il juge en la voyant immense.
Des cinq que de mon œil dessinent le contour,
Le plus près de mon bec prit en pitié la veuve
Qui pleurait mort le fils objet de son amour.
Il connaît, maintenant qu'il en a fait l'épreuve,
A ne suivre le Christ ce qu'il en coûte un jour;
Il sait des sombres lieux quelle est la différence
A cette douce vie. A sa suite, celui
Qui fait la sommité de la circonférence,
Par une véritable et sainte pénitence
Vit sa fin retardée ; il connaît aujourd'hui
Que l'arrêt éternel n'est pas moins immuable,
Encor qu'une prière au Seigneur agréable
Obtienne un court sursis du jour au lendemain.
Celui qui vient après se fit, à bon dessein,
Avec les lois et moi, Grec, de la ville reine,
Pour céder au pasteur le suprême domaine,

Louable intention qui porta mauvais fruit.
Il connaît maintenant que rien du mal produit
Par sa bonne action n'amoindrit son mérite,
Bien que le monde en soit à sa perte réduit.
 L'autre, au-dessous, de l'œil où se courbe l'orbite,
Fut Guillaume, que pleure encore aujourd'hui, mort,
La terre que, vivants, ne font pleurer moins fort
Charles et Frédéric. A cette heure il n'ignore
Combien aux justes rois porte d'amour le Ciel,
Et le proclame à tous cet éclat immortel
Qui parmi ses égaux à jamais le décore.
 Qui croirait, sur la terre où règnent tant d'erreurs,
Que le troyen Ryphée, en cette enceinte ronde,
Est le cinquième auprès de ces saintes Splendeurs?
Il connaît maintenant ce que ne peut le monde
De la divine grâce entrevoir, préjuger,
Bien que sa vue au fond ne sache encor plonger.
 Comme en chantant, d'abord, l'alouette s'élève,
Puis bientôt, des doux sons qu'en dernier elle achève
Satisfaite, se tait. Ainsi se tut soudain
L'image, où je voyais du bon plaisir divin,
Dont toute chose au ciel procède et sur la terre,
L'emblème révéré. Dans tous mes traits alors
Bien qu'apparût mon doute, ainsi que sous le verre
Transparaît la couleur étendue en dehors,
A l'attendre ne put tenir ma patience,
Et son poids, à ma bouche en faisant violence,
En fit jaillir ces mots : Ai-je bien entendu?
 Dans l'éclat plus splendide aussitôt épandu
Je vis se révéler une plus vive joie
Et, pour ne me tenir à la surprise en proie,
Le signe saint reprit, l'œil plus ardent. — Tu crois
Les choses que je dis, comme de moi reçues,
Mais non pour les avoir comprises, je le vois,
Et ton esprit s'y perd bien qu'elles en soient crues.

Tu fais comme ceux-là qui d'un objet cité
Retiennent bien le nom, mais de sa *quidite*
Ne voient rien, si d'autrui ne leur vient assistance.
Au royaume des Cieux peut faire violence,
Cet amour plein d'ardeur, cette vive espérance,
Qui du Juge éternel vainquent la volonté;
Mais non pas comme l'homme est par l'homme dompté;
Elle est vaincue ainsi parce qu'elle veut l'être,
Et triomphe, vaincue, encore sa bonté.
De ton étonnement reviens donc. L'a fait naître
Ce premier feu vivant et le cinquième aussi
Qu'à l'entour de mon œil tu vois, brillant ainsi,
Décorer le séjour des Anges de lumière.
Or, apprends qu'ils n'ont pas, dépouillant sa poussière,
Quitté leur corps mortel, païens comme tu crois,
Mais Chrétiens tous les deux, tous les deux pleins de foi,
L'un, au Christ à venir, l'autre, au Sauveur du monde,
Ayant souffert pour tous. L'un, de ce gouffre immonde
D'où nul ne se relève à bonne volonté,
Vint ranimer le corps qu'il avait habité;
Ce fut le digne prix d'une vive espérance
Qui, pour en obtenir d'être ressuscité,
Dans la prière faite à Dieu mit confiance
Et, par là, put fléchir sa sainte volonté.
Cette âme glorieuse, en sa chair revenue,
Dans laquelle elle n'eut à demeurer que peu,
Crut dès lors à celui qui l'avait secourue;
Puis, lorsqu'elle eut la foi, l'embrasa d'un tel feu
Le véritable amour, qu'à peine sonna l'heure
De sa seconde mort, de si haute demeure
Elle se trouva digne en l'éternel bonheur.
L'autre, par cette grâce intarissable et pure
Dont se cache la source, à telle profondeur
Que jamais n'y plongea l'œil d'une créature,
Alors qu'il habitait le terrestre séjour,

Pour la justice fut tout zèle, tout amour.
De la Rédemption aussi, de grâce en grâce,
Dieu lui fit-il de loin apercevoir la trace.
Croyant dès lors en elle, il prit en grande erreur
L'infection païenne et, sévère censeur,
Gourmanda les pervers en leur malice extrême
Avant qu'on baptisât, et de plus de mille ans,
Ces trois dames pour lui valurent de baptême
Qu'à la droite du char, tu vis n'est pas longtemps.
Prédestination, oh! combien ta racine,
Plonge profondément loin du regard borné,
Qui ne peut on entier, à sa source divine,
Voir la cause première et s'égare étonné.
Vous, mortels, réprimez votre inquiète audace,
Et dans vos jugements soyez moins absolus ;
Car nous-mêmes ici, voyant Dieu face à face,
Nous ne connaissons pas encor tous les élus.
Nous est douce pourtant, cette ignorance même,
Notre bonheur croissant de ce bonheur suprême,
Qui consiste à vouloir ce que veut le Seigneur
Ainsi parla l'image à divine Splendeur,
Me versant la liqueur, sous ma faible paupière
Qui douce à s'infiltrer, l'ouvrait à la lumière.
Et comme, accompagnant un habile chanteur,
De la cithare, sous une main exercée,
La corde frémissante, en mesure pincée,
Donne au chant plus de charme, ajoute à sa douceur,
Ainsi, tant que j'ouïs sa voix, je me rappelle
Que je vis constamment les deux feux bienheureux,
A chaque mot, d'accord comme un battement d'yeux,
Se mouvoir rayonnants, en dardant l'étincelle.

CHANT XXI.

De nouveau contemplant Béatrice, mes yeux
Ne s'occupaient que d'elle, et mon âme avec eux,
Sur tout autre penser subissant son empire.
Mais alors je cherchais vainement son sourire;
Quand sa bouche aussitôt, dit : — Si je souriais,
Semblable à Sémélé, cendre tu deviendrais.
En effet, ma beauté, tu l'as pu voir naguère,
Qui brille d'autant plus, de l'éternel palais
Qu'on monte les degrés, si je ne tempérais,
Par prudence pour toi, sa croissante lumière,
Rayonnerait soudain, lançant des éclairs tels
Que n'y résisteraient tes organes mortels,
Plus que la feuille sèche où s'abat le tonnerre.
Nous sommes arrivés à la septième sphère
Qui, sous l'ardent poitrail du lion parvenant,
Confond avec la sienne et verse maintenant,
En rayons, sa puissante influence à la terre.
Que ton attention passe toute en tes yeux,
Que tes yeux, à leur tour, reflètent la figure
Qui va dans ce miroir se révéler pour eux.
Celui qui concevrait quelle douce pâture
C'était pour mes regards de l'admirer aux cieux,
Sans peine comprendrait, dans la même mesure,
Quand je dus les porter ailleurs, tout mon plaisir,
A mon céleste guide empressé d'obéir,
De l'extase à sortir pour un nouveau délice.

Je vis dans le cristal qui roule par les airs
Et tourne autour du globe en ce vaste univers,
Portant le nom d'un roi dont le sceptre propice
Des mortels innocents sut écarter tout vice,
Je vis un escalier, d'or pur et transparent,
En haut se déployer tellement dans l'espace,
Que mes yeux ne pouvaient au loin suivre sa trace;
Et le long des degrés j'aperçus, descendant,
Des milliers de Splendeurs. J'eus était près de croire
Vou tout ce qu'a le Ciel de lumière et de gloire
A flots y ruisseler, d'en haut se répandant.
Comme aux champs, le matin, par native coutume,
Sur leurs membres glacés pour réchauffer la plume,
S'agitent les corbeaux, à l'heure où point le jour,
Les uns partant alors, s'envolent sans retour,
Reviennent promptement les autres, et le reste
A tournoyer demeure au paternel séjour;
De même il me sembla sur l'échelle céleste
Voir fondre ces Splendeurs et, scintillant d'amour,
Chacune en son degré, s'y poser empressée.
Une d'elles vers nous s'étant plus avancée,
Fit briller tant d'éclat, que je dis à part moi :
Tu me révèles bien l'amour qui brûle en toi,
Mais celle dont j'attends, pour parler et me taire,
Qu'elle ait présent comment et quand je dois le faire,
Reste silencieuse et, partant, j'agis bien,
Malgré tout mon désir, en ne demandant rien.
Mais elle qui lisait, nettement retracée
En Celui qui voit tout, ma secrète pensée,
Me dit : Que ton désir ait satisfaction.
Je parlai donc ainsi : — Ne m'est certes pas due,
La réponse qu'ici j'implore, mais au nom
De celle qui permet cette humble question,
O toi qui de ta joie es voilée, âme élue,
Dis-moi ce qui t'a fait venir si près de nous,

Pourquoi du Paradis cette sphère bénie
Me laisse à regretter la même symphonie
Qui des autres s'exhale en chants pieux et doux.
Ton ouïe est mortelle aussi bien que ta vue,
L'entendis-je répondre, et ce qui dans ces lieux
Fait qu'on ne chante pas, de sourire à tes yeux
A fait que Béatrice aussi s'est abstenue.
Si j'ai tant descendu les sacrés échelons,
C'est pour te faire fête, et de tous mes rayons,
De mes discours amis accueillir ta visite.
Plus d'amour ne m'a pas fait accourir plus vite :
Autant et plus d'amour là-haut brûle chez tous;
Dans les sacrés pourpris, c'est ce que te révèle
Ce flamboyant éclat qui darde l'étincelle.
Mais cette charité qui sait faire de nous
Des serviteurs zélés et prêts au premier signe
De Celui qui régit le monde, nous assigne
Notre rang, notre poste en ce lieu de bonheur.
Je vois bien, repartis-je, ô céleste Splendeur!
Comment d'un libre amour la sainte obéissance
Vous suffit pour servir en tout la Providence;
Mais il me faut chercher avec plus de labeur
Pourquoi tu fus ainsi, seule, prédestinée
Entre tous tes égaux à la tâche ordonnée
Le dernier de ces mots n'était pas prononcé,
Que la sainte Splendeur, encor plus éclatante,
Se mit à tournoyer comme une meule ardente;
Puis, répondit ainsi son amour empressé :
Pénétrant à travers cet éclat qui m'enserre,
Sur moi descend d'en haut la divine lumière;
A ma perception la vertu qui s'unit
Au-dessus de moi-même à tel point me grandit,
Que je vois, dans sa sainte et divine nature,
La source dont elle est l'émanation pure;
Et de là cette joie en moi qui resplendit,

Ma flamme rayonnant aussi vive et limpide
Que dans ma vision mon regard est lucide.
Mais l'âme dans le Ciel dont plus brille le feu,
Le séraphin dont l'œil plonge le plus en Dieu,
Ne pourra satisfaire encore à ta demande.
Ce que tu veux savoir et ne sauras jamais,
Dans l'abîme infini des éternels décrets,
Que nul regard créé ne sonde, où qu'il s'étende,
S'enfonce trop avant, même pour ceux du Ciel
Quand tu retourneras dans le monde mortel,
Dis-le, pour que, jamais son orgueil ne présume
Jusqu'à porter si haut un regard criminel.
L'esprit qui luit limpide ici, sur terre fume.
Juge donc si, là-bas, il doit aller rêvant
Pouvoir ce qu'il ne peut lorsque le Ciel l'assume.
  Je laissai donc, sa voix ainsi me l'intimant,
Ma question première et, dans l'humaine vie,
De ce qu'il fut de lui je m'enquis humblement.
  Cette fois il reprit. — Non loin de ta patrie,
Sont, entre les deux mers qui pressent l'Italie,
D'âpres rochers, si haut se dressant fièrement,
Qu'on y voit à ses pieds l'orage se formant;
Sous le plus élevé, que l'on nomme Catrie,
Existe, à la prière asile consacré,
Un hermitage, un cloître, où je me retirai.
A servir Dieu mon âme y fut tout attentive.
L'hiver comme l'été, n'ayant pour aliment
Que des mets dont le suc exprimé de l'olive
Fournissait tout l'apprêt, là je vivais content,
En méditation sainte et contemplative.
Le champ rendait alors à ce Ciel largement;
Mais, stérile aujourd'hui, l'ivraie y croît épaisse,
Aussi faut-il bientôt que le mal apparaisse.
Dans ce pieux séjour je fus Pierre Damien,
Et Pierre le Pécheur vécut au monastère

Dit de Sainte-Marie, au rivage Adrien.
Peu de jours me restaient à vivre sur la terre,
Quand me fut imposé ce chapeau convoité,
Qu'on voit de mal en pis incessamment jeté.
Vases d'élection, s'en allaient Paul et Pierre,
Tous deux maigres, pieds nus, avec humilité
Mangeant ce qu'ils trouvaient de chaumière en chaumière,
Mais il faut aux pasteurs, en ce siècle nouveau,
Des bras pour s'appuyer, quand la marche les lasse,
Et pour les soulever, tant est lourde leur masse.
On voit leurs palefrois couverts de leur manteau,
Et deux bêtes ainsi vont sous la même peau.
Peux-tu tant endurer, patience suprême !
Ces mots à peine dits, je vis à l'instant même,
Des flammes, en grand nombre, aux purs rayons dorés,
Descendre en tournoyant, de degrés en degrés,
Et toutes resplendir, à chaque tour plus belles;
Puis, à l'entour du saint ces vives étincelles
Se rangeant, un grand cri fut par elles poussé,
Tel qu'au monde il n'est bruit qui n'en fût dépassé.
Je l'entendis à peine et ne le compris guère,
Tant je fus écrasé par ce vaste tonnerre.

CHANT XXII.

De stupeur accablé, vers mon guide, soudain,
Je tournai mon regard, comme dans son chagrin
L'enfant met son espoir où plus il se confie.
Et Béatrice, ainsi qu'une mère attendrie
A son fils faible et pâle implorant son secours,
Fait entendre une voix qui le calme toujours :
Ne sais-tu pas qu'au Ciel tu te trouves, dit-elle,
Au Ciel ne sais-tu pas que tout est saint et bon ;
Que tout ce qui s'y fait provient d'un juste zèle ?
Ce que t'auraient causé de révolution
Mon sourire et leur chant, ce cri te le révèle,
Puisque, seul, il te livre à tant d'émotion.
Si, lorsque leur prière ébranla ces demeures,
Ton esprit avait pu la saisir, tu saurais
La vengeance qui doit frapper tant de méfaits,
Et que tes yeux verront, même avant que tu meures.
Le glaive de là-haut n'est rapide ni lent
Qu'autant qu'il paraît tel, soit à qui le réclame,
Soit à qui le redoute, en l'effroi de son âme,
Mais que d'autres sujets t'occupent maintenant
Plus d'un illustre Esprit va s'offrir à ta vue,
Si tu veux la laisser guider par mes avis.
Dirigeant donc mes yeux comme il lui plut, je vis
Cent sphériques foyers qui, peuplant l'étendue,

De mutuels rayons se paraient embellis.
Je demeurais muet : tel l'homme qui réprime
L'aiguillon du désir, de crainte d'excéder
Une juste limite en osant demander.
Celui qui répandait l'éclat le plus sublime
Parmi ces purs joyaux, et le plus grand de tous,
Pour exaucer mes vœux se dirigea vers nous
Et, du sein de ses feux, je l'entendis me dire :
Si, comme dans ton âme il m'est donné de lire,
Tu voyais ce qu'il brûle en nous de charité,
Par toi ton vœu déjà serait manifesté.
Mais, loin de retarder, en te laissant attendre,
Ta course vers le but qui si haut te fait tendre,
J'irai, par ma réponse, au-devant du penser
Que ton esprit recèle, en n'osant l'énoncer.
Le sommet de ce mont qui, depuis, sur sa pente
Vit s'élever Cassin, par la foule ignorante
D'un peuple plein d'erreurs, au mal toujours porté,
A certains jours était de mon temps fréquenté.
Le premier, j'y portai le nom du divin Maître,
Dont les hommes sur terre apprirent à connaître
La vérité, qui seule à tel point nous grandit,
Nous rapproche du Ciel. Et sur moi resplendit
Si manifestement la grâce, qu'à la ronde
J'arrachai bourgs, cités, à ce culte maudit
Dont les prestiges vains avaient séduit le monde.
Ces autres feux qui tous étincellent si vifs
Firent aussi leur tâche, hommes contemplatifs,
De ce zèle embrasés qui répand sur la terre
Et fleurs et fruits bénis. Là s'offre à toi Macaire,
Là Romuald ; ici sont mes religieux,
Au cloître ensevelis, le cœur ferme et pieux.
Et moi : — Tu m'as montré si grande bienveillance
En daignant me parler d'un ton affectueux,
Et s'en révèle tant chez tous ces autres feux,

Que mon cœur enhardi s'ouvre à la confiance,
Ainsi que, dilatée aux rayons du soleil,
Toute s'épanouit la rose au sein vermeil.
Je t'en conjure donc, père que je révère,
Dis-moi si, par faveur insigne, je pourrais
Te voir à découvert et contempler tes traits.

Il me fut répondu : — Ton désir, ô mon frère!
Ne saurait s'accomplir qu'en la dernière sphère,
Où des élus en tout sont comblés les souhaits,
Où l'est aussi le mien ; y sont entiers, parfaits
Et mûrs tous les désirs : sphère immense, accomplie,
La seule dans laquelle on voit chaque partie
Ou toujours elle fut et doit être à jamais ;
Parce que n'étant point dans un lieu contenue,
Elle n'est pas non plus de deux pôles pourvue.
Notre échelle mystique y monte en haut des Cieux ;
C'est pourquoi dans l'espace elle échappe à tes yeux.
Jacob jusqu'au sommet put élevant sa vue,
Contempler ses degrés chargés d'Anges nombreux.
Mais quoi? pour la gravir, nul en ce siècle impie
De la terre ne songe à soulever son pied,
Et ma règle survit en perte du papier.
Les murs qu'on appelait autrefois abbaye
Antres sont devenus, et le froc n'est au fond
Qu'un sac, qui de farine est moins plein que de son.
Mais n'offense pas Dieu la plus criante usure
Autant que pour le gain cette démangeaison
Qui pervertit le cœur des moines sous la bure;
Car tout ce que l'Église acquiert revient de droit
Au pauvre, au malheureux, et non, comme on le voit,
A des parents, bien moins à gens de vie impure.
Si molle est votre chair, mortels, si lâche, hélas!
Qu'un bon début chez vous ne dure même pas
Le temps qu'un chêne met du jour de sa naissance
A celui qui le voit se couronner de gland.

Saint Pierre commença sans or et sans argent,
Moi de même, en priant et faisant pénitence
François fonda son Ordre humble autant qu'indigent.
Remonte à l'origine et reporte ta vue
Sur ce que l'œuvre antique est partout devenue :
Tu la verras changée en tout du blanc au noir.
Mais certes du Jourdain quand Dieu refoula l'onde;
Lorsque, par son vouloir, s'enfuit la mer profonde,
Fut ce qu'il opéra moins étonnant à voir
Que le secours au mal qui doit ici pourvoir.
Le saint, en finissant, à la troupe sacrée
Se réunit, qui toute alors s'étant serrée,
Telle qu'un tourbillon pour monter s'élança.
De ma dame à leur suite un signe me poussa
Sur ces degrés divins, tant sa douce influence,
Subjuguant ma nature, eut sur moi de puissance.
Ici-bas, où l'on monte et descend, non jamais
On ne vit vol rapide ou course naturelle
Qu'on puisse comparer à l'essor de mon aile.
Puissé-je retourner, au gré de mes souhaits,
Lecteur, où resplendit cette gloire éternelle
Qui fait que si souvent, dans un pieux chagrin,
Je pleure mes péchés et me frappe le sein,
Comme, en bien moins de temps qu'il ne l'en faut pour mettre
Dans la flamme brûlante et retirer ta main,
Il est vrai que je vis le signe m'apparaître
Que le Taureau précède, et que j'y suis entré.
O constellation à l'éclat éthéré,
C'est, je le reconnais, ta féconde influence
D'où je tiens, quels qu'ils soient, et génie et science!
En même temps que toi se levait, se couchait
Celui qui dans le monde à tout donne la vie,
Quand, la première fois, dans la brise attiédie,
J'aspirai l'air toscan. Puis, quand, par un effet
De la Grâce divine, en cette haute sphère

Qui se meut, j'arrivai d'un si sublime essor,
C'est par ta région que j'y parvins encor;
Et mon âme, à cette heure, en toi se fie, espère,
Pour la doter de force à l'épreuve dernière,
A ce passage ardu qui l'attire d'en haut.
Te voici, m'avait dit Béatrice aussitôt,
Si près du dernier Ciel, où toute joie afflue,
Que se doit aiguiser de plus en plus ta vue.
Regarde donc, plus loin avant de t'élancer,
Regarde en bas, et vois de mondes tout un monde
Que j'ai mis sous tes pieds, prompte à les dépasser,
Afin que dans ton sein plus d'allégresse abonde
Et qu'à ce peuple saint, qui s'avance joyeux
Sous la voûte éthérée, elle apparaisse mieux.
Plongeant donc mon regard à travers les sept sphères,
Je vis ce globe tel que, soudain, je souris
De son chétif aspect digne de ses misères.
D'excellent jugement fait preuve, à mon avis,
Qui le méprise plus; et qui plus s'en dégage,
Pour mettre ailleurs son but, se peut appeler sage.
Je vis briller de là, dans toute sa clarté,
La fille de Latone, épanchant sa lumière
Sans l'ombre qui me fit croire à la densité
Se combinant en elle au défaut de matière.
Là, de ton fils aussi je pus, Hypérion,
Contempler fixement la face illuminée,
Et voir autour de lui comment dans son rayon
Se meuvent de plus près Mercure et Dionée.
J'aperçus Jupiter à l'éclat tempéré,
Modérant à la fois et son fils et son père;
Je pus de tous les sept observer à mon gré
Les évolutions, juger dans leur carrière
Combien leur course est prompte et combien ils sont grands,
Combien sont espacés leurs postes différents.
Ce globe, pauvre nid dont notre âme est si fière,

Tout entier, comme avec les éternels Gémeaux
Je tournais, m'apparut, de ses monts à ses flots ;
Puis, cette perspective immense parcourue,
Vers les yeux adorés se reporta ma vue.

CHANT XXIII.

Comme sur l'arbre aimé, dans ses rameaux fleuris,
L'oiseau, durant la nuit, qui voile toute chose,
Près du nid calme où dort sa famille se pose,
Et, pour revoir plus tôt ses nourrissons chéris,
Puis leur glaner aux champs l'ordinaire pâture,
Pour lui labeur, péril, tout est doux à ce prix,
L'œil attentif épie, à travers la verdure,
D'une inquiète ardeur, le lever du soleil,
Jusqu'au moment où l'aube annonce son réveil,
De même Béatrice observait attentive,
Sondant de son regard la région des cieux
Sous laquelle, ici-bas, du soleil à nos yeux
La course radieuse apparaît plus tardive.
Moi, la voyant pensive, absorbée, explorer,
J'attendais confiant, comme, alors qu'on désire,
On se calme en songeant que l'on peut espérer.
L'intervalle fut court, je m'empresse à le dire,
Entre ma sûre attente et l'instant où je vis
Du Ciel de plus en plus resplendir les pourpris.
Voici, dit Béatrice alors, riante et belle,
Le triomphe du Christ et sa troupe immortelle,
Pour toi d'avoir gravi ces sphères c'est le prix.
Tout ne semblait que flamme en son charmant visage,
Étincelaient ses yeux, de bonheur si remplis,
Qu'à la peindre échouerait mon terrestre langage.
Comme, lorsque son disque en entier s'arrondit,

Par une nuit sereine, Hécate au Ciel sourit,
Radieuse au milieu des Nymphes éternelles,
Dont l'espace partout se pare et resplendit;
Tel je vis, au-dessus de milliers d'étincelles,
Un Soleil qui, lui seul, toutes les embrasait,
Des étoiles, là-haut, comme le nôtre fait.
Sa lucide substance en leur vive lumière
Toute transparaissait, tellement nette et claire,
Que ne pouvait ma vue en soutenir l'ardeur.
O Béatrice, guide aimé, compagne chère!
Ce qui, dit-elle, ainsi fait baisser ta paupière
N'a rien qui lui résiste, et de tout est vainqueur.
Là, brille la sagesse, éclate la puissance
Qui de la terre ouvrit la route vers les Cieux,
En comblant une longue et bien vive espérance.
Comme un feu dans les flancs d'un nuage orageux
S'éveille et, tout à coup, à tel point se dilate
Que, lui manquant l'espace, au dehors il éclate
Et, contre sa nature, en terre il va tomber,
Ainsi, s'agrandissant au sein de tant de gloire,
Mon esprit me semblait de moi se dérober,
Et ce qu'il devenait, je n'en ai pas mémoire.
Béatrice reprit alors : — Ouvre les yeux,
Contemple mon aspect, désormais tu le peux,
Ce que tu viens de voir désormais doit suffire
Sans péril à te faire endurer mon sourire.
Tel celui qui, frappé par une vision,
Pour se la rappeler fouille dans sa pensée;
Tel je fus, quand j'ouïs cette invitation,
Qui se grava, jamais pour n'en être effacée,
Dans le livre où s'inscrit chaque chose passée.
Quand pour me seconder j'aurais toutes les voix
Auxquelles Polymnie et ses sœurs autrefois
Prodiguèrent à flots leur plus douce harmonie,
Mes chants ne rendraient pas ce sourire enchanteur,

Ce qu'à son saint aspect il donnait de Splendeur,
Ni de la vérité la millième partie.
Alors qu'en mes tableaux je peins le Paradis
Par bonds doit procéder ainsi ce saint poëme,
Comme un homme au milieu du voyage entrepris
Qui trouve son chemin coupé. Mais, en soi-même,
Pour peu qu'on réfléchisse au difficile thème,
Aux reins mortels chargés d'un poids lourd à l'excès,
On ne peut les blâmer de trembler sous le faix.
Ce n'est point une mer pour fragile nacelle,
Ni pour nocher manquant d'art, d'audace et de zèle,
Que celle où mon vaisseau s'ouvre un hardi chemin.
A mon aspect ainsi pourquoi restant sans fin
A t'enivrer d'amour, ne pas tourner ta vue
Sur tant d'autres beautés, sur ce riant jardin
Où de fleurs, aux rayons du Christ, le sol afflue?
Brille la Rose, ici, dont au Verbe divin,
Alors qu'il se fit chair, s'ouvrit le chaste sein,
Et ces lis dont au loin la senteur répandue
Fit dans la sombre nuit trouver le bon chemin.
Ainsi dit Béatrice; et moi, toujours docile,
J'affermis pour lutter ma paupière débile
Et me rendis soudain à ses ordres chéris.
Comme d'une hauteur, parfois, je découvris,
Quoique les yeux dans l'ombre, un riant paysage
Où laissait le soleil, déchirant le nuage,
Tomber un pur rayon; je vis des rangs nombreux
De Splendeurs que d'en haut des rayons lumineux
Allaient frapper, sans voir de ceux-ci le principe.
O bénigne vertu, de ton sublime type
Qui les empreins ainsi, tu daignas t'élever
Pour que mes faibles yeux pussent se soulever.
De cette belle fleur qu'en mon cœur je révère
Et que matin et soir invoque ma prière,
Le doux nom m'envahit du désir curieux

D'admirer de ce Ciel la plus grande lumière.
A peine s'était fait reconnaître à mes yeux
Cette vivante étoile à l'éclat radieux,
Qui triomphe là-haut comme elle fit sur terre,
Qu'un jet de feu sur elle en cercle descendit
Et, comme une couronne au front qui resplendit,
La ceignit, rayonnant et tournant autour d'elle.
L'harmonie, ici-bas, qui plus suave excelle
Par ses tendres accords à subjuguer le cœur,
Paraîtrait en la nue une sourde rumeur,
Comparée aux doux sons de la lyre inspirée
Couronnant le saphir dont s'orne l'Empyrée,
Où plus vive et plus pure éclate sa splendeur.
Je suis ce saint Amour, qui, d'essence angélique,
Manifeste, exhalée en cercles radieux,
La joie immense, fruit béni du flanc pudique
Que pour séjour choisit l'objet de tous nos vœux;
Et j'irai l'exhalant, du Ciel ô Dame et Reine,
Tant que près de ton fils, durant l'éternité,
Tu feras l'ornement du suprême domaine,
Plus beau de ta présence et de ta sainteté.
Voilà ce qu'exprimait la pure mélodie,
Tandis qu'évoluaient les circulaires feux,
Et tous, au même instant, les autres bienheureux
Répétaient à l'envi le saint nom de Marie.
L'ample manteau royal qui revêt l'univers
Et ses orbes roulants, tous par lui recouverts,
Subit un mouvement plus rapide et s'anime
Au souffle du Très-Haut, sous son regard sublime.
Si loin alors sur nous son interne paroi
S'éployait, qu'elle était invisible pour moi.
De mes yeux la portée était donc trop bornée,
Pour suivre en son essor la flamme couronnée,
Qui soudain remonta pour se joindre à son fils.
Comme le jeune enfant, aussitôt qu'il a pris

Le doux lait nourricier, tend les bras a sa mère,
Et montre ainsi combien à son âme elle est chère,
De même chaque flamme à la candide ardeur
En haut dressa sa cime, et je vis que Marie
D'elles toutes était profondément chérie.
Puis, je les entendis avec tant de douceur
Entonner *Regina Cœli*, que de ma vie
Je n'oublierai la joie où s'abîma mon cœur
Que de riches trésors dans ces saints tabernacles,
Arches d'où s'épandit, malgré tous les obstacles,
Le bon grain ici-bas au gré du laboureur!
Là, celui qui, durant l'exil de Babylone,
Pleura dans l'amertume, en lui laissant son or,
De ce qu'il amassa sans dépouiller personne,
Jouit dans l'allégresse et vit de son trésor.
Là triomphe, ayant eu sa part de la victoire,
Avec ceux de l'Ancien, du Nouveau Testament
Sous le Fils de Marie et de Dieu, saintement,
Celui qui tient les clefs de ce séjour de gloire

CHANT XXIV.

O convives élus au festin de l'Agneau,
Qui, mets saint et béni, pleinement rassasie
Un désir ineffable, en vous toujours nouveau,
Puisqu'ainsi Dieu permet, par sa grâce infinie,
A celui que je guide, avant l'heure où la mort
Lui prescrira d'avoir à regagner le port,
De glaner les débris tombés de votre table,
Qu'à son immense soif votre amour secourable
L'étanche quelque peu! Faites, vous qui pouvez
Vous abreuver toujours à cette source vive
D'où ce qui doit combler ses vœux sans fin dérive,
Que sa lèvre se mouille au flot où vous buvez.
Ainsi, dit Béatrice, et ces âmes joyeuses
Me parurent autant de sphères lumineuses
Sur leurs pôles tournant, en lançant mille feux,
Tels qu'en font resplendir les comètes aux cieux.
Et, comme dans l'horloge on voit chaque rouage
Se mouvoir de façon que semble le premier
Rester coi sur son axe et voler le dernier;
Ainsi, les unes moins, les autres davantage
Se hâtant dans leur danse, à leur vélocité
Se montraient leur mérite et leur félicité.
De celle qui, plus belle, avait plus de vitesse,
Je vis sortir un feu si brillant d'allégresse

Que nulle autre n'offrait plus de vive clarté.
Elle tourna trois fois autour de Béatrice,
En exhalant un chant d'un si divin délice
Que n'y saurait atteindre en rêve mon penser.
Ma plume s'en tait donc et passe outre, craintive;
Car sur de tels sujets que veuille s'exercer
L'imagination, que pour les retracer
La bouche ose parler, la couleur est trop vive.
O sainte sœur, de qui l'ardente piété,
Si tendrement nous prie, à ta voix j'ai quitté,
Touché de tant d'amour, cette sublime sphère.
C'est ainsi qu'aussitôt qu'il se fût arrêté,
A ma dame parla cet Esprit de lumière.
Elle reprit soudain : — Éternelle Splendeur
Du grand Apôtre auquel laissa Notre-Seigneur,
Quand pour les y porter il descendit sur terre,
Les clefs de tant de joie, admirable salaire,
Daigne questionner à ton gré sur la foi,
Qui te fit sur la mer marcher plein d'assurance,
Soit le point grave ou non, celui qui s'offre à toi.
Tu sais s'il a croyance, amour, ferme espérance;
Ne t'en est caché rien; car ton œil est fixe
Où tout va, de partout, se peindre retracé.
Mais la foi véritable au royaume céleste
Faisant les citoyens, à la glorifier
Il est bon qu'il soit prêt et qu'il la manifeste.
Ainsi que d'arguments s'arme le bachelier,
Qui se tait pour ouïr la question que pose
Le maître, sans conclure, en attendant la glose;
Moi, pendant son discours, je m'armais en secret
Des plus forts arguments, pour que me trouvât prêt
Tel interrogateur à profession telle.
Fais-toi connaître à nous pour un Chrétien fidèle,
Dis, qu'est-ce que la foi? — Je relevai le front
Vers la sainte lumière, et puis, vers Béatrice

Ayant tourné les yeux, je vis un signe prompt
M'exprimer le désir qu'au dehors j'épandisse
Ce qui de moi pouvait jaillir de plus profond.
  Fasse la Grâce, qui me vaut cet avantage,
Commençai-je, d'avoir au grand premier pasteur
A confesser la foi déposée en mon cœur,
Que puissent mes pensers passer en mon langage!
  J'ajoutai : — Père, ainsi que l'a bien exprimé
En termes vrais, précis, ton frère bien-aimé,
Qui mit avec toi Rome en bonne acheminance,
La foi de ce qu'attend l'espoir est la substance,
L'argument qui fait voir ce qui n'apparaît pas.
Telle est sa *quidité* pour moi dans tous les cas.
  Tu penses justement, l'entendis-je reprendre,
Si, toutefois, tu sais en même temps comprendre
Pourquoi la fait ainsi sa définition,
Substance, en premier lieu, puis démonstration.
  Je répondis : — Ici tout ce que mon œil sonde
De mystères profonds, d'arcanes éternels,
Se dérobe à tel point aux regards des mortels,
Qu'en la seule croyance où notre espoir se fonde
Ils existent, là-bas, et, par cette raison,
De substance elle prend la nature et le nom.
Or, comme il faut toujours que dans cette croyance
On puise les motifs de sa conviction,
Sans que les trouve ailleurs notre humaine science,
Elle équivaut pour nous à démonstration.
  J'ouïs alors ces mots : — Si pouvait toute chose
Sur la terre enseignée être comprise ainsi,
Les sophistes confus auraient la bouche close.
  Cette flamme d'amour d'où s'exhalait ceci,
Ajouta : — J'en conviens, la monnaie exposée
Est d'excellent aloi, bien frappée et pesée,
Mais, dis-moi, dans ta bourse est-elle juste aussi?
  Oui, certes, répondis-je, et si nette et si ronde,

Que je n'ai sur son coin nul doute, Dieu merci.
Puis, de cette lumière à la clarté profonde
Cette demande alors m'arriva : — D'où te vint
Ce joyau précieux, sur lequel, dans le monde
Ainsi que dans le ciel, toute vertu se fonde?
Et moi : — La large pluie où daigna l'Esprit saint
Se répandre sur l'une et sur l'autre écriture,
M'a fait conclure ainsi, syllogisme sans pair,
Et l'argument pour moi s'est présenté si clair,
Que toute preuve humaine, auprès, me semble obscure.
Puis, j'entendis encor ces mots : — Pourquoi tiens-tu
Pour parole divine, à conclusion telle
Qui te fait t'arrêter, l'écriture nouvelle,
Aussi bien que l'ancienne? — Et moi, — m'a convaincu
Ce qui s'en est suivi, ces œuvres que n'eût su
La nature, en battant le fer sur son enclume,
Jamais produire ; en eux ma preuve se résume.
Il me fut répliqué : — Dis, qui peut t'assurer
Que ces œuvres aient bien existé? car ces pages
Qui de preuve ont besoin, sont tes seuls témoignages,
Tu n'en as point ailleurs, nul ne l'en vient jurer.
Si le monde, repris-je, à la voix des apôtres,
Sans miracles, se fit chrétien, ce fait tranchant
En est, certe, un cent fois plus grand que tous les autres ;
Car c'est pauvre et sans pain dans l'infertile champ
Que tu vins, pour semer enfin la bonne plante;
Celle qui fut jadis une vigne opulente
Et qu'on voit devenir ronce de jour en jour
Comme je finissais, la bienheureuse cour
Entonna : — Du Seigneur, célébrons les louanges ; —
De ce chant tout céleste, apanage des Anges ;
Puis, ce prince d'en haut, qui dans cet examen,
De branche en branche avait pris un essor sublime,
En me faisant le suivre ainsi jusqu'à la cime,
Reprit : — La grâce qui, dans un mystique hymen,

Épousant ton esprit, en ce moment t'inspire,
T'a dicté jusqu'ici ce que tu devais dire,
Aussi j'approuve en tout ce qu'exprima ta voix;
Mais il faut à présent dire ce que tu crois,
Et de plus exposer d'où te vient ta croyance.
 O Très-Saint-Père, Esprit à cette heure qui vois
Ce que tu crus avec tant d'ardeur autrefois;
Toi qui sus devancer, en faisant diligence
Pour courir au sépulcre, un plus jeune que toi,
Repartis-je aussitôt, tu veux que de ma foi,
Je m'ouvre sans détour, en te faisant connaître
Son symbole et la cause en moi qui la fit naître.
Je crois en un seul Dieu, tout-puissant, éternel,
Par l'amour, le désir qui meut, sans qu'il se meuve,
Dans son immensité, ce qu'enserre le ciel.
Et, pour n'en pas douter, outre que mainte preuve,
Métaphysique ou non, frappe mon sens mortel,
M'en convainc et, bien plus encore, me l'atteste,
La vérité pleuvant de ce séjour céleste
Par Moïse, la voix des prophètes sacrés,
Les Psaumes, l'Évangile, et vous tous qui, sur terre,
Écrivîtes, des feux de l'Esprit éclairés
Trois personnes je crois, en qui mon âme espère;
D'essence unique et triple ensemble je les crois,
Au point de comporter *est* et *sunt* à la fois.
Sur cet impénétrable et tout divin mystère,
Ce qui dans l'Évangile est mainte fois écrit,
En grava pour toujours la trace en mon esprit.
De là ma foi dérive et naquit dans mon âme
L'étincelle qui, prompte à s'éployer en flamme,
En moi, non moins qu'au ciel l'étoile, resplendit.
 Comme un maître apprenant ce qu'à peine il espère
Embrasse, tout joyeux, le zélé serviteur
Qui vient de lui porter la nouvelle prospère;
De même je venais à peine de me taire,

Que trois fois, en chantant, l'apostolique Ardeur,
Dont l'ordre fit parler ma bouche avec candeur,
Me bénit, me ceignit de sa vive auréole,
Tant l'avait satisfait de tout point ma parole.

CHANT XXV.

S'il arrive qu'un jour ce poëme sacré,
Œuvre où mirent la main et le Ciel et la terre,
Et qui longtemps maigrit mon visage altéré,
Désarme la rigueur qui, pour ma peine amère,
M'exile du berceau où je dormis agneau,
Dans la haine des loups ennemis du troupeau;
Poëte, alors ma voix ne sera plus la même,
Non plus que ma toison, et, quand j'y rentrerai,
Du glorieux chapeau je me couronnerai,
Sur ces fonts où mon front reçut l'eau du baptême;
Car en mon sein la foi pénétra dans ce lieu,
Cette foi par qui l'âme est agréable à Dieu,
Et pour elle je fus couronné par saint Pierre.
Mais bientôt s'avança vers nous une lumière
Sortant des mêmes rangs qu'avait quittés d'abord
Le premier que le Christ laissa pour son vicaire,
Et ma dame me dit, en un joyeux transport :
Regarde, sois tout yeux, voici le saint propice
Que vont les pèlerins visiter en Galice.
Quand la colombe vient se poser tendrement
Auprès de sa compagne, ainsi que se révèle
Dans les cercles décrits, dans leur roucoulement,
Et s'épanche à l'envi leur amour mutuelle;
De même je vis l'un des princes glorieux
Être accueilli par l'autre, et leur voix fraternelle
Vantait le mets si doux nourriture des cieux.

Leurs saluts échangés dans cet accueil joyeux,
Chacun d'eux, devant moi s'arrêtant en silence,
Versa d'ardents rayons une telle abondance
Que de baisser les yeux me fut à leur splendeur.
Beatrice en sourit et dit : — Âme bénie,
Qui jadis décrivis l'allégresse infinie
De notre basilique et les dons du Seigneur,
Vante de l'espérance, au comble du bonheur,
Parler, toi qui devins chaque fois sa figure,
Alors que le Sauveur à trois de ses élus
Dans sa divinité se révéla le plus.
Lève ta tête, et fais que ton cœur se rassure,
Car du monde mortel jusqu'en ces régions
Tout ce qui monte doit mûrir à nos rayons
Me vint du second feu ce bienveillant langage.
Vers ces monts de splendeur je levai donc mes yeux
Qui, ployant sous le faix, avaient perdu courage.
Puisque notre Empereur veut qu'au plus haut des cieux,
Par un don de sa grâce, avant l'heure dernière,
Tu sois admis au fond du secret sanctuaire
Où siégent à leur rang ses comtes glorieux,
De notre cour afin qu'ayant vu la merveille,
L'espérance, qui fait là-bas avec ardeur
Rechercher le vrai bien, t'anime de tout son cœur,
Chez d'autres et chez toi plus vive se réveille,
Définis-la, dis-moi ce qu'en nourrit ton sein,
D'où te vint cette fleur au parfum tout divin
Ainsi m'interrogea la seconde lumière,
Et cette chère sainte en si vaste carrière
Avec un soin pieux qui guida mon essor,
Me prévint, elle-même en répondant d'abord.
L'ont pu lire tes yeux dans le soleil mystique,
Qui pour nous tous rayonne en ce peuple angélique,
L'Église militante aurait peine à t'offrir
Un fils ayant au cœur espérance plus vive.

Dans la sainte Sion d'Égypte s'il arrive,
C'est à ce titre, afin de pouvoir à loisir
Y promener partout une vue attentive,
Avant que les combats pour lui doivent finir.
Quant aux deux points touchant lesquels, pour te complaire,
Tu viens, non pour l'instruire, ici de l'inviter,
Afin qu'à son retour il ait à rapporter
Combien cette vertu t'est agréable et chère,
Je le laisse y répondre ; il peut s'en acquitter
Sans peine, sans jactance, et le fera paraître ;
Qu'il parle donc et Dieu veuille encor l'assister.
  Ainsi qu'un bon disciple à répondre à son maître
N'hésite pas, joyeux de lui faire connaître
De ses enseignements qu'il a su profiter :
  L'espérance, alors dis-je, est une attente sûre,
Inébranlable à tout, de la gloire future.
C'est la Grâce d'en haut en nous qui la produit ;
D'un précédent mérite elle est d'ailleurs le fruit.
Je dois cette lumière à bien plus d'une étoile,
Mais le premier pour moi qui déchira le voile
Fut le chantre sans pair de l'invincible roi :
« Quiconque sait ton nom doit espérer en toi, »
Dit son vers inspiré, sublime théodie,
Ce nom qui ne le sait, s'il professe ma foi?
Puis, goutte à goutte, en moi ton épître bénie
Versa tant de clartés, qu'imbu de votre pluie,
Je la fais à mon tour sur d'autres repleuvoir.
  Tandis que je parlais ainsi, je pouvais voir
Des traits de flamme au sein du vivant incendie
Vibrer, comme l'éclair à l'éclair succédant.
  Bientôt j'ouïs : — L'amour, en moi toujours ardent,
Pour la vertu qui sut soutenir ma constance
Dans l'arène, et vainqueur m'en fit enfin sortir,
M'incite à t'en parler, te voyant la chérir.
Dis-moi donc, d'y trouver plaisir j'ai confiance,

Ce que, dans ton penser, te promet l'espérance.
Et, prompt à satisfaire au bienheureux désir,
Je repris : — L'écriture ancienne et nouvelle
Posent d'accord le but où toute âme fidèle
Doit tendre, du Seigneur en méritant l'amour.
Et c'est lui qu'elle montre à mes yeux chaque jour.
D'un double vêtement, nous l'enseigne Isaïe,
Chacune se verra riche dans sa patrie;
Et, leur patrie, elle est dans cet heureux séjour.
Or, c'est ce que ton frère encore nous indique
Plus manifestement, lorsqu'il voit, transporté,
Les élus radieux sous leur blanche tunique.
Je terminais ces mots, quand soudain fut chanté,
Dans l'espace, au-dessus de nous, *Sperent in te*,
Et les rondes en chœur s'unirent au cantique.
Puis, sortant de leurs rangs, une pure Clarté
A son tour s'avança, tellement radieuse
Que si d'autant d'éclat rayonnait le Cancer
L'année aurait un mois d'un seul jour en hiver.
Comme se lève et marche une vierge joyeuse,
Puis, prend place à la danse, aux premiers sons de l'air,
Non qu'elle songe à mal, de briller peu jalouse,
Mais pour être agréable à la nouvelle épouse;
Ainsi je vis venir l'éclatante Splendeur
Vers les deux près de nous dont tournoyait la flamme,
Révélant tout l'amour dont s'embrase leur âme
Elle se mit alors à répéter en chœur
La note avec le chant, et ma dame attentive,
Comme une fiancée en sa pudeur naïve,
Restait à regarder, immobile et sans voix,
Puis elle s'écria : — Celui qu'ici tu vois
Pour appuyer son front trouva le sein propice
De notre Pélican et du haut de la croix,
Fut choisi pour le grand et glorieux office
En m'adressant ces mots, ne cessait Béatrice

De tenir ses regards fixés au même lieu ;
Et moi, comme celui qui lorgne et s'étudie
Pour voir si du soleil s'éclipse une partie,
Se figure, aveuglé, qu'il s'obscurcit un peu,
Ainsi je m'aveuglais, l'œil sur ce dernier feu,
Quand me fut dit : — Pourquoi fatiguer ta paupière
Pour voir ce qui n'est point au séjour de lumière ?
Dans la terre est mon corps, et terre y restera
Avec les autres corps, autant que n'atteindra
Notre phalange, à Dieu dont plaisent les cantiques,
Le nombre en ses décrets éternels arrêté.
Au cloître radieux sache qu'il n'est monté
Que deux Splendeurs encore avec les deux tuniques ;
Qu'à ton monde par toi ceci soit rapporté

A ces mots, s'arrêta cette ronde enflammée,
Se tut le chant si doux à l'oreille charmée
Que de sa triple voix le saint groupe y mêlait.
De même, soit danger, soit efforts inutiles,
Les rames, qui battaient l'onde, au coup de sifflet
Toutes en même temps s'arrêtent immobiles.

Ah ! combien mon esprit se sentit émouvoir,
Lorsque, m'étant tourné pour chercher Béatrice,
Je ne l'aperçus plus, faute de le pouvoir,
Bien que près d'elle, au sein du monde de délice !

CHANT XXVI.

Lorsque, la vue éteinte et le trouble en mon cœur,
Je restais incertain, de l'ardente splendeur
Qui m'avait aveuglé s'exhala ce langage,
Dont j'écoutai muet l'accent mélodieux :
De ton regard, qui s'est consumé dans mes feux,
Jusqu'à ce que bientôt tu reprennes l'usage,
Il est juste à parler que je te dédommage
Dis-moi donc où ton cœur met le but qu'il poursuit,
Et demeure certain, d'ailleurs, qu'en toi la vue
Est seulement troublée et non du tout perdue,
Car la dame au séjour divin qui t'a conduit
Possède en son regard, dont l'éclair vivifie,
La vertu que jadis eut la main d'Ananie.
Vienne, dis-je, à son gré, tôt ou tard, le secours
Pour ces débiles yeux, par lesquels dans mon âme
Elle entra triomphante, en y portant la flamme,
Cette ineffable ardeur dont je brûle toujours,
Le bien, qui des trésors d'une joie infinie
Comble éternellement cette céleste cour,
Est l'*alpha*, l'*omega* de tout ce que l'amour
M'enseigne et, plus ou moins, à ma foi certifie.
La voix qui dissipa ce trouble d'un moment,
Qu'avait fait naître en moi mon éblouissement,
De lui répondre encor me mettant en demeure,
Reprit alors. — Il faut expliquer à cette heure,
En passant ta doctrine à crible plus menu,

Vers ce but ce qui fit que ton arc fut tendu.
Je répondis : — En moi cet amour si sublime,
Par le raisonnement et par l'autorité
Qui dérive d'ici, profondément s'imprime;
Car le bien, lorsqu'il est compris en vérité,
Allume en tous l'amour, d'autant plus qu'en lui-même,
Ce bien est plus parfait, plus rempli de bonté.
Or, rien n'est comparable à l'essence suprême,
Chaque bien qui, hors d'elle, apparaît à nos yeux,
De sa lumière n'est qu'un rayon précieux.
De préférence à tout, il convient donc vers elle
Que s'élance, en aimant, toute âme où se révèle
La vérité, qui fait de ce raisonnement
La base inébranlable. A mon entendement
Cette vérité brille, elle m'est démontrée
Par celui qui nous dit, dans son œuvre admirée,
« Des êtres éternels l'amour est le premier. »
Me l'atteste celui qui ne peut fourvoyer,
Lorsqu'il dit de lui-même, en parlant à Moïse.
« Je ferai que tout bien à tes yeux se produise »
Toi-même, en commençant ton écrit inspiré,
Qui proclame plus haut le mystère céleste
Que jamais, sur la terre, aucun héraut sacré,
Tu me l'as démontrée, et ton œuvre l'atteste.
La voix reprit : — Ainsi veut l'humaine raison
Jointe à l'autorité, de tout point concordante,
Qu'à Dieu, par-dessus tout juste, puissant et bon,
Tu gardes dans ton cœur l'amour la plus ardente
Mais dis, ne sens-tu pas d'autres liens encor,
Qui t'attirent vers lui d'un sympathique effort?
Tu sauras bien aussi nous révéler peut-être,
Par combien d'aiguillons cet amour te pénètre
De l'aigle cher au Christ la sainte intention
Ne me fut pas cachée et, sachant reconnaître
Quelle voie il traçait à ma profession,

Je lui répondis : — Tout ce qui plus sollicite
Le cœur à mettre en Dieu son amour sans limite,
Concourut à remplir le mien de charité :
L'existence du monde et la mienne, la vie
Que me valut sa mort; l'espérance chérie
De ceux qui, comme moi, croient à la vérité,
De ce bien que j'ai dit la connaissance vive,
Tout cela m'a tiré hors du damnable amour,
Mer funeste, et m'a fait, sauf, atteindre la rive
De l'amour pur et droit qui peuple ce séjour.
J'aime toutes les fleurs qu'en son riche domaine
L'éternel Jardinier va semant à main pleine,
Selon que, issu de lui, le bien s'y montre empreint.
A peine je me tus, qu'une douce harmonie
Se répandit au ciel, et ma dame bénie
Avec les bienheureux répétait : *Saint, saint, saint.*
Comme rompt le sommeil une lueur subite,
De tunique en tunique alors qu'en s'allumant,
Elle glisse et, poignante, attire, sollicite
Notre sens visuel, tellement qu'elle irrite
Celui qui, réveillé, la voit, jusqu'au moment
Où dans son trouble vient l'aider le jugement ;
Ainsi purgea mes yeux de toute vapeur sombre
Ma dame, d'un regard des siens, si radieux
Qu'à bien des milles loin il eût éclairé l'ombre.
J'en recouvrai la vue et même je vis mieux.
Tout stupéfait d'abord, une Splendeur nouvelle
Près de nous m'apparut, et je m'informai d'elle.
Béatrice alors dit. — Du sein de cette ardeur,
Contemple avec amour son divin Créateur,
L'âme éclose en premier de la vertu première.
Après s'être courbée au passage du vent,
Comme de se dresser la feuille est coutumière,
Par sa propre vertu soudain se relevant ;
De même mon esprit à l'aspect émouvant.

Fut affaissé d'abord, mais un désir extrême,
Que j'avais de parler, me rendit à moi-même.
O toi, dis-je, seul fruit qui jamais soit éclu
Dans sa maturité complète, antique père,
De qui toute épouse est, à la fois, fille et bru,
Daigne, en me répondant, accueillir la prière
Que j'ose t'adresser d'un cœur humble et pieux.
Tu lis dans ma pensée et tu connais mes vœux;
Je ne les dis donc pas pour t'entendre plus vite.
Comme, encor que couvert, l'animal qui s'agite,
Trahit l'affection dont il est affecté,
En faisant onduler le voile qui l'abrite,
La première âme ainsi, de sa vive clarté
Recouverte, laissait apparaître à ma vue
Le sentiment joyeux dont elle était émue,
Ce qu'à me satisfaire elle aurait de plaisir.
A l'instant, elle dit: — Sans que tu me l'apprennes,
J'aperçois mieux en toi l'objet de ton désir,
Que toi les choses qui s'offrent les plus certaines,
Car je le vois au pur et sincère miroir
Où tout se réfléchit, soit esprit ou matière,
Et que rien ne reflète en la nature entière.
En ce moment, de moi tu désires savoir
Depuis combien de temps Dieu m'assigna pour place
Ce haut jardin où vint la dame que voici,
T'apprêter à gravir ces degrés jusqu'ici,
Durant combien de temps j'y restai dans sa grâce;
A quelle cause, alors, réellement j'ai dû
Si grand courroux, enfin quel était le langage
Dont en ce temps je fus l'auteur et fis usage.
Or, mon fils, ne fut pas l'arrêt d'exil rendu
Par cela seul qu'au fruit, faible, j'avais mordu,
Mais parce que j'avais transgressé la défense.
Aux lieux où, de Virgile invoquant l'assistance,
Ta dame t'appela vers d'autres régions,

Quatre mille trois cent deux révolutions
Du soleil m'ont laissé désirer que vînt l'heure
Où s'ouvrirait pour moi la céleste demeure,
Et neuf cent trente fois, du terrestre séjour
J'avais vu revenir cet astre, tour à tour,
A tous les grands flambeaux dont sa route est semée.
La langue qui par moi fut parlée et formée
Ne me survécut guère; éteinte avant le jour
Où surgit de Nemrod l'interminable tour,
Car aucune œuvre, effet de l'humaine sagesse,
Sur terre n'apparaît pour y durer sans cesse,
Suivant l'aspect du ciel tout y passe et revient.
Que l'homme parle, c'est l'œuvre de la nature,
Mais de façon ou d'autre, elle n'en prend pas cure,
Et vous laisse opérer ainsi qu'il vous convient.
Avant que m'eût reçu le douloureux hospice,
Sur terre on appelait El, le souverain bien,
Qui me revêt de joie en l'éternel délice;
Puis ELI fut son nom, et n'importait en rien;
Car parmi les mortels, il en est de l'usage
Comme sur les rameaux, tous les ans, du feuillage,
Se succédant sans fin, l'un s'en va, l'autre vient.
Sur le mont qui plus haut dresse au-dessus de l'onde
Son verdoyant sommet, je vécus innocent,
Et coupable bientôt pour le malheur du monde,
Depuis la première heure, hélas! jusqu'à l'instant
Où, la sixième à peine en son vol s'arrêtant,
Le soleil de cadran change et naît la seconde.

CHANT XXVII.

Le Paradis entier s'écria : Gloire au Père,
Au Fils, au Saint-Esprit! de si douce manière,
Qu'une céleste joie enivrait mes esprits;
Me semblait l'univers rire à mes yeux surpris,
D'eux me venant l'ivresse autant que de l'oreille.
O bonheur ineffable, extase sans pareille,
Vie entière d'amour, d'allégresse et de paix,
Richesse sans angoisse assurée à jamais!
Là, les quatre Splendeurs rayonnaient à ma vue,
Quand celle qui m'était la première apparue,
De feux plus éclatants éblouit mes regards.
Son aspect devint tel qu'en un ciel sans nuage,
S'offrirait Jupiter s'il venait avec Mars,
Tous deux étant oiseaux, à changer de plumage.
La Providence, là, qui dispense à son gré
Chaque tâche, en son ordre, avait au chœur sacré,
Par tout le Ciel, d'un signe, imposé le silence,
Quand j'entendis ces mots : — Ne t'émerveille pas
Si de couleur je change ainsi, car tu verras
Que tous, quand je vais dire ici ce que je pense,
De même en changeront dans cette foule immense.
L'intrus qui sur la terre est assis en mon lieu,
Sur mon siége, à ma place usurpée, et qui vaque
A la face du Ciel, aux yeux du Fils de Dieu,
Des murs où gît ma cendre a fait un vrai cloaque,
Plein d'ordure et de sang, si bien que le maudit

Qui tomba de si haut, satisfait, s'en gaudit.
Et je vis, à ces mots, par tout le Ciel s'épandre
La couleur qu'à la nue imprime le soleil,
Le matin et le soir, quand son rayon vermeil,
Aux bords de l'horizon à revers vient la prendre.
Comme une femme sage et digne de respect
Qui, sûre d'elle-même, avec rougeur écoute
Quelque faute d'une autre et s'intimide toute,
Béatrice à ces mots aussi changea d'aspect.
Une semblable éclipse au Ciel se fit, je pense,
Quand sur terre pâlit la suprême puissance.
Puis, la voix poursuivit d'un ton plus véhément;
Ne m'en frappa pas moins alors la différence
Que de la sainte Ardeur le subit changement.
Non, l'Église du Christ n'a pas été nourrie
De mon sang, de celui qu'ont versé Lin et Clet,
A ramasser de l'or pour qu'elle se décrie.
Ce fut pour conquérir ce bonheur si complet
Qu'après avoir beaucoup souffert, Urbain, Calixte,
Répandirent leur sang, comme aussi Pie et Sixte.
Nous n'avons jamais eu, certes, l'intention
Que du peuple chrétien dût siéger portion
A la droite de ceux dont le vouloir céleste
Ferait nos successeurs, à leur gauche le reste;
Ni que les saintes clefs remises dans nos mains
Dussent armorier des drapeaux inhumains
Levés contre des gens que lava le baptême;
Ni que j'eusse à sceller, fallacieux emblème,
Des brefs, pour or vendus, aussi menteurs que vains,
Dont souvent je rougis et m'irrite ici même.
De l'habit du pasteur hardiment revêtu,
Dans chaque pâturage on voit le loup rapace
O vengeance de Dieu! pourquoi sommeilles-tu?
Cahorsins et Gascons s'apprêtent, pleins d'audace,
A boire notre sang. O début tout divin,

Devais-tu donc avoir si déplorable fin!
Mais bientôt y saura pourvoir la Providence
Qui, du grand Scipion suscitant la vaillance,
Du monde défendit la gloire par son bras.
Et toi, mon fils, qui dois retourner sur la terre,
Où ta charge mortelle entraînera tes pas,
Va proclamant ce dont je ne fais point mystère.

Comme, à flocons glacés, noire pâle atmosphère
Nous verse ses vapeurs, quand la chèvre des cieux
De sa corne a touché l'astre qui nous éclaire,
De même, par l'éther resplendissant, mes yeux
Virent monter alors, en triomphante neige,
Ces ardentes vapeurs, ce rayonnant cortége
Qui pour nous différa son essor glorieux.
Mon regard les suivit, jusqu'à ce que l'espace
Dans son immensité me dérobât leur trace.

Ma dame alors voyant qu'il n'était plus en haut
Rien qui me captivât, dit : — Maintenant il faut
Plonger en bas tes yeux; observe l'étendue
Que ta course en tournant a déjà parcourue.

Or, je vis que, depuis qu'ainsi je regardais,
Cette courbe par nous avait été décrite
Que, du milieu de l'arc jusques à sa limite,
Fait le premier climat, car par delà Gadès
Je découvrais au loin le périlleux passage
Qu'osa franchir Ulysse; en deçà, le rivage
Qui par l'enlèvement d'Europe fut marqué.
J'aurais vu plus encor de ce nid terraqué
Si le soleil n'eût pas d'un signe et davantage
Sous mes pieds avancé son rapide voyage.

Mon esprit constamment vers ma dame tendu,
En tous lieux qui la suit d'un amour assidu,
Plus que jamais brûlait de reporter sur elle
Des regards pleins d'ardeur Or, ce qu'ont fait de mieux
Et la nature et l'art, l'une, en beauté charnelle,

L'autre, en brillants tableaux, pour gagner par les yeux
L'âme humaine entraînée à leur puissante amorce,
Tout cela réuni serait terne et sans force
Près de ce que je vis, quand je me retournai
Vers son front souriant de joie illuminé.
De son divin regard l'influence invincible
M'enleva du beau nid des jumeaux de Léda,
Dans le neuvième ciel bientôt il me guida,
Ciel dont l'essor rapide est incompréhensible.
Chaque partie en est vie et lucidité,
Offrant à l'œil ravi tant d'uniformité
Que je voudrais en vain préciser quelle place
Me choisit Béatrice en toute sa surface.
Mais elle, qui lisait mon désir en mon sein,
Me dit, en souriant d'un souris si divin
Que lui-même semblait Dieu sourire en sa face :
Comme à son point extrême, ici, du mouvement
Qui va s'éteindre au centre et fait tout, en silence,
Se mouvoir à l'entour, la nature commence ;
Et ce Ciel tout entier n'a d'autre emplacement
Que le divin Esprit, en qui prennent naissance
Et l'amour qui le meut et l'active influence
Qu'il laisse s'épancher en pluie incessamment.
La lumière et l'amour embrassent son enceinte,
De même qu'il embrasse en lui les autres cieux ;
Et celui-là, lui seul, dont l'immensité sainte
L'enveloppe, comprend cet orbe radieux
Son mouvement par nul autre ne se mesure,
Mais les autres par lui, dans toute la nature,
Comme peut l'être dix et par cinq et par deux.
Sans peine, désormais, je pense, tu devines
Que dans ce sol profond le temps a ses racines
Et, de là, qu'à la ronde il étend ses rameaux.
O convoitise humaine! en tes funestes eaux
Tu fais faire au mortel un si complet naufrage,

Qu'une fois submergé pas un ne s'en dégage,
Hors du gouffre ne peut même lever les yeux.
On voit bien, par instant, un penser vertueux
Chez les hommes germer, mais l'averse est trop forte
Et, si la fleur éclôt, le fruit bientôt avorte.
L'innocence, la foi, chez l'enfant au berceau
Se trouvent seulement, puis, au duvet nouveau
Dont se revêt sa joue, elles prennent la fuite.
Tel, bégayant encor, qui jeûne exactement,
Dès qu'il se sent la langue alerte, se dément,
Et, quelque jour qu'il soit, ne se fait faute ensuite
De dévorer sans choix tel ou tel aliment.
Tel, bégayant encore, aime, écoute sa mère,
Qui, plus leste à parler, voudrait la voir en terre.
De celui dont l'éclat laisse après lui le soir
La belle fille ainsi, d'abord blanche et vermeille,
Perd ce qui la parait et son teint devient noir.
Sache, pour que ceci ne te soit point merveille,
Que, là-bas, au timon nul n'appuyant la main,
En s'égarant toujours vogue le genre humain,
Mais avant que janvier laisse l'hiver arrière,
Pour cette fraction qu'on néglige sur terre,
Ces orbes indignés feront tant, qu'on verra
La tempête attendue éclater, et la proue
Où chemine aujourd'hui la poupe reviendra;
Courra la flotte alors tout droit, sans qu'elle échoue
Et le fruit, succédant à la fleur, mûrira.

CHANT XXVIII.

Lorsque celle par qui mon âme au Ciel ravie
S'emparadisait toute, implacable aux pervers;
Par sa parole vraie, en leur présente vie,
M'eut des tristes humains signalé les travers;
De même que celui qui, levant sa paupière,
Aperçoit devant lui briller dans un miroir
Le reflet d'un flambeau, sans penser ni savoir
Que dût derrière lui resplendir sa lumière,
Et qui, tout aussitôt, se retournant, pour voir
Si le cristal l'abuse ou bien s'il est sincère;
Reconnaît qu'il s'accorde avec la volonté
Aussi bien que la note avec le vers chanté;
De même, il m'en souvient, fis-je, sans m'en défendre,
Comme je contemplais, absorbé, ces beaux yeux
Dont l'Amour fit les lacs destinés à me prendre.
Dès que, m'étant tourné, ce qui s'offre en ces lieux
A qui sait observer en leur circonférence
Eut frappé mon regard, j'aperçus à distance
Un point clair, lumineux, d'où partout rayonnait
Une ardente splendeur. A s'y porter, la vue
Fléchit sous son éclat, tant elle est vive, aiguë.
L'étoile qui, là-haut, dans l'espace paraît
Pour nous la plus petite, à côté semblerait
Comme la lune auprès d'une étoile placée.
De lui peut être aussi rapproché qu'à nos yeux
Le halo l'est de l'astre, alors que, condensée,

La vapeur qui le porte en reflète les feux,
Un cercle flamboyant, qu'un autre aussi splendide
Circonscrivait, tournait lui-même incessamment
A l'entour de ce point. Or, son essor rapide
Passe celui du ciel qui le plus vivement
Autour du monde va hâtant son mouvement.
Un troisième suivait, enceint d'un quatrième,
Qu'un cinquième enclosait, enclos par un sixième ;
Le septième, à tel point s'éployait en rondeur
Que, pour l'embrasser tout, aurait trop peu d'ampleur
L'arc-en-ciel, en doublant sa courbe ; encor de même
Du huitième, après lui, de même du neuvième ;
Et plus tardivement chacun d'eux se mouvait,
Plus loin du point central selon qu'il se trouvait.
La flamme rayonnait et plus vive et plus belle
Dans le moins éloigné de la pure étincelle :
C'est que d'elle, je pense, il est plus pénétré.
Ma dame, me voyant tout pensif demeuré,
Me dit : — Vois, de ce point à la clarté si pure
Dépend le vaste Ciel et toute la nature.
Là, plus voisin de lui, vois ce cercle éclatant,
Et sache qu'il se meut avec plus de vitesse
Par l'effet de l'Amour qui l'embrase et le presse.
Si le monde m'offrait, répondis-je à l'instant,
L'ordre que je remarque en ces sphères ardentes,
De ce qu'il m'en est dit je me tiendrais content ;
Mais non : du centre plus les sphères sont distantes,
Dans le monde sensible, et plus on reconnaît
Que tout est plus divin en elles, plus parfait.
Si donc dans ce sublime et séraphique temple,
Qui pour confins a seuls la lumière et l'amour,
Tout mon désir doit être exaucé sans retour,
Il te faut m'expliquer encor comment l'exemple
Et la copie ainsi se montrent si divers ;
Car, pour moi, plus j'y vais songeant, plus je m'y perds.

Si tu n'as pas aux doigts la vigueur nécessaire
Pour dénouer un nœud pareil, n'en sois surpris :
Personne, jusqu'ici, n'ayant tant entrepris,
Il n'est que plus serré. Mais, à se satisfaire,
Si tendent tes désirs, sois toute attention
Et songe à bien saisir mon explication.
De près, comme de loin, lorsque tu les contemples,
Les cercles corporels sont ou plus ou moins amples,
Selon que plus ou moins est répartie en eux
L'influence d'en haut aux effets merveilleux.
Plus de bonté comporte au bien plus d'influence,
Et plus grand est le corps plus, de bien il dispense,
S'il est de toutes parts également parfait,
D'où suit que celui-ci, qui dans sa course immense
Entraîne l'univers, est en correspondance
Avec le cercle, ici, qui plus aime et plus sait
Si donc à la vertu, non point à l'apparence,
S'attache ta pensée, un rapport merveilleux
Du plus au plus, du moins au moins de diligence
Entre chacun des cieux et son intelligence,
Doit manifestement éclater à tes yeux.
Quand Borée a soufflé de sa plus douce haleine,
Comme resplendit l'air et partout s'assèreine,
Tellement dégagé de vapeurs qu'en sourit
Le Ciel, en prodiguant ses beautés à la terre;
Quand ma dame m'eut fait cette réponse claire,
Ainsi s'illumina, s'éclaira mon esprit,
Et la vérité même à mes regards s'offrit.
Les cercles radieux, à peine finit-elle,
A torrents embrasés lancèrent l'étincelle,
Comme dans la fournaise alors que bout le fer :
Naissait un incendie à chaque ardent éclair,
Et de ces vifs éclairs l'abondance était telle
Que leur nombre excédait ce qu'à multiplier
Ses cases, en doublant, donnerait l'échiquier.

Partout, de chœur en chœur, d'une voix ineffable,
S'exhalait *Hosanna* vers le point immuable
Qui tient tous et chacun au poste décrété,
Et qui les y tiendra de toute éternité.
Béatrice voyant ma pensée incertaine
Me dit — Le premier cercle offre des Séraphins
La phalange à tes yeux, l'autre des Chérubins
Tous, vers le point central, attirés par leur chaîne,
Se hâtent d'autant plus, pour mieux lui ressembler,
Selon qu'ils peuvent mieux le voir, le contempler.
Ces autres saints Amours, autour d'eux qui cheminent,
Trônes sont appelés, attendu qu'ils terminent
Le ternaire premier, Trônes du Dieu vivant
Sache de plus, que tous, selon que plus avant
Va plongeant leur regard en la vérité sainte,
Où l'esprit pour toujours se repose sans crainte,
Ont la béatitude Or, tu peux concevoir
Que la béatitude est dans l'acte de voir,
Non dans celui d'aimer, qui ne vient qu'à la suite
La vue a pour mesure, en chacun, le mérite,
Par la grâce produit et par le bon vouloir.
Ainsi, de rang en rang, le bonheur va pleuvoir.
Le deuxième ternaire, après qui se déploie,
Dans ce riant printemps à l'éternelle joie,
Du nocturne Ariès qui brave l'âpreté,
Chante éternellement en triple mélodie
L'*Hosanna* triomphal, sans cesse répété
Par trois ordres joyeux, et cette hiérarchie
Des Déesses comprend les trois divisions.
Siégent au premier rang les Dominations,
Ensuite les Vertus, en dernier les Puissances.
Dans les cercles tournant à plus grandes distances,
Par la joie emportés, sont d'autres légions,
Les Princes en premier, après eux, les Archanges;
Le dernier n'est que jeux pour la foule des Anges.

Tous ces ordres divers, tendant vers le milieu,
En même temps qu'en haut dominés, ils admirent,
Dominent au-dessous, agissent, et vers Dieu,
Tous attirés qu'ils sont, vers eux de même attirent.
Denys à contempler dans leur vaste splendeur
Ces ordres gradués mit jadis tant d'ardeur
Qu'il les nomme et les range ainsi que j'ai pu faire.
Grégoire, en certains points, qui fut d'avis contraire,
Rit de lui-même, ici dès qu'il ouvrit les yeux
Toi, ne sois pas surpris qu'un mortel, sur la terre,
Ait dit la vérité sur un si haut mystère:
Il l'apprit de Celui qui la voit en ces lieux,
Et plus d'une autre encor que recèlent les Cieux.

CHANT XXIX.

Quand, l'un sous le Bélier, l'autre sous la Balance,
Aux bords de l'horizon arrivent en présence
Les enfants de Latone, autant ils sont tous deux,
Se faisant équilibre, à changer d'hémisphère,
Autant resta ma dame en silence, ses yeux
En souriant fixés sur ce point radieux
Dont l'éclat me força d'abaisser ma paupière.
Puis, elle dit ces mots : — Au-devant de tes vœux,
Je vais, sans demander ce que tu veux apprendre;
Car je l'ai vu soudain où viennent, pour s'y rendre
Visibles et présents, aboutir temps et lieu.
Non pour croître en bonté, chose impossible à Dieu,
Mais pour que sa Splendeur, toute en lui qui subsiste,
En s'épandant immense, eût à dire : J'existe,
Dans son éternité, hors du temps, hors du ciel
Et de tout contenant, selon sa complaisance,
En de nouveaux Amours, l'Amour saint, éternel
S'épanouit; non pas que sa toute-puissance
Eût avant sommeillé dans un profond repos;
Car avant comme après n'avait pas pris naissance,
Quand l'Esprit du Seigneur chemina sur les eaux.
Pures, forme et matière, en union complète,
Jaillirent d'un même arc infaillible et puissant,
Comme d'un arc tricorde une triple sagette;
Et, comme le rayon s'en vient resplendissant
Briller dans le cristal, dans l'ambre et dans le verre,

Si bien qu'entre l'approche et l'éclat surgissant
Il n'est point d'intervalle à signaler, sur terre;
C'est ainsi, tout entier, que le triforme effet
Du sein de son auteur rayonna, sans distance
De son éclosion à son terme parfait.
Ensemble fut créée avec chaque substance
Toute la hiérarchie et sa vaste ordonnance :
Celles, au faîte, où l'acte est dans sa pureté,
En bas, celles qui n'ont que la simple aptitude;
Au centre, l'aptitude avec l'activité
S'unissant d'un lien à jamais contracté
Jérôme écrit que Dieu dans la béatitude
Créa les Anges saints, bien des siècles avant
Que sa voix eût tiré le monde du néant.
Mais la vérité, telle ici que je l'ai dite,
Avec attention quand tu la chercheras,
En bien plus d'un endroit tu la verras écrite
Par ceux que l'Esprit saint illumina là-bas
Et seule la raison suffit pour t'en instruire,
Qui n'admet pas que tant de moteurs si longtemps
Soient dans l'inaction demeurés expectants.
Tu sais où, quand, comment à Dieu plut de produire
Ces sublimes Amours. En toi donc désormais
Trois désirs pleins d'ardeur se trouvent satisfaits.
Or, en bien moins de temps, je te le certifie,
Qu'on n'est à compter vingt, de ces Anges partie
Troubla des éléments l'ordre matériel,
Le surplus demeura, commençant dans le Ciel
La tâche que tu vois, et, rempli d'allégresse,
Tant il l'aime, il s'y livre en tournoyant sans cesse
Ce qui, causant leur chute, à tout jamais perdit
Tant d'êtres immortels, ce fut l'orgueil maudit
De celui que tu vis au fond de l'antre immonde
Écrasé sous le poids des souillures du monde.
Ceux que tu vois ici, de la toute bonté

S'avouant émanés, reconnurent, modestes,
Tenir d'elle leur être et tous leurs dons célestes.
Aussi la vue en eux, l'esprit fut exalté
Par ce qu'a de plus vif la Grâce illuminante,
Par leur mérite propre aussi, qui s'en augmente ;
D'où vient qu'ils ont et pleine et ferme volonté.
Car je veux que tu sois inébranlable à croire
Que recevoir la Grâce est, de soi, méritoire,
Selon que s'ouvre l'âme à ses rayons divins.
Si pour toi mes discours ne sont pas restés vains,
Tu peux seul, à l'entour, et sans autres paroles,
Voir, observer beaucoup en cette cour des Saints.
Mais, comme sur la terre on dit, en vos écoles,
Que l'Ange tout ensemble entend, veut, se souvient,
Je crois bon d'ajouter encor ce qu'il convient,
Pour que la vérité, parmi vous qu'on altère
En usant d'équivoque, à ce sujet t'éclaire.
Depuis que Dieu créa ces êtres fortunés,
Leurs yeux ne se sont pas un instant détournés
De sa face, à laquelle il n'est rien qui se cèle.
Or, à le contempler occupés sans relâche,
Par nul objet nouveau sans en être distraits,
De se remémorer ils n'ont besoin jamais,
Puisque jamais ailleurs leur penser ne se porte.
On rêve donc là-bas, les yeux tout grands ouverts,
En croyant ou niant; on erre en sens divers :
La faute au premier cas plus de honte comporte.
Vous philosophez bien, mais sans suivre un chemin,
Et vous vous égarez ainsi, tant vous transporte
L'apparence, qui plaît à votre penser vain.
Toujours est-il qu'au Ciel encore on le supporte
Avec moins de courroux que quand vous délaissez
La divine Écriture ou quand vous la faussez.
Vous oubliez combien de sang coula sur terre
Pour la répandre, et tout ce qu'il en a coûté,

Vous oubliez à Dieu combien est sûr de plaire
Celui qui s'y rattache avec humilité.
Pour paraître chacun s'ingénie et veut faire,
Inventer ; va plus loin chaque prédicateur,
Et le saint Évangile est reduit à se taire.
L'un s'en va débitant qu'à la mort du Sauveur
S'interposa la lune, en rebroussant carrière,
Et du soleil ainsi vint voiler la splendeur:
L'autre que sa clarté se cacha d'elle-même;
D'où suit que l'Espagnol aût avec l'Indien
Pu voir, comme le Juif, cette éclipse suprême.
Le nombre des Lapi dans Florence n'est rien
Ni celui des Bindi, près de ce tas de fables
Qu'en chaire on crie à l'an, de voix infatigables ;
Si bien que les brebis, ignorantes souvent,
Au pâturage vont se repaître de vent;
Et ne pas voir le mal ne les rend excusables.
Aux Apôtres le Christ n'a pas certainement
Dit : Allez et prêchez au monde des sornettes ;
Mais c'est la vérité qui, pour seul fondement,
Par lui leur fut donnée, et ces saints interprètes
De leur maître si haut proclamèrent la loi,
Qu'en leurs mains, pour combattre en allumant la foi,
L'Évangile valut de lances et d'armures.
Avec des jeux de mots et des fadaises pures
On prêche maintenant, et quand la foule rit,
Gonflé sous son capuce en soi l'on s'applaudit.
Tel oiseau cependant sous le froc se blottit
Que, si jamais venait à le voir le vulgaire,
Il perdrait confiance et ne voudrait plus guère
De ces pardons auxquels, simple, il met son recours.
La sottise à tel point est accrue en vos jours
Que, sans aucune preuve ou digne témoignage,
A toute loi chacun accourrait rendre hommage.
De saint Antoine aussi s'engraisse le pourceau

Et bien d'autres encor, plus ignoble troupeau,
Qui n'use pour payer que de fausse monnaie.
  Mais revenons au but, et sur la route vraie,
Dont nous sommes bien loin, en reportant tes yeux,
Abrégeons le trajet, le temps est précieux.
  Des Anges de tout rang la multitude est telle
Que ne peut l'exprimer une langue mortelle,
Penser le concevoir et, si tu réfléchis
A ce qui par Daniel sur ce point se révèle,
Dans les mille milliers devant lui réunis,
Tu verras qu'il s'abstient de tout nombre précis.
La première Clarté, qui partout illumine
La nature angélique, en elle se combine
En autant de façons que s'offrent de Splendeurs
Où sa vertu rayonne, aussi, plein de douceurs,
L'amour diversement brûle et tiédit en elle ;
Parce qu'il est toujours le résultat fidèle
De l'acte qui la rend apte à le concevoir.
  Vois donc l'immensité de l'éternel pouvoir,
Puisqu'en tant de miroirs lui-même il se parcelle
Et reste un, comme avant, dans sa gloire immortelle.

CHANT XXX.

Six mille milles loin peut-être de nos bords,
Midi se fait brûlant, et de ce monde alors
S'incline horizontale et déjà grandit l'ombre;
Sous la voûte du ciel l'azur devient moins sombre
Et, dans ses profondeurs s'effaçant, disparaît
Mainte étoile, ici-bas encor qui se montrait
Plus s'en vient du soleil la belle avant-courrière
Et plus le ciel éteint lumière sur lumière,
Jusqu'à la plus brillante. Or, de même à mes yeux
S'éteignit le triomphe à la multiple ronde,
Tournant sans fin autour de ce point lumineux
Dont m'éblouit l'éclair, d'une ardeur sans seconde,
Et dans ce qu'il enclôt qui paraît être inclus
Par degrés effacé, je ne l'aperçus plus.
A son défaut l'amour me fit vers Béatrice
Reporter mes regards, vers ma consolatrice
Tout ce que jusqu'ici j'ai dit d'elle et pensé
Fût-il dans un seul mot d'éloge condensé,
A ma tâche présente il ne saurait suffire.
Tant de beauté divine, impossible à décrire
Telle que je la vis par un être mortel,
Doit par son auteur seul être embrassée au Ciel
Je me confesse donc, en ce moment critique,
Vaincu par mon sujet, plus que ne fut jamais
Par le sien nul poëte ou comique ou tragique
Car ainsi qu'au soleil s'épand un voile épais

Sur de débiles yeux, mon esprit en lui-même
Se perd au souvenir, plein de douceur suprême,
De ce sourire aimé dont rayonnaient ses traits.
Jamais depuis le jour où vint en cette vie
Son aspect me charmer pour la première fois,
Jusqu'à la vision de cette heure bénie,
Rien, suspendant mes chants, n'a fait taire ma voix,
Mais de poursuivre il faut qu'ici je me désiste
Et renonce, impuissant à rendre tant d'attraits,
Aux limites de l'art comme fait tout artiste.
Telle dans sa beauté que je dois, désormais,
Au terme d'un labeur bien ardu pour atteindre,
Laisser un plus habile essayer de la peindre;
Du ton de voix, de l'air d'un chef rempli d'ardeur,
Elle reprit ainsi : — Nous sommes, à cette heure,
Montés du plus grand corps en plus haute demeure,
En ce Ciel qui partout n'est que pure splendeur;
Lumière intelligente et d'amour toute pleine,
Amour du seul vrai bien, tout rempli de bonheur,
Bonheur qui laisse loin toute allégresse humaine.
Ici du Paradis va s'offrir à tes yeux,
Dans ses rangs respectifs, l'une et l'autre milice,
L'une d'elles, déjà, sous l'aspect glorieux
Qu'elle doit revêtir au jour de la justice.
Comme fait un éclair qui, soudain, divisant
Les esprits visuels, éteint l'œil et le prive
De voir, volumineux qu'il soit, l'objet présent,
Ainsi, m'enveloppant, une lumière vive
Sous sa splendeur voila mes yeux d'un tel bandeau,
Qu'ils ne distinguaient rien en ce monde nouveau.
L'Amour, qui de ce Ciel fait la paix et la joie,
Par ce salut accueille ici ceux qu'il festoie,
Pour qu'à la torche soit préparé le flambeau.
Ces mots retentissaient à mon oreille à peine,
Que je me sentis plein de vertu surhumaine;

D'une nouvelle vue aussi j'étais doté,
Et telle qu'il n'est point de si pure lumière
Dont n'eussent mes regards enduré la clarté.
J'en vis resplendir une à l'aspect de rivière,
D'un fulgurant éclat, coulant entre deux bords,
Que d'un printemps céleste émaillaient les trésors.
De ses ondes sortaient de vives étincelles,
Qui, retombant au sein des fleurs toujours nouvelles,
Semblaient de beaux rubis dans l'or pur enchâssés.
Puis, de leurs doux parfums bientôt comme enivrées,
Elles se replongeaient aux ondes éthérées
D'où s'élevaient alors d'autres à rangs pressés.
L'impatient désir en ton sein qui s'éveille
De connaître quelle est cette immense merveille,
Profond, brûlant qu'il est, m'est d'autant plus à gré;
Mais il te faut ici boire à ce flot sacré,
Pour tant de soif avant que tu te désaltères.
C'est ainsi que parla le Soleil de mes yeux.
Ensuite il ajouta : — Ce fleuve radieux,
Ces topazes sortant, rentrant pures, légères,
Et ces fleurs souriant du sourire des Cieux,
Sont l'image du vrai sous des traits ombrifères.
Non qu'en lui-même il soit bien difficile à voir,
Mais la faute est à toi qui n'as, pour tout pouvoir,
Ni l'œil assez hardi ni la vue assez nette.
Jamais le jeune enfant si vite ne se jette,
Quand plus tard que d'usage il vient à s'éveiller,
Le visage en avant vers le lait nourricier,
Que je ne fis alors, en me penchant vers l'onde
Où grandit en bonté ce qui vient de ce monde,
Afin que de mes yeux le miroir fût meilleur.
A peine la toucha le bord de ma paupière,
Que, de long qu'il était dans sa forme première,
Le fleuve s'éploya pour moi tout en rondeur.
Tels des gens qui, d'abord, du masque se couvrirent

Et sous des traits d'emprunt déguisèrent les leurs,
Lorsqu'ils dépouillent ceux sous lesquels ils s'offrirent,
Reprennent leur aspect; ainsi soudain les fleurs,
Ainsi tout cet essaim de vives étincelles,
A mes yeux enchantés se révélant plus belles,
M'offrirent les deux cours gloire du Paradis.
O resplendissement de Dieu, par qui je vis
Le royaume céleste en son triomphe immense,
A mon langage humain accorde la puissance
De retracer comment je vis ce que je dis.
Là-haut une lumière est, qui rend, vive et pure,
Le Créateur visible à cette créature
Dont en sa seule vue est la paix et l'amour
Elle affecte d'un cercle immense la figure,
Et si vaste s'éploie, en son entier contour,
Qu'elle serait trop large au soleil pour ceinture.
Ce qu'il en apparaît, de son ardent foyer
N'est qu'un rayonnement, qui se reflète intense
Sur l'extrême sommet du mobile premier,
En lui communiquant la vie et la puissance.
Et, comme le coteau semble avec complaisance
Dans l'onde se mirer, pour s'y voir tout orné
De verdoyants gazons et de fleurs couronné,
Sur plus de mille rangs, autour de la lumière
De même échelonnés, immense fourmilière,
Vers elle en se penchant je vis s'y contempler
Tous ceux de nous qu'à lui Dieu voulut appeler.
Si le rang le plus près d'elle enceint, tout entière,
Aussi vaste clarté, quelle sera l'ampleur
De cette rose immense à sa feuille dernière!
Ma vue en parcourait la sublime grandeur
Et, ne s'égarant pas dans sa large carrière,
Sans peine elle embrassait ce comble du bonheur.
Là, rien au loin qu'on perde ou de près qu'on acquière;
Car, où Dieu règne seul, sans intermédiaire,

La naturelle loi demeure sans valeur.
Vers le centre doré de la rose éternelle,
Qui par degrés s'étage, exhalant de son sein
Un parfum de louange à ce Soleil divin,
Dans l'éternel printemps sans fin brillant pour elle,
M'entraîna Béatrice et, tout en me taisant,
Le silence déjà me paraissait pesant.
Enfin elle me dit : — Vois des blanches tuniques
Combien l'ordre est nombreux et les rangs magnifiques!
Vois quelle vaste enceinte offre notre Cité!
Vois nos siéges chargés d'une si grande masse
Que bien peu désormais y pourront prendre place.
Sur ce trône, où déjà ton regard s'est porté,
Pour le bandeau royal dont il est surmonté,
Avant qu'à ce banquet nuptial tu t'asseoies
Siégera l'âme, admise aux éternelles joies,
De l'auguste Henri, prince qui doit venir
Ramener l'Italie au droit, à la justice,
Avant qu'elle soit prête encore à les subir.
Fascinés par l'aveugle et cupide avarice,
Vous êtes devenus semblables à l'enfant
Qui de la faim pâlit et chasse sa nourrice.
Tel au divin forum régnera triomphant
Que ce prince verra, dans l'ombre du mystère,
Suivre, comme au grand jour, un chemin tout contraire;
Mais en ce poste saint Dieu le souffrira peu;
Car il sera plongé, pour ses méfaits, au lieu
Où le magicien Simon est à l'attendre,
Et celui d'Anagni plus bas devra descendre.

CHANT XXXI.

Sous forme d'une rose à la pure blancheur,
S'offrait donc à mes yeux cette sainte milice
Qui, dans son sang, devint l'épouse du Sauveur.
L'autre, en volant, qui voit et chante avec délice
La gloire de Celui qui l'embrase d'amour,
Sa bonté, qui la fit telle au divin séjour,
L'autre, comme un essaim de joyeuses abeilles,
Qui va d'abord plongeant au sein des fleurs vermeilles,
Puis, retourne où déjà s'embaume son labeur,
Descendait empressée en cette immense fleur,
Dont tant de feuilles font la parure splendide,
Et remontait soudain où, source de bonheur,
L'objet de son amour à tout jamais réside.
De tous brillait la face autant qu'ardent brasier,
Leurs ailes étaient d'or d'une blancheur limpide ;
Le reste, plus que neige au soleil printanier.
Chaque fois que plongeaient leurs phalanges fidèles,
De giron en giron, dans la céleste fleur,
Partout ils répandaient, en agitant leurs ailes,
Leur immense moisson de paix, de pure ardeur,
Sans que leur multitude, en volant, innombrable,
Entre la sainte fleur et le haut dais du Ciel,
Voilât ni la splendeur ni la vue ineffable ;
La divine lumière et l'éclat éternel
Pénétrant l'univers selon qu'il le mérite,
Sans que rien lui puisse être obstacle ni limite.

Ce royaume m'offrait, paisible, heureux séjour,
Les élus de la foi nouvelle et de l'antique,
Pour leur regard n'ayant qu'un but, pour leur amour.
O toi, triple lumière, en une étoile unique
Qui, brillant à leur vue, ainsi les rends heureux,
D'en haut sois-nous propice en ces temps orageux !
Si, lorsqu'ils voyaient Rome et son pénible ouvrage,
Des Barbares venus de telle froide plage,
Sur laquelle, en tournant, Hélice avec son fils
Repasse chaque jour, restaient tout ébahis
A l'aspect de Latran, alors que sa puissance
Sur tout effort mortel enfin l'eut emporté,
Moi, tout à coup, du temps qui dans l'éternité,
De l'humain au divin et, des murs de Florence,
Chez ce peuple de Saints me trouvais transporté,
Combien dut ma surprise à cette heure être immense !
Stupéfait, mais charmé, je me sentais jouir
A demeurer muet, à ne plus rien ouïr,
Et, comme un pèlerin arrivé dans le temple,
Qu'il a depuis longtemps fait vœu de visiter,
Le parcourt du regard et de ce qu'il contemple,
Espère à son retour pouvoir tout raconter,
Partout, de rangs en rangs, je promenais de même
Mes regards étonnés dans cet éclat suprême,
En haut, en bas, autour, puis je recommençais,
Et ne s'offraient partout que des fronts satisfaits,
Beaux d'une charité qui sent ce qu'elle inspire,
Parés de tout mérite et de leur doux sourire.
Du Paradis déjà mes yeux avaient compris
La forme générale, en ses vastes pourpris,
Sans que j'eusse sur rien encor fixé la vue
Et je me retournai de nouveau, désireux
D'interroger ma dame, afin de juger mieux
Des choses dont mon âme était le plus émue.
Fut loin de mon espoir ce qui lui répondit.

Je vis, quand je pensais trouver la Béatrice,
Un vieillard, revêtu du glorieux habit
Dont pare ses élus la divine Justice.
La joie et la bonté sur sa face, en ses yeux,
Se révélaient, son geste était doux et pieux,
Son aspect bienveillant, celui d'un tendre père.
Qu'est-elle devenue? — Aussi, tout hors de moi,
M'écriai-je soudain. Le vieillard débonnaire
Me dit : — A ton désir ici pour satisfaire,
Béatrice m'envoie en son lieu près de toi.
Si ton regard se porte en haut de cette enceinte,
Au troisième pourtour tu peux l'apercevoir,
En son trône, gagné par ses œuvres de sainte
Sans répondre, levant les yeux à cet espoir,
Je la vis se faisant soi-même sa couronne,
Tant se réfléchissaient en toute sa personne,
Sur elle en s'épanchant, les éternels rayons.
N'est aucun œil mortel si loin des régions
Où plus haut dans les airs sur nous la foudre gronde,
Fût-il en bas plongé sous la vague profonde,
De Béatrice, alors, que le mien ne l'était.
Mais ne me faisait pas obstacle la distance,
Car aucun corps fluide entre nous n'existait,
Et jusqu'à moi sa gloire ainsi se projetait.
O Dame en qui réside et vit mon espérance,
Toi qui, pour mon salut, sainte ne craignis pas,
De laisser dans l'Enfer la trace de tes pas,
A ton divin pouvoir, j'aime à le reconnaître,
A ta bonté mes yeux ont dû de se repaître
De tout ce qu'ils ont vu de tableaux surhumains.
Tu m'as, serf que j'étais, tiré de l'esclavage
Et fait libre, en sachant tenter tous les chemins,
Tous les modes, selon qu'en en faisant usage,
Pour atteindre le but, ils servaient tes desseins.
Conserve en moi les dons de ta magnificence,

Pour que, par toi rendue au bien, avec constance,
Mon âme enfin, pour prix de courageux efforts,
Te plaise en s'échappant des entraves du corps.
Elle me regarda, sourit à ma prière,
Loin qu'elle paraissait dans la félicité,
Puis, vers l'ardent foyer d'éternelle lumière
Se tourna son regard avec sérénité.
Le saint vieillard alors : — Afin que s'accomplisse
Ton voyage et qu'au but il te mène à la fin,
Ce vœu d'un saint amour, qui près de toi soudain
M'a prié de venir et de t'être propice,
Vole de ton regard dans tout ce beau jardin ;
Car son sublime aspect stimulera ta vue,
A s'élever plus haut, désireuse, assidue,
Dans le divin rayon, et la reine du Ciel,
Pour qui brûle mon cœur d'un amour immortel,
Nous sera toute grâce en assistant mon zèle,
Car je parle Bernard, son serviteur fidèle.
Tel, de la Croatie ou du pays Slavon,
Celui qui, venu voir la véritable image,
La contemple, admirant son antique renom,
Et se disant en soi, pris d'un pieux frisson,
Vous étiez donc ainsi, voilà votre visage,
Mon Seigneur, Jésus-Christ, Dieu vrai, seul juste et bon !
Tel je restais, muet et la vue attentive,
A regarder, brillant d'une charité vive,
Celui qui savoura dans l'extase ici-bas,
L'avant-goût de la paix aux éternels appas.
Tu ne connaîtras pas, dit-il, fils de la grâce,
Cette félicité, si tes yeux abaissés,
Au point le plus infime ont à rester fixés
Regarde, en remontant ces cercles dans l'espace,
Et bientôt tu verras, siégeant au plus lointain,
Celle pour qui de zèle ici toute âme est pleine,
L'amour de son royaume et son auguste reine.

Docile, j'obéis et, comme, le matin,
Le côté du Levant qui de feux s'illumine,
Sur l'autre part l'emporte, où le soleil décline;
Ainsi, levant les yeux, tout à l'extrémité,
Je vis une partie épandre sa clarté,
Au point de dépasser l'autre en splendeur divine,
Et, comme l'air, au seuil d'où s'élance le char
Qu'égara Phaëton, de plus en plus s'enflamme,
Tandis que son éclat s'amortit d'autre part;
Ainsi la pacifique et splendide oriflamme
Au centre s'avivait et, de tous les côtés,
Faisait également pâlir toute autre flamme.
Dans ce centre, je vis, de bonheur transportés,
Des Anges par milliers s'ébattre, ailes flottantes,
Chacun d'eux de splendeurs, de tâches différentes.
Là, de même je vis, à leurs chants, à leurs jeux,
Sourire une beauté qui des élus des cieux,
Était la douce joie et ravissait leurs yeux.
Quand j'aurais la parole aussi riche et facile
Que pourrait l'être en moi l'imagination,
Je n'oserais tenter le moindre effort de style,
Pour rendre tant d'attraits, de délectation.
Bernard qui s'aperçut que, l'âme tout émue
Sur elle je fixais, en extase, ma vue,
Me la fit admirer plus ardemment encor,
Tant il la contempla lui-même avec transport.

CHANT XXXII.

Quelque temps absorbé dans sa joie éternelle,
De lui-même songea le saint contemplateur
A remplir près de moi le rôle de docteur.
Vois, au pied de Marie et plus que jamais belle,
Dit-il, celle qui fit la blessure mortelle
Que ferma notre Dame et qu'elle oignit de miel.
Sur le troisième rang, cette autre, au-dessous d'elle,
Et près de Béatrice, est la tendre Rachel.
Là, sont aussi Sara, Rébecca; vient ensuite
Cette Judith qui mit l'Assyrien en fuite,
Puis, du chantre qui dit en pleurs : *miserere*,
Celle qui fut l'aïeule au doux et simple zèle.
Ton œil dut, pour me suivre, à chaque nom sacré,
Chaque fois descendant avec moi d'un degré,
Aller de feuille en feuille en la rose immortelle.
De ce septième rang jusqu'en bas, comme aussi
Du plus haut jusqu'à lui, tu vois, toutes ici
Séparant en deux parts la bienheureuse enceinte,
Des filles d'Israël siéger la foule sainte.
Car, selon le regard que, sur terre, la foi
Dirigea vers le Christ, elles font là paroi
Entre les rangs élus. Or, dans cette partie
Où la fleur est partout de pétales fournie,
Siégent ceux dont la foi crut au Christ à venir.
Et, de cette autre part, où restent à garnir
Des vides dans les rangs à demi circulaires,

Ceux dans le Christ venu qui, fermes et sincères,
Ont cru sans dévier. Comme, de ce côté,
De la Reine du Ciel le trône respecté,
Et la foule au-dessous, indique la limite,
De même, à l'opposé, celui de ce grand Jean
Qui pâtit au désert, fut martyr d'un tyran,
Et deux ans dans l'enfer eut à languir ensuite.
Sous lui sont Augustin et Benoît et François,
Et tous ceux qui, de même, où chacune confine,
De cercle en cercle vont séparant les deux lois.
Admire en ses desseins la sagesse divine,
Qui veut en ce jardin égale admission
Pour l'une et l'autre foi, l'une et l'autre doctrine
Sache sur ces degrés dont l'intersection
En bas coupe à moitié chaque division,
Que nul ne vient siéger pour son propre mérite,
Mais pour celui d'autrui, non sans condition.
Là, tous sont des Esprits du corps dégagés vite,
Avant d'avoir acquis la libre élection.
Si tu prêtes l'oreille et bien les examines,
T'en feront foi leurs traits et leurs voix enfantines.
Te vient un doute; aussi, plein d'hésitation
Tu te tais, enlacé dans sa maille subtile;
Mais de t'en dégager il me sera facile
Dans toute cette ampleur du royaume du Ciel,
Rien ne peut survenir qui soit accidentel,
Plus que n'y naît la faim, ou la soif ou la peine.
Car tout ce que tu vois par la loi souveraine
Est réglé, ce qui fait que tout, coordonné,
Comme la bague au doigt est proportionné.
Cette foule, moisson hâtivement ravie,
N'a pas *sine causa* la véritable vie,
Et le mérite aussi décide ici du sort,
Selon que chez chacun il est plus ou moins fort
L'éternel Roi, par qui tant d'amour, d'allégresse

Inonde dans sa paix ces légions d'élus,
Que nulle volonté ne peut désirer plus,
En créant à son gré, sous l'œil de sa Sagesse,
Tous les esprits divers, qu'au monde il va semant,
De sa grâce les doue aussi diversement.
S'en montre ici l'effet, et la sainte Ecriture,
En rapporte une preuve expresse et non obscure,
En ces jumeaux déjà de colère brûlant,
Lorsque leur mère encor les portait dans son flanc.
Or, selon la couleur des rayons de la grâce,
Ces âmes dans la gloire ont à prendre leur place.
Si leurs siéges, dès lors, sont plus haut ou plus bas,
Les œuvres n'y font rien et n'en décident pas,
Mais bien leur aptitude, en toutes qui diffère,
A percevoir les dons de la bonté première.
Lorsque le monde et l'homme étaient encor recents,
Pour avoir le salut suffisait l'innocence,
Qui, pure, s'unissait à la foi des parents.
Quelques siècles après il fallut de l'enfance
Fortifier le vol pour gagner ces pourpris,
Et tout mâle, dès lors, dut être circoncis.
Puis, le temps de la grâce arrivé, sans baptême
Reçu selon la loi que vint prêcher le CHRIST,
Aux limbes s'engloutit l'innocence elle-même.
Regarde maintenant cette beauté suprême,
Qui t'apparaît ici la plus semblable au CHRIST.
Son visage peut seul, par sa splendeur extrême,
Te préparer à voir l'aspect divin du CHRIST.
Je vis pleuvoir sur elle une telle allégresse
De tous ces mille Esprits, sur leurs ailes de feu
Créés d'un si haut vol pour s'élancer sans cesse,
Que tout ce qui brillait d'admirable en ce lieu
Ne m'avait point causé tant d'extatique ivresse,
Ni retracé, si vive, une image de Dieu.
Et cet Amour jadis qui descendit vers elle,

Je le vis à ses pieds, en abaissant son aile,
S'incliner et chanter : « Marie, à toi salut,
A toi pleine des dons de la grâce éternelle. »
La bienheureuse cour toute, en chœur, se complut
A finir d'un *Amen* la sainte cantilène,
Et la joie en brilla chez chacun plus sereine.
O saint père, pour moi qui restes en ce lieu
Loin du siége élevé ton éternel partage,
Quel est l'ange béni, la joie en son visage,
Que je vois plein d'amour et semblant tout de feu,
Contempler notre Reine en lui rendant hommage?
En ces mots j'eus recours à ce vieillard divin,
Qui semblait rayonner aux beautés de Marie,
Comme aux feux du soleil l'étoile du matin.
Et lui : — Tout ce que peut l'Ange, l'âme accomplie,
Posséder de vaillant, de gracieux, de beau,
Est son lot, et de tous le vouloir s'y rallie;
Car il vint à Marie apporter le rameau,
Gage d'élection, lorsque de notre somme,
Le Fils de Dieu voulut se charger et naître homme.
Que tes yeux maintenant, dans ces rangs glorieux,
Suivent bien ma parole, et remarque, à mesure,
Les grands patriciens, éternelle parure,
De cet Empire, où tous sont justes et pieux.
Les deux qui, tout en haut, siégent les plus heureux,
Comme les plus voisins de notre auguste Reine,
Sont la double racine au terrestre domaine
De cette belle rose à l'éclat tout divin.
S'offre, à gauche, ce Père à qui sa convoitise
Valut tant d'amertume et tant au genre humain;
Tandis qu'à droite assis, tu vois de sainte Église
Cet ancien Père à qui le Christ de son jardin,
De cette belle fleur remit les clefs en main.
A sa suite est celui qui, par la mort jalouse
Avant d'être frappé, vit tous les graves coups

Réservés, dans le temps, à cette belle épouse
Conquise par la lance et la croix et les clous.
Près de l'autre, est ce chef sous qui vécut de manne
Le peuple incorrigible, ingrat, capricieux.
A Pierre faisant face, est assise sainte Anne,
Qui, joyeuse de voir sa fille en haut des Cieux,
En chantant Hosanna, n'en détourne les yeux.
Et vis-à-vis d'Adam, tu vois siéger Lucie,
Qui, dans l'abîme quand pour te précipiter,
Tu regardais en bas, fit qu'à temps avertie,
Ta dame en ton péril accourut t'assister.
Mais de ta vision le temps qui se dérobe,
Nous contraint d'en rester là, comme un bon tailleur
Qui, selon ce qu'il a d'étoffe, fait la robe,
Et nous élèverons nos regards pleins d'ardeur
Vers le premier Amour, pour que ton œil pénètre,
Autant qu'il est possible, en sa sainte splendeur.
Mais de peur que ton aile, en son essor, peut-être,
En croyant avancer, n'ait à rétrograder,
Par une humble prière, il nous faut demander
A Celle qui le peut de t'accorder sa grâce
Dans ce que je dirai, que ton cœur, ta raison,
Soient donc prêts à me suivre, et ne quittent ma trace.
Alors il commença cette sainte oraison

CHANT XXXIII.

O Vierge, de ton Fils à la fois Fille et Mère,
Créature humble et douce en ton séjour sur terre,
Plus sublime aujourd'hui qu'aucun Archange au Ciel,
Terme prédestiné du vouloir éternel!
Par toi s'ennoblit tant notre humaine nature
Que ne dédaigna pas le divin Créateur
De se faire en ton sein sa propre créature.
En ce pudique sein se raviva l'ardeur
De l'Amour, aux rayons duquel, toujours nouvelle,
Est germée, est éclose en la paix immortelle,
Pour ne périr jamais, cette splendide fleur.
Ici nous te voyons comme une flamme ardente
De douce charité, quand les mortels en toi
Voient de vive espérance une source abondante.
Tes mérites sont tels que du suprême Roi,
Quelle soit en son cœur la grâce qu'on attende,
Sans ailes veut voler qui n'a recours à toi.
Pour tous, sur terre, au Ciel, est ta bonté si grande
Que tu n'accordes pas seulement la demande,
Mais viens souvent en aide à qui n'a pas prié.
En toi miséricorde, en toi tendre pitié,
En toi magnificence, en toi, parfaite et pure,
Ce que peut embrasser de bon ta créature.
Ce mortel qui du gouffre infime en l'univers,
Jusqu'à cette hauteur, a des Esprits divers,
L'un après l'autre, vu la demeure et la vie,

T'implore par ma voix, ô Reine, et te supplie
D'octroyer à ses yeux débiles le pouvoir
De s'élever plus haut vers le suprême espoir.
Et moi qui n'ai jamais désiré pour ma vue
Cet ineffable aspect d'une plus vive ardeur
Qu'aujourd'hui, pour qu'en lui la sienne soit accrue,
Je t'en conjure, accorde à nos vœux ta faveur;
De tout voile grossier, par ta douce prière,
Affranchis son regard, pour qu'en sa gloire entière
Il ait à contempler le souverain bonheur.
Je t'en conjure encor, fais, ô céleste Reine!
Qui peux ce que tu veux, qu'il reste pur d'erreur,
Après avoir vu tant, et l'âme d'amour pleine;
Qu'il triomphe par toi des mouvements humains.
Vois tant de bienheureux unis à Béatrice
Joindre et tendre vers toi leurs suppliantes mains,
En le priant pour lui d'être à mes vœux propice.
Ces yeux, là-haut, de Dieu vénérés et chéris
Sur l'humble intercesseur se fixant attendris,
Laissèrent voir combien les ferventes prières
Sont à la Cour du Ciel d'agréables courrières,
Puis, au divin foyer d'éternelle clarté
Se porta leur regard tout plein de pureté,
Tel que ne peut jamais, quoi que l'on se figure,
Si limpide y plonger l'œil d'une créature.
Et moi, du terme auquel tendaient tous mes désirs
En me voyant si près, l'ardeur de mes soupirs
S'éteignit en mon sein, ainsi qu'il devait être.
L'air souriant, Bernard, ce vénérable maître,
Du geste m'invitait en haut à regarder;
Mais, de moi-même, ainsi qu'il semblait commander,
Je l'avais fait déjà; car ma vue épurée
Plongeait, de plus en plus, en la vive clarté
Rayonnant jusqu'à moi de la source sacrée
Qui, seule et par soi-même, est toute vérité.

Dès lors ma vision, en éclat, en beauté,
De tout langage humain dépasse la limite;
La mémoire en demeure éperdue, interdite.
Tel celui dont un songe agita le sommeil,
En qui demeure bien, à l'instant du réveil,
L'impression reçue, agréable ou funeste,
Mais dont l'esprit en vain cherche trace du reste.
Oui, tel ma vision, depuis lors, m'a laissé;
Tout dans mon souvenir s'en est presque effacé
En mon cœur cependant coule, toujours nouvelle,
La suave douceur qu'il a puisée en elle
Ainsi fond au soleil la neige du matin;
Ainsi fuyait au vent cette feuille fragile
De ses oracles vains que chargeait la Sibylle.
O suprême lumière à l'éclat tout divin,
Qui rayonnes si haut loin du concept humain,
A mon esprit mortel un instant restitue
Un peu de ce qu'alors a contemplé ma vue.
Fais que, dans mon langage, aux races à venir
J'aie à faire briller un reflet de ta gloire;
Car, ne m'en revînt-il qu'un vestige en mémoire,
Pour peu que dans ces vers il ait à r etentir,
On en concevra mieux qu'à toi soit la victoire
Je crois que, sous l'éclat du rayon lumineux,
S'il me fût arrivé de détourner les yeux,
Je me serais perdu. Mais, j'en ai souvenance,
Je dus à ce penser plus de ferme assurance,
Et je pus du regard, dans toute sa splendeur,
Atteindre l'infinie, éternelle valeur.
O grâce intarissable, où je puisai l'audace,
L'œil sur elle fixé, de contempler en face
L'éternelle clarté, tant que ma vue enfin
Toute fut consumée à son éclat serein!
En elle j'aperçus comme un volume immense
Réunissant en soi, par l'Amour relié,

Ce qui dans l'univers s'effeuille épars, lié
A mes yeux s'y montraient l'accident, la substance
Et leurs modes divers, tous tellement unis
Que ne peut l'exprimer cet énoncé concis.
De ce groupe divin je crois qu'alors je vis,
Distincte à mes regards, la forme universelle,
Car d'en pouvoir parler, je sens, toujours nouvelle,
Plus de joie en mon cœur. Mais un rapide instant
Efface plus en moi cet aspect éclatant,
Que vingt siècles passés n'ont encor pu le faire
De ce voyage où vit Neptune avec colère
L'ombre d'Argo flottant. Immobile, attentif,
J'admirais, y mettant mon âme tout entière,
Et d'admirer j'avais toujours désir plus vif.
Captive tellement cette vive lumière
Que n'en peut détourner rien qui d'elle diffère,
Car de la volonté le bien constant objet
Est tout inclus en elle, et tout ce qui, hors d'elle,
N'est qu'imperfection est, en elle, parfait.
Pour dire désormais ce que je me rappelle
Mon langage sera faible plus que ne l'est
Celui du jeune enfant encore à la mamelle
Ce n'est pas que s'offrît dans l'ardente splendeur
Qu'ainsi je contemplais en son éclat suprême,
Plus d'un aspect: avant, après, elle est la même.
Mais mon sens visuel prenant plus de vigueur,
Pour moi, l'aspect unique acquérait en grandeur
Et se modifiait. Dans la claire substance
De ce foyer profond je vis, plein de ferveur,
Trois cercles qui, chacun de diverse nuance,
Comportaient tous les trois une pareille ampleur.
Du premier paraissait réfléchi le deuxième
Comme une Iris d'une autre, et semblait le troisième
Un feu dont émanait également l'ardeur
Des deux autres ensemble. O combien mon langage

Est pauvre, sans couleur, près de la vive image
Présente à ma pensée! Image encor si loin
De la merveille dont j'étais l'heureux témoin
Que la rendre en entier serait encor peu dire.
O lumière éternelle habitant seule en soi,
Qui seule te comprends, qui, comprise de toi,
Opères, et, l'aimant, te plais à te sourire!
Ce cercle qui semblait, émané de tes feux,
Ta clarté réfléchie, en sa circonférence
M'offrit, dès qu'attentifs s'y portèrent mes yeux,
De la même couleur du cadre radieux,
Comme une image peinte à notre ressemblance;
Aussi tout mon regard s'y fixa curieux.
Comme le géomètre occupé sans relâche
A mesurer le cercle, et qui dans son cerveau
Cherche en vain le principe applicable à sa tâche,
Je cherchais sans trouver, à cet aspect nouveau.
Je m'efforçais à voir comment ainsi s'engage
Dans le cercle et s'unit avec lui cette image:
L'essor était trop haut pour qui l'avait tenté;
Quand, frappant mon esprit, une immense clarté
Vint combler tous ses vœux, au terme du voyage.
L'imagination en moi fléchit à voir
Ce qui m'apparaissait dégagé de tous voiles....
Mais déjà maîtrisait mon désir, mon vouloir,
Comme par tours égaux l'orbe qu'on fait mouvoir,
L'Amour qui meut le Ciel, la terre et les étoiles.

Voilà aussi fidèlement qu'il nous a été permis de le rendre, ce que Dante a voulu laisser voir et entendre à la foule dans les splendeurs éblouissantes de son Paradis. Peut-être parviendrons-nous bientôt à expliquer, comme nous avons essayé de le faire, bien imparfaitement

sans doute, pour l'Enfer et le Purgatoire, ce que lui-même entendait dans le secret de sa pensée, et ce qu'il a réellement exprimé pour ceux qui, professant la foi politique et religieuse dont il s'était constitué l'apôtre fervent, savaient saisir, sous la lettre, l'esprit qui réussissait si bien à s'en faire un voile impénétrable

CLEF[*]

DE LA COMÉDIE

ET

DU LANGAGE SYMBOLIQUE DES FIDÈLES D'AMOUR

———

A.

Achan. Exterminé par le Seigneur, comme devra l'être Philippe-le-Bel, pour s'être approprié, dans les dépouilles du Temple, le butin réservé au Seigneur. *Pg.*, xx.

Achille. Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, érigé en Pélée, et de Constance, fille de Roger Ier, la Thétis sicilienne, élevé sous la tutelle du pape Innocent III, travesti en Chiron. *E.*, xii, xxvi et *Pg.*, ix.

Adam. Dante, comme créateur du langage dogmatique substitué au langage érotique des troubadours, qui était devenu suspect à l'Inquisition, et comme époux de l'Église sectaire de Florence, Ève abusée, qui se laissa séduire aux belles paroles de Satan Aleppe. *Pg.*, ix, xi, xxiii, etc. *Voyez* Ève.

Adam (Maître) de Brescia, falsificateur de métaux, personnification des Gibelins ayant faussé leurs serments à l'Empire et à la foi sectaire, désignés sous le nom d'Alchimistes.

Adrien V. Personnifiant l'avarice. *Pg.*, xix.

Affabilité. L'une des quatre vertus cardinales de l'initié sectaire, le seul en qui l'on doive reconnaître la véritable noblesse. *Convito*, iv.

Aglaurus, changé en *pierre*, personnification de l'envie guelfe.

Agneaux. Les membres de l'Église dissidente, innocents et purs, ou Cathares, en opposition aux boucs et aux loups orthodoxes.

Aigle. Symbole de l'Empire et de saint Jean, patron des Templiers, ainsi la même figure pour les deux principes alliés, également hostiles à l'Église romaine.

AILES. Moyen de progrès, propulseurs de l'idée ou de l'influence bonne ou mauvaise, selon la nature céleste ou infernale du sujet, c'est-à-dire selon qu'il s'agit d'un esprit sectaire ou orthodoxe.

ALBIGÉISME, ALBIGEOIS. Mots introuvables dans *la Comédie*, quand l'idée est partout présente. Nous ne connaissons les doctrines albigeoises que par les rapports des vainqueurs. Peut-être ne tenaient-elles du manichéisme que pour ne pas admettre que le principe de tout bien ait créé le principe de tout mal, en lui laissant libre carrière dans son antagonisme avec lui.

ALCHIMISTES. Les apostats ayant faussé leurs serments à l'Empire et à la foi albigeoise.

ALCMÉON. Frédéric II faisant payer chèrement à l'Église albigeoise, sa mère, en tirant forcément le fer contre elle, la couronne impériale que lui avait conservée Innocent III; *sventurato ornamento, Pg.*, XII, et, poussé par le pape, *dal padre suo*, afin de ne pas se brouiller avec dame Piété, réduit à se faire impitoyable envers ses coreligionnaires, *per non perder* PIETÀ *si fe' spietato. Parad.*, IX.

ALEXANDRE. Le pape Alexandre III, en lutte avec Frédéric Barberousse, dans la querelle des investitures. *E.*, XII.

ALEXANDRE-LE-GRAND. Henri VII, faisant fouler aux pieds par ses soldats le sol embrasé de la Lombardie, révoltée à l'exemple de Brescia.

ALESSIO INTERMINEI, de Lucques, personnification de la flatterie guelfe. *E.*, XIV.

ALECTO, Mégère et Tysiphone, personnifiant l'orgueil, l'envie et l'avarice dans les murs de Florence Dité.

ALCHIMIE. Science qui n'était hérissée de formules si mystérieuses que parce qu'elle se rattachait à l'hérésie, de même que l'astrologie.

ALI. Le gendre de Robert II, roi de Naples, ou son fils le prince Jean, tué par le comte Néri de Pise. *E.*, XXVIII.

ALICHINO. Le prieur florentin Medico Aliotti. *E.*, XXI.

ALTRI. Mot combiné pour offrir aux initiés les initiales de *Arrigo Lucemburg Templaro Romano Imperatore.*

ALTRUI. En l'orthographiant selon l'écriture du temps, ALTRVI, on retrouve les mêmes initiales que ci-dessus, et de plus : RE VI°, du nom. *Altri, oltrui* et *tal* se reproduisent sans cesse dans *la Comédie* avec la même signification.

AMAN. Le pape, ministre infidèle, usurpant la puissance d'Assuérus, le monarque universel, roi des rois.

AMATE. L'Italie, *patria amata. Pg.*, XVII.

AMOUR. Celui qui n'aime point, ne connaît point Dieu, dit saint Jean, Ep. I, ch. IV, v. 8, car Dieu est amour. L'amour étant, avec la puissance et la sagesse, l'une des trois formes sous lesquelles la divinité est accessible à l'intelligence humaine, devenait ainsi le

principe de la religion en antagonisme avec le catholicisme persécuteur, considéré comme une religion de haine. Les paroles du même Apôtre suggérèrent aux sectaires l'idée d'opposer le principe de *vie* ou principe de *mort*, les fils du Diable au Fils de Dieu, l'esprit du *monde* et ses princes, à l'esprit du Ciel et à ses Anges, etc.

Amphiaraus. Léopold d'Autriche, qui, sous prétexte du mauvais air, emmena les troupes qu'il avait conduites au siége de Brescia, et abandonna la cause de Henri de Luxembourg. *E.*, xx.

Amphion. Henri VII au siége de Brescia. *E.*, xxxii.

Anges. Les dignitaires de l'Église dissidente, appelés par les Albigeois et les Templiers, très-excellents et purs ou parfaits, c'est-à-dire Cathares. Les fils de Dieu, en opposition aux fils du Diable, *princeps mundi*.

Anges rebelles. Les hauts dignitaires de l'Église catholique romaine. Les cardinaux, *principes terræ*.

Anne (Le pontife). Le père de quelque Vanozza de la cour pontificale. *E.*, xxiii.

Anthée. Le municipe de Bologne, Guelfe par ses membres, Gibelin affilié à la secte, par son chef. *E.*, xxx.

Apocalypse. Personnifiée dans saint Jean, dans l'aigle et dans Lucie.

Apollon. Le soleil, l'astre de la raison, de la lumière, de la vérité.

Aquilon. Vent du Nord, soufflant l'ignorance stupéfiante et les ténèbres de la superstition, symbole de la guerre des Barbares conduits par Gui de Montfort et les légats romains.

Arachné. Rome tissant les vêtements pontificaux à l'exemple de ceux des païens, et ourdissant des trames ténébreuses en opposition avec la Minerve gnostique, la déesse Raison. *E.*, xvii, et *Pg.*, xii.

Arbres (vifs). Les sectaires.

Arbres (morts). Les catholiques. Les troubadours traitaient les membres du clergé catholique d'arbres *automnals morts*.

Arc. Arme de l'Amour, pour la bouche, qui en offre la forme, et dont la langue est le trait qu'elle décoche, par la parole à double et à triple sens, *triplice saetto*.

Arche. Tombe de pierre dans laquelle feignaient de s'ensevelir les sectaires obligés de dissimuler leur foi ; de là le surnom de Pétrarque, *Petra-arco*, dont le nom de famille était *Petracco*.

Arche VIe (*Arco*). Contraction du nom de Arrico, Henri de Luxembourg, le septième de son nom, mais le sixième seulement comme empereur. *E.*, xxi, et *Pg.*, xix.

Argenti (Philippe). Personnification de l'esprit florentin, des hommes d'argent de son temps.

Argo (Le navire). Contraction d'*Arrigo*, Henri VII, et par suite symbole du vaisseau de l'Empire, en opposition à la barque de saint Pierre.

ARGONAUTES. Les Gibelins sectaires montant le vaisseau de l'Empire et allant à la conquête de la Toison d'or; autrement dit armés pour arracher au pontife romain sa double puissance, source de ses immenses richesses et de son influence sur le monde catholique

ARGUS. Figure de l'Inquisition, surveillant Io ou l'Isis sectaire.

ARIANE. L'Église catholique, sœur de Pasiphaé, figure de la cour de Rome, engendrant le Minotaure, moitié homme, moitié brute.

ARIES. Signe céleste, ouvrant l'Équinoxe de printemps, époque des initiations; *blanc* bélier sans tache, en opposition avec le bouc, *noir* et fétide ou le Capricorne, figure des ultra-Guelfes florentins, appelés Noirs

ARNAUD DANIEL. Représentant du langage mystique, *clus* ou *car*, dans les romans et dans les compositions en vers des troubadours

ARUNS (L'augure). L'un des membres de la famille Malaspina, allié des Fieschi de Gênes, qui possédait plusieurs châteaux dans le voisinage de Carrare et sur les côtes de la Lunigiane. *E.*, XX.

ART. Tout l'ensemble des moyens employés pour le triomphe de la foi dissidente, la restauration de l'Empire universel et la ruine de l'Église catholique.

ART D'AMOUR, ou *gaie science, gai savoir*. La poétique des troubadours de la langue d'*Oc*, consistant à voiler les pensées sous des images, et à donner aux mots une acception différente de leur sens usuel, ce qui s'appelait *parler clus, car, couvert*, honnête, courtois.

ARTUS (Le roi). Personnification de l'Empire universel dans les romans du Saint-Graal, c. à d., du Saint-Vase ou du Saint-Temple.

ASDENT. Masque déguisant en savetier, diseur de bonne aventure, Ghibert de Coreggio, seigneur de Parme.

ASSUÉRUS. Le monarque universel recouvrant sa puissance usurpée par un ministre prévaricateur. *Pg.*, XVII.

ASTRES. Sphères symboliques figurant les différents grades de l'initiation sectaire et, à ce titre, affectées à chacune des branches des connaissances humaines, enseignées en dehors des écoles orthodoxes.

ATHAMAS. Personnification des fureurs de Brescia, révoltée contre Henri VII. *E.*, XXX.

ATHÈNES. Ville de savoir et de philosophie, en opposition à Rome, ville de l'ignorance et de l'autorité. L'Athènes céleste devait, selon le vœu de Dante, voir philosopher d'accord les doctes de toutes les écoles. *Convito*.

AURORE. Il y en a deux : L'une, l'Église romaine, concubine déjà sur l'âge du Vieux de l'Ida, ses roses foncées sont les fleurs rouges des Florentins et ses lis jaunes les lis français. *Pg.*, II. — L'autre, l'amante de Céphale (tête) du chef, du grand Maître venu de l'Orient, est l'Église sectaire, *blanche* et coquette, se montrant, parée de perles.

au seuil de l'Orient, mais affectant les dehors orthodoxes, au moyen d'un diadème offrant la forme d'un scorpion au *double dard*, lançant son venin *mortel* avec sa queue. *Pg.*, IX.

Augures. Les propagateurs de mauvaises nouvelles, jetant le découragement dans les rangs de Henri VII. *E.*, XX.

Avarice. Apanage exclusif de Rome, en opposition à la libéralité, *larghezza*, partage de l'âme noble ou de l'initié sectaire. *Convito*, IV. La géante Ériphile de l'Arioste chevauchant un loup dans les jardins de la vieille magicienne, affectant dans ses vêtements la couleur *ch' i vescovi e i prelati usano in corte*, symbolise à ne pas s'y méprendre l'avarice de la cour romaine.

Aveugles. Ceux qui suivent la loi de l'Église. *Pg.*, XIII.

B.

Babylone. Rome, réceptacle de toutes les corruptions.

Barattieri. Les fonctionnaires prévaricateurs et, plus particulièrement, les Noirs florentins. *E.*, XXI.

Barbariccia. Le gonfalonnier de justice, Jacopo Ricci, appelé familièrement le *barba* ou le père Ricci. *Ibid.*

Béatrice. La pensée-verbe de Dante, sa foi sectaire, son âme et son esprit personnifiés, Ennoïa réunissant, sous ce nom-épithète, les attributs de la Raison, de la Vérité et de la Liberté. La même, sous les noms divers de Laure, de Lucie, de Fiammetta, de l'Étoile d'Orient ou de Syrie, de la Fleur ou de la Rose par excellence, avec toutes les épithètes que pouvait inspirer l'emphase mystique aux fidèles d'Amour. Conformément à la formule rituelle des Francs-maçons, *j'ai pleuré et j'ai ri*, Béatrice pleure dans l'Enfer et dans le Purgatoire, elle est rayonnante de joie dans le Paradis, où son rire ne cesse de la faire resplendir.

Bélier. *Voy.* Ariès.

Belzébuth. Le pontife romain.

Bertrand de Born. Représentant du langage politique chez les troubadours provençaux. *E.*, XXVIII.

Bice. Nom mystérieux qui paraît être une syncope de Béatrice, mais qui, en réalité, donnant les initiales de Béatrice, de Iesu Cristo et d'Enrico, ou B. I. C. E, résume la foi politique et religieuse de Dante.

Bien (souverain, *sommo bene*). Dieu, au point de vue sectaire, toute bonté, toute justice, tout amour, et l'Empereur, son représentant sur la terre, *Ben*, donnant Béatrice et Enrico, B. EN.

Bien. Tout ce qui dérive de l'un ou de l'autre.

Blancs. Faction de juste milieu dans Florence, visant à la conciliation de ceux, parmi les Guelfes et les Gibelins, qui étaient d'accord pour désirer une réforme religieuse, ayant pour adversaire la faction ultra-guelfe des Noirs, ne jurant que par le pape armé de la double puissance temporelle et spirituelle.

Bonagiunta (de Lucques). Représentant de l'ancien langage érotique en Italie. *Pg.*, xxiv.

Boniface VIII. Damné par avance, *E.*, xix, comme simoniaque; ch. xxvii, comme profanateur, *Pg.*, xx, comme en horreur à toute la chrétienté, dans ce vers à double sens : *Che ciascun suo nemico era cristiano*, Tout chrétien était son ennemi. Signalé enfin comme mort au milieu des larrons, parce que, transporté dans Rome, après l'attentat d'Anagni, il rendit le dernier soupir entouré des cardinaux, *vivi ladroni*, dit l'*Ott. Comm.*

Boucs. Les Noirs florentins.

Briarée. Philippe-le-Bel. Désigné tout à la fois, comme *lié* et comme *légat* par le mot *legato*; ce qui semblerait indiquer qu'il aurait obtenu ce titre de Clément V, pour n'être pas en reste avec Robert II, investi de ces fonctions en Sicile. Là se trouverait l'explication de la manière expéditive dont procéda ce prince à l'égard des Templiers, sans consulter le pape que pour la forme. *E.*, xxxi. *Pg.*, xxxii.

Brebis. Bêtes *inférieures* et *haïssables*, dit Dante (*Convito*), obéissant stupidement au pasteur : les chrétiens orthodoxes.

Brutes. Les catholiques, attendu qu'ils font abnégation de leur raison pour se soumettre à l'autorité.

Brutus. Le parti des Noirs florentins, comme complices de l'empoisonnement du César Henri VII. *E.*, xxxiv.

C.

Cacus. Le prince Jean de Naples, fils de Robert II d'Anjou, tenant, comme Guelfe, de l'homme et de la brute. *E.*, xxv.

Caïn. Type des pontifes, meurtriers de leurs frères, d'où le nom de Caïna, affecté au séjour de Lucifer, personnification de la Papauté.

Caïphe. Clément V, désigné sous ce nom comme ayant trempé dans la mort du Juste, en se rendant complice de l'empoisonnement de Henri VII. *E.*, xxiii.

Calchas et Eurypyle. Les deux frères, Antoine et Bassano Fisiaga.

Calisto. Fille de Lycaon, changé en loup, changée elle-même en ourse, l'Église romaine. *Pg.*, xxv.

CAN, MASTINO. Noms donnés à deux membres de la famille de la Scala, de Vérone, en leur qualité de chefs de la secte en Lombardie, par allusion au Khan des Tartares, les hérétiques étant désignés sous le nom de Tartarins. De là les paladins tartares de l'Arioste, et le fameux prêtre Jean, de la Grande-Tartarie, ou le patron du Grand Orient. De là le *Veltro* ou limier, destiné à donner la chasse à la *louve*.

CAPANÉE. Tebaldo Brissato, créé prince par Henri VII, dont il avait d'abord embrassé le parti, fit ensuite révolter Brescia. Dès lors, cette ville devint une autre Thèbes en rébellion contre le Jupiter impérial, le Dieu des Gibelins, leur Messie. *E.*, XIV.

CAPOCCHIO. Personnification des félons qui faussèrent leurs serments à l'Empire et à la secte, désignés sous le nom d'Alchimistes, pour avoir changé l'or en plomb.

CANA (Noces de). Banquet de l'Amour, d'où sont exclus les Guelfes, aveugles privés de la lumière du soleil de la Raison, qui vont chercher des indulgences à Rome. *Pg.*, XXII.

CAPRICORNE. Le bouc, noir et fétide, symbolisant le parti des Noirs, en opposition au bélier, blanc et sans tache.

CARON, *Vecchio bianco.* Très-probablement Vieri des Cerchi, le vieux blanc hargneux qui, tout en grondant, fit traverser à Dante le Rubicon ou l'Achéron, c'est tout un, et quitter définitivement la bannière guelfe pour celle des Gibelins. *E.*, III.

CASSIUS. Philippe-le-Bel, comme complice de l'empoisonnement du César Henri VII.

CASTRUCCIO CASTRACANI. Annoncé sous le titre d'initié ou de *Dame* dégagée des préjugés orthodoxes, *che non porta benda,* comme le vengeur prédestiné des injures de Dante sur les Florentins, dont il humiliera cruellement l'orgueil. *Pg.*, XXIV.

CATON D'UTIQUE. Figure symbolique d'un mysticisme très-compliqué, dont la combinaison est expliquée en détail par Dante, dans le *Convito,* et représentant le Dieu Amour sous l'aspect du fameux *Baphometus* des Templiers. *Pg.*, I, II.

CENTAURES. Personnification guelfe, tenant de l'homme et de la brute.

CERBÈRE. L'esprit persécuteur des Guelfes, résidant plus spécialement dans trois têtes, Tebaldo Brissato, Corso Donati et Cante Gabrieli, comme aussi dans les trois Ordres religieux chargés tour à tour ou contemporainement du ministère de l'inquisition, à savoir les Bénédictins, les Franciscains et les Dominicains.

CHIEN, CHIENS. Brutes hargneuses se jetant sur le faible et le pauvre, expression de mépris employée pour désigner les membres de l'Église orthodoxe. L'épithète de Chiens est presque toujours à entendre dans le sens de païens ou de mécréants; il n'est fait

d'exception que pour le limier, *veltro*, qui donne la chasse aux loups ennemis du troupeau sectaire.

Chariot (Constellation du). Tantôt le Saint-Siége, tantôt le char impérial, *basterna, caroccio, carro.*

Chaleur. L'influence bienfaisante de la doctrine albigeoise et du gouvernement impérial universel.

Charlemagne. Type du monarque universel dans les romans de ce cycle, composés originairement dans les pays de langue d'oc ou *limosine*, comme l'Aragon, la Catalogne et la Galice. La fameuse chronique du faux Turpin était très-probablement originaire de ce dernier pays. Cette figure de Charlemagne paraît le plus souvent copiée sur les empereurs d'Allemagne, n'agissant guère par eux-mêmes et commandant sans être obéis.

Chevaliers. Dignitaires de l'Ordre occulte, figurant dans les romans des divers cycles sous les noms de chevaliers du Soleil, de l'Aigle blanche et noire, du Cygne, Rose-Croix, du Temple ou Templistes, etc., titres encore usités dans la Maçonnerie.

Chrétiens. Les fidèles d'Amour ou ceux qui suivaient la doctrine albigeoise, en opposition aux catholiques.

Christ. L'Oint du Seigneur, le Messie, le Rédempteur espéré de l'Italie, l'Empereur, qui devait ravir au pontife romain les deux pouvoirs temporel et spirituel, et rétablir la monarchie universelle.

Chiron. Le pape Innocent III, à qui Henri VI avait recommandé en mourant son fils, âgé de quatre ans, et que ce pontife fit élever sous sa tutelle, en le couvrant de son puissant patronage contre ses compétiteurs, mais Innocent III avait proclamé la croisade contre les Albigeois et excommunié l'Achille de la secte, ce n'était plus que le plus grand des Centaures. *E.*, XXII. *Pg.*, IX.

Circé. L'Église romaine changeant les hommes en brutes.

Cléopatre. La cour de Rome, toute sensuelle.

Clef. La parole qui ouvrait l'esprit à l'intelligence, à l'aide de l'allégorie, appelée vérité mixte, parce que la vérité s'y mêlait à l'erreur, comme le noir au blanc dans le pavé mosaïque du temple, on appelait la clef d'argent ; celle qui expliquait l'allégorie, en ne faisant jaillir qu'en partie le sens politique ou mystique ; celle qui manifestait la vérité pure était la clef d'or, le tout en opposition aux clés de saint Pierre.

Cocyte. Fleuve formé des larmes que fait verser à flots dans le monde le gouvernement théocratique, représenté sous la forme d'un vieillard à la tête d'or, au pied d'argile.

Colchos. Rome, dont le souverain possédait la Toison-d'Or, que les Argonautes de la secte cherchaient à lui ravir.

Colombe. Figure de l'esprit d'amour, de l'intelligence sectaire.

Couleurs. Chaque couleur avait sa signification symbolique ; il en

était de même des fleurs, des métaux, et des diverses substances, ce qui constituait l'Alchimie

Courtoisie. Mot dérivé de cour, comprenant tout ce qui, dans les actes, les pensées et le langage se rattachait aux opinions impérialistes et sectaires, équivalant à *noblesse, nobiltà*, en opposition avec *villania*, grossièreté, ignobilité de manière de penser, de parler et d'agir, apanage des Guelfes orthodoxes *Convito*.

Crassus. Allusion aux pontifes s'abreuvant de sang et s'en montrant toujours plus altérés.

Crete, Creti pour Creta, dans *la Comédie* et dans le *Convito*, IV, probablement avec l'intention de désigner le chef de l'Église romaine comme le chef des hérétiques; *Creti* offrant une sorte de contraction renversée de *retici*.

Curion. Masque destiné à rappeler le rôle joué par Dante à l'égard de Henri VII, qu'il pressa de marcher sur Florence, en lui citant l'exemple de César passant le Rubicon. *E*, XXVIII. *Voir* sa lettre à ce prince.

D.

Dames. Les initiés du templarisme albigeois qui, par un dédoublement mystique de l'âme et du corps, étaient censés avoir les deux sexes, hommes en tant que corps et forme matérielle, femmes en tant qu'intelligence et pensée libre des liens de la matière.

Dames florentines. Les Templiers apostats qui furent les premiers à déposer contre l'Ordre, dans l'enquête ouverte à Florence. *Pg*, XXIII.

Damiette. Ville d'Égypte, pour l'Orient, d'où dérivait l'Albigéisme avec la Gnosis et le Néoplatonisme alexandrin.

David *alzato trescando*. Type des pontifes élevés par les artifices du langage, la ruse et l'intrigue, ce que signifie *tresca* en même temps que danse. *Pg*, X.

Deidamie. La secte albigeoise, veuve de Frédéric II, son Achille.

Déjanire (Tunique de). Déguisement orthodoxe, imbibé de venin hérétique, destiné à venger la secte albigeoise de ses bourreaux.

Denis (faux Aréopagyte). Son livre, inspiré par le mysticisme néoplatonique, opposé ironiquement à la classification des anges, selon saint Grégoire.

Denis (tyran de Syracuse). Charles d'Anjou, dont la tyrannie suscita les Vêpres Siciliennes. *E*, XII.

Diane, Délie, la lune, la triple Hécate. Figure de la Papauté à la triple couronne, mobile comme elle, régnant comme elle dans les ténèbres, astre de l'erreur, aux rayons sans chaleur, en opposition

au soleil de la Raison, qui éclaire, réchauffe, vivifie ceux que l'influence contraire a glacés du froid de la mort.

Didon. Type de l'Église, infidèle au Christ son époux, comme la reine de Carthage à la mémoire de Sichée.

Diomède. Henri VII blessant à la main, dans sa puissance temporelle, la Papauté, cette Vénus terrestre, cette Pandemos, dont la Louve est le symbole, le compagnon d'Ulysse-Dante pour arracher à Rome son palladium. *E.*, xxvi.

Dité. Florence habitée par les Furies et dominée par les Noirs. *E.*, xi.

Domitien. Innocent III provoquant la croisade contre les Albigeois. *Pg.*, xxii.

Donneare. Dans la langue d'*oc*, *donnejar*, agir en initié, en fidèle d'Amour, en maître ès *gai savoir*. Les savants vous diront que ce mot signifie seulement courtiser les dames, faire le galant, se *damoiser*, à l'endroit, oui, mais à l'envers.

Dragrinazzo. Betto Brunelleschi, l'un des syndics des Noirs florentins, se déchaînant en dragon contre ses anciens frères. *E.*, xxi.

Dragon (de l'Apocalypse). L'ambition insatiable des pontifes faisant du Saint-Siége le tonneau des Danaïdes. *Pg.*, xxxii.

Droite. Côté du droit, de la rectitude, de la vérité, de la raison.

E.

Eaque. Frédéric Barberousse, qui, en dépit de la poste d'Egino ou de l'influence catholique, relève les espérances des sectaires et les aida à réparer leurs pertes, au point de se voir en plus grand nombre qu'auparavant. *Convito*, iv. *E.*, xxix.

Eau. Figure de l'enseignement et de la doctrine qu'il est destiné à répandre. En conséquence, l'eau vive, claire et limpide symbolise la doctrine sectaire, les eaux noires, troubles, stagnantes, roulant des flots embrasés ou sanglants, sont les croyances et les prédications de l'Église orthodoxe, d'où dérivent dès lors tous les fleuves infernaux. Les sources, les fontaines, les lacs, les rivières, abondent dans toutes les épopées chevaleresques, parce que la chevalerie est essentiellement albigeoise, avec tout ce qui se rapporte aux Cours d'Amour.

Échelle de Jacob. L'échelle des grades sectaires.

Égypte. Rome, *pays barbare* où la raison est esclave de l'autorité.

Elsa. Rivière de Toscane, dont la vertu pétrifiante est comparée au catholicisme. *Pg.*, xxxiii.

Énée Représentant du droit des Romains à l'Empire universel, comme héritiers des Troyens.

Éphialte (Le géant). Robert II, roi de Naples, allié de Clément V et de Philippe le Bel, Briarée *E.*, XXX. Prince peu guerrier et, par ce motif, surnommé la reine Berthe, représenté, à l'aide du mot *legato*, tout à la fois comme incapable de se mouvoir sans l'aveu du Saint-Siége, et comme son légat, les rois de Pouille en exerçant les fonctions en Sicile.

Épicuriens. Nom philosophique sous lequel étaient désignés les Gualfes affiliés à la secte albigeoise.

Érésichthon. Puni d'une faim dévorante, pour avoir violé les mystères de Cérès, il personnifie l'indiscrétion chez les adeptes de la secte. *Pg.*, XXIII.

Ériphyle. Épouse vénale, livrant Amphiaraüs pour un collier, comme l'Église trafique du sang de l'Époux. *Pg.*, XXII. Celle de l'Arioste chevauche un loup sur lequel elle se pavane vêtue de pourpre, comme un cardinal.

Érichtone. La secte albigeoise rappelant à la vie de l'Amour les morts catholiques. *E.*, IX.

Esprit. *Mente*, la partie la plus élevée de l'intelligence dans laquelle régnait Beatrice, *donna della Mente*.

Esther. L'Église sectaire, épouse du Monarque universel, Roi des rois, comme Assuérus, le poussant à reprendre son pouvoir usurpé par l'Aman pontifical. *Pg.*, XVII.

Été. Le temps où triomphe l'influence sectaire, toute lumière et toute chaleur.

Étourneaux. Oiseaux au plumage mélangé de blanc et de noir, figure de ceux qui, par faiblesse et pour des motifs d'intérêt, étaient passés des Blancs aux Noirs. *E.*, V.

Ève. L'Église sectaire, dans Florence, se laissant séduire par le serpent pontifical et lui livrant le fruit défendu dans les secrets du langage occulte, entraînant dès lors la perte de Dante, qui se désigne ainsi comme le pasteur de l'Église nouvelle, époux de cette Ève qui, *teste formata*, ne voulut pas garder les voiles qui la couvraient, et, livrant tous ses secrets, *non sofferse di star sotto alcun velo*, agit comme ces *dames florentines* montrant sans rougir *colle poppe il petto*. Voir ce mot. *Pg.*, VIII, XII, XXIV, XXVIII, XXX, XXXII.

Eunoé. Cours d'eau vive, symbolisant la pure doctrine de l'Église albigeoise. On y buvait l'Amour. C'est là la source où venaient s'abreuver tant de dames et de chevaliers, les Roland, les Renaud et la belle Angélique. *Voy.* Léthé.

F.

Farinata des Uberti. Personnification héroïque du Gibelin non affilié à la secte et n'agissant que dans un intérêt politique. *E.*, VI, X.

Faussaires. Ceux qui faussèrent leur foi, leurs serments à la secte albigeoise ou à l'Ordre du Temple, comparés aux faux-monnayeurs, aux alchimistes.

Feltre. Mot employé de manière à être entendu dans le sens de ville et de montagne, en même temps que dans celui de feutre, *feltro*, drap ou draperie. *E.*, I.

Fiesole (Brutes de). Les Florentins orthodoxes, partisans du Saint-Siége.

Foi (Notre). Celle des Albigeois et des Templiers.

Foi, Espérance et Charité. Les trois vertus dogmatiques des sectaires, qui les avaient en grande estime et les entendaient nécessairement à leur manière. Leur Amour n'était que Charité; mais on a préféré voir en eux des amoureux transis, soupirant pour une inhumaine aux incomparables perfections, jusqu'à quatre-vingts ans et plus. On l'a cru, *quia absurdum*.

Forêt. Le monde social dans lequel l'humanité végétait sous la loi de Rome, la *selva selvaggia*; Naples, la Toscane, et les États romains, repaires de bêtes fauves.

Force. L'une des quatre vertus cardinales constituant la Noblesse chez les initiés sectaires. *Convito*, IV.

Fortune. La puissance mobile et capricieuse des papes, faisant passer à leur gré, les couronnes, les biens, les grandeurs, de race à race, de peuple à peuple, de famille à famille, exerçant la justice au hasard, poussant capricieusement la cour de Rote, comme l'aveugle déesse fait tourner sa roue, *rota*. *E.*, VII.

Francesca de Rimini et son amant. Figure géminée, symbolisant l'hermaphrodisme mystique des fidèles d'Amour, forcés de se laisser entraîner, sous la conduite de la prostituée de Babylone, à la bourrasque infernale déchaînée par ce Lucifer qui fait son séjour dans Caïna, comme meurtrier de ses frères. Malheureux réduits à apostasier leur foi, par faiblesse de cœur et en vue d'intérêts matériels, pécheurs charnels, dès lors, *peccatori carnali*. *E.*, V.

Frère, *frate*. Dans le sens de membre du même Ordre, de la même confraternité religieuse, titre dont on se saluait dans les sociétés secrètes.

Froid. L'influence stupéfiante, mortelle du catholicisme.

Fumée. L'atmosphère dans laquelle sont réduits à vivre ceux que

leur foi laisse exposés au courroux pontifical, atmosphère amère et souillée de sang. *Pg.*, XVII. *Voy.* dans le *Roland furieux* l'épisode de Lydie, ch. XXXIV.

Furies. L'Orgueil, l'Envie et l'Avarice dont l'influence dominait dans Florence et faisant de cette ville de banquiers l'alliée constante de la cour de Rome.

G.

Gaia. La gaie science, sous le nom d'une jeune femme de Trévise, dont Ghérard de Camino aurait été le propagateur dans cette ville, et comme le père, de même que Raymond Béranger, déguisé sous le nom de Tirésias, le père de l'Église albigeoise, sous le nom de Manto. *Pg.*, XVI.

Gale. *Rogna*, lèpre, la foi orthodoxe, assimilée également à la peste, à une écume impure, *antica schiuma*. *E.*, XXIX.

Ganelon, comte de Mayence. Type de la trahison dans les romans du cycle de Charlemagne.

Gauche. Côté de l'iniquité, de l'erreur, du mensonge.

Ganymède. Type de l'initié emporté au Ciel sur les ailes de l'aigle impérial, cet oiseau de saint Jean, patron du Temple et des Maçons.

Géants. Les rois, princes et municipes alliés du Saint-Siége. Dans les romans de chevalerie, où ils abondent, ce sont les *hauts* et puissants seigneurs ou chevaliers félons dévoués à Rome. *E.*, XXX.

Gémeaux. Constellation, symbole de l'initié, être géminé, âme et corps, comme Dante et Béatrice, Paul et Francesca, vivant dans les ténèbres de l'enfer au milieu des catholiques, et retrouvant le ciel et la lumière au milieu de ses frères en religion.

Genièvre. Personnification de Genève donnant asile aux Vaudois et aux Albigeois, dame calomniée de Dante arien, Ariodante.

Géryon. La politique pontificale, aux menées frauduleuses, aux atteintes envenimées, armée, dans les deux puissances, d'un double dard comme la queue du scorpion. *E.*, XVII.

Ghisola (La belle). Personnification de Bologne livrée à l'influence d'Azzo d'Este, marquis de Ferrare. *E.*, XVII.

Gibelins. Partisans de l'Empire, appartenant plus généralement à l'aristocratie; divisés en plusieurs nuances, les uns affiliés à la secte albigeoise, d'autres conservant fidèlement les croyances orthodoxes, beaucoup se contentant d'une réforme religieuse.

Gomorrhe. La cour de Rome.

Glaive à double tranchant. Le langage symbolique ne portant que des coups indirects, éclairant les uns et éblouissant les autres.

Gorge (Péché de la gorge, *gola*). Crime de ceux qui révélaient, par trahison ou par indiscrétion, soit les mystères, soit le langage des dissidents; tel était le péché des dames florentines (Templiers) étalant effrontément leur gorge. *E.*, VI. *Pg.*, XXIII.

Gorgone. L'Église romaine, bâtie sur Céphas, à qui Jésus disait : « Tu es *pierre*, » et par suite changeant en *pierres* ceux sur qui s'exerçait son influence stupéfiante. *E.*, IX.

Graffiacane. Massajo des Raffacani, l'un des syndics des Noirs, sous la figure d'un démon. *E.*, XXI.

Grec (Faux). Philippe de Savoie, seigneur de Turin, s'intitulant prince d'Achaïe, comme ayant épousé Isabelle de Villehardouin.

Grecs. Les transfuges, ayant un pied chez les Gibelins, et l'autre chez les Guelfes, comme les Grecs en Europe et en Asie.

Griffolino d'Arezzo. Condamné par l'Inquisition, et brûlé comme Paterin, coupable probablement d'avoir révélé dans les tortures les secrets de la secte. *E.*, XXIX.

Griffon. Animal symbolique, tenant du lion et de l'aigle, de la terre et du ciel, figure des deux pouvoirs, temporel et spirituel, appartenant de droit au chef de l'Empire universel, thèse soutenue publiquement dans l'université de Bologne. *Pg.*, XXXII *et suiv.* De cette figure symbolique, l'Arioste a fait, d'une part, les deux frères jumeaux, Aquilant le *blanc* et Griffon le noir, puis, de l'autre, l'Hippogriffe, monture du vieil Atlas, l'homme ou la montagne de pierre, le Chiron d'un autre Achille, Roger, Normand-Sicilien, comme le pupille d'Innocent III; chacun sait qu'Atlas est un vieux magicien qui, à l'aide de son bouclier fascinateur, trouve moyen de stupéfier et de retenir captifs, princes, dames, chevaliers, or, qu'on se rappelle la Gorgone, et celle qui, sous ce nom, dominait dans Florence Dite.

Grues. Oiseaux voyageurs, au plumage mêlé de blanc et de noir symbolisant l'apostasie des Blancs passés aux Noirs.

Guelfes. Partisans du Saint Siége, défenseurs des libertés municipales, et en conséquence hostiles à l'Empire, se recrutant plus généralement parmi le peuple, divisés, comme les Gibelins, en nuances analogues, à savoir, Guelfes sectaires, affiliés aux dissidents, Guelfes ultra-papistes, et Guelfes désireux de réformes dans l'Église, dont les scandales les alarmaient. La faction guelfe subissait l'influence de l'aristocratie d'argent, qui faisait de grands bénéfices avec la cour de Rome, par la banque, par l'industrie de luxe, par les fournitures militaires et les armements maritimes pour les Croisades.

Guidoguerra (Le comte). Affilié à la secte albigeoise, quoique Guelfe, et par suite, opérant dans ses actes politiques, en sens opposé de la direction qu'auraient dû lui imprimer ses opinions religieuses, s'il eût été conséquent avec lui-même. *E.*, XVI.

H.

Harpies. Les Ordres monastiques. *E.*, XIII. Dans le *Roland furieux*, ch. XXXIII, st. 102, 106, Astolphe, représentant de l'Église dissidente d'Angleterre, comme Zerbin, l'amant d'Isabelle, princesse de Galice, ce pays cher aux pèlerins albigeois, est le représentant de l'Écossisme, délivre des persécutions des Harpies, à l'aide de son cor enchanté, symbole de la prédication à la parole puissante, un prince d'Orient, nommé le Sénape, autrement dit *sénateur-pape*, ou Empereur Pontife. Ce monarque a pour sceptre la croix, *in loco tien di scettro la croce*; ses sujets sont baptisés, non par l'eau, mais par le feu, comme Guinicelli et Dante, *al battesmo usano il fuoco*. Il a nom le prêtre Jean. Or, ce roi-pontife, sur lequel on a débité tant d'absurdités, en le cherchant un peu partout, n'est autre que le Khan des Tartares, ce grand-maître du grand orient, que tourmentaient beaucoup les prédicateurs des divers Ordres, surtout les Dominicains, en l'empêchant de distribuer le *pain des Anges* et de s'en nourrir lui-même, sans s'exposer à mille avanies. En effet, les deux premières strophes du chant suivant disent en propres termes que ces « gloutones Harpies, dévorant en un repas ce qui suffirait à des familles entières, réduites à mourir de faim, ont été déchaînées sur l'Italie aveuglée, *accecata*, en châtiment de ses erreurs, » c'est-à-dire de son aveuglement.

Hébreux. Tantôt les fidèles d'Amour, comme peuple élu, tantôt les catholiques, comme peuple maudit, ayant versé le sang du Messie.

Hécube. La secte réduite au désespoir par la triste fin de l'Église albigeoise, ou Polixène, égorgée dans le Temple, et par le supplice des Templiers, l'innocent Polidore. *E.*, XXX.

Hélice ou Calisto changée en ourse. Figure de la Papauté se prostituant au paganisme, personnifié dans Jupiter. Constellation du Nord, dont le froid glacial engourdit l'intelligence. *Pg.*, XXV.

Héliodore. Clément V, livrant le Temple à Philippe-le-Bel, comme le Pontife juif à Séleucus. *Pg.*, XX.

Héliotrope. Pierre fantastique, analogue à la pierre philosophale et au chaton de l'anneau d'Angélique, symbole de la raison parlée dans le langage sectaire, qui la rendait invisible aux profanes. *E.*, XXIV.

Hermaphroditisme. Figure mystique exprimant la réunion et le dédoublement de la matière et de l'esprit, du corps et de l'intelligence, chez les initiés aux mystères de la secte albigeoise. *Pg.*, XXVI. Même symbole dans les Gémeaux.

Hérode. Le pontife romain ordonnant le massacre des innocents.

Homme riche. Le pape enrichi par la donation de Constantin, qui fit *il primo ricco padre*.

Honnête (Parole). Le langage symbolique des initiés.

Hui. Pour *oime*, hélas. Lisez H VI. ou Henricus VI, dont ce mot inusité donne les initiales pointées. *Pg.*, XXI.
Humble. Tout ce qui se rattache à l'Église romaine, en réalité ou en apparence, ainsi l'*humble* Italie, l'*humble* Béatrice, selon qu'elles sont ou se feignent orthodoxes. *Vit. nuova.*
Hypocrites. Les Guelfes orthodoxes et les chefs de l'Église, affectant les dehors de l'amour et du dévouement envers ceux dont ils préparaient la ruine.
Hyver. Le temps où domine l'influence catholique.

I.

Ida. L'une des hauteurs qui dominent la ville de Rome.
Iniquité. Tout ce qui émane de l'autorité orthodoxe.

J.

Jason. Masque sous lequel Dante se représente rompant avec l'Église (Médée, cette marâtre qui massacre ses enfants), affilié dans Bologne (Lemnos) à la foi sectaire, qui le fait s'éprendre de la langue érotique (Hypsypile), laquelle, fécondée par lui, produit ses compositions lyriques, et est abandonnée à son tour pour la langue dogmatique (Creuse, fille de Sisyphe, condamné à rouler sa *pierre*). *E.*, XVIII.
Jason (frère d'Onias). Figure de Clément V, pour avoir acheté de Philippe-le-Bel, nouvel Antiochus, sa nomination au pontificat et l'avoir payée avec les dépouilles du Temple. *E.*, XIX.
Jean-Baptiste (Saint). Patron des Templiers personnifiant l'Apocalypse et l'Évangile de l'Amour, base de l'Albigéisme, symbolisé lui-même sous la figure de l'aigle et sous celle de Lucie, lumière révélée. *Pg.*, IX, XXIX.
Jérusalem (Nouvelle). La réalisation de l'utopie sectaire, la constitution définitive de la cité, d'après les nouveaux principes d'organisation sociale à mettre en œuvre par l'Albigéisme templier.
Jésus. Le Sauveur, le Messie, le Rédempteur impérial, crucifié dans Henri VII.
Joseph. Dante innocent, calomnié par la Putiphar romaine. *E.*, XXX.
Josué. Tantôt figure de l'Empereur, comme vainqueur des Amalécites ou punissant Achan, tantôt de la Papauté, comme arrêtant le soleil dans son cours.
Judas. Le frère Bernard, du couvent de Montépulciano, accusé d'avoir empoisonné Henri VII dans une hostie. *E.*, XXXIV.
Judecca. Séjour de l'auteur de tout mal, de Satan ou Lucifer, per-

sonnifiant l'édifice catholique, et réunissant autour de lui tout ce que la trahison a de plus immonde.

Jugement dernier. Le jour, toujours promis aux sectaires, où l'Empereur universel, restauré dans sa toute puissance, devait, comme *summus judex* investi de la *potestas*, exercer sa justice souveraine, prononcer la sentence des Guelfes *morts* et des Gibelins *vivants*, constituer la nouvelle Jérusalem, et rétribuer chacun selon ses œuvres, en rendant les pauvres riches et les riches indigents, autrement dit, accomplir une révolution sociale. *Paradis. Convito.*

Juifs. Comme peuple élu, les sectaires, comme race maudite, les croyants orthodoxes.

Jupiter. Tantôt figure du monarque universel, tantôt du pape lançant les foudres de l'excommunication.

Justice. Attribut de la puissance souveraine, dévolue à Dieu, dans le ciel, et à l'Empereur, monarque universel, sur la terre, comme représentant de Dieu; la plus haute expression du droit, appelé *potestas* par les juristes. L'une des quatre vertus cardinales constituant la noblesse chez les adeptes. *Convito.* IV.

L.

Lancelot. Comme chevalier du Saint-Graal, membre de l'Ordre du Temple, préposé à la garde du vase saint, tabernacle de la lumière, et ne la rendant accessible qu'aux élus. Tous les romans de ce cycle, qu'on en soit convaincu, composés pour la glorification des Templiers, sont d'origine albigeoise. La dame du lac (aux eaux vives), fée bienfaisante, Mélusine, la femme serpent, à la *basterna* attelée de reptiles, l'enchanteur Merlin, *cadavre vivant*, rendant les oracles du fond de sa tombe de *pierre*, sont évidemment des figures d'origine albigeoise, brodées sur fond légendaire saxon. Il faut toute la préoccupation de la lettre, chez les déchiffreurs de vieux manuscrits, pour qu'une littérature entière soit passée sous leurs yeux sans qu'ils y aient vu autre chose que des contes à dormir debout, obtenant une vogue européenne, et des amours d'une pureté angélique à servir de modèle aux races futures.

Larmes. Signes extérieurs de papisme.

Larrons. Ceux qui employèrent des moyens frauduleux ou violents pour voler des âmes à l'Église albigeoise.

Latin (Langage). Celui des sectaires en opposition à la langue rituelle de l'Église.

Latin (Pays). Les contrées où l'hérésie comptait de nombreux adeptes, comme la Lombardie, Bologne, la Romagne.

Lavinie. Personnification de Rome sous le rapport temporel, attendu que de la fille de Latinus dérivait tout droit légitime sur l'*ager romain*. *De Monarch.*

Lemnos. Bologne, où poussés par dame Piété, les Guelfes, ces femmes crédules, avaient livré à la Mort romaine les mâles Gibelins *E.*, XVIII.

Léthé. Le fleuve dans lequel les néophytes étaient censés plongés pour y boire l'eau d'oubli, qui leur faisait répudier leur passé catholique. Ces fontaines, si nombreuses dans les romans de chevalerie et qu'on retrouve dans l'Arioste, où s'abreuvaient les fidèles d'Amour et qui les enflammaient ou les glaçaient selon leur nature secrète, dérivent, comme on le voit, de la même source et des pays de langue d'*Oc*.

Lia. Figure de la vie active de l'initié sous forme biblique, de même que Mathilde sous forme catholique.

Libéralité. Ou largesse, l'une des quatre vertus cardinales de l'initié sectaire. *Convito*, IV.

Lion. Figure de la puissance française, orgueilleuse et cruelle, obéissant à l'impulsion d'un courage brutal, tour à tour avide et généreuse.

Lombard (Marc). Le célèbre voyageur vénitien, Marc-Paul, *aulicus et nobilis homo* (*Post. Caet.*), bien venu, à raison de ses opinions sectaires et de ses connaissances variées, acquises dans ses excursions en Asie, de Can de la Scala, le grand Khan des Tartarins de Lombardie, connaissant le *monde* et ses *princes*. *Pg.*, XVI.

Lombard (Parler). Le langage symbolique des sectaires, plus nombreux en Lombardie que partout ailleurs.

Lombard (Le grand). Barthélemy de la Scala, comme directeur suprême de la secte en Italie.

Louve. Figure de l'avidité, de l'ambition sanguinaire des pontifes, de leurs appétits charnels, dont la nourrice de Romulus devenait le symbole. Aussi l'Arioste ne manque-t-il pas de donner un loup pour monture à sa cruelle Ériphile, une tête et des dents de loup à la bête sculptée sur le tombeau de Merlin ; et pourtant, à en croire M. Delécluze, l'Arioste, qui dédiait son *Roland furieux* au cardinal d'Este, aurait eu la prétention d'obtenir le chapeau rouge de Léon X, avec qui il avait été lié ; et dans cette *bête* aux oreilles d'âne, son intention aurait été de figurer l'hérésie de Luther. Tant s'en faut.

Lucie. Figure féminine de saint Jean, patron des Templiers, qu'elle reproduit encore sous forme d'aigle. Son nom, dérivé de *lux*, lumière, équivaut à révélation d'en haut ou à Apocalypse. A ce titre elle est le guide, le fanal et la protectrice de l'initié. *Pg.*, IX, XXIX.

Lucifer. En opposition complète avec Lucie, quoique son nom ait la même racine, personnification de l'auteur de tout mal, dans laquelle se résume l'esprit qui n'a cessé d'animer, selon le poëte, la longue succession des pontifes romains, cause de tous les crimes, de tous les désastres qui ont désolé l'humanité ; figure de la Papauté, pierre angulaire de la constitution sociale, telle qu'elle exis-

tait alors *fondo a tutto l universo*, couronnement de l'édifice séculaire que Dante ne craint pas de comparer à un moulin, à raison des fréquents changements de règne, *un mulin veder mi parve*. *E*, XXXI.

Lumière. Le dogme albigeois, lumière d'origine orientale, et l'enseignement qui le propageait.

Luxurieux. Les pécheurs charnels, ceux que des appétits terrestres ont fait, par faiblesse de cœur, renoncer aux biens célestes, et suivre les lois de la louve romaine, de Sémiramis, la prostituée de Babylone. *E*., v. *Py*., XXV.

M.

Magiciens, Nécromans. Ceux qui ont commerce avec les démons sont les dignitaires de l'Église romaine, tandis que les bons enchanteurs appartiennent à l'Église albigeoise, il en est de même pour les magiciennes et les fées, dans les Romans de chevalerie, comme dans le Tasse et l'Arioste qui s'en sont inspirés très-sciemment. Ces fées sont souvent obligées, par nécessité, de prendre la figure de *serpent*, autrement dit de revêtir l'apparence orthodoxe.

Mahomet. Masque destiné à déguiser Robert II de Naples, prince dévot et lettré, se plaisant à écrire des espèces d'homélies et d'instructions pieuses, déployant un grand zèle dans l'intérêt du Saint-Siége, et dont la politique tendait à jeter la division parmi les adversaires de Rome. *E*., XXVIII.

Malacoda. Corso Donati, personnage influent parmi les Noirs, ayant la haute main sur la Seignourie et sur les Syndics du parti, désigné sous ce nom parmi les démons, selon l'Anonyme, parce qu'il devait faire une mauvaise fin. *E*., XXI.

Malebolge. Mauvais bouges, mauvais trous ou malesfosses, la ville de Rome et ses faubourgs. *E*., XXIII.

Malegriffes. Les Prieurs florentins et les Syndics des Noirs, désignés en commun sous ce nom diabolique, comme subissant également l'influence de Manno Branca, de la famille Doria, de Gênes, entré en charge pour six mois, en qualité de Podestat, le 16 février 1303. *E*., XXI.

Manto. L'Église albigeoise, réduite à s'expatrier après la mort de Raymond Bérenger (Tirésias), lorsque Toulouse, la ville de Bacchus (Soleil-Vérité), fut réduite en esclavage par Gui de Montfort. On peut suivre pas à pas l'itinéraire des membres de cette Église dispersée à travers les Alpes, pour venir s'établir en Lombardie, dans le cours de tous ces petits ruisseaux, symboles de la doctrine, qui viennent se réunir à Benaco, puis se jeter dans le Pô.

L'Arioste n'a pas manqué de ressusciter dans son poëme cette même Manto sous la figure d'une fée bienfaisante réduite, à certaines époques, à ramper sous la figure d'un serpent, protégeant deux fidèles d'Amour contre un vieil époux avare et cruel véritable fils de Sodome. *E.*, XX. La Griselidis de Boccace est encore une Manto.

Mal. Tout ce qui se rattache au catholicisme et à l'Église romaine.

Marcia. Femme de Caton d'Utique, symbolisant l'âme noble de l'initié, selon Dante (*Convito*, IV), attendu qu'après avoir appartenu à l'Hortensius pontifical, elle revient à Caton, dont la figure à la barbe grisonnante dissimule celle du dieu Amour, « nul, dit encore Dante, n'étant plus digne de représenter Dieu. »

Mardochée. Dante poussant Henri VII (Assuérus) à arracher le pouvoir à l'Aman romain. *Pg.*, XVII.

Marie. L'Église albigeoise, mère, fille, épouse du Messie impérial, portant dans ses flancs le fruit saint, réduite à le déposer sous les plus humbles abris, en s'en allant errante, de contrée en contrée, pour fuir les satellites de l'Hérode pontifical.

Martin IV. Pape français. Personnification de la gourmandise, à raison de son goût pour les matelotes d'anguilles. *Pg.*, XXIV.

Martyrs. Tous ceux qui avaient à souffrir par Rome pour la cause de l'hérésie.

Mathilde (la comtesse). Figure de la vie active de l'initié sous la forme catholique. *Voy.* Pluton et Proserpine.

Médée. Figure de l'Église catholique, magicienne perverse, mère dénaturée, employant les philtres et les enchantements pour en venir à ses fins et poussant la barbarie jusqu'à égorger ses propres enfants. On comprend dès lors que ces mots, *di Medea si fa vendetta* signifient, non pas que le Dieu des chrétiens se fait le vengeur de Médée, mais bien que Dante-Jason se venge à sa manière, par une vendetta poétique, de la Médée romaine. *E.*, XXXII.

Méduse. *Voy.* Gorgone.

Mer. L'ensemble des connaissances humaines enseignées par l'Église albigeoise, mer de doctrine.

Mer de verre (de l'Apocalypse). L'enseignement orthodoxe, stupéfiant et comme cristallisé par la routine. *E.*, XXXII.

Michol (femme de David). L'Église de Rome, épouse du pontife, élevé au rang de prince souverain par les artifices du langage, par la ruse et l'intrigue, *trescando, dispettosa e trista*. *Pg.*, X.

Midas. Philippe-le-Bel, non moins avide que le roi aux oreilles d'âne. *Pg.*, XX.

Minos. Ce grand juge infernal, qui siége *orribilmente* et qui *ringhia*, est très-probablement, et sauf examen, le bienheureux qui, le premier, reçut d'Innocent III, en l'année 1215, le titre d'inquisiteur général, d'où celui de *conoscitor delle peccata*. Il y a plus

ringhia, qui si usite aujourd'hui grincer les dents, a dû être employé aussi dans le sens de haranguer, prêcher, autrement on n'aurait pas son dérivé dans *ringhiera*, journellement usité dans le sens du tribune, barreau, chaire (*voy.* Dict. d'Alberti). Nous recommandons cette vérification aux Académiciens de la Crusca. Rien de plus simple dès lors que Dante se soit servi du verbe *ringhiare* dans un double sens, en faisant allusion à des prédications furibondes, fulminées en grinçant les dents, et au double rôle de saint Dominique, jugeant et condamnant ceux que sa parole n'avait pas convertis. Ajoutez à cela que Frédéric Barberousse, le grand justicier impérial dans le Milanais, étant désigné sous le nom d'Eaque, ce collègue de Minos, il paraît assez naturel, d'après ce que nous connaissons des procédés antithétiques de Dante, qu'il ait voulu faire contraster avec lui le grand justicier pontifical, dans les pays de langue d'oc. Alors la queue de Minos, *mala coda*, serait l'ordre des prédicateurs, d'autant plus rigoureux qu'il allait se recrutant d'un plus grand nombre de membres, et s'enroulant ainsi sur lui-même en cercles étagés. Sa procédure expéditive serait exprimée dans ce vers : *Dicono, e odono, e poi son giu volte*, ils disent (dans la torture), entendent leur sentence et sont jetés aux bourreaux. Ces paroles de Minos : Songe à qui tu te fies, *Di cui tu ti fide*, signifieraient : Défie-toi de Boniface, songe que tu te livres à l'ennemi, en venant dans Rome, et ne t'abuse pas sur la facilité que tu trouves à y pénétrer, car tu auras à souffrir cruellement d'avoir quitté Florence, ou tu ne rentreras plus. Ainsi Voltaire n'aurait pas eu le premier l'idée de loger en enfer le saint fondateur de l'Ordre des Prédicateurs, ce dont le grand railleur doit être bien mortifié là-bas. *E.*, v.

Minotaure. Philippe de Savoie, seigneur de Turin (en italien *Torino*, dont la racine est *toro*, taureau), qui s'intitulait prince d'Achaïe ; sa trahison envers Henri VII, dont il déserta l'alliance pour celle du pape, est considérée comme le produit monstrueux de l'accouplement de la Pasiphaé romaine avec le taureau de Savoie. *E.*, xii.

Mort. L'Église catholique, sa foi, et tout ce qui s'y rattache, le catholicisme étant la mort de la raison et de l'intelligence.

Morts. Les chrétiens orthodoxes.

Mosquées. Les églises de Florence-Dité, peuplées de païens et de mécréants ; cherchez dans tous les romans de chevalerie ceux qui sont désignés sous ce nom et vous reconnaîtrez, la plupart du temps, que ce ne sont ni des Turcs ni des Sarrazins.

Myrrha. Florence, dont le zèle ardent pour les intérêts du Saint-Siége est comparé à la passion incestueuse de la fille de Cynire, redoublant encore dans les embrassements paternels. *E.*, xxx, et Lettre de Dante à l'empereur Henri VII.

N.

Nature. Loi impériale, providence suprême, principe de tout bien, d'où dérive l'art d'Amour ou *gai savoir*, qui est ainsi comme le petit-fils du Dieu empereur, *a Dio quasi nipote*, art divin qui entretient le lien évangélique formé par la Nature, *lo vincol d'Amor, che fa Natura*. *E.*, XI.

Négligents. Les Gibelins affiliés auxquels le zèle avait manqué pour le triomphe de la secte.

Nembrod. Guido de la Torre, ou Gui de la Tour, très influent alors à Milan, où sa famille était puissante, ayant été le premier à se révolter contre Henri VII, se réfugia à Florence, qu'il imita son exemple. De là le nom de Nembrod à l'un et celui de Babel à l'autre, la discorde et la confusion s'étant mises de ce moment dans les rangs gibelins. *E.*, XXXI.

Nessus. Préposé au supplice des tyrans, contre lesquels Dante n'a pas assez de flèches, il a droit, à ce titre, à toute sa sympathie, et de plus, pour s'être vengé mort, comme lui-même en se feignant *mort*, car il a appris de lui le parti qu'on pouvait tirer de la tunique orthodoxe, imprégnée du venin de l'hérésie. *E.*, XII.

Ninus. Le Christ, époux de l'Église, cette prostituée de Babylone, cette Sémiramis érigeant son bon plaisir en loi, dans le dogme de l'infaillibilité, et dont il est dit *che succedette a Nino*. Les Italiens appellent l'Enfant Jésus le *Bambino*, en abrégé *Nino*. *E.*, V.

Noblesse, *Nobilta*. Apanage exclusif des initiés à l'Albigéisme, en opposition à *Vilta* et *Villania*. *Convito*, IV.

Nombres. Ayant chacun leur signification rituelle. Notamment *trois* et ses multiples, considérés, dans les rites occultes, comme ayant une vertu particulière, surtout *neuf*, nombre parfait, c'est pourquoi « *neuf* paraissait en toutes choses *ami* de Béatrice. » *Vit. nuova*.

Niobé. L'Église romaine, châtiée dans son orgueil, mère de *pierre*, dont les enfants sont de même changés en pierre, et que le Soleil-Raison transperce de ses flèches. *Pg.*, XII.

Nuit, Obscurité, Ténèbres. L'ignorance et l'erreur propagées systématiquement et entretenues par la politique romaine. Le règne de la Papauté, en opposition au Soleil-Raison, foyer de lumière.

Nymphes-Étoiles. Le premier nom signifiant, celles qui versent les eaux, il est tout simple que les sept vertus caractéristiques de la doctrine albigeoise, assimilée à l'eau vive, contribuant à la répandre, deviennent des Nymphes symboliques sur la terre, et qu'elles se transforment en Étoiles dans le ciel radieux du Temple, qu'elles contribuent à éclairer. *Pg.*, XXXI.

O.

Océan. L'ensemble des connaissances humaines, telles qu'elles étaient enseignées aux adeptes par les initiés, qui les introduisaient à la vie nouvelle. L'Océan correspondait avec le Ciel, autre figure de la science, dans son essence la plus élevée, auquel il renvoyait en vapeurs ce qu'il en recevait en pluie.

Occident. Contrée de ténèbres, d'ignorance et d'erreur, comme assujettie à la puissance pontificale.

Oreste et Pilade. Figure de l'amitié fraternelle des initiés, prêts à se sacrifier l'un pour l'autre, en opposition avec les Caïn guelfes, que leur instinct sanguinaire poussait sans cesse à égorger les Abel gibelins et albigeois (*Pg.*, XIII).

Orgueil. Ambition romaine, *Coliqine del mondo* (*Pg.*, XI), dont l'Arioste a fait Caligorant, géant se nourrissant de la chair des hommes, des femmes et des enfants, qu'il prend, en se moquant d'eux, dans son filet invisible, personnifiée, en l'élevant au caractère épique, dans Rodomont, vêtu d'une peau de dragon, comme le *gran verme che il mondo fora*, ou *rode*, ravisseur, meurtrier d'Isabelle, la princesse de Galice, ou de Saint Jacques, qui forme avec le chevalier écossais Zerbin un couple de fidèles d'Amour, combattu en vain par Berlinghieri, ou Raymond Berengar, qu'il abat sous ses coups, attaquant le palais impérial par le fer et la flamme, et finissant par succomber sous le glaive vengeur de l'Achille impérial, l'ancien pupille de cet homme *pierre*, autre Vieux de la montagne, qui fait autant de *pierres* des créatures humaines, stupéfiées par ses incantations diaboliques et retenues par lui en esclavage.

Orient. La source de toute lumière, comme ayant donné naissance au premier empire universel et à la gnosis manichéenne.

Ourse (Grande). *Voy.* Calisto et Chariot.

P.

Pain des Anges. La doctrine sectaire. *Convito*, I.

Palladium. Le pouvoir temporel appartenant exclusivement au monarque universel, à l'Empereur, en vertu du droit dérivant pour lui de Troie, droit passé aux Romains, héritiers d'Énée, et usurpé par les pontifes.

Palmiers. Les Templiers, comme ayant accompli le grand pèlerinage, dont on revenait avec les palmes de la nouvelle Jerusalem. (*V. N.*)

Panthère. Florence, mobile, cruelle, offrant dans ses murs l'aspect d'une mosaïque ou d'un pelage moucheté, à raison du mélange des Blancs et des Noirs.

Pasiphaé. La cour de Rome, se prostituant, comme la louve, à tous les animaux, dans la personne des princes et des rois, n'engendrant que des monstres, et faisant la honte de l'*époux*.

Parler (couvert, courtois, honnête, obscur, clus, car). Le langage symbolique des sectaires dans les pays de langue d'*Oc*, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne.

Pélée. Henri VI, père de Frédéric II, cet Achille, dont la lance, tournée tantôt contre l'hérésie, tantôt contre l'Église, guérissait les blessures qu'une dure nécessité la forçait d'ouvrir, pour obéir aux pontifes menaçants. *E.*, XXXI.

Pèlerins. Les sectaires qui se rendaient d'Italie à Toulouse, sous prétexte de pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, pour s'y faire recevoir aux grades supérieurs ou pour conférer des intérêts de leurs coreligionnaires. *Vit. N.*

Peste. Le catholicisme, dont l'influence mortelle résulte de la corruption de l'atmosphère dans tous les lieux où s'étend la domination de Rome. *Conv.*, *E.*, XXIX.

Phaéton. La Papauté, inhabile à donner la lumière au monde, et fourvoyant le char du Soleil-Raison. *Pg.*, IX, XXIX.

Phalaris. Boniface VIII, dont les paroles *ebbre* ont valu à l'âme de Gui de Montefeltro d'être revêtue d'une enveloppe de flamme dans l'Enfer. *E.*, XXVII.

Pharisiens. Les docteurs de l'Église orthodoxe.

Phèdre. L'Église romaine, épouse infidèle, calomniant ses fils innocents, afin de les faire mettre à mort.

Phlégéton. Symbole du fanatisme guelfe et des prédications furibondes des moines bénédictins et dominicains, parcourant les pays de langue d'*Oc* pour y convertir les hérétiques.

Phlégyas. Charles de Valois, qui mit tout en feu dans Florence, et y causa la ruine du Temple du Soleil-Raison, c'est-à-dire, celle de l'Église sectaire que Dante était parvenu à y fonder, et qui, comme Ève, se laissa séduire par les promesses du serpent. *E.*, VIII.

Phénix. Symbole de l'initié passant de la mort catholique à la vie albigeoise par la palingénésie sectaire.

Pia des Tolomei. Allusion probable à la primitive Église, lentement minée au milieu de l'air pestilentiel de Rome par le fait du pontife, qui l'épouse avec l'anneau. *Pg.*, V.

Pierre. L'Église de Rome, édifiée sur Pierre, désignée en conséquence sous le nom de *Madonna Pietra*, la pierre brute des Maçons, rocher, montagne, Atlas ou Atlant, etc.

Pierres. Les membres de l'Église orthodoxe, édifiée de pierres, et désignés par les mots *petrone, gran sasso, scoglio, petraja, Pietramala* et autres équivalents. Les *perrons* des Romans de chevalerie ne sont pas autre chose que des églises, *petroni* ou grandes pierres.

Pies. Les filles de Piérus, changées en pies, figure de l'indiscrétion de langage punie chez les initiés. *Pg.*, I.

Piété, Pitié, *Pietà*, l'Église romaine, *la Madonna Pietà* de la *Vita nuova*, comme étant par dessus tout impie et impitoyable.

Pilate. Philippe-le-Bel. *Pg.*, XX.

Pisistrate. Opposé aux pontifes, qui punissent un crime dans l'amour. *Pg.*, XV.

Pluton (Plutus). Le grand pape Grégoire VII, ce redoutable Hildebrand qui fut le premier à proclamer la double suprématie des pontifes, celui que saint Pierre Damien appelait **saint Satan.** En conséquence, le premier personnage infernal apparaissant après le grand juge Minos, pour proclamer la souveraineté sacerdotale de **Satan** 801 (*Aleph*), signalé comme uni par des liens adultères avec la grande comtesse Mathilde, comparée à Proserpine. *E.*, VI, *Pg.*, XXVIII. *Voyez* ce nom.

Poissons. Signe céleste, symbole de la discrétion profonde recommandée dans les mystères. *E.*, X. *Pg.*, XXXII.

Polidore. L'Ordre du Temple immolé pour s'emparer de ses trésors par un autre Pygmalion. *E.*, XXX. *Pg.*, XX.

Polymnestor. Philippe-le-Bel égorgeant les Templiers, victimes innocentes de sa cupidité, comme Polidore de celle du tyran de la Chersonèse de Thrace.

Polyxène. L'Église albigeoise, épouse de Frédéric II, l'Achille de secte, égorgée dans le Temple. *E.*, XXX.

Porte de Saint-Pierre. Tout à la fois, celle de Saint-Pierre au Vatican et celle de Florence, près de laquelle étaient situées les propriétés de Dante, ses *case*, près de celles de Vieri des Cerchi. *E.*, I.

Predella. Double allusion au siége percé sur lequel étaient placés les pontifes avant leur intronisation, et à la puissance temporelle usurpée par eux. *Pg.*, VI, XXXIII.

Printemps. Le moment où la secte, longtemps comprimée par l'hiver pontifical, commence à respirer, où une douce influence vivifie l'âme et le corps, où les oiseaux, chantres de l'amour, reprennent gaiement leurs chants, où le blanc bélier ramène l'époque des initiations.

Prodigues. Ceux qui abusaient du langage érotique et s'exposaient ainsi au danger d'en révéler le sens secret.

Progné. Changée en rossignol, figure de l'Église qui se *délecte à chanter* et n'en égorge pas moins ses enfants. *Pg.*, XVII.

Proserpine. La grande comtesse Mathilde, flétrie sous ce nom comme la concubine dévote du pape Grégoire VII, la femme adultère du Pluton monacal, qui proclama et fonda la double suprématie des pontifes romains. *Pg.*, XXVIII.

Prostituée (Grande). L'Église de Rome, l'Alcine de l'Arioste.

PROVENCE. L'ancienne province par excellence des Romains, comprenant la Gaule narbonnaise, ayant conservé la civilisation antique sous le joug des Francs, et la première à réclamer contre l'Église les droits de la raison; de là cette foule de productions en prose et en vers qui la rendaient chère à Dante, de là la haine du poëte contre la maison d'Anjou, dont elle était devenue la grandote

PROVENZAN SALVANI. Gibelin sectaire qui, rompant en visière au parti guelfe, auquel la contrainte l'avait réduit à se rallier, fit publiquement amende honorable de son apostasie. S'étant ainsi assuré le concours des Gibelins, il se mit à leur tête pour enlever le maréchal de Charles d'Anjou, afin de l'échanger contre son ami, et se fit tuer les armes à la main. Ainsi la quête qu'il fit en tremblant sur la place de Sienne fut une quête d'hommes *Ott. C. Pg.*, xi

PUTIPHAR. La cour de Rome calomniant Dante, non moins innocent que Joseph. *E.*, xxx.

PYGMALION. Figure du tyran Philippe-le-Bel égorgeant les Templiers, comme le fut Sichée, pour s'emparer de leurs richesses. *Pg.*, xx.

PYRAME ET THISBÉ. Couple de fidèles d'Amour servant d'exemple à Dante, qui, en crainte de la Mort romaine, qu'il ose regarder en face, *riguardandola,* empourpre le beau fruit blanc qu'il a nommé Béatrice, pour lui donner la couleur guelfe, et le rougir comme la mûre imbibée du sang des deux amants *Pg.*, xxvii, xxxiii

PYTHAGORICIENS. Nom sous lequel beaucoup de sectaires se déguisaient en Italie, comme sous celui d'Épicuriens

R.

RACHEL. Se confondant avec Béatrice, censée siéger près d'elle dans le Paradis, comme figure de la vie contemplative, dont elle est la forme biblique. Car la plupart des personnages de la *Comédie* ont des costumes et des rôles de rechange.

REI. Les Guelfes orthodoxes, fils de la perverse Rhéa.

RHEA. L'Église romaine, d'après l'orthographe italienne *Rea*, qui signifie criminelle ou perverse, pour avoir engendré le Jupiter catholique lançant les foudres de l'excommunication *E.*, xiv.

RIEN, *Niente*, *Nulla.* Le pape, dont l'autorité usurpée n'avait pour base que le néant, en opposition à *Tutto,* l'Empereur, monarque légitime de l'univers, dont le droit résumait tout et faisait de lui le dieu Pan des sectaires *E.*, xi, *Pg.*, iii, xvi

ROBERT II D'ANJOU. Désigné sous le nom de Mahomet et sous celui d'Éphialte. Voir ces noms.

ROBOAM. Le pape Clément V, qui doit être abandonné par les tribus et réduit à fuir de Rome, pour n'en pas être chassé *Pg.*, xii

Romieux. Nom affecté aux sectaires qui faisaient le pèlerinage de Rome, sous prétexte d'aller y gagner les Indulgences, mais en réalité pour conférer avec leurs frères d'Italie. *Voy.* N. Schmidt, Hurter. Aussi Dante ne manque-t-il pas de personnifier dans le *Paradis*, vi, le peuple albigeois de la Provence, sous le nom de Romieu de Villeneuve, ou de la nouvelle Jérusalem, cet humble pèlerin à qui le comte, grandi par lui en puissance et en richesse, fut redevable de voir une couronne briller au front de chacune de ses quatre filles, et qu'il immola lâchement, aveugle Tirésias qu'il était, aux exigences des légats romains (*parole bièce*), ce qui n'empêcha pas ce peuple généreux de se sacrifier pour lui lorsqu'il ouvrit les yeux, et de lui rendre *douze pour dix*, après quoi, il s'enfuit misérable en mendiant son pain, avec la triste Manto, jusqu'à ce qu'il trouvât dans les vallées des Alpes, puis dans les plaines de la Lombardie, un asile pour reposer sa tête.

Rose. L'Église albigeoise et sa doctrine, le Saint Graal, le *Vase parfait* ou le Temple, transformé en fleur mystique, de là l'immense vogue du roman de Guillaume de Lorris, malgré les anathèmes de Gerson. A en croire M. Bouillet, « ce n'est que l'art d'aimer, sous forme allégorique, » non pas, mais bien l'*art d'Amour*, la *gaie science* qui, l'auteur le dit lui-même, « y est tout enclose. » Par malheur, aux 4,000 vers de l'auteur originaire, son continuateur en a ajouté 18,000, grave obstacle à la curiosité. Chose étrange, ce fut Philippe-le-Bel, le bourreau des Templiers, qui, n'y entendant pas autrement malice, invita Jehan de Meung à donner une suite au *Roman de la Rose*.

Roseaux. Figure des néophytes, plantes nouvelles.

Ruffiens. Ceux qui avaient trempé dans les intrigues et les manœuvres employées, dans l'intérêt guelfe, pour enlever des amis à l'Empire et à la secte, ou pour leur créer des ennemis, considérés dès lors comme les vils entremetteurs de la grande prostituée.

S.

Saladin. Prince humain et éclairé, en opposition aux soudans de la Babylone romaine.

Salut. Mot employé dans sa double acception de salutation, de protection, de sauvegarde contre un danger. Béatrice érotique refuse le salut dans la *Vie nouvelle*, parce que son langage amoureux est devenu suspect ; elle donne le salut dans *la Comédie*, grâce à son langage théologique, à l'*humble* attitude qu'elle sait prendre ; elle devient la dame du *salut*, et vient en aide à *notre foi* albigeoise.

Satan aleppe. Le chef de l'Église romaine devenu prince souverain de Rome et des États pontificaux. *E.*, iv.

Saturne (Influence de). Glaciale de sa nature, et, par suite, symbolisant celle du catholicisme.

Saul. Figure de la Papauté réduite à se percer de ce glaive usurpé qu'elle a osé tourner contre le David impérial. *Pg.*, XII.

Scandale. La discorde et la division entre frères, à savoir : entre Gibelins sectaires et orthodoxes, entre Gibelins et Guelfes sectaires.

Schismatiques. Ceux qui semèrent la division dans les rangs de l'opposition anti-catholique.

Scorpion. Figure de la Papauté. *Pg.*, IX, XVIII, XXV.

Sémiramis. La grande prostituée de Babylone, figure de l'Église de Rome poussant à leur ruine, *alla ruina*, les malheureux dont elle fait des *morts*, se posant comme investie de la succession de *Nino*, abréviation de *Bambino*, et se donnant pour son épouse, ce qui lui fournit un prétexte de se dire infaillible, *libito fe' licito in sua legge*. E. V.

Sennachérib. Figure du pape, qui doit s'attendre à être tué comme lui dans le temple, par ceux qu'il appelle ses fils. *Pg.*, XII.

Serpent. Dragon, couleuvre, reptiles en général, l'esprit du mal, tout ce qui est animé de l'esprit catholique ou en revêt extérieurement l'apparence.

Simoniaques. Les papes et le clergé romain. *E.*, XIX.

Simon (Le Grec de Troie). Philippe de Savoie, s'intitulant prince d'Achaïe. *Voy.* Minotaure.

Sodoma. Rome, digne pour l'impureté et la corruption d'être livrée au feu du ciel.

Sodomites. Les partisans exaltés du Saint-Siége, véritables suppôts de Sodome, prêts aux plus horribles méfaits pour faire preuve de zèle envers l'homme qu'ils adoraient, dont le bon plaisir était leur loi, et la parole infaillible à leurs yeux. *E.*, XV.

Sordello. Représentant du langage *clus* des troubadours, appliqué à la politique. *Pg.*, VI *et suiv.*

Stace. Représentant du langage érotique, ou sous forme amoureuse, des troubadours relevant de l'Église de Toulouse, la métropole, la Delphes de l'Albigeisme. *Pg.*, XXI *et suiv.*

Styx. Rivière de sang, tordue en forme d'arc à double courbe, *in arco torto*, le Tibre, qui dans son cours dessine assez régulièrement cette figure, la poignée s'étendant de Baschi au mont Giove. *E.*, XII.

T

Templarisme. Les Templiers n'étant pas des docteurs, mais des guerriers, des hommes politiques et d'action, ils avaient plutôt des

opinions que des croyances. Or, ces opinions paraissent avoir survécu et triomphé dans les principes transmis d'âge en âge par la Franc-maçonnerie. Ils peuvent se résumer dans ce qu'on a appelé les conquêtes de 89, à savoir liberté de l'esprit, de la personne et des biens; mais à ces principes abstraits le Templarisme avait senti le besoin d'adjoindre un véhicule capable d'entraîner l'imagination des masses, et il s'était allié l'Albigéisme dont il était la tête et le bras.

THAIS. Masque de comédie, sous lequel Clément V est flagellé, pour avoir agi à l'égard de Henri VII comme la courtisane de ce nom avec le soldat, son amant, dans l'*Eunuque* de Térence. *E.*, XVIII.

THÈBES. Brescia, la première à se révolter contre l'empereur Henri VII, à la suggestion de Tibaldo Brusato. *Voy.* Capanée.

THÉSÉE. Le comte Alexandre de Romena, repoussé par les Noirs lorsqu'il vint attaquer Florence-Dité à la tête des Blancs, trahi qu'il fut par ses alliés dans Florence, Centaures à la double poitrine. *E.*, IX, XII. *Pg.*, XXIV.

THOMIRIS. Figure des dames-hommes, de ces femmes viriles du Temple ayant mission de faire expier aux Cyrus sacerdotaux les flots de sang albigeois versé par leurs ordres.

TIRÉSIAS. Raymond Bérenger, dit le Vieux, longtemps aveuglé sur les intentions d'Innocent III, et montrant d'abord envers lui la faiblesse d'une femme, retrouvant enfin sa virilité, en faisant tuer le légat Pierre de Castelnau, puis en se révoltant contre ses successeurs Milone et Theudis, agissant sous la direction de l'abbé de Citeaux, *serpents avvolti*. *E.*, XXII.

TOLOSAN (Docteur en). Mot d'argot employé pour docteur en théologie, mais appliqué aux maîtres ès arts de Toulouse, qu'on appelait à Rome *tutta dolosa*, aux profès du *gai savoir*.

TOUT, *Tutto.* L'Empereur, monarque universel, seul investi sur terre de la toute-puissance, son autorité remontant de droit divin à l'empire oriental de Troie, passé aux Romains, dont le Fils de Dieu lui-même reconnut la *potestas*, le droit de haute justice, en subissant le jugement du préteur romain. *De Mon.* *Voy.* RIEN.

U.

ULYSSE. Masque sous lequel Dante se représente comme l'inséparable du Diomède Henri VII, brûlant de la même flamme d'amour, ou du même zèle religieux et politique, réduit comme le roi d'Ithaque à mener une vie errante, déjouant les enchantements de la Circé romaine, qui change les hommes en brutes, sourd aux séductions de la sirène pontificale, échappant aux noirs Lestrigons

guelfes, bravant le Polyphème français et finissant par se perdre pour son héros, *per lui perduto*, en cherchant à conduire ses frères à la paix et à la liberté, en faisant briller à leurs yeux le fanal de la raison, *dietro al sole*. *E.*, XXVI. *Pg.*, XIX.

Usuriers. Les banquiers de Florence, de Padoue et autres villes italiennes, dont les caisses fournirent les fonds nécessaires aux Guelfes pour soutenir la guerre contre Henri VII et pour soudoyer ses empoisonneurs; ayant attenté ainsi à l'art d'Amour, à la Nature dans l'intérêt de la Fortune, et s'étant rendus par là complices du crime de lèse-majesté au premier chef. *E.*, XVII.

V.

Valeur, *Valor*. Le souverain bien, le Dieu impérial d'où dérive tout ce qui *vaut*.

Vapeur, *alto Vapor*. L'influence suprême, la sagesse souveraine du monarque universel.

Vase parfait. Le Temple, la loge parfaite des purs, des parfaits ou Cathares. *Pg.*, XXV, XXXIII. Le Saint-Graal des romans du Cycle d'Arthus.

Veltro (Limier). Can de la Scala, chef suprême du grand-orient en Lombardie, dont le prénom prêtait à une double allusion, dans le sens de chien de chasse, limier, ennemi de la louve romaine, et dans le sens de Khan des Tartares, les Albigeois ou Cathares étant désignés aussi sous celui de Tartarins. *E.*, I.

Vénus (Céleste). En opposition à la Vénus terrestre, la prostituée de Babylone, Vénus *Pronkè* ou *Pandémos*. Son étoile était celle des fidèles d'Amour, son ciel, celui de la rhétorique, c'est-à-dire de la symbolique adoptée dans la poésie amoureuse, mise en vogue par les troubadours de la langue d'*Oc*. Vénus se trouva détrônée par Béatrice, lorsque Dante substitua au langage érotique celui dont il fit usage dans la *Comédie*, ce nouveau style dont la théologie et le dogme lui fournirent les principaux éléments, et qui lui fit mieux qu'honneur, *m'ha fatto onore*, car il lui a valu cinq siècles de gloire incontestée.

Vent. Guerre, guerrier.

Vertu. Dans le sens de force et de puissance, que réunissaient les *dynameis* gnostiques.

Vie. La foi albigeoise, que l'on acquérait par l'initiation et qui était censée faire naître à une nouvelle vie.

Vieillard de l'Ida. Vieux de la montagne catholique, figure du gouvernement théocratique à la tête d'or, au pied d'argile, d'où dérivent tous les maux de la terre symbolisés par les fleuves infernaux. *E.*, XIV.

VILETÉ, *Villania* Apanage du Guelfisme et de l'orthodoxie, en opposition à noblesse et à courtoisie

VIRGILE La philosophie rationnelle des anciens mystères poétisant l'idée monarchique, n'est autre que le Bolonais de Virgilio, l'ami de Dante, avec qui il fut en correspondance jusqu'à sa mort Suscité, évoqué parmi les *morts* de Bologne par la foi sectaire, Érychthone *cruda*, il fut l'initiateur du poete florentin au Templarisme, aussi l'appelle-t-il son maître, son père, et ce fut son âme que le Bolonais eut mission d'arracher aux Noirs de Dité et à la cour de Rome, ce dernier cercle de Judas *E*, IX

VIVANTS Les membres de l'Église albigeoise, les affiliés à l'Ordre du Temple

Z.

ZODIAQUE. L'ensemble des croyants orthodoxes, attendu qu'il représente une collection de brutes, comme le Capricorne, le Taureau, le Centaure, le Scorpion, etc, dont la plupart figurent dans l'Enfer. *Pg*, IV C'est en vain que le Soleil-Raison leur verse tour à tour sa lumière, une partie du globe reste toujours plongée dans les ténèbres

---

La Cantique du Paradis attendant encore son commentaire, cette Clef est nécessairement incomplète. Nous n'avions pas d'ailleurs, en l'entreprenant, l'intention de colliger tout un dictionnaire Les explications données ici se bornent à offrir comme un résumé de nos notes sur le poeme Elles suffiront pour donner une idée du système antithétique de ce langage décevant, dont les images, comparables à celles du kaléidoscope, ont produit une illusion qui s'est prolongée durant des siècles, comme aussi des procédés à l'aide desquels il s'est approprié tant d'éléments disparates, puisés à des sources multiples, histoire sacrée et profane, mythologie, astronomie, physique, théologie, etc.

Nous serions bien surpris si cet essai de Vocabulaire ne facilitait pas aux incrédules, comme aux plus simples, l'intelligence d'hiéroglyphes restés non moins obscurs et mystérieux que ceux des papyrus et des temples de l'Égypte Les Champollion ne sauraient donc manquer désormais à la *Comedie* et à tous les poëmes et romans composés sous la même inspiration.

Nous avons donné, en simple amateur, notre coup de pioche dans un riche terrain presque entièrement vierge, mal et incomplétement fouillé qu'il avait été jusqu'à présent Si nous en avons fait jaillir quelques pepites révélatrices, c'est aux véritables archéologues, à

ceux qui ont suivi les doctes leçons des professeurs de l'école des Chartes, qu'il appartient maintenant de s'employer fructueusement à la tâche et d'attaquer, en les suivant dans leurs nombreuses ramifications, les précieux filons qu'ils ne sauraient manquer de découvrir, tant dans les langues d'*oc*, d'*oil* et de *si*, que dans celles d'*ia* et d'*yes*; toutes, en effet, on peut nous en croire, ont fourni leur contingent en rimes, ainsi qu'en prose de romans, à l'opposition anti-catholique du moyen âge, et toutes leur promettent des trésors ignorés.

Les découvertes qu'ils ne sauraient manquer d'y faire, venant d'autant, nous n'en doutons pas, à l'appui de ce qu'on a appelé notre système, peut-être nous relèveront-elles un peu dans l'esprit des savants, dont le journal, ne jugeant pas sans doute notre analyse préliminaire assez docte, n'a pas daigné lui accorder la moindre mention, en dépit des intentions bienveillantes que nous avait exprimées son honorable directeur.

Un ou deux savants en titre se seront interposés, peut-être, ne se doutant pas plus que les ignorants, qui croient tout savoir, que le livre dont quelques mots effarouchaient tant soit peu leur pudeur officielle, était composé d'éléments dont il y avait à tirer parti. La preuve en est qu'ils retrouveront tous ces éléments de preuves désignés dans le Commentaire dont il n'était que l'introduction, et dans la Clef qui les résume.

Or, cette Clef, nous les en prévenons, sous toutes réserves, est l'ébauche, encore incomplète, d'un passe-partout à l'aide duquel il sera possible d'obtenir accès dans maints sanctuaires, aujourd'hui fermés à leurs regards; dans celui de l'Arioste, par exemple, quand se présentera un éditeur de bonne volonté, pour notre traduction en vers, avec notes explicatives, de son *Roland furieux*, dédié intrépidement à un cardinal, qui traitait la chose de . . . vous savez bien.

Il n'y aurait rien d'étonnant même à ce qu'un beau jour, employant ce passe-partout avec un peu de dextérité, quelque fureteur, plus habile théologien que je ne me pique de l'être, à l'exemple de certain abbé, qui ne manquait jamais de saluer bien poliment le curé de Saint-Roch, dans la crainte qu'il ne vînt à lui dénicher son pauvre patron, arrivât à rendre plus ou moins suspects les gros livres de tel bienheureux docteur qu'aujourd'hui l'on ne lit plus guère.

Allons, messeigneurs, vous avez erré en pensée et en action; c'est le cas de s'amender. Ne jugeriez-vous pas à propos de faire un peu retour sur vous-mêmes? Vous avez soit académies, soit chaires, soit bibliothèques, vous êtes pensionnés, rentés, rétribués, émargés, hébergés, dotés, que sais-je? chacun de vous a ou moins sa tribune dans quelque feuille ou recueil, et ses entrées où il lui plaît. Comment ne pas être satisfait de mérites si bien rémunérés? Que vous déploriez donc telles idées dont l'explosion a fait beaucoup de mal, et plus encore leur exploitation, cela est tout simple, que vous en détestiez les pro-

pagateurs, cela se conçoit. Aussi bénirez-vous la Nature, le jour où elle cessera de produire de pareils animaux, *quando Natura lasciera l'arte di si fatti animali*. Alors du moins pourrait-on se permettre de prononcer leur nom et de l'écrire en lettres moulées, comme celui des monstres antédiluviens.

Je m'associe de grand cœur à vos vœux sur ce point, et sans aucun égoïsme, je vous jure ; mais il faut aider un peu la Nature, et commencer vous-mêmes par donner un bon exemple, en faisant acte de charité, *per ammendar* ; excellent procédé pour attendrir les cœurs les plus gangrenés. Or, voici un conseil que je vous soumettrai en toute humilité.

Pour Dieu, messeigneurs, veuillez laisser aux pauvres gens, moins bien partagés que vous à tant d'égards, un peu de place au soleil ; et si quelque chétif a la bonne chance de déterrer une pauvre petite perle dans la poussière des siècles, dans ce vieux fumier où vous êtes trop haut placés pour abaisser vos regards, criez qu'elle est fausse, c'est votre droit, affirmez qu'elle a été dérobée, que l'eau en est trouble, on vous le passera ; mais ne manœuvrez pas sournoisement pour la renfouir ou pour l'écraser sous votre talon.

Vous avez l'exemple de M. L. Delattre, qui a du bon, imitez-le. Lui du moins il parle, *parla*, comme Anthée, au bord du puits infernal, quoiqu'il ne soit peut-être pas un géant ; il écrit même ou s'en flatte, le tout sans être lié, *non è legato*, si ce n'est aux puissants de l'ATHÆNEUM, autrement, malheur à moi ! Car, s'il était légat, il pourrait devenir pape, et c'est pour le coup que M. H. Rigault, qui est une bonne âme et charitable, aurait juste sujet de trembler à mon endroit.

Mais le diable, dit-on, n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, et peut-être ces deux volumes auront-ils plus de chance que leur aîné, peut-être qu'en voyant les simples arriver, après les avoir parcourus, à lire couramment *la Comédie*, les doctes qui « ruminent, tout en avant l'ongle fondu, » se décideront à mettre leurs lunettes et parviendront à en distinguer nettement les lettres majuscules. Peut-être aussi cette Clef, qui n'est pas d'argent, ni d'or encore moins, *ne la bianca, ne la gialla*, contribuera-t-elle à nous ouvrir enfin accès près des hauts et puissants seigneurs, qui, dans la presse et ailleurs, fermant les yeux ou faisant la sourde oreille, nous ont laissé dédaigneusement jusqu'ici nous morfondre au seuil. Dans cet espoir, nous terminerons comme l'Anonyme, en nous écriant avec lui : *Amen, Deo gratias !*

FIN.





